This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HW AVT3 W

Digitized by Google

Mol 17.88.2 (2)

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES
DE MOLIERE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES
DE MOLIERE,

AVEC

DES REMARQUES GRAMMATICALES;

DES AVERTISSEMENS

ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE PIÉCE,

PAR M. BRET.

TOME SECOND.

A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXXVIII.

Digitized by Google

Mod 17.88.2 (2)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

Digitized by Google

DON GARCIE
DE NAVARRE,
OU
LE PRINCE JALOUX,
COMÉDIE HÉROIQUE.

Digitized by Google

ACTEURS.

DON GARCIE, Prince de Navarre, amant de Done Elvire.

DONE ELVIRE, Princeſſe de Léon.

DON ALPHONSE, Prince de Léon, cru Prince de Caſtille, ſous le nom de Don Sylve.

DONE IGNÈS, Comteſſe, amante de Don Sylve, aimée par Maurégat, uſurpateur de l'État de Léon.

ELISE, confidente de Done Elvire.

DON ALVAR, confident de Don Garcie, amant d'Eliſe.

DON LOPE, autre confident de Don Garcie, amant d'Éliſe.

DON PEDRE, Écuyer d'Ignès.

UN PAGE de Done Elvire.

La ſcène eſt dans Aſtorgue, ville d'Eſpagne, dans le Royaume de Léon.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR DON GARCIE DE NAVARRE, ou LE PRINCE JALOUX.

CETTE Pièce fut jouée à Paris le 4 Février 1661, trois mois après que le Roi eut accordé à la Troupe de Molière la Salle que le Cardinal de Richelieu avoit fait bâtir dans ſon Palais.

Le début de Molière dans ce nouvel établiſſement fut bien moins heureux que celui qu'il avoit fait ſur le Théâtre du Petit Bourbon.

Don Garcie de Navarre n'eut aucun ſuccès, & l'on traita plus durement encore Molière comme Acteur que comme Auteur. *Il ſuffit de vous dire*, écrit le ſieur *de Viſé* dans la troiſième partie de ſes Nouvelles Nouvelles, pag. 227, *que c'étoit une pièce ſérieuſe, & que Molière en avoit le premier rôle; pour vous faire connoître que l'on ne s'y devoit pas beaucoup divertir.*

Il avoit en effet encore moins de diſpoſitions pour jouer le genre ſérieux que pour le traiter, & ſon obſtination à s'y faire voir trop long-temps, & même dans le tragique, ſervit toujours l'envie & la malignité de ſes ennemis.

Digitized by Google

Ce premier échec de Molière leur étoit bien néceſſaire, & l'on ne ſauroit douter que leur humeur contre lui n'ait rendu cette diſgrace plus conſidérable qu'elle ne devoit l'être, puiſqu'il y avoit alors peu de pièces auſſi bien faites & auſſi gement intriguées que celle *du Prince Jaloux.*

Pluſieurs morceaux de cet ouvrage qu'il a tranſportés depuis dans ſon *Miſantrope* & dans ſon *Amphitrion*, ſont peut-être la raiſon la plus forte qui puiſſe empêcher de le reproduire aujourd'hui ſur notre Théâtre, où les efforts de nos Écrivains tendent tous à nous accoutumer au genre ſérieux, toujours plus aiſé à traiter que le genre plaiſant.

Le caractère de *Don Garcie* dont Molière s'étoit chargé, & qu'il fut obligé de céder à un autre Acteur [1], a ſervi de modèle à tous les Écrivains qui, depuis notre Auteur, ont traité la jalouſie ſur nos Théâtres; mais il leur eſt arrivé à-peu-près ce qu'éprouva Molière, en ne prenant point cette paſſion du côté du ridicule. La jalouſie ne peut être ni mieux peinte ni ſuivie avec plus de vérité & de gradation, mais la triſteſſe de ce ſentiment chez les Grands en rend l'injuſtice & les excès peu ſoutenables ailleurs que dans le tragique. Cette épreuve fut une leçon utile pour Molière, qui ne conſidéra plus la jalouſie que dans l'ordre bourgeois, où ſa

1 *Voyez* la Vengeance des Marquis par de Villiers.

Digitized by Google

naïveté & ſa folie furent déſormais pour lui une ſource intariſſable de gaîté. *On apprendra*, dit M. Riccoboni, *dans le Prince Jaloux, le Cocu Imaginaire, le George-Dandin, &c. à tirer d'une ſeule paſſion une ſi grande diverſité de ſujets.*

On ignore ce qu'a voulu dire l'Éditeur de 1734, lorſqu'il a avancé que le fond de cette pièce, tirée de l'Eſpagnol [1], eſt vicieux. On n'apperçoit rien qui puiſſe fonder cette opinion. La fable de l'ouvrage eſt noble & ſage, & n'a contre elle que le ſérieux qui la perdit. Les rires qu'avoient excité *les Précieuſes* & *le Cocu Imaginaires*, ſembloient avoir interdit à Molière toute autre voie d'amuſer ſes ſpectateurs. Il riſqua preſque toujours de déplaire, lorſqu'il voulut prendre un ton plus élevé que celui de ſes premiers ouvrages.

Quoi qu'il en ſoit, il ſubit avec modeſtie l'arrêt ſévère du public. Il paroît même qu'il avoit deſſein que cette Comédie héroïque ne parût jamais, puiſqu'il en tranſporta beaucoup de vers dans deux de ſes meilleures pièces.

Le Prince Jaloux ne fut imprimé qu'après ſa mort, dans le ſeptième volume de l'édition de 1682. A l'égard des vers dont Molière a fait un

1 L'Auteur Eſpagnol s'appeloit *Cicognini*, à ce que dit la Bibliothèque des Théâtres.

Digitized by Google

ſecond emploi, *voyez* la Scène 5 de l'Acte 2, la Scène 8 de l'Acte 4 de *Don Garcie*, & la Scène 3 du 4e Acte du *Miſantrope*; *voyez* auſſi la Scène 8 de l'Acte 2 d'*Amphitrion*.

On ne fera point de Remarques particulières ſur cette Comédie, puiſqu'elle eſt perdue pour le Théâtre. On ſe bornera à obſerver qu'on trouve dans la dernière Scène une faute qu'on n'a point apperçue dans toutes les autres pièces de Molière, c'eſt d'avoir donné trois ſyllabes au mot *gaité*, en l'écrivant ainſi, *gayeté*.

Mais je vous avouerai que cette gayeté, &c.

Digitized by Google

Digitized by Google

J. M. Moreau le Jeune inv. A. J. Duclos Sculp.

DOM GARCIE DE NAVARRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DON GARCIE DE NAVARRE, OU LE PRINCE JALOUX,

COMÉDIE HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ELVIRE, ÉLISE.

D. ELVIRE.

NON, ce n'eſt point un choix, qui, pour ces deux amans,
Sut régler de mon cœur les ſecrets ſentimens;
Et le prince n'a point, dans tout ce qu'il peut être,
Ce qui fit préférer l'amour qu'il fait paroître.

Digitized by Google

Don Sylve, comme lui, fit briller à mes yeux
Toutes les qualités d'un héros glorieux ;
Même éclat de vertus, joint à même naiſſance,
Me parloit en tous deux pour cette préférence ;
Et je ſerois encore à nommer le vainqueur,
Si le mérite ſeul prenoit droit ſur un cœur :
Mais ces chaînes du ciel qui tombent ſur nos ames,
Décidèrent en moi du deſtin de leurs flammes ;
Et toute mon eſtime égale entre les deux,
Laiſſa vers Don Garcie entraîner tous mes vœux.

ÉLISE.

Cet amour que pour lui votre aſtre vous inſpire,
N'a ſur vos actions pris que bien peu d'empire,
Puiſque nos yeux, Madame, ont pu long-tems douter
Qui de ces deux amans vous vouliez mieux traiter.

D. ELVIRE.

De ces nobles rivaux l'amoureuſe pourſuite,
A de fâcheux combats, Éliſe, m'a réduite.
Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit
Le tendre mouvement où mon ame penchoit ;
Mais je me l'imputois à beaucoup d'injuſtice,
Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le ſacrifice ;
Et Don Sylve, après tout, dans ſes ſoins amoureux,
Me ſembloit mériter un deſtin plus heureux.
Je m'oppoſois encor ce qu'au ſang de Caſtille
Du feu roi de Léon ſemble devoir la fille ;

Digitized by Google

Et la longue amitié, qui, d'un étroit lien,
Joignit les intérêts de ſon père & du mien.
Ainſi, plus dans mon ame un autre prenoit place,
Plus de tous ſes reſpects je plaignois la diſgrace :
Ma pitié, complaiſante à ſes brûlans ſoupirs,
D'un dehors favorable amuſoit ſes deſirs ;
Et vouloit réparer, par ce foible avantage,
Ce qu'au fond de mon cœur je lui faiſois d'outrage.

ÉLISE.

Mais ſon premier amour que vous avez appris,
Doit de cette contrainte affranchir vos eſprits ;
Et, puiſqu'avant ces ſoins, où pour vous il s'engage,
Donc Ignès de ſon cœur avoit reçu l'hommage,
Et que, par des liens auſſi fermes que doux,
L'amitié vous unit cette comteſſe & vous,
Son ſecret révélé vous eſt une matière
A donner à vos vœux liberté toute entière ;
Et vous pouvez, ſans crainte, à cet amant confus,
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

D. ELVIRE.

Il eſt vrai que j'ai lieu de chérir la nouvelle
Qui m'apprit que Don Sylve étoit un infidele,
Puiſque par ſes ardeurs mon cœur tyranniſé
Contre elles à préſent ſe voit autoriſé ;
Qu'il en peut juſtement combattre les hommages,
Et, ſans ſcrupule, ailleurs donner tous ſes ſuffrages.

Digitized by Google

Mais enfin quelle joie en peut prendre ce cœur,
Si d'une autre contrainte il ſouffre la rigueur?
Si d'un prince jaloux l'éternelle foibleſſe
Reçoit indignement les ſoins de ma tendreſſe,
Et ſemble préparer, dans mon juſte courroux,
Un éclat à briſer tout commerce entre nous.

ÉLISE.

Mais ſi de votre bouche il n'a point ſu ſa gloire,
Eſt-ce un crime pour lui que de n'oſer la croire?
Et ce qui d'un rival a pu flatter les feux,
L'autoriſe-t-il pas à douter de vos vœux?

D. ELVIRE.

Non, non, de cette ſombre & lâche jalouſie
Rien ne peut excuſer l'étrange frénéſie,
Et par mes actions je l'ai trop informé
Qu'il peut bien ſe flatter du bonheur d'être aimé.
Sans employer la langue, il eſt des interpretes
Qui parlent clairement des atteintes ſecrettes.
Un ſoupir, un regard, une ſimple rougeur,
Un ſilence, eſt aſſez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour; & ſur cette matière
Le moindre jour doit être une grande lumière,
Puiſque chez notre ſexe où l'honneur eſt puiſſant,
On ne montre jamais tout ce que l'on reſſent.
J'ai voulu, je l'avoue, ajuſter ma conduite,
Et voir d'un œil égal l'un & l'autre mérite:

Digitized by Google

Mais que contre ſes vœux on combat vainement,
Et que la différence eſt connue aiſément
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude,
A celles où du cœur fait pencher l'habitude!
Dans les unes toujours on paroît ſe forcer;
Mais les autres, hélas! ſe font ſans y penſer.
Semblables à ces eaux ſi pures & ſi belles,
Qui coulent ſans effort des ſources naturelles.
Ma pitié pour Don Sylve avoit beau l'émouvoir,
J'en trahiſſois les ſoins ſans m'en appercevoir;
Et mes regards au Prince, en un pareil martyre,
En diſoient toujours plus que je n'en voulois dire.

ÉLISE.

Enfin ſi les ſoupçons de cet illuſtre amant,
Puiſque vous le voulez, n'ont point de fondement,
Pour le moins ſont-ils foi d'une ame bien atteinte,
Et d'autres chériroient ce qui fait votre plainte.
De jaloux mouvemens doivent être odieux,
S'ils partent d'un amour qui déplaît à nos yeux:
Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer d'alarmes
Doit, lorſque nous l'aimons, avoir pour nous des charmes;
C'eſt par-là que ſon feu ſe peut mieux exprimer;
Et, plus il eſt jaloux, plus nous devons l'aimer.
Ainſi, puiſqu'en votre ame un prince magnanime...

D. ELVIRE.

Ah, ne m'avancez point cette étrange maxime!

Digitized by Google

Par-tout la jalousie eſt un monſtre odieux :
Rien n'en peut adoucir les traits injurieux ;
Et plus l'amour eſt cher qui lui donne naiſſance,
Plus on doit reſſentir les coups de cette offenſe.
Voir un prince emporté, qui perd à tous momens
Le reſpect que l'amour inſpire aux vrais amans ;
Qui, dans les ſoins jaloux où ſon ame ſe noie,
Querelle également mon chagrin & ma joie,
Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer,
Qu'en faveur d'un rival il ne veuille expliquer :
Non, non, par ſes ſoupçons je ſuis trop offenſée,
Et ſans déguiſement je te dis ma penſée.
Le prince Don Garcie eſt cher à mes deſirs,
Il peut d'un cœur illuſtre échauffer les ſoupirs ;
Au milieu de Léon on a vu ſon courage
Me donner de ſa flamme un noble témoignage,
Braver en ma faveur les périls les plus grands,
M'enlever aux deſſeins de nos lâches tyrans,
Et, dans ces murs forcés, mettre ma deſtinée
A couvert des horreurs d'un indigne hymenée ;
Et je ne cèle point que j'aurois de l'ennui
Que la gloire en fût dûe à quelque autre que lui ;
Car un cœur amoureux prend un plaiſir extrême
A ſe voir redevable, Éliſe, à ce qu'il aime ;
Et ſa flamme timide oſe mieux éclater,
Lorſqu'en favoriſant elle croit s'acquitter.
Oui, j'aime qu'un ſecours, qui haſarde ſa tête,
Semble à ſa paſſion donner droit de conquête ;

Digitized by Google

J'aime que mon péril m'ait jetée en ſes mains;
Et, ſi les bruits communs ne ſont pas des bruits vains,
Si la bonté du ciel nous ramène mon frère,
Les vœux les plus ardens que mon cœur puiſſe faire,
C'eſt que ſon bras encor ſur un perfide ſang
Puiſſe aider à ce frère à reprendre ſon rang;
Et par d'heureux ſuccès d'une haute vaillance
Mériter tous les ſoins de ſa reconnoiſſance:
Mais avec tout cela, s'il pouſſe mon courroux,
S'il ne purge ſes feux de leurs tranſports jaloux,
Et ne les range aux loix que je lui veux preſcrire,
C'eſt inutilement qu'il prétend Done Elvire:
L'hymen ne peut nous joindre, & j'abhorre des nœuds
Qui deviendroient ſans doute un enfer pour tous deux.

ÉLISE.

Bien que l'on pût avoir des ſentimens tout autres,
C'eſt au Prince, Madame, à ſe régler aux vôtres;
Et dans votre billet ils ſont ſi bien marqués,
Que quand il les verra de la ſorte expliqués....

D. ELVIRE.

Je n'y veux point, Eliſe, employer cette lettre,
C'eſt un ſoin qu'à ma bouche il me vaut mieux commettre.
La faveur d'un écrit laiſſe aux mains d'un amant
Des témoins trop conſtans de notre attachement:
Ainſi donc empêchez qu'au Prince on ne la livre.

ÉLISE.

Toutes vos volontés ſont des loix qu'on doit ſuivre.

Digitized by Google

J'admire cependant que le ciel ait jeté
Dans le goût des esprits tant de diversité,
Et que, ce que les uns regardent comme outrage,
Soit vu par d'autres yeux sous un autre visage.
Pour moi, je trouverois mon sort tout-à-fait doux,
Si j'avois un amant qui pût être jaloux;
Je saurois m'applaudir de son inquiétude,
Et ce qui pour mon ame est souvent un peu rude,
C'est de voir Don Alvar ne prendre aucun souci.....

D. ELVIRE.

Nous ne le croyions pas si proche; le voici.

SCÈNE II.

D. ELVIRE, D. ALVAR, ÉLISE.

D. ELVIRE.

VOTRE retour surprend; qu'avez-vous à m'apprendre?
Don Alphonse vient-il, a-t-on lieu de l'attendre?

D. ALVAR.

Oui, Madame, & ce frère en Castille élevé,
De rentrer dans ses droits voit le tems arrivé.
Jusqu'ici Don Louis, qui vit à sa prudence
Par le feu roi mourant commettre son enfance,
A caché ses destins aux yeux de tout l'état
Pour l'ôter aux fureurs du traître Maurégat;

Digitized by Google

Et bien que le tyran, depuis sa lâche audace,
L'ait souvent demandé pour lui rendre sa place,
Jamais son zèle ardent n'a pris de sûreté
A l'appât dangereux de sa fausse équité :
Mais les peuples émus par cette violence
Que vous a voulu faire une injuste puissance,
Ce généreux vieillard a cru qu'il étoit tems
D'éprouver le succès d'un espoir de vingt ans :
Il a tenté Léon, & ses fidèles trames
Des grands, comme du peuple, ont pratiqué les ames,
Tandis que la Castille armoit dix mille bras
Pour redonner ce Prince aux vœux de ses états,
Il fait auparavant semer sa renommée,
Et ne veut le montrer qu'en tête d'une armée,
Que tout prêt à lancer le foudre punisseur
Sous qui doit succomber un lâche ravisseur.
On investit Léon, & Don Sylve en personne
Commande le secours que son père vous donne.

D. ELVIRE.

Un secours si puissant doit flatter notre espoir ;
Mais je crains que mon frère y puisse trop devoir.

D. ALVAR.

Mais, Madame, admirez que malgré la tempête
Que votre usurpateur voit gronder sur sa tête,
Tous les bruits de Léon annoncent pour certain
Qu'à la Comtesse Ignès il va donner la main.

Digitized by Google

D. ELVIRE.

Il cherche dans l'hymen de cette illuſtre fille
L'appui du grand crédit où ſe voit ſa famille :
Je ne reçois rien d'elle, & j'en ſuis en ſouci ;
Mais ſon cœur au tyran fut toujours endurci.

ÉLISE.

De trop puiſſans motifs d'honneur & de tendreſſe
Oppoſent ſes refus aux nœuds dont on la preſſe,
Pour....

D. ALVAR.

Le Prince entre ici.

SCÈNE III.

DON GARCIE, D. ELVIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

JE viens m'intéreſſer,
Madame, au doux eſpoir qu'il vous vient d'annoncer.
Ce frère qui menace un tyran plein de crimes,
Flatte de mon amour les tranſports légitimes :
Son ſort offre à mon bras des périls glorieux
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
Et par eux m'acquérir, ſi le Ciel m'eſt propice,
La gloire d'un revers que vous doit ſa juſtice,

Qui

Digitized by Google

Qui va faire à vos pieds cheoir l'infidélité ;
Et rendre à votre sang toute sa dignité.
Mais ce qui plus me plaît d'une attente si chère ;
C'est que pour être roi, le ciel vous rend ce frère ;
Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins
Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins ;
Et qu'il soit soupçonné que dans votre personne
Il cherche à me gagner le droit d'une couronne.
Oui, tout mon cœur voudroit montrer aux yeux de tous,
Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous ;
Et cent fois, si je puis le dire sans offense,
Ses vœux se sont armés contre votre naissance ;
Leur chaleur indiscrette a d'un destin plus bas
Souhaité le partage à vos divins appas ;
Afin que de ce cœur le noble sacrifice
Pût du ciel envers vous réparer l'injustice ;
Et votre sort tenir des mains de mon amour
Tout ce qu'il doit au sang dont vous tenez le jour.
Mais puisqu'enfin les cieux de tout ce juste hommage,
A mes feux prévenus dérobent l'avantage,
Trouvez bon que ces feux prennent un peu d'espoir
Sur la mort que mon bras s'apprête à faire voir,
Et qu'ils osent briguer par d'illustres services
D'un frere & d'un état les suffrages propices.

D. ELVIRE.

Je sais que vous pouvez, Prince, en vengeant nos droits,
Faire par votre amour parler cent beaux exploits ;

Digitized by Google

Mais ce n'eſt pas aſſez pour le prix qu'il eſpère;
Que l'aveu d'un état, & la faveur d'un frère.
Dona Elvire n'eſt pas au bout de cet effort,
Et je vous vois à vaincre un obſtacle plus fort.

D. GARCIE.

Oüi, Madame, j'entends ce que vous voulez dire.
Je ſais bien que pour vous mon cœur en vain ſoupire;
Et l'obſtacle puiſſant qui s'oppoſe à mes feux,
Sans que vous le nommiez, n'eſt pas ſecret pour eux.

D. ELVIRE.

Souvent on entend mal ce qu'on croit bien entendre;
Et par trop de chaleur, Prince, on ſe peut méprendre;
Mais, puiſqu'il faut parler, deſirez-vous ſavoir
Quand vous pourrez me plaire, & prendre quelqu'eſpoir?

D. GARCIE.

Ce me ſera, Madame, une faveur extrême.

D. ELVIRE.

Quand vous ſaurez m'aimer comme il faut que l'on aime!

D. GARCIE.

Et que peut-on, hélas! obſerver ſous les cieux,
Qui ne cède à l'ardeur que m'inſpirent vos yeux?

D. ELVIRE.

Quand votre paſſion ne fera rien paroître
Dont ſe puiſſe indigner celle qui l'a fait naître.

Digitized by Google

D. GARCIE.

C'eſt-là ſon plus grand ſoin.

D. ELVIRE.

Quand tous ſes mouvemens
Ne prendroit point de moi de trop bas ſentimens.

D. GARCIE.

Ils vous revèrent trop.

D. ELVIRE.

Quand d'un injuſte ombrage
Votre raiſon ſaura me réparer l'outrage,
Et que vous bannirez enfin ce monſtre affreux
Qui de ſon noir venin empoiſonne vos feux,
Cette jalouſe humeur dont l'importun caprice
Aux vœux que vous m'offrez rend un mauvais office,
S'oppoſe à leur attente, & contre eux à tous coups
Arme les mouvemens de mon juſte courroux.

D. GARCIE.

Ah! Madame, il eſt vrai, quelque effort que je faſſe,
Qu'un peu de jalouſie en mon cœur trouve place,
Et qu'un rival abſent de vos divins appas
Au repos de ce cœur vient livrer des combats:
Soit caprice ou raiſon, j'ai toûjours la croyance
Que votre ame en ces lieux ſouffre de ſon abſence,
Et que, malgré mes ſoins, vos ſoupirs amoureux
Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux.

Digitized by Google

Mais ſi de tels ſoupçons ont de quoi vous déplaire,
Il vous eſt bien facile, hélas! de m'y ſouſtraire;
Et leur banniſſement, dont j'accepte la loi,
Dépend bien plus de vous, qu'il ne dépend de moi;
Oui, c'eſt vous qui pouvez, par deux mots pleins de flamme,
Contre la jalouſie armer toute mon ame;
Et des pleines clartés d'un glorieux eſpoir,
Diſſiper les horreurs que ce monſtre y fait cheoir.
Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable
Me donne l'aſſurance, au fort de tant d'aſſauts,
Que je ne puis trouver dans le peu que je vaux.

D. ELVIRE.

Prince, de vos ſoupçons la tyrannie eſt grande.
Au moindre mot qu'il dit, un cœur veut qu'on l'entende;
Et n'aime point ces feux, dont l'importunité
Demande qu'on s'explique avec plus de clarté.
Le premier mouvement qui découvre notre ame
Doit d'un amant diſcret ſatisfaire la flamme;
Et c'eſt à s'en dédire autoriſer nos vœux,
Que vouloir plus avant pouſſer de tels aveux.
Je ne dis point quel choix, s'il m'étoit volontaire,
Entre Don Sylve & vous mon ame pourroit faire;
Mais vouloir vous contraindre à n'être point jaloux,
Auroit dit quelque choſe à tout autre que vous;
Et je croyois cet ordre un aſſez doux langage,
Pour n'avoir pas beſoin d'en dire davantage.

Digitized by Google

Cependant votre amour n'eſt pas encor content ;
Il demande un aveu qui ſoit plus éclatant ;
Pour l'ôter de ſcrupule, il me faut à vous-même,
En des termes exprès, dire que je vous aime :
Et peut-être qu'encor, pour vous en aſſurer,
Vous vous obſtineriez à m'en faire jurer.

D. GARCIE.

Hé bien, Madame, hé bien, je ſuis trop téméraire,
De tout ce qui vous plaît je dois me ſatisfaire.
Je ne demande point de plus grande clarté.
Je crois que vous avez pour moi quelque bonté,
Que d'un peu de pitié mon feu vous ſollicite,
Et je me vois heureux plus que je ne mérite.
C'en eſt fait, je renonce à mes ſoupçons jaloux ;
L'arrêt qui les condamne eſt un arrêt bien doux,
Et je reçois la loi qu'il daigne me preſcrire,
Pour affranchir mon cœur de leur injuſte empire.

D. ELVIRE.

Vous promettez beaucoup, Prince, & je doute fort
Si vous pourrez ſur vous faire ce grand effort.

D. GARCIE.

Ah, Madame, il ſuffit, pour me rendre croyable,
Que ce qu'on vous promet doit être inviolable ;
Et que l'heur d'obéir à ſa divinité
Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité !
Que le ciel me déclare une éternelle guerre,
Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre ;

Digitized by Google

Ou pour périr encor par de plus rudes coups,
Puiſſé-je voir ſur moi fondre votre courroux,
Si jamais mon amour deſcend à la foibleſſe
De manquer au devoir d'une telle promeſſe;
Si jamais dans mon ame aucun jaloux tranſport
Fait....

SCENE IV.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE, UN PAGE, *préſentant un billet à D. Elvire.*

D. ELVIRE.

J'EN étois en peine, & tu m'obliges fort.
Que le courier attende.

SCENE V.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE.

D. ELVIRE *bas à part.*

A ces regards qu'il jette,
Vois-je pas que déjà cet écrit l'inquiette?
Prodigieux effet de ſon tempérament!

(*haut.*)

Qui vous arrête, Prince, au milieu du ſerment?

Digitized by Google

D. GARCIE.

J'ai cru que vous aviez quelque ſecret enſemble,
Et je ne voulois pas l'interrompre.

D. ELVIRE.

Il me ſemble
Que vous me répondez d'un ton fort altéré.
Je vous vois tout-à-coup le viſage égaré.
Ce changement ſoudain a lieu de me ſurprendre;
D'où peut-il provenir, le pourroit-on apprendre?

D. GARCIE.

D'un mal qui tout-à-coup vient d'attaquer mon cœur.

D. ELVIRE.

Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur,
Et quelque prompt ſecours vous ſeroit néceſſaire.
Mais encor, dites-moi, vous prend-t'il d'ordinaire?

D. GARCIE.

Par fois.

D. ELVIRE.

Ah, Prince foible, hé bien, par cet écrit,
Guériſſez-le ce mal, il n'eſt que dans l'eſprit!

D. GARCIE.

Par cet écrit, Madame? Ah, ma main le refuſe!
Je vois votre penſée, & de quoi l'on m'accuſe,
Si...

D. ELVIRE.

Liſez-le, vous dis-je, & ſatisfaites-vous.

D. GARCIE *lit.*

Pour me traiter après de foible, de jaloux?
Non, non; je dois ici vous rendre un témoignage
Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombrage;
Et bien que vos bontés m'en laiſſent le pouvoir,
Pour me juſtifier je ne veux point le voir.

D. ELVIRE.

Si vous vous obſtinez à cette réſiſtance,
J'aurois tort de vouloir vous faire violence;
Et c'eſt aſſez enfin que vous avoir preſſé
De voir de quelle main ce billet m'eſt tracé.

D. GARCIE.

Ma volonté toujours vous doit être ſoumiſe.
Si c'eſt votre plaiſir que pour vous je le liſe,
Je conſens volontiers à prendre cet emploi.

D. ELVIRE.

Oui, oui, Prince, tenez, vous le lirez pour moi.

D. GARCIE.

C'eſt pour vous obéir au moins, & je puis dire....

D. ELVIRE.

C'eſt ce que vous voudrez: dépêchez-vous de lire.

D. GARCIE.

Il eſt de Done Ignès, à ce que je connoi.

D. ELVIRE.

Oui. Je m'en réjouis & pour vous & pour moi.

Digitized by Google

D. GARCIE *lit.*

Malgré l'effort d'un long mépris,
Le tyran toujours m'aime, & depuis votre abſence,
Vers moi, pour me porter au deſſein qu'il a pris,
Il ſemble avoir tourné toute ſa violence,
Dont il pourſuivoit l'alliance
De vous & de ſon fils.

Ceux qui ſur moi peuvent avoir empire,
Par de lâches motifs qu'un faux honneur inſpire,
Approuvent tous cet indigne lien;
Mais je mourrai plutôt que de conſentir rien.
Puiſſiez-vous jouir, belle Elvire,
D'un deſtin plus doux que le mien.

D. IGNÈS.

Dans la haute vertu ſon ame eſt affermie.

D. ELVIRE.

Je vais faire réponſe à cette illuſtre amie.
Cependant, apprenez, Prince, à vous mieux armer
Contre ce qui prend droit de vous trop alarmer.
J'ai calmé votre trouble avec cette lumière,
Et la choſe a paſſé d'une douce manière;
Mais, à n'en point mentir, il ſeroit des momens
Où je pourrois entrer en d'autres ſentimens.

D. GARCIE.

Hé quoi! vous croyez donc.....

Digitized by Google

D. ELVIRE.

Je crois ce qu'il faut croire.
Adieu. De mes avis conſervez la mémoire ;
Et, s'il eſt vrai pour moi que votre amour ſoit grand,
Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il prétend.

D. GARCIE.

Croyez que déſormais c'eſt toute mon envie,
Et qu'avant d'y manquer, je veux perdre la vie.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELISE, D. LOPE.

ELISE.

TOUT ce que fait le Prince, à parler franchement,
N'eſt pas ce qui me donne un grand étonnement;
Car que d'un noble amour une ame bien ſaiſie
En pouſſe les tranſports juſqu'à la jalouſie,
Que de doutes fréquens ſes vœux ſoient traverſés,
Il eſt fort naturel, & je l'approuve aſſez:
Mais ce qui me ſurprend, Don Lope, c'eſt d'entendre
Que vous lui préparez les ſoupçons qu'il doit prendre,
Que votre ame les forme, & qu'il n'eſt en ces lieux
Fâcheux que par vos ſoins, jaloux que par vos yeux.
Encore un coup, Don Lope, une ame bien épriſe,
Des ſoupçons qu'elle prend ne me rend point ſurpriſe;
Mais qu'on ait ſans amour tous les ſoins d'un jaloux,
C'eſt une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

D. LOPE.

Que ſur cette conduite à ſon aiſe l'on gloſe,
Chacun regle la ſienne au but qu'il ſe propoſe;
Et, rebuté par vous des ſoins de mon amour,
Je ſonge auprès du Prince à bien faire ma cour.

Digitized by Google

ELISE.

Mais ſavez-vous qu'enfin il ſera mal la ſienne,
S'il faut qu'en cette humeur votre eſprit l'entretienne ?

D. LOPE.

Et quand, charmante Éliſe, a-t'on vu, s'il vous plaît,
Qu'on cherche auprès des grands que ſon propre intérêt
Qu'un parfait courtiſan veuille charger leur ſuite
D'un cenſeur des défauts qu'on trouve en leur conduit
Et s'aille inquiéter ſi ſon diſcours leur nuit,
Pourvu que ſa fortune en tire quelque fruit ?
Tout ce qu'on fait ne va qu'à ſe mettre en leur grac
Par la plus courte voie on y cherche une place,
Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur,
C'eſt de flatter toujours le foible de leur cœur ;
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,
Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire :
C'eſt-là le vrai ſecret d'être bien auprès d'eux.
Les utiles conſeils font paſſer pour fâcheux,
Et vous laiſſent toujours hors de la confidence,
Où vous jette d'abord l'adroite complaiſance.
Enfin, on voit par-tout que l'art des courtiſans
Ne tend qu'à profiter des foibleſſes des grands,
A nourrir les erreurs, & jamais dans leur ame
Ne porter les avis des choſes qu'on y blâme.

ELISE.

Ces maximes un temps leur peuvent ſuccéder ;
Mais il eſt des revers qu'on doit appréhender ;

Digitized by Google

Et dans l'esprit des grands qu'on tâche de surprendre ;
Un rayon de lumière à la fin peut descendre,
Qui sur tous ces flatteurs venge équitablement
Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.
Cependant je dirai que votre ame s'explique
Un peu bien librement sur votre politique ;
Et ces nobles motifs, au Prince rapportés,
Serviroient assez mal vos assiduités.

D. LOPE

Outre que je pourrois désavouer sans blâme
Ces libres vérités sur quoi s'ouvre mon ame.
Je sais fort bien qu'Elise a l'esprit trop discret
Pour aller divulguer cet entretien secret.
Qu'ai-je dit, après tout, que sans moi l'on ne sache ;
Et dans mon procédé que faut-il que je cache ?
On peut craindre une chûte avec quelque raison,
Quand on met en usage ou ruse ou trahison.
Mais qu'ai-je à redouter, moi, qui par-tout n'avance
Que les soins approuvés d'un peu de complaisance,
Et qui suis seulement par d'utiles leçons
La pente qu'a le Prince à de jaloux soupçons ?
Son ame semble en vivre, & je mets mon étude
A trouver des raisons à son inquiétude,
A voir de tous côtés s'il ne se passe rien
A fournir le sujet d'un secret entretien ;
Et quand je puis venir, enflé d'une nouvelle,
Donner à son repos une atteinte mortelle ;

Digitized by Google

C'eſt lorſque plus il m'aime, & je vois ſa raiſon
D'une audience avide avaler ce poiſon,
Et m'en remercier comme d'une victoire
Qui combleroit ſes jours de bonheur & de gloire.
Mais mon rival paroît, je vous laiſſe tous deux;
Et bien que je renonce à l'eſpoir de vos vœux,
J'aurois un peu de peine à voir qu'en ma préſence
Il reçût des effets de quelque préférence;
Et je veux, ſi je puis, m'épargner ce ſouci.

ELISE.

Tout amant de bon ſens en doit uſer ainſi.

SCENE II.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

ENFIN nous apprenons que le Roi de Navarre
Pour les deſirs du Prince aujourd'hui ſe déclare;
Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend
Pour le fameux ſervice où ſon amour prétend.
Je ſuis ſurpris, pour moi, qu'avec tant de vîteſſe
On ait fait avancer... Mais....

Digitized by Google

SCENE III.

D. GARCIE, ÉLISE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

QUE fait la Princeſſe ?

ÉLISE.

Quelques lettres, Seigneur ; je le préſume ainſi ;
Mais elle va ſavoir que vous êtes ici.

D. GARCIE.

J'attendrai qu'elle ait fait.

SCENE IV.

D. GARCIE, *ſeul.*

PRÈS de ſouffrir ſa vue,
D'un trouble tout nouveau je me ſens l'ame émue,
Et la crainte mêlée à mon reſſentiment
Jette par tout mon corps un ſoudain tremblement.
Prince, prends garde au moins qu'un aveugle caprice
Ne te conduiſe ici dans quelque précipice,
Et que de ton eſprit les déſordres puiſſans
Ne donnent un peu trop au rapport de tes ſens ;
Conſulte ta raiſon, prens ſa clarté pour guide ;
Vois ſi de tes ſoupçons l'apparence eſt ſolide,

Digitized by Google

Ne démens pas leur voix ; mais auſſi garde bien
Que, pour les croire trop, ils ne t'impoſent rien,
Qu'à tes premiers tranſports ils n'oſent trop permettre ;
Et relis poſément cette moitié de lettre.
Ah ! qu'eſt-ce que mon cœur, trop digne de pitié,
Ne voudroit pas donner pour ſon autre moitié !
Mais, après tout, que dis-je ? Il ſuffit bien de l'une,
Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

Quoique votre rival . . .
Vous devez toutefois vous . . .
Et vous avez en vous à . . .
L'obſtacle le plus grand . . .

Je chéris tendrement ce . . .
Pour me tirer des mains de . . .
Son amour, ſes devoirs . . .
Mais il m'eſt odieux avec . . .

Otez donc à vos feux ce . . .
Méritez les regards que l'on . . .
Et lorſqu'on vous oblige . . .
Ne vous obſtinez point à . . .

Oui, mon ſort par ces mots eſt aſſez éclairci,
Son cœur, comme ſa main, ſe fait connoître ici ;
Et les ſens imparfaits de cet écrit funeſte,
Pour s'expliquer à moi, n'ont pas beſoin du reſte.
Toutefois, dans l'abord agiſſons doucement,
Couvrons à l'infidelle un vif reſſentiment ;

Et

Digitized by Google

Et, de ce que je tiens ne donnant point d'indice,
Confondons ſon eſprit par ſon propre artifice.
La voici. Ma raiſon, renferme mes tranſports
Et rends-toi pour un tems maîtreſſe du dehors.

SCÈNE V.

D. ELVIRE, D. GARCIE.

D. ELVIRE.

VOUS avez bien voulu que je vous fiſſe attendre ?

D. GARCIE *bas, à part.*

Ah ! qu'elle cache bien...

D. ELVIRE.

On vient de nous apprendre
Que le Roi votre père approuve vos projets,
Et veut bien que ſon fils nous rende nos ſujets ;
Et mon ame en a pris une allégreſſe extrême.

D. GARCIE.

Oui, Madame, & mon cœur s'en réjouit de même ;
Mais...

D. ELVIRE.

Le tyran, ſans doute, aura peine à parer
Les foudres que par-tout il entend murmurer ;
Et j'oſe me flatter que le même courage
Qui put bien me ſouſtraire à ſa brutale rage,

Digitized by Google

Et, dans les murs d'Aſtorgue arraché de ſes mains,
Me faire un sûr aſyle à braver ſes deſſeins,
Pourra, de tout Léon, achevant la conquête,
Sous ſes nobles efforts faire cheoir cette tête.

D. GARCIE.

Le ſuccès en pourra parler dans quelques jours.
Mais, de grace, paſſons à quelqu'autre diſcours.
Puis-je, ſans trop oſer, vous prier de me dire
A qui vous avez pris, Madame, ſoin d'écrire,
Depuis que le deſtin nous a conduit ici?

D. ELVIRE.

Pourquoi cette demande, & d'où vient ce ſouci?

D. GARCIE.

D'un deſir curieux de pure fantaiſie.

D. ELVIRE.

La curioſité naît de la jalouſie.

D. GARCIE.

Non, ce n'eſt rien du tout de ce que vous penſez;
Vos ordres de ce mal me défendent aſſez.

D. ELVIRE.

Sans chercher plus avant quel intérêt vous preſſe,
J'ai deux fois à Léon écrit à la Comteſſe,
Et deux fois au Marquis Don Louis à Burgos.
Avec cette réponſe êtes-vous en repos?

Digitized by Google

D. GARCIE.

Vous n'avez point écrit à quelqu'autre perſonne,
Madame ?

D. ELVIRE.

Non, ſans doute, & ce diſcours m'étonne.

D. GARCIE.

De grace, ſongez bien, avant que d'aſſurer.
En manquant de mémoire, on peut ſe parjurer.

D. ELVIRE.

Ma bouche, ſur ce point, ne peut être parjure.

D. GARCIE.

Elle a dit toutefois une haute impoſture.

D. ELVIRE.

Prince ?

D. GARCIE.

Madame ?

D. ELVIRE.

O ciel ! quel eſt ce mouvement ?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?

D. GARCIE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorſque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poiſon qui me tue ;
Et que j'ai cru trouver quelque ſincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

Digitized by Google

D. ELVIRE.

De quelle trahiſon pouvez-vous donc vous plaindre?

D. GARCIE.

Ah! que ce cœur eſt double, & ſait bien l'art de feindre!
Mais tous moyens de fuir lui vont être ſouſtraits.
Jetez ici les yeux, & connoiſſez vos traits.
Sans avoir vu le reſte, il m'eſt aſſez facile
De découvrir pour qui vous employez ce ſtyle.

D. ELVIRE.

Voilà donc le ſujet qui vous trouble l'eſprit?

D. GARCIE.

Vous ne rougiſſez pas en voyant cet écrit?

D. ELVIRE.

L'innocence à rougir n'eſt point accoutumée.

D. GARCIE.

Il eſt vrai qu'en ces lieux on la voit opprimée.
Ce billet démenti pour n'avoir point de ſeing...

D. ELVIRE.

Pourquoi le démentir, puiſqu'il eſt de ma main?

D. GARCIE.

Encore eſt-ce beaucoup que, de franchiſe pure,
Vous demeuriez d'accord que c'eſt votre écriture;
Mais ce ſera, ſans doute, & j'en ſerois garant,
Un billet qu'on envoie à quelque indifférent;
Ou du moins, ce qu'il a de tendreſſe évidente,
Sera pour une amie, ou pour quelque parente.

Digitized by Google

D. ELVIRE.

Non, c'eſt pour un amant que ma main l'a formé ;
Et, j'ajoute de plus, pour un amant aimé.

D. GARCIE.

Et je puis, ô perfide !...

D. ELVIRE.

Arrêtez, Prince indigne,
De ce lâche tranſport l'égarement inſigne.
Bien que de vous mon cœur ne prenne point de loi,
Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à ſoi,
Je veux bien me purger, pour votre ſeul ſupplice,
Du crime que m'impoſe un inſolent caprice.
Vous ſerez éclairci, n'en doutez nullement.
J'ai ma défenſe prête en ce même moment.
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Mon innocence ici paroîtra toute entière ;
Et je veux, vous mettant juge en votre intérêt,
Vous faire prononcer vous-même votre arrêt.

D. GARCIE.

Ce ſont propos obſcurs qu'on ne ſauroit comprendre.

D. ELVIRE.

Bientôt à vos dépens vous me pourrez entendre.
Eliſe, holà.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

D. GARCIE, D. ELVIRE, ÉLISE.

ÉLISE.

MADAME.

D. ELVIRE *à Don Garcie.*

Obſervez bien au moins
Si j'oſe à vous tromper employer quelques ſoins;
Si par un ſeul coup-d'œil, ou geſte qui l'inſtruiſe,
Je cherche de ce coup à parer la ſurpriſe.
(*à Éliſe.*)
Le billet que tantôt ma main avoit tracé,
Répondez promptement, où l'avez-vous laiſſé?

ÉLISE.

Madame, j'ai ſujet de m'avouer coupable.
Je ne ſais comme il eſt demeuré ſur ma table;
Mais on vient de m'apprendre en ce même moment
Que Don Lope, venant dans mon appartement,
Par une liberté qu'on lui voit ſe permettre,
A fureté par-tout, & trouvé cette lettre.
Comme il la déplioit, Léonor a voulu
S'en ſaiſir promptement, avant qu'il eût rien lu;
Et, ſe jetant ſur lui, la lettre conteſtée
En deux juſtes moitiés dans leurs mains eſt reſtée;

Digitized by Google

Et Don Lope, auſſi-tôt prenant un prompt eſſor,
A dérobé la ſienne aux ſoins de Léonor.

D. ELVIRE.

Avez-vous ici l'autre ?

ÉLISE.

Oui, la voilà, Madame.

D. ELVIRE.

(*à Don Garcie.*)

Donnez. Nous allons voir qui mérite le blâme.
Avec votre moitié raſſemblez celle-ci,
Liſez, & hautement; je veux l'entendre auſſi.

D. GARCIE.

Au Prince Don Garcie. Ah!

D. ELVIRE.

Achevez de lire;
Votre ame pour ce mot ne doit pas s'interdire.

D. GARCIE *lit.*

Quoique votre rival, Prince, alarme votre ame,
Vous devez toutefois vous craindre plus que lui,
Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
L'obſtacle le plus grand que trouve votre flamme.
Je chéris tendrement ce qu'a fait Don Garcie.
Pour me tirer des mains de mes fiers raviſſeurs,
Son amour, ſes devoirs, ont pour moi des douceurs;
Mais il m'eſt odieux avec ſa jalouſie.

Digitized by Google

Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paroître,
Méritez les regards que l'on jette sur eux;
Et lorsqu'on vous oblige à vous tenir heureux,
Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'être.

D. ELVIRE.

Hé bien, que dites-vous?

D. GARCIE.

Ah, Madame, je dis
Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits;
Que je vois dans ma plainte une horrible injustice,
Et qu'il n'est point pour moi d'assez cruel supplice.

D. ELVIRE.

Il suffit. Apprenez que si j'ai souhaité
Qu'à vos yeux cet écrit pût être présenté,
C'est pour le démentir, & cent fois me dédire
De tout ce que pour vous vous y venez de lire.
Adieu, Prince.

D. GARCIE.

Madame, hélas! où fuyez-vous?

D. ELVIRE.

Où vous ne serez point, trop odieux jaloux.

D. GARCIE.

Ah! Madame, excusez un amant misérable,
Qu'un sort prodigieux a fait vers vous coupable,
Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si puissant,
Eût été plus blâmable à rester innocent.

Digitized by Google

Car enfin, peut-il être une ame bien atteinte
Dont l'eſpoir le plus doux ne ſoit mêlé de crainte?
Et pourriez-vous penſer que mon cœur eût aimé,
Si ce billet fatal ne l'eût point alarmé?
S'il n'avoit point frémi des coups de cette foudre,
Dont je me figurois tout mon bonheur en poudre?
Vous-même, dites-moi, ſi cet événement
N'eût pas dans mon erreur jeté tout autre amant;
Si d'une preuve, hélas! qui me ſembloit ſi claire,
Je pouvois démentir...

D. ELVIRE.

Oui, vous le pouviez faire;
Et, dans mes ſentimens aſſez bien déclarés,
Vos doutes rencontroient des garans aſſurés:
Vous n'aviez rien à craindre, & d'autres ſur ce gage
Auroient du monde entier bravé le témoignage.

D. GARCIE.

Moins on mérite un bien qu'on nous fait eſpérer,
Plus notre ame a de peine à pouvoir s'aſſurer.
Un ſort trop plein de gloire à nos yeux eſt fragile,
Et nous laiſſe aux ſoupçons une pente facile.
Pour moi, qui crois ſi peu mériter vos bontés,
J'ai douté du bonheur de mes témérités;
J'ai cru que dans ces lieux rangés ſous ma puiſſance,
Votre ame ſe forçoit à quelque complaiſance;
Que déguiſant pour moi votre ſévérité...

D. ELVIRE.

Et je pourrois deſcendre à cette lâcheté?

Digitized by Google

Moi, prendre le parti d'une honteuſe feinte,
Agir par les motifs d'une ſervile crainte,
Trahir mes ſentimens, &, pour être en vos mains,
D'un maſque de faveur vous couvrir mes dédains ?
La gloire ſur mon cœur auroit ſi peu d'empire ;
Vous pouvez le penſer, & vous me l'oſez dire ?
Apprenez que ce cœur ne ſait point s'abaiſſer,
Qu'il n'eſt rien ſous les cieux qui puiſſe l'y forcer ;
Et, s'il vous a fait voir par une erreur inſigne
Des marques de bonté dont vous n'étiez pas digne,
Qu'il ſaura bien montrer, malgré votre pouvoir,
La haine que pour vous il ſe réſout d'avoir ;
Braver votre furie, & vous faire connoître
Qu'il n'a point été lâche, & ne veut jamais l'être.

D. GARCIE.

Hé bien, je ſuis coupable, & ne m'en défens pas,
Mais je demande grace à vos divins appas ;
Je la demande au nom de la plus vive flamme
Dont jamais deux beaux yeux aient fait brûler une ame.
Que ſi votre courroux ne peut être appaiſé,
Si mon crime eſt trop grand pour ſe voir excuſé,
Si vous ne regardez ni l'amour qui le cauſe,
Ni le vif repentir que mon cœur vous expoſe,
Il faut qu'un coup heureux, en me faiſant mourir,
M'arrache à des tourmens que je ne puis ſouffrir.
Non, ne préſumez pas qu'ayant ſu vous déplaire,
Je puiſſe vivre une heure avec votre colère.

Digitized by Google

Déjà de ce moment la barbare longueur
Sous ſes cuiſans remords fait ſuccomber mon cœur,
Et de mille vautours les bleſſures cruelles
N'ont rien de comparable à ſes douleurs mortelles.
Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer,
S'il n'eſt point de pardon que je doive eſpérer,
Cette épée auſſi-tôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un miſérable;
Ce cœur, ce traître cœur, dont les perplexités
Ont ſi fort outragé vos extrêmes bontés:
Trop heureux en mourant, ſi ce coup légitime
Efface en votre eſprit l'image de mon crime,
Et ne laiſſe aucuns traits de votre averſion
Au foible ſouvenir de mon affection;
C'eſt l'unique faveur que demande ma flamme.

D. ELVIRE.

Ah, Prince, trop cruel!

D. GARCIE.

Dites, parlez, Madame.

D. ELVIRE.

Faut-il encor pour vous conſerver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

D. GARCIE.

Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime;
Et ce que fait l'amour, il l'excuſe lui-même.

Digitized by Google

D. ELVIRE.

L'amour n'excuſe point de tels emportemens.

D. GARCIE.

Tout ce qu'il a d'ardeur paſſe en ſes mouvemens ;
Et plus il devient fort, plus il trouve de peine...

D. ELVIRE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

D. GARCIE.

Vous me haïſſez donc ?

D. ELVIRE.

J'y veux tâcher au moins :
Mais, hélas ! je crains bien que j'y perde mes ſoins,
Et que tout le courroux qu'excite votre offenſe
Ne puiſſe juſques-là faire aller ma vengeance.

D. GARCIE.

D'un ſupplice ſi grand ne tentez point l'effort,
Puiſque pour vous venger je vous offre ma mort ;
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéis ſur l'heure.

D. ELVIRE.

Qui ne ſauroit haïr, ne peut vouloir qu'on meure.

D. GARCIE.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vos bontés
Accordent un pardon à mes témérités.
Réſolvez l'un des deux, de punir ou d'abſoudre.

D. ELVIRE.

Hélas ! j'ai trop fait voir ce que je puis réſoudre

Digitized by Google

Par l'aveu d'un pardon ; n'eſt-ce pas ſe trahir,
Que dire au criminel qu'on ne le peut haïr?

D. GARCIE.

Ah! c'en eſt trop; ſouffrez, adorable Princeſſe....

D. ELVIRE.

Laiſſez; je me veux mal d'une telle foibleſſe.

D. GARCIE *ſeul.*

Enfin je ſuis...

SCÈNE VII.

D. GARCIE, D. LOPE.

D. LOPE.

SEIGNEUR, je viens vous informer
D'un ſecret dont vos feux ont droit de s'alarmer.

D. GARCIE.

Ne me viens point parler de ſecret ni d'alarme
Dans les doux mouvemens du tranſport qui me charme.
Après ce qu'à mes yeux on vient de préſenter,
Il n'eſt point de ſoupçons que je doive écouter;
Et d'un divin objet la bonté ſans pareille
A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille,
Ne m'en fais plus.

D. LOPE.

Seigneur, je veux ce qu'il vous plaît;
Mes ſoins en tout ceci n'ont que votre intérêt.

Digitized by Google

J'ai cru que le ſecret que je viens de ſurprendre,
Méritoit bien qu'en hâte on vous le vînt apprendre;
Mais puiſque vous voulez que je n'en touche rien,
Je vous dirai, Seigneur, pour changer d'entretien,
Que déjà dans Léon on voit chaque famille
Lever le maſque au bruit des troupes de Caſtille,
Et que ſur-tout le peuple y fait pour ſon vrai roi
Un éclat à donner au tyran de l'effroi.

D. GARCIE.

La Caſtille du moins n'aura pas la victoire,
Sans que nous eſſayions d'en partager la gloire;
Et nos troupes auſſi peuvent être en état
D'imprimer quelque crainte au cœur de Maurégat.
Mais quel eſt ce ſecret dont tu voulois m'inſtruire?
Voyons un peu.

D. LOPE.

Seigneur, je n'ai rien à vous dire.

D. GARCIE.

Va, va, parles, mon cœur t'en donne le pouvoir.

D. LOPE.

Vos paroles, Seigneur, m'en ont trop fait ſavoir,
Et, puiſque mes avis ont de quoi vous déplaire,
Je ſaurai déſormais trouver l'art de me taire.

D. GARCIE.

Enfin, je veux ſavoir la choſe abſolument.

D. LOPE.

Je ne réplique point à ce commandement.

Digitized by Google

Mais, Seigneur, en ce lieu le devoir de mon zèle,
Trahiroit le ſecret d'une telle nouvelle.
Sortons pour vous l'apprendre; &, ſans rien embraſſer,
Vous-même vous verrez ce qu'on en doit penſer.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ELVIRE, ÉLISE.

D. ELVIRE.

ÉLISE, que dis-tu de l'étrange foibleſſe
Que vient de témoigner le cœur d'une Princeſſe ?
Que dis-tu de me voir tomber ſi promptement
De toute la chaleur de mon reſſentiment ?
Et, malgré tant d'éclat, relâcher mon courage
Au pardon trop honteux d'un ſi cruel outrage ?

ÉLISE.

Moi, je dis que d'un cœur que nous pouvons chérir,
Une injure ſans doute eſt bien dure à ſouffrir :
Mais que, s'il n'en eſt point qui davantage irrite,
Il n'en eſt point auſſi qu'on pardonne ſi vîte,
Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux
De tous les prompts tranſports du plus bouillant courroux
D'autant plus aiſément, Madame, quand l'offenſe
Dans un excès d'amour peut trouver ſa naiſſance.
Ainſi, quelque dépit que l'on vous ait cauſé,
Je ne m'étonne point de le voir appaiſé ;
Et je ſais quel pouvoir, malgré votre menace,
A de pareils forfaits donnera toujours grace.

D. ELVIRE.

Digitized by Google

D. ELVIRE.

Ah! ſache, quelque ardeur qui m'impoſe des lois,
Que mon front a rougi pour la dernière fois;
Et que, ſi déſormais on pouſſe ma colère,
Il n'eſt point de retour qu'il faille qu'on eſpère.
Quand je pourrois reprendre un tendre ſentiment,
C'eſt aſſez contre lui que l'éclat d'un ſerment:
Car enfin, un eſprit qu'un peu d'orgueil inſpire,
Trouve beaucoup de honte à ſe pouvoir dédire;
Et ſouvent, aux dépens d'un pénible combat,
Fait ſur ſes propres vœux un illuſtre attentat,
S'obſtine par honneur, & n'a rien qu'il n'immole
A la noble fierté de tenir ſa parole.
Ainſi, dans le pardon que l'on vient d'obtenir,
Ne prends point de clartés pour régler l'avenir;
Et, quoi qu'à mes deſtins la fortune prépare,
Crois que je ne puis être au Prince de Navarre,
Que, de ces noirs accès qui troublent ſa raiſon,
Il n'ait fait éclater l'entière guériſon,
Et réduit tout mon cœur, que ce mal perſécute,
A n'en plus redouter l'affront d'une réchûte.

ÉLISE.

Mais quel affront nous fait le tranſport d'un jalouxt

D. ELVIRE.

En eſt-il un qui ſoit plus digne de courroux?
Et, puiſque notre cœur fait un effort extrême
Lorſqu'il ſe peut réſoudre à confeſſer qu'il aime,

Digitized by Google

Puiſque l'honneur du ſexe en tout tems rigoureux,
Oppoſe un fort obſtacle à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obſtacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle ?
Et n'eſt-il pas coupable, alors qu'il ne croit pas
Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats ?

ÉLISE.

Moi, je tiens que toujours un peu de défiance
En ces occaſions n'a rien qui nous offenſe ;
Et qu'il eſt dangereux qu'un cœur qu'on a charmé,
Soit trop perſuadé, Madame, d'être aimé :
Si...

D. ELVIRE.

N'en diſputons plus. Chacun a ſa penſée.
C'eſt un ſcrupule enfin dont mon ame eſt bleſſée ;
Et, contre mes deſirs, je ſens je ne ſais quoi
Me prédire un éclat entre le Prince & moi,
Qui, malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille...
Mais, ô ciel, en ces lieux Don Sylve de Caſtille !

Digitized by Google

SCENE II.

DONE ELVIRE, DON ALPHONSE *cru Don Sylve*, ÉLISE.

D. ELVIRE.

AH! Seigneur, par quel ſort vous vois-je maintenant ?

D. ALPHONSE.

Je ſais que mon abord, Madame, eſt ſurprenant,
Et qu'être ſans éclat entré dans cette ville,
Dont l'ordre d'un rival rend l'accès difficile,
Qu'avoir pu me ſouſtraire aux yeux de ſes ſoldats,
C'eſt un événement que vous n'attendiez pas.
Mais ſi j'ai dans ces lieux franchi quelques obſtacles,
L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles;
Tout mon cœur a ſenti par de trop rudes coups
Le rigoureux deſtin d'être éloigné de vous,
Et je n'ai pu nier au tourment qui le tue,
Quelques momens ſecrets d'une ſi chère vue.
Je viens vous dire donc que je rends grace aux cieux
De vous voir hors des mains d'un tyran odieux;
Mais parmi les douceurs d'une telle aventure,
Ce qui m'eſt un ſujet d'éternelle torture,
C'eſt de voir qu'à mon bras les rigueurs de mon ſort
Ont envié l'honneur de cet illuſtre effort,

Digitized by Google

Et fait à mon rival, avec trop d'injuſtice,
Offrir les doux périls d'un ſi fameux ſervice.
Oui, Madame; j'avois, pour rompre vos liens,
Des ſentimens, ſans doute, auſſi beaux que les ſiens;
Et je pouvois pour vous gagner cette victoire,
Si le ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.

D. ELVIRE.

Je ſais, Seigneur, je ſais que vous avez un cœur
Qui des plus grands périls vous peut rendre vainqueur;
Et je ne doute point que ce généreux zèle
Dont la chaleur vous pouſſe à venger ma querelle,
N'eût, contre les efforts d'un indigne projet,
Pu faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.
Mais, ſans cette action dont vous étiez capable,
Mon ſort à la Caſtille eſt aſſez redevable.
On ſait ce qu'en ami plein d'ardeur & de foi,
Le Comte votre père a fait pour le feu Roi:
Après l'avoir aidé juſqu'à l'heure dernière,
Il donne en ſes États un aſyle à mon frère.
Quatre luſtres entiers il y cache ſon ſort
Aux barbares fureurs de quelque lâche effort;
Et, pour rendre à ſon front l'éclat d'une couronne,
Contre nos raviſſeurs vous marchez en perſonne.
N'êtes-vous pas content, & ces ſoins généreux
Ne m'attachent-ils point par d'aſſez puiſſans nœuds?
Quoi! votre ame, Seigneur, ſeroit-elle obſtinée
A vouloir aſſervir toute ma deſtinée?

Digitized by Google

Et faut-il que jamais il ne tombe ſur nous
L'ombre d'un ſeul bienfait, qu'il ne vienne de vous?
Ah! ſouffrez, dans les maux où mon deſtin m'expoſe,
Qu'au ſoin d'un autre auſſi je doive quelque choſe;
Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
Acquérir de la gloire, où le vôtre n'eſt pas.

D. ALPHONSE.

Oui, Madame, mon cœur doit ceſſer de s'en plaindre;
Avec trop de raiſon vous voulez m'y contraindre,
Et c'eſt injuſtement qu'on ſe plaint d'un malheur,
Quand un autre plus grand s'offre à notre douleur.
Ce ſecours d'un rival m'eſt un cruel martyre:
Mais, hélas! de mes maux, ce n'eſt pas là le pire;
Le coup, le rude coup dont je ſuis atterré,
C'eſt de me voir par vous ce rival préféré.
Oui, je ne vois que trop que ſes feux pleins de gloire
Sur les miens dans votre ame emportent la victoire;
Et cette occaſion de ſervir vos appas,
Cet avantage offert de ſignaler ſon bras,
Cet éclatant exploit qui vous fut ſalutaire,
N'eſt que le pur effet du bonheur de vous plaire,
Que le ſecret pouvoir d'un aſtre merveilleux,
Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux.
Ainſi, tous mes efforts ne ſeront que fumée.
Contre vos fiers tyrans je conduis une armée;
Mais je marche en tremblant à cet illuſtre emploi,
Aſſuré que vos vœux ne ſeront pas pour moi;

Digitized by Google

Et que, s'ils ſont ſuivis, la fortune prépare
L'heur des plus beaux ſuccès aux ſoins de la Navarre.
Ah ! Madame, faut-il me voir précipité
De l'eſpoir glorieux dont je m'étois flatté ;
Et ne puis-je ſavoir quels crimes on m'impute,
Pour avoir mérité cette effroyable chûte ?

D. ELVIRE.

Ne me demandez rien avant que regarder
Ce qu'à mes ſentimens vous devez demander ;
Et, ſur cette froideur qui ſemble vous confondre,
Répondez-vous, Seigneur, ce que je puis répondre ;
Car enfin tous vos ſoins ne ſauroient ignorer
Quels ſecrets de votre ame on m'a ſu déclarer ;
Et je la crois, cette ame, & trop noble & trop haute,
Pour vouloir m'obliger à commettre une faute.
Vous-même, dites-vous, s'il eſt de l'équité
De me voir couronner une infidélité ;
Si vous pouvez m'offrir, ſans beaucoup d'injuſtice,
Un cœur à d'autres yeux offert en ſacrifice ;
Vous plaindre avec raiſon, & blâmer mes refus
Lorſqu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus.
Oui, Seigneur, c'eſt un crime, & les premières flammes
Ont des droits ſi ſacrés ſur les illuſtres ames,
Qu'il faut perdre grandeurs, & renoncer au jour,
Plutôt que de pencher vers un ſecond amour.
J'ai pour vous cette ardeur que peut prendre l'eſtime
Pour un courage haut, pour un cœur magnanime ;

Digitized by Google

Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
Et ſoutenez l'honneur de votre premier choix.
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendreſſe
Vous conſerve le cœur de l'aimable Comteſſe,
Ce que pour un ingrat, (car vous l'êtes, Seigneur)
Elle a d'un choix conſtant refuſé de bonheur;
Quel mépris généreux, dans ſon ardeur extrême,
Elle a fait de l'éclat que donne un diadême;
Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravés,
Et rendez à ſon cœur ce que vous lui devez.

D. ALPHONSE.

Ah! Madame, à mes yeux n'offrez point ſon mérite:
Il n'eſt que trop préſent à l'ingrat qui la quitte;
Et ſi mon cœur vous dit ce que pour elle il ſent,
J'ai peur qu'il ne ſoit pas envers vous innocent.
Oui, ce cœur l'oſe plaindre, & ne ſuit pas ſans peine
L'impérieux effort de l'amour qui l'entraîne;
Aucun eſpoir pour vous n'a flatté mes deſirs,
Qui ne m'ait arraché pour elle des ſoupirs;
Qui n'ait dans ſes douceurs fait jeter à mon ame
Quelques triſtes regards vers ſa première flamme;
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
Et mêler des remords à mes plus chers ſouhaits.
J'ai fait plus que cela, puiſqu'il vous faut tout dire:
Oui, j'ai voulu ſur moi vous ôter votre empire,
Sortir de votre chaîne, & rejeter mon cœur
Sous le joug innocent de ſon premier vainqueur.

Digitized by Google

Mais, après mes efforts, ma constance abattue
Voit un cours nécessaire à ce mal qui me tue;
Et, dût être mon sort à jamais malheureux,
Je ne puis renoncer à l'espoir de mes vœux.
Je ne saurois souffrir l'épouvantable idée
De vous voir par un autre à mes yeux possédée;
Et le flambeau du jour, qui m'offre vos appas,
Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
Je sais que je trahis une Princesse aimable;
Mais, Madame, après tout, mon cœur est-il coupable?
Et le fort ascendant que prend votre beauté,
Laisse-t-il aux esprits aucune liberté?
Hélas! je suis ici bien plus à plaindre qu'elle:
Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidèle.
D'un pareil déplaisir on se peut consoler;
Mais moi, par un malheur qui ne peut s'égaler,
J'ai celui de quitter une aimable personne,
Et tous les maux encor que mon amour me donne.

D. ELVIRE.

Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir,
Et toujours notre cœur est en notre pouvoir:
Il peut bien quelquefois montrer quelque foiblesse;
Mais enfin sur nos sens la raison est maîtresse....

Digitized by Google

SCÈNE III.

DON GARCIE, DONE ELVIRE, D. ALPHONSE, *cru D. Sylve.*

D. GARCIE.

MADAME, mon abord, comme je connois bien,
Assez mal-à-propos trouble votre entretien ;
Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,
Ne croyoient pas trouver si bonne compagnie.

D. ELVIRE.

Cette vue, en effet, surprend au dernier point;
Et, de même que vous, je ne l'attendois point.

D. GARCIE.

Oui, Madame, je crois que de cette visite,
Comme vous l'assurez, vous n'étiez point instruite.
(à Don Sylve.)
Mais, Seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur
De nous donner avis de ce rare bonheur ;
Et nous mettre en état, sans nous vouloir surprendre,
De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudroit vous rendre.

D. ALPHONSE.

Les héroïques soins vous occupent si fort,
Que de vous en tirer, Seigneur, j'aurois eu tort;

Digitized by Google

Et des grands conquérans les ſublimes penſées
Sont aux civilités avec peine abaiſſées.

D. GARCIE.

Mais les grands conquérans, dont on vante les ſoins,
Loin d'aimer le ſecret, affectent les témoins :
Leur ame, dès l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller tête levée ;
Et, s'appuyant toujours ſur de hauts ſentimens,
Ne s'abaiſſe jamais à des déguiſemens.
Ne commettez-vous point vos vertus héroïques,
En paſſant dans ces lieux par de ſourdes pratiques,
Et ne craignez-vous point qu'on puiſſe, aux yeux de tous
Trouver cette action trop indigne de vous ?

D. ALPHONSE.

Je ne ſais ſi quelqu'un blâmera ma conduite,
Au ſecret que j'ai fait d'une telle viſite ;
Mais je ſais qu'aux projets qui veulent la clarté,
Prince, je n'ai jamais cherché l'obſcurité ;
Et, quand j'aurai ſur vous à faire une entrepriſe,
Vous n'aurez pas ſujet de blâmer la ſurpriſe ;
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le ſoin de vous en avertir.
Cependant demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats après d'autres affaires ;
Et, d'un ſang un peu chaud réprimant les bouillons,
N'oublions pas tous deux devant qui nous parlons.

Digitized by Google

D. ELVIRE *à Don Garcie.*

Prince, vous avez tort; & ſa viſite eſt telle
Que vous...

D. GARCIE.

Ah! c'en eſt trop que prendre ſa querelle,
Madame, & votre eſprit devroit feindre un peu mieux,
Lorſqu'il veut ignorer ſa venue en ces lieux.
Cette chaleur ſi prompte à vouloir la défendre,
Perſuade aſſez mal qu'elle ait pu vous ſurprendre.

D. ELVIRE.

Quoi que vous ſoupçonniez, il m'importe ſi peu,
Que j'aurois du regret d'en faire un déſaveu.

D. GARCIE.

Pouſſez donc juſqu'au bout cet orgueil héroïque,
Et que ſans héſiter tout votre cœur s'explique:
C'eſt au déguiſement donner trop de crédit.
Ne déſavouez rien, puiſque vous l'avez dit.
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte;
Dites que de ſes feux vous reſſentez l'atteinte,
Que pour vous ſa préſence a des charmes ſi doux...

D. ELVIRE.

Et, ſi je veux l'aimer, m'en empêcherez-vous?
Avez-vous ſur mon cœur quelque empire à prétendre,
Et, pour régler mes vœux, ai-je votre ordre à prendre?
Sachez que trop d'orgueil a pu vous décevoir,
Si votre cœur ſur moi s'eſt cru quelque pouvoir;

Digitized by Google

Et que mes ſentimens ſont d'une ame trop grande
Pour vouloir les cacher, lorſqu'on me les demande.
Je ne vous dirai point ſi le Comte eſt aimé:
Mais apprenez de moi qu'il eſt fort eſtimé;
Que ſes hautes vertus, pour qui je m'intéreſſe,
Méritent mieux que vous les vœux d'une Princeſſe;
Que je garde aux ardeurs, aux ſoins qu'il me fait voir
Tout le reſſentiment qu'une ame puiſſe avoir;
Et que, ſi des deſtins la fatale puiſſance
M'ôte la liberté d'être ſa récompenſe,
Au moins eſt-il en moi de promettre à ſes vœux,
Qu'on ne me verra point le butin de vos feux.
Et, ſans vous amuſer d'une attente frivole,
C'eſt à quoi je m'engage, & je tiendrai parole.
Voilà mon cœur ouvert, puiſque vous le voulez,
Et mes vrais ſentimens à vos yeux étalés.
Êtes-vous ſatisfait? Et mon ame attaquée
S'eſt-elle, à votre avis, aſſez bien expliquée?
Voyez, pour vous ôter tout lieu de ſoupçonner,
S'il reſte quelque jour encore à vous donner.

(*à Don Sylve.*)

Cependant, ſi vos ſoins s'attachent à me plaire,
Songez que votre bras, Comte, m'eſt néceſſaire;
Et, d'un capricieux quels que ſoient les tranſports,
Qu'à punir nos tyrans il doit tous ſes efforts.
Fermez l'oreille enfin à toute ſa furie;
Et pour vous y porter, c'eſt moi qui vous en prie.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

D. GARCIE, D. ALPHONSE, *cru D. Sylve.*

D. GARCIE.

TOUT vous rit, & votre ame en cette occaſion
Jouit ſuperbement de ma confuſion.
Il vous eſt doux de voir un aveu plein de gloire,
Sur les feux d'un rival marquer votre victoire:
Mais c'eſt à votre joie un ſurcroît ſans égal,
D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival;
Et mes prétentions hautement étouffées,
A vos vœux triomphans ſont d'illuſtres trophées.
Goûtez à pleins tranſports ce bonheur éclatant;
Mais ſachez qu'on n'eſt pas encore où l'on prétend.
La fureur qui m'anime a de trop juſtes cauſes,
Et l'on verra peut-être arriver bien des choſes.
Un déſeſpoir va loin quand il eſt échappé,
Et tout eſt pardonnable à qui ſe voit trompé.
Si l'ingrate à mes yeux, pour flatter votre flamme,
A jamais n'être à moi vient d'engager ſon ame,
Je ſaurai bien trouver dans mon juſte courroux,
Les moyens d'empêcher qu'elle ne ſoit à vous.

D. ALPHONSE.

Cet obſtacle n'eſt pas ce qui me met en peine.
Nous verrons quelle attente en tout cas ſera vaine;

Digitized by Google

Et chacun, de ſes feux, pourra, par ſa valeur,
Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.
Mais comme, entre rivaux, l'ame la plus poſée
A des termes d'aigreur trouve une pente aiſée,
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
Puiſſe trop échauffer votre eſprit & le mien,
Prince, affranchiſſez-moi d'une gêne ſecrette,
Et me donnez moyen de faire ma retraite.

D. GARCIE.

Non, non, ne craignez point qu'on pouſſe votre eſprit
A violer ici l'ordre qu'on vous preſcrit.
Quelque juſte fureur qui me preſſe & vous flatte,
Je ſais, Comte, je ſais quand il faut qu'elle éclate.
Ces lieux vous ſont ouverts: oui, ſortez-en, ſortez
Glorieux des douceurs que vous en remportez;
Mais, encore une fois, apprenez que ma tête
Peut ſeule dans vos mains mettre votre conquête.

D. ALPHONSE.

Quand nous en ſerons-là, le ſort en notre bras
De tous nos intérêts vuidera les débats.

Fin du troiſième Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

RETOURNEZ, Don Alvar, & perdez l'eſpérance
De me perſuader l'oubli de cette offenſe.
Cette plaie en mon cœur ne ſauroit ſe guérir,
Et les ſoins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
A quelques faux reſpects croit-il que je défére ?
Non, non: il a pouſſé trop avant ma colère;
Et ſon vain repentir qui porte ici vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

D. ALVAR.

Madame, il fait pitié. Jamais cœur, que je penſe,
Par un plus vif remords n'expia ſon offenſe;
Et, ſi dans ſa douleur vous le conſidériez,
Il toucheroit votre ame, & vous l'excuſeriez.
On ſait bien que le Prince eſt dans un âge à ſuivre
Les premiers mouvemens où ſon ame ſe livre,
Et qu'en un ſang bouillant, toutes les paſſions
Ne laiſſent guères place à des réflexions.
Don Lope, prévenu d'une fauſſe lumière,
De l'erreur de ſon maître a fourni la matière.

Digitized by Google

Un bruit assez confus, dont le zèle indiscret
A de l'abord du Comte éventé le secret,
Vous avoit mise aussi de cette intelligence,
Qui, dans ces lieux gardés, a donné sa présence.
Le Prince a cru l'avis, & son amour séduit
Sur une fausse alarme a fait tout ce grand bruit;
Mais d'une telle erreur son ame est revenue:
Votre innocence enfin lui vient d'être connue,
Et Don Lope qu'il chasse, est un visible effet
Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

D. ELVIRE.

Ah! c'est trop promptement qu'il croit mon innocence;
Il n'en a pas encore une entière assurance:
Dites-lui, dites-lui, qu'il doit bien tout peser,
Et ne se hâter point, de peur de s'abuser.

D. ALVAR.

Madame, il sait trop bien...

D. ELVIRE.

Mais, Don Alvar, de grace,
N'étendons pas plus loin un discours qui me lasse;
Il réveille un chagrin qui vient, à contre-tems,
En troubler dans mon cœur d'autres plus importans.
Oui, d'un trop grand malheur la surprise me presse;
Et le bruit du trépas de l'illustre Comtesse
Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir,
Qu'aucun autre souci n'a droit de me saisir.

D. ALVAR.

Digitized by Google

D. ALVAR.

Madame, ce peut être une fausse nouvelle,
Mais mon retour, au Prince, en porte une cruelle.

D. ELVIRE.

De quelque grand ennui qu'il puisse être agité,
Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

SCÈNE II.

D. ELVIRE, ÉLISE.

ÉLISE.

J'ATTENDOIS qu'il sortît, Madame, pour vous dire
Ce qu'il faut maintenant que votre ame respire,
Puisque votre chagrin, dans un moment d'ici,
Du sort de Done Ighès peut se voir éclairci.
Un inconnu, qui vient pour cette confidence,
Vous fait, par un des siens, demander audience.

D. ELVIRE.

Élise, il faut le voir; qu'il vienne promptement.

ÉLISE.

Mais il veut n'être vu que de vous seulement;
Et par cet envoyé, Madame, il sollicite
Qu'il puisse, sans témoins, vous rendre sa visite.

D. ELVIRE.

Hé bien, nous serons seuls, & je vais l'ordonner,
Tandis que tu prendras le soin de l'amener.

Digitized by Google

Que mon impatience en ce moment eſt forte !
O deſtin ! eſt-ce joie ou douleur qu'on m'apporte ?

SCÈNE III.

DON PEDRE, ÉLISE.

ÉLISE.

OU...

D. PEDRE.

Si vous me cherchez, Madame, me voici.

ÉLISE.

En quel lieu votre maître ?

D. PEDRE.

Il eſt proche d'ici :

Le ferai-je venir ?

ÉLISE.

Dites-lui qu'il s'avance,
Aſſuré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne ſe verra d'aucuns yeux éclairé.

(*ſeule.*)

Je ne ſais quel ſecret en doit être auguré.
Tant de précaution qu'il affecte de prendre...
Mais le voici déjà.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

D. IGNÈS *déguisée en homme*, ÉLISE.

ÉLISE.

SEIGNEUR, pour vous attendre
On a fait... Mais que vois-je? Ah! Madame, mes yeux....

D. IGNÈS.

Ne me découvrez point, Élise, dans ces lieux,
Et laissez respirer ma triste destinée,
Sous une feinte mort que je me suis donnée.
C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,
Car je puis sous ce nom comprendre mes parens
J'ai par elle évité cet hymen redoutable,
Pour qui j'aurois souffert une mort véritable;
Et, sous cet équipage, & le bruit de ma mort,
Il faut cacher à tous le secret de mon sort,
Pour me voir à l'abri de l'injuste poursuite,
Qui pourroit dans ces lieux persécuter ma fuite.

ÉLISE.

Ma surprise en public eût trahi vos desirs,
Mais allez là-dedans étouffer des soupirs,
Et, des charmans transports d'une pleine allégresse,
Saisir à votre aspect le cœur de la Princesse;
Vous la trouverez seule, elle-même a pris soin
Que votre abord fût libre & n'eût aucun témoin.

Digitized by Google

SCÈNE V.

D. ALVAR, ÉLISE.

ÉLISE.

VOIS-JE pas Don Alvar!

D. ALVAR.

Le Prince me renvoie
Vous prier que pour lui votre crédit s'emploie.
De ſes jours, belle Éliſe, on doit n'eſpérer rien,
S'il n'obtient par vos ſoins un moment d'entretien;
Son ame à des tranſports... Mais le voici lui-même.

SCÈNE VI.

D. GARCIE, D. ALVAR, ÉLISE,

D. GARCIE.

AH, ſois un peu ſenſible à ma diſgrace extrême,
Éliſe, & prends pitié d'un cœur infortuné,
Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

ÉLISE.

C'eſt avec d'autres yeux que ne fait la Princeſſe,
Seigneur, que je verrois le tourment qui vous preſſe;

Digitized by Google

Mais nous avons du ciel, ou du tempérament,
Que nous jugeons de tout chacun diverſement:
Et puiſqu'elle vous blâme, & que ſa fantaiſie
Lui fait un monſtre affreux de votre jalouſie,
Je ſerois complaiſant, & voudrois m'efforcer
De cacher à ſes yeux ce qui peut les bleſſer.
Un amant ſuit ſans doute une utile méthode,
S'il fait qu'à notre humeur la ſienne s'accommode;
Et cent devoirs ſont moins que ces ajuſtemens,
Qui font croire en deux cœurs les mêmes ſentimens.
L'art de ces deux rapports fortement les aſſemble,
Et nous n'aimons rien tant que ce qui nous reſſemble.

D. GARCIE.

Je le ſais; mais, hélas! les deſtins inhumains
S'oppoſent à l'effet de ces juſtes deſſeins;
Et, malgré tous mes ſoins, viennent toujours me tendre
Un piége dont mon cœur ne ſauroit ſe défendre.
Ce n'eſt pas que l'ingrate aux yeux de mon rival
N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal,
Et témoigné pour lui des excès de tendreſſe,
Dont le cruel objet me reviendra ſans ceſſe:
Mais comme trop d'ardeur enfin m'avoit ſéduit
Quand j'ai cru qu'en ces lieux elle l'eût introduit,
D'un trop cuiſant ennui je ſentirois l'atteinte
A lui laiſſer ſur moi quelque ſujet de plainte.
Oui, je veux faire au moins, ſi je m'en vois quitté,
Que ce ſoit de ſon cœur pure infidélité;

Digitized by Google

Et, venant m'excuſer d'un trait de promptitude,
Dérober tout prétexte à ſon ingratitude.

ÉLISE.

Laiſſez un peu de tems à ſon reſſentiment,
Et ne la voyez point, Seigneur, ſi promptement.

D. GARCIE.

Ah! ſi tu me chéris, obtiens que je la voie;
C'eſt une liberté qu'il faut qu'elle m'octroie;
Je ne pars point d'ici, qu'au moins ſon fier dédain...

ÉLISE.

De grace, différez l'effet de ce deſſein.

D. GARCIE.

Non, ne m'oppoſe point une excuſe frivole.

ÉLISE *à part.*

Il faut que ce ſoit elle, avec une parole,
Qui trouve les moyens de les faire en aller.

(*à Don Garcie.*)

Demeurez donc, Seigneur, je m'en vais lui parler.

D. GARCIE.

Dis-lui que j'ai d'abord banni de ma préſence
Celui dont les avis ont cauſé mon offenſe,
Que Don Lope jamais...

Digitized by Google

SCÈNE VII.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D. GARCIE *regardant par la porte qu'Éliſe a laiſſée entr'ouverte*

Que vois-je, ô juſtes cieux!
Faut-il que je m'aſſure au rapport de mes yeux!
Ah! ſans doute ils me ſont des témoins trop fidèles,
Voilà le comble affreux de mes peines mortelles;
Voici le coup fatal qui devoit m'accabler.
Et quand par des ſoupçons je me ſentois troubler,
C'étoit, c'étoit le ciel, dont la ſourde menace
Préſageoit à mon cœur cette horrible diſgrace.

D. ALVAR.

Qu'avez-vous vu, Seigneur, qui vous puiſſe émouvoir?

D. GARCIE.

J'ai vu ce que mon ame a peine à concevoir,
Et le renverſement de toute la nature
Ne m'étonneroit pas comme cette aventure;
C'en eſt fait... Le deſtin... Je ne ſaurois parler.

D. ALVAR.

Seigneur, que votre eſprit tâche à ſe rappeler.

Digitized by Google

D. GARCIE.

J'ai vu... Vengeance, ô ciel!

D. ALVAR.

Quelle atteinte soudaine...

D. GARCIE.

J'en mourrai, Don Alvar, la chose est bien certaine.

D. ALVAR.

Mais, Seigneur, qui pourroit...

D. GARCIE.

Ah! tout est ruiné,
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné;
Un homme, sans mourir te le puis-je bien dire?
Un homme dans les bras de l'infidèle Elvire!

D. ALVAR.

Ah! Seigneur, la Princesse est vertueuse au point...

D. GARCIE.

Ah! sur ce que j'ai vu ne me conteste point,
Don Alvar; c'en est trop que soutenir sa gloire,
Lorsque mes yeux font foi d'une action si noire.

D. ALVAR.

Seigneur, nos passions nous font prendre souvent
Pour chose véritable, un objet décevant;
Et de croire qu'une ame à la vertu nourrie
Se puisse....

D. GARCIE.

Don Alvar, laissez-moi, je vous prie;

Digitized by Google

Un conseiller me choque en cette occasion,
Et je ne prends avis que de ma passion.

D. ALVAR *à part.*

Il ne faut rien répondre à cet esprit farouche.

D. GARCIE.

Ah! que sensiblement cette atteinte me touche;
Mais il faut voir qui c'est, & de ma main punir....
La voici. Ma fureur, te peux-tu retenir?

SCÈNE VIII.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

HÉ BIEN, que voulez-vous? & quel espoir de grace,
Après vos procédés, peut flatter votre audace?
Osez-vous à mes yeux encor vous présenter?
Et que me direz-vous que je doive écouter?

D. GARCIE.

Que toutes les horreurs dont une ame est capable,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons, & le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

D. ELVIRE.

Ah! vraiment j'attendois l'excuse d'un outrage;
Mais, à ce que je vois, c'est un autre langage.

Digitized by Google

D. GARCIE.

Oui, oui, c'en eſt un autre, & vous n'attendiez pas
Que j'euſſe découvert le traître dans vos bras ;
Qu'un funeſte haſard, par la porte entr'ouverte,
Eût offert à mes yeux votre honte & ma perte.
Eſt-ce l'heureux amant ſur ſes pas revenu,
Ou quelqu'autre rival qui m'étoit inconnu !
O ciel ! donne à mon cœur des forces ſuffiſantes
Pour pouvoir ſupporter des douleurs ſi cuiſantes.
Rougiſſez maintenant, vous en avez raiſon,
Et le maſque eſt levé de votre trahiſon ;
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme ;
Par ces fréquens ſoupçons qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
Et, malgré tous vos ſoins & votre adreſſe à feindre,
Mon aſtre me diſoit ce que j'avois à craindre ;
Mais ne préſumez pas que, ſans être vengé,
Je ſouffre le dépit de me voir outragé.
Je ſais que ſur les vœux on n'a point de puiſſance,
Que l'amour veut par-tout naître ſans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame eſt libre à nommer ſon vainqueur :
Auſſi ne trouverois je aucun ſujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avoit parlé ſans feinte ;
Et, ſon arrêt livrant mon eſpoir à la mort,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au ſort.

Digitized by Google

Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie,
Qui ne ſauroit trouver de trop grands châtimens,
Et je puis tout permettre à mes reſſentimens.
Non, non, n'eſpérez rien après un tel outrage,
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage.
Trahi de tous côtés, mis dans un triſte état,
Il faut que mon amour ſe venge avec éclat;
Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon déſeſpoir achève par moi-même.

D. ELVIRE.

Aſſez paiſiblement vous a-t-on écouté,
Et pourrai-je à mon tour parler en liberté?

D. GARCIE.

Et par quels beaux diſcours, que l'artifice inſpire....

D. ELVIRE.

Si vous avez encor quelque choſe à me dire,
Vous pouvez l'ajouter, je ſuis prête à l'ouir;
Sinon, faites au moins que je puiſſe jouir
De deux ou trois momens de paiſible audience.

D. GARCIE.

Hé bien, j'écoute. O ciel! quelle eſt ma patience!

D. ELVIRE.

Je force ma colère, & veux, ſans nulle aigreur,
Répondre à ce diſcours ſi rempli de fureur.

Digitized by Google

D. GARCIE.

C'eſt que vous voyez bien...

D. ELVIRE.

Ah, j'ai prêté l'oreille
Autant qu'il vous a plu, rendez-moi la pareille.
J'admire mon deſtin, & jamais ſous les cieux
Il ne fut rien, je crois, de ſi prodigieux,
Rien, dont la nouveauté ſoit plus inconcevable,
Et rien que la raiſon rende moins ſupportable.
Je me vois un amant, qui, ſans ſe rebuter,
Applique tous ſes ſoins à me perſécuter;
Qui, dans tout ſon amour que ſa bouche m'exprime,
Ne conſerve pour moi nul ſentiment d'eſtime;
Rien, au fond de ce cœur qu'ont pu bleſſer mes yeux,
Qui faſſe droit au ſang que j'ai reçu des cieux,
Et de mes actions défende l'innocence
Contre le moindre effort d'une fauſſe apparence.
Oui, je vois...

(*D. Garcie montre de l'impatience pour parler.*)

Ah! ſur-tout ne m'interrompez point.
Je vois, dis-je, mon ſort malheureux à ce point,
Qu'un cœur, qui dit qu'il m'aime, & qui doit faire croire
Que, quand tout l'Univers douteroit de ma gloire,
Il voudroit contre tous en être le garant,
Eſt celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.
On ne voit échapper aux ſoins que prend ſa flamme
Aucune occaſion de ſoupçonner mon ame;

Digitized by Google

Mais c'eſt peu des ſoupçons, il en fait des éclats
Que, ſans être bleſſé, l'amour ne ſouffre pas.
Loin d'agir en amant, qui, plus que la mort même,
Appréhende toujours d'offenſer ce qu'il aime;
Qui ſe plaint doucement, & cherche avec reſpect
A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit ſuſpect.
A toute extrêmité dans ſes doutes il paſſe;
Et ce n'eſt que fureur, qu'injure & que menace.
Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux
Sur tout ce qui devroit me le rendre odieux,
Et lui donner moyen, par une bonté pure,
De tirer ſon ſalut d'une nouvelle injure.
Ce grand emportement qu'il m'a fallu ſouffrir,
Part de ce qu'à vos yeux le haſard vient d'offrir.
J'aurois tort de vouloir démentir votre vue,
Et votre ame ſans doute a dû paroître émue.

D. GARCIE.

Et n'eſt-ce pas....

D. ELVIRE.

Encore un peu d'attention,
Et vous allez ſavoir ma réſolution.
Il faut que de nous deux le deſtin s'accompliſſe;
Vous êtes maintenant ſur un grand précipice,
Et ce que votre cœur pourra délibérer
Va vous y faire cheoir, ou bien vous en tirer.
Si, malgré cet objet qui vous a pu ſurprendre,
Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,

Digitized by Google

Et ne demandez point d'autre preuve que moi
Pour condamner l'erreur du trouble où je vous voi :
Si de vos sentimens la prompte déférence
Veut sur ma seule foi croire mon innocence,
Et de tous vos soupçons démentir le crédit,
Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous dit,
Cette soumission, cette marque d'estime,
Du passé dans ce cœur efface tout le crime;
Je rétracte, à l'instant, ce qu'un juste courroux
M'a fait, dans la chaleur, prononcer contre vous;
Et, si je puis un jour choisir ma destinée
Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
Mon honneur, satisfait par ce respect soudain,
Promet à votre amour, & mes vœux, & ma main :
Mais prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire.
Si cet offre sur vous obtient si peu d'empire,
Que vous me refusiez de me faire entre nous
Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux ;
S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance
Que vous peuvent donner mon cœur & ma naissance,
Et que de votre esprit les ombrages puissans
Forcent mon innocence à convaincre vos sens,
Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu sincère à qui l'on fait outrage;
Je suis prête à le faire, & vous serez content :
Mais il vous faut de moi détacher à l'instant,
A mes vœux, pour jamais, renoncer de vous-même;
Et j'atteste du ciel la puissance suprême,

Digitized by Google

Que, quoi que le destin puisse ordonner de nous,
Je choisirai plutôt d'être à la mort qu'à vous.
Voilà dans ces deux choix de quoi vous satisfaire;
Avisez maintenant celui qui peut vous plaire.

D. GARCIE.

Juste ciel! jamais rien peut-il être inventé
Avec plus d'artifice & de déloyauté!
Tout ce que des enfers la malice étudie,
A-t-il rien de si noir que cette perfidie?
Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur
Un plus cruel moyen d'embarrasser un cœur?
Ah, que vous savez bien ici contre moi-même,
Ingrate, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Parce qu'on est surprise, & qu'on manque d'excuse,
D'une offre de pardon on emprunte la ruse:
Votre feinte douceur forge un amusement
Pour divertir l'effet de mon ressentiment;
Et par le nœud subtil du choix qu'elle embarrasse,
Veut soustraire un perfide au coup qui le menace.
Oui, vos dextérités veulent me détourner
D'un éclaircissement qui vous doit condamner;
Et votre ame, feignant une innocence entière,
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumière
Qu'à des conditions, qu'après d'ardens souhaits
Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais:

Digitized by Google

Mais vous ſerez trompée en me croyant ſurprendre.
Oui, oui, je prétends voir ce qui doit vous défendre,
Et quel fameux prodige, accuſant ma fureur,
Peut de ce que j'ai vu juſtifier l'horreur.

D. ELVIRE.

Songez que par ce choix vous allez vous preſcrire
De ne plus rien prétendre au cœur de Done Elvire.

D. GARCIE.

Soit. Je ſouſcris à tout, & mes vœux, auſſi-bien,
En l'état où je ſuis, ne prétendent plus rien.

D. ELVIRE.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

D. GARCIE.

Non, non, tous ces diſcours ſont de vaines défaites,
Et c'eſt moi bien plutôt qui dois vous avertir
Que quelqu'autre dans peu ſe pourra repentir;
Le traître, quel qu'il ſoit, n'aura pas l'avantage
De dérober ſa vie à l'effort de ma rage.

D. ELVIRE.

Ah! c'eſt trop en ſouffrir, & mon cœur irrité
Ne doit plus conſerver une ſotte bonté;
Abandonnons l'ingrat à ſon propre caprice;
Et puiſqu'il veut périr, conſentons qu'il périſſe,

(*à D. Garcie.*)

Éliſe. ... A cet éclat, vous voulez me forcer,
Mais je vous apprendrai que c'eſt trop m'offenſer.

SCÈNE

Digitized by Google

SCÈNE IX.

D. ELVIRE, D. GARCIE, ÉLISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE *à Élise.*

FAITES un peu sortir la personne chérie....
Allez, vous m'entendez, dites que je l'en prie.

D. GARCIE.

Et je puis...

D. ELVIRE.

Attendez, vous serez satisfait.

ÉLISE *à part en sortant.*

Voici de son jaloux, sans doute, un nouveau trait.

D. ELVIRE.

Prenez garde qu'au moins cette noble colère
Dans la même fierté jusqu'au bout persévère;
Et sur-tout désormais songez bien à quel prix
Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.

Digitized by Google

SCÈNE X.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. IGNÈS, *déguisée en homme*, ÉLISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE *à D. Garcie, en lui montrant Done Ignès.*

VOICI, graces au ciel, ce qui les a fait naître
Ces soupçons obligeans que l'on me fait paroître;
Voyez bien ce visage, & si de Done Ignès
Vos yeux au même instant n'y connoissent les traits.

D. GARCIE.

O ciel!

D. ELVIRE.

Si la fureur, dont votre ame est émue,
Vous trouble jusques-là l'usage de la vue,
Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter,
Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.
Sa mort est une adresse au besoin inventée
Pour fuir l'autorité qui l'a persécutée:
Et, sous un tel habit, elle cachoit son sort
Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.
(*à Done Ignès.*)
Madame, pardonnez, s'il faut que je consente
A trahir vos secrets, & tromper votre attente;
Je me vois exposée à sa témérité,
Toutes mes actions n'ont plus de liberté;

Digitized by Google

Et mon honneur en butte aux soupçons qu'il peut prendre,
Est réduit à toute heure aux soins de se défendre.
Nos doux embrassemens, qu'a surpris ce jaloux,
De cent indignités m'ont fait souffrir les coups.
Oui, voilà le sujet d'une fureur si prompte,
Et l'assuré témoin qu'on produit de ma honte.

(*à Don Garcie.*)

Jouissez à cette heure en tyran absolu
De l'éclaircissement que vous avez voulu;
Mais sachez que j'aurai sans cesse la mémoire
De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire:
Et, si je puis jamais oublier mes sermens,
Tombent sur moi du ciel les plus grands châtimens;
Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre,
Lorsqu'à souffrir vos feux je pourrai me résoudre.
Allons, Madame, allons, ôtons-nous de ces lieux
Qu'infectent les regards d'un monstre furieux,
Fuyons-en promptement l'atteinte envenimée,
Évitons les effets de sa rage animée,
Et ne faisons des vœux, dans nos justes desseins,
Que pour nous voir bientôt affranchir de ses mains.

D. IGNÈS *à D. Garcie.*

Seigneur, de vos soupçons l'injuste violence
A la même vertu vient de faire une offense.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

D. GARCIE, D. ALVAR,

D. GARCIE.

QUELLES triſtes clartés, diſſipant mon erreur,
Enveloppent mes ſens d'une profonde horreur,
Et ne laiſſent plus voir à mon ame abattue
Que l'effroyable objet d'un remords qui me tue!
Ah! Don Alvar, je vois que vous avez raiſon,
Mais l'enfer dans mon cœur a ſoufflé ſon poiſon;
Et, par un trait fatal d'une rigueur extrême,
Mon plus grand ennemi ſe rencontre en moi-même.
Que me ſert-il d'aimer du plus ardent amour
Qu'une ame conſumée ait jamais mis au jour,
Si, par ces mouvemens qui font toute ma peine,
Cet amour à tout coup ſe rend digne de haine?
Il faut, il faut venger par mon juſte trépas
L'outrage que j'ai fait à ſes divins appas;
Auſſi bien quels conſeils aujourd'hui puis-je ſuivre?
Ah! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimois à vivre.
Si j'ai pu renoncer à l'eſpoir de ſes vœux,
Renoncer à la vie eſt beaucoup moins fâcheux.

D. ALVAR.

Seigneur...

Digitized by Google

D. GARCIE.

Non, Don Alvar, ma mort eſt néceſſaire,
Il n'eſt ſoins ni raiſons qui m'en puiſſent diſtraire;
Mais il faut que mon ſort, en ſe précipitant,
Rende à cette Princeſſe un ſervice éclatant,
Et je veux me chercher dans cette illuſtre envie
Les moyens glorieux de ſortir de la vie;
Faire par un grand coup qui ſignale ma foi,
Qu'en expirant pour elle, elle ait regret à moi,
Et qu'elle puiſſe dire, en ſe voyant vengée,
C'eſt par ſon trop d'amour qu'il m'avoit outragée.
Il faut que de ma main un illuſtre attentat
Porte une mort trop dûe au ſein de Maurégat,
Que j'aille prévenir par une belle audace
Le coup dont la Caſtille avec bruit le menace;
Et j'aurai la douceur, dans mon inſtant fatal,
De ravir cette gloire à l'eſpoir d'un rival.

D. ALVAR.

Un ſervice, Seigneur, de cette conſéquence
Auroit bien le pouvoir d'effacer votre offenſe;
Mais haſarder...

D. GARCIE.

Allons, par un juſte devoir,
Faire à ce noble effort ſervir mon déſeſpoir.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ALVAR, ÉLISE.

D. ALVAR.

OUI, jamais il ne fut de ſi rude ſurpriſe.
Il venoit de former cette haute entrepriſe ;
A l'avide deſir d'immoler Maurégat,
De ſon prompt déſeſpoir il tournoit tout l'éclat ;
Ses ſoins précipités vouloient à ſon courage,
De cette juſte mort aſſurer l'avantage ;
Y chercher ſon pardon & prévenir l'ennui
Qu'un rival partageât cette gloire avec lui.
Il ſortoit de ces murs, quand un bruit trop fidèle
Eſt venu lui porter la fâcheuſe nouvelle
Que ce même rival, qu'il vouloit prévenir,
A remporté l'honneur qu'il penſoit obtenir,
L'a prévenu lui-même en immolant le traître,
Et pouſſé dans ce jour Don Alphonſe à paroître,
Qui, d'un ſi prompt ſuccès, va goûter la douceur,
Et vient prendre en ces lieux la Princeſſe ſa ſœur :
Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,
On entend publier que c'eſt la récompenſe
Dont il prétend payer le ſervice éclatant
Du bras qui lui fait jour au trône qui l'attend.

Digitized by Google

ÉLISE.

Oui, Done Elvire a ſu ces nouvelles ſemées,
Et du vieux Don Louis les trouve confirmées,
Qui vient de lui mander que Léon dans ce jour,
De Don Alphonſe & d'elle, attend l'heureux retour;
Et que c'eſt-là qu'on doit, par un revers proſpère,
Lui voir prendre un époux de la main de ce frère.
Dans ce peu qu'il en dit, il donne aſſez à voir
Que Don Sylve eſt l'époux qu'elle doit recevoir.

D. ALVAR.

Ce coup au cœur du Prince...

ÉLISE.

Eſt ſans doute bien rude,
Et je le trouve à plaindre en ſon inquiétude.
Son intérêt pourtant, ſi j'en ai bien jugé,
Eſt encor cher au cœur qu'il a tant outragé;
Et je n'ai point connu, qu'à ce ſuccès qu'on vante,
La Princeſſe ait fait voir une ame fort contente
De ce frère qui vient, & de la lettre auſſi:
Mais....

Digitized by Google

SCÈNE II.

D. ELVIRE, D. IGNÉS *déguisée en homme*, ÉLISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

FAITES, Don Alvar, venir le Prince ici.
(*D. Alvar sort.*)
Souffrez que devant vous je lui parle, Madame,
Sur cet événement dont on surprend mon ame;
Et ne m'accusez point d'un trop prompt changement,
Si je perds contre lui tout mon ressentiment.
Sa disgrace imprévue a pris droit de l'éteindre;
Sans lui laisser ma haine, il est assez à plaindre;
Et le ciel, qui l'expose à ce trait de rigueur,
N'a que trop bien servi les sermens de mon cœur.
Un éclatant arrêt de ma gloire outragée
A jamais n'être à lui me tenoit engagée;
Mais quand par les destins il est exécuté,
J'y vois pour son amour trop de sévérité;
Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse
M'efface son offense, & lui rend ma tendresse:
Oui, mon cœur, trop vengé par de si rudes coups,
Laisse à leur cruauté désarmer son courroux,
Et cherche maintenant, par un soin pitoyable,
A consoler le sort d'un amant misérable;

Digitized by Google

Et je crois que sa flamme a bien pu mériter
Cette compassion que je lui veux prêter.

D. IGNÈS.

Madame, on auroit tort de trouver à redire
Aux tendres sentimens qu'on voit qu'il vous inspire;
Ce qu'il a fait pour vous... Il vient, & sa pâleur
De ce coup surprenant marque assez la douleur.

SCÈNE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNÈS *déguisée en homme*, ÉLISE.

D. GARCIE.

MADAME, avec quel front faut-il que je m'avance,
Quand je viens vous offrir l'odieuse présence...

D. ELVIRE.

Prince, ne parlons plus de mon ressentiment.
Votre sort dans mon ame a fait du changement,
Et, par le triste état où sa rigueur vous jette,
Ma colère est éteinte, & notre paix est faite.
Oui, bien que votre amour ait mérité les coups
Que fait sur lui du ciel éclater le courroux;
Bien que ces noirs soupçons ayent offensé ma gloire
Par des indignités qu'on auroit peine à croire,
J'avoûrai toutefois que je plains son malheur
Jusqu'à voir nos succès avec quelque douleur;

Digitized by Google

Que je hais les faveurs de ce fameux ſervice,
Lorſqu'on veut de mon cœur lui faire un ſacrifice,
Et voudrois bien pouvoir racheter les momens,
Où le ſort contre vous n'armoit que mes ſermens;
Mais enfin vous ſavez comme nos deſtinées
Aux intérêts publics ſont toujours enchaînées,
Et que l'ordre des cieux pour diſpoſer de moi,
Dans mon frère qui vient, me va montrer mon roi.
Cédez, comme moi, Prince, à cette violence,
Où la grandeur ſoumet celles de ma naiſſance;
Et, ſi de votre amour les déplaiſirs ſont grands,
Qu'il ſe faſſe un ſecours de la part que j'y prends,
Et ne ſe ſerve point, contre un coup qui l'étonne,
Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous donne :
Ce vous ſeroit, ſans doute, un indigne tranſport
De vouloir dans vos maux lutter contre le ſort;
Et, lorſque c'eſt en vain qu'on s'oppoſe à ſa rage,
La ſoumiſſion prompte eſt grandeur de courage.
Ne réſiſtez donc point à ſes coups éclatans,
Ouvrez les murs d'Aſtorgue au frère que j'attends,
Laiſſez-moi rendre aux droits qu'il peut ſur moi préten
Ce que mon triſte cœur a réſolu de rendre;
Et ce fatal hommage, où mes vœux ſont forcés,
Peut-être n'ira pas ſi loin que vous penſez.

D. GARCIE.

C'eſt faire voir, Madame, une bonté trop rare,
Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare;

Digitized by Google

Sur moi ſans de tels ſoins vous pouvez laiſſer cheoir
Le foudre rigoureux de tout votre devoir.
En l'état où je ſuis je n'ai rien à vous dire.
J'ai mérité du ſort tout ce qu'il a de pire;
Et je ſais, quelques maux qu'il me faille endurer,
Que je me ſuis ôté le droit d'en murmurer.
Par où pourrai-je, hélas, dans ma vaſte diſgrace,
Vers vous de quelque plainte autoriſer l'audace?
Mon amour s'eſt rendu mille fois odieux,
Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux,
Et, lorſque par un juſte & fameux ſacrifice
Mon bras à votre ſang cherche à rendre un ſervice,
Mon aſtre m'abandonne au déplaiſir fatal
De me voir prévenu par le bras d'un rival.
Madame, après cela je n'ai rien à prétendre,
Je ſuis digne d'un coup que l'on me fait attendre;
Et je le vois venir, ſans oſer contre lui
Tenter de votre cœur le favorable appui.
Ce qui peut me reſter dans mon malheur extrême,
C'eſt de chercher alors mon remède en moi-même,
Et faire que ma mort, propice à mes deſirs,
Affranchiſſe mon cœur de tous ſes déplaiſirs.
Oui, bien-tôt dans ces lieux Don Alphonſe doit être,
Et déjà mon rival commence de paroître:
De Léon vers ces murs il ſemble avoir volé
Pour recevoir le prix du tyran immolé.
Ne craignez point du tout qu'aucune réſiſtance
Faſſe valoir ici ce que j'ai de puiſſance;

Digitized by Google

Il n'eſt effort humain, que, pour vous conſerver,
Si vous y conſentiez, je ne puſſe braver :
Mais ce n'eſt pas à moi, dont on hait la mémoire,
A pouvoir eſpérer cet aveu plein de gloire,
Et je ne voudrois pas par des efforts trop vains
Jeter le moindre obſtacle à vos juſtes deſſeins.
Non, je ne contrains point vos ſentimens, Madame,
Je vais en liberté laiſſer toute votre ame,
Ouvrir les murs d'Aſtorgue à cet heureux vainqueur,
Et ſubir de mon ſort la dernière rigueur.

SCÈNE IV.

D. ELVIRE, D. IGNÈS *déguiſée en homme*, ÉLISE.

D. ELVIRE.

MADAME, au déſeſpoir où ſon deſtin l'expoſe,
De tous mes déplaiſirs n'imputez point la cauſe.
Vous me rendez juſtice, en croyant que mon cœur
Fait de vos intérêts ſa plus vive douleur :
Que bien plus que l'amour l'amitié m'eſt ſenſible,
Et que ſi je me plains d'une diſgrace horrible,
C'eſt de voir que du ciel le funeſte courroux
Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre vous,
Et rendu mes regards coupables d'une flamme,
Qui traite indignement les bontés de votre ame.

Digitized by Google

D. IGNÈS.

C'eſt un événement dont, ſans doute, vos yeux
N'ont point pour moi, Madame, à quereller les cieux.
Si les foibles attraits qu'étale mon viſage,
M'expoſoient au deſtin de ſouffrir un volage,
Le ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups,
Quand, pour m'ôter ce cœur, il s'eſt ſervi de vous;
Et mon front ne doit point rougir d'une inconſtance
Qui de vos traits aux miens marque la différence.
Si pour ce changement je pouſſe des ſoupirs,
Ils viennent de le voir fatal à vos deſirs;
Et dans cette douleur que l'amitié m'excite,
Je m'accuſe pour vous de mon peu de mérite,
Qui n'a pu retenir un cœur, dont les tributs
Cauſent un ſi grand trouble à vos vœux combattus.

D. ELVIRE.

Accuſez-vous plutôt de l'injuſte ſilence
Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence.
Ce ſecret plutôt ſu, peut-être à toutes deux
Nous auroit épargné des troubles ſi fâcheux;
Et mes juſtes froideurs, des deſirs d'un volage
Au point de leur naiſſance ayant banni l'hommage,
Euſſent pu renvoyer....

D. IGNÈS.

Madame, le voici.

D. ELVIRE.

Sans rencontrer ſes yeux vous pouvez être ici;

Digitized by Google

Je ſais qu'un bruit commun, qui par-tout ſe fait croire,
De la mort du tyran me veut donner la gloire;
Mais le ſeul peuple enfin, comme on nous fait ſavoir,
Laiſſant par Don Louis échauffer ſon devoir,
A remporté l'honneur de cet acte héroïque
Dont mon nom eſt chargé par la rumeur publique;
Et ce qui d'un tel bruit a fourni le ſujet,
C'eſt que, pour appuyer ſon illuſtre projet,
Don Louis fit ſemer, par une feinte utile,
Que, ſecondé des miens, j'avois ſaiſi la ville;
Et par cette nouvelle il a pouſſé les bras
Qui d'un uſurpateur ont hâté le trépas.
Par ſon zèle prudent il a ſu tout conduire,
Et c'eſt par un des ſiens qu'il vient de m'en inſtruire;
Mais dans le même inſtant un ſecret m'eſt appris,
Qui va vous étonner autant qu'il m'a ſurpris.
Vous attendez un frère, & Léon, ſon vrai maître;
A vos yeux maintenant le ciel le fait paroître:
Oui, je ſuis Don Alphonſe; & mon ſort conſervé,
Et ſous le nom du ſang de Caſtille élevé,
Eſt un fameux effet de l'amitié ſincère
Qui fut entre ſon Prince & le Roi notre père.
Don Louis du ſecret a toutes les clartés,
Et doit aux yeux de tous prouver ces vérités.
D'autres ſoins maintenant occupent ma penſée,
Non qu'à votre ſujet elle ſoit traverſée,
Que ma flamme querelle un tel événement,
Et qu'en mon cœur le frère importune l'amant.

Mes

Digitized by Google

Mes feux par ce ſecret ont reçu ſans murmure
Le changement qu'en eux a preſcrit la nature;
Et le ſang qui nous joint m'a ſi bien détaché
De l'amour, dont pour vous mon cœur étoit touché,
Qu'il ne reſpire plus, pour faveur ſouveraine,
Que les chères douceurs de ſa première chaîne,
Et le moyen de rendre à l'adorable Ignès,
Ce que de ſes bontés a mérité l'excès:
Mais ſon ſort incertain rend le mien miſérable;
Et, ſi ce qu'on en dit ſe trouvoit véritable,
En vain Léon m'appelle, & le trône m'attend;
La couronne n'a rien à me rendre content,
Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joie
D'en couronner l'objet où le ciel me renvoie,
Et pouvoir réparer par ces juſtes tributs
L'outrage que j'ai fait à ſes rares vertus.
Madame, c'eſt de vous que j'ai raiſon d'attendre
Ce que de ſon deſtin mon ame peut apprendre;
Inſtruiſez-m'en, de grace, &, par votre diſcours,
Hâtez mon déſeſpoir ou le bien de mes jours.

D. ELVIRE.

Ne vous étonnez pas ſi je tarde à répondre,
Seigneur, ces nouveautés ont droit de me confondre.
Je n'entreprendrai point de dire à votre amour
Si Done Ignès eſt morte ou reſpire le jour;
Mais par ce cavalier, l'un de ſes plus fidèles,
Vous en pourrez ſans doute apprendre des nouvelles.

Digitized by Google

D. ALPHONSE, *reconnoiſſant D. Ignès.*

Ah! Madame, il m'eſt doux en ces perplexités
De voir ici briller vos céleſtes beautés.
Mais, vous, avec quels yeux verrez-vous un volage
Dont le crime...

D. IGNÈS.

Ah! gardez de me faire un outrage,
Et de vous harſarder à dire que vers moi,
Un cœur dont je fais cas, ait pu manquer de foi.
J'en refuſe l'idée, & l'excuſe me bleſſe,
Rien n'a pu m'offenſer auprès de la Princeſſe;
Et tout ce que d'ardeur elle vous a cauſé,
Par un ſi haut mérite eſt aſſez excuſé.
Cette flamme vers moi ne vous rend point coupable,
Et, dans le noble orgueil dont je me ſens capable,
Sachez, ſi vous l'étiez, que ce ſeroit en vain
Que vous préſumeriez de fléchir mon dédain,
Et qu'il n'eſt repentir, ni ſuprême puiſſance
Qui gagnât ſur mon cœur d'oublier cette offenſe.

D. ELVIRE.

Mon frère, d'un tel nom ſouffrez-moi la douceur,
De quel raviſſement comblez-vous une ſœur!
Que j'aime votre choix, & bénis l'aventure
Qui vous fait couronner une amitié ſi pure!
Et de deux nobles cœurs que j'aime tendrement....

Digitized by Google

SCÈNE DERNIÊRE.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNÈS, *déguisée en homme*, D. ALPHONSE *cru D. Sylve*, ELISE.

D. GARCIE.

DE GRACE, cachez-moi votre contentement,
Madame, & me laissez mourir dans la croyance
Que le devoir vous fait un peu de violence.
Je sais que de vos vœux vous pouvez disposer,
Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer;
Vous le voyez assez, & quelle obéissance
De vos commandemens m'arrache la puissance;
Mais je vous avouerai que cette gaieté
Surprend au dépourvu toute ma fermeté,
Et qu'un pareil objet dans mon ame fait naître
Un transport dont j'ai peur que je ne sois pas maître.
Et je me punirois, s'il m'avoit pu tirer
De ce respect soumis où je veux demeurer.
Oui, vos commandemens ont prescrit à mon ame
De souffrir sans éclat le malheur de ma flamme;
Cet ordre sur mon cœur doit être tout-puissant,
Et je prétends mourir en vous obéissant;
Mais, encore une fois, la joie où je vous treuve
M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve,
Et l'ame la plus sage en ces occasions
Répond malaisément de ses émotions.

Digitized by Google

Madame, épargnez-moi cette cruelle atteinte,
Donnez moi par pitié deux momens de contrainte ;
Et, quoique d'un rival vous inſpirent les ſoins,
N'en rendez pas mes yeux les malheureux témoins :
C'eſt la moindre faveur qu'on peut, je crois, prétendre,
Lorſque dans ma diſgrace un amant peut deſcendre.
Je ne l'exige pas, Madame, pour long-tems,
Et bien-tôt mon départ rendra vos vœux contens :
Je vais, où de ſes feux mon ame conſumée
N'apprendra votre hymen que par la renommée ;
Ce n'eſt pas un ſpectacle où je doive courir,
Madame ; ſans le voir, j'en ſaurai bien mourir.

D. IGNÈS.

Seigneur, permettez-moi de blâmer votre plainte.
De vos maux la Princeſſe a ſu paroître atteinte ;
Et cette joie encor, de quoi vous murmurez,
Ne lui vient que des biens qui vous ſont préparés.
Elle goûte un ſuccès à vos deſirs proſpère,
Et dans votre rival elle trouve ſon frère ;
C'eſt Don Alphonſe enfin dont on a tant parlé,
Et ce fameux ſecret vient d'être dévoilé.

D. ALPHONSE.

Mon cœur, graces au ciel, après un long martyre,
Seigneur, ſans vous rien prendre, a tout ce qu'il deſire ;
Et goûte d'autant mieux ſon bonheur en ce jour,
Qu'il ſe voit en état de ſervir votre amour.

Digitized by Google

D GARCIE.

Hélas, cette bonté, Seigneur, doit me confondre!
A mes plus chers desirs elle daigne répondre;
Le coup que je craignois, le ciel l'a détourné,
Et tout autre que moi se verroit fortuné;
Mais ces douces clartés d'un secret favorable
Vers l'objet adoré me découvrent coupable,
Et, tombé de nouveau dans ces traîtres soupçons
Sur quoi l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,
Et par qui mon ardeur si souvent odieuse,
Doit perdre tout espoir d'être jamais heureuse;
Oui, l'on doit me haïr avec trop de raison;
Moi-même je me trouve indigne de pardon:
Et, quelque heureux succès que le sort me présente,
La mort, la seule mort est toute mon attente.

D. ELVIRE.

Non, non; de ce transport le soumis mouvement,
Prince, jette en mon ame un plus doux sentiment.
Par lui de mes fermens je me sens détachée;
Vos plaintes, vos respects, vos douleurs m'ont touchée;
J'y vois par-tout briller un excès d'amitié,
Et votre maladie est digne de pitié.
Je vois, Prince, je vois qu'on doit quelque indulgence
Aux défauts, où du ciel fait pencher l'influence;
Et, pour tout dire enfin, jaloux ou non jaloux,
Mon roi, sans me gêner, peut me donner à vous.

Digitized by Google

D. GARCIE.

Ciel, dans l'excès des biens que cet aveu m'octroie,
Rends capable mon cœur de supporter sa joie!

D. ALPHONSE.

Je veux que cet hymen, après nos vains débats,
Seigneur, joigne à jamais nos cœurs & nos états.
Mais ici le tems presse, & Léon nous appelle;
Allons dans nos plaisirs satisfaire son zèle:
Et, par notre présence & nos soins différens,
Donner le dernier coup au parti des tyrans.

FIN.

Digitized by Google

L'ÉCOLE DES MARIS,

COMÉDIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

FRÈRE UNIQUE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

JE fais voir ici à la France des choſes bien peu proportionnées. Il n'eſt rien de ſi grand & de ſi ſuperbe que le nom que je mets à la tête de ce livre, & rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet aſſemblage étrange ; & quelques-uns pourront bien dire, pour exprimer l'inégalité, que c'eſt poſer une couronne de perles & de diamans ſur une ſtatue de terre, & faire entrer par des portiques magnifiques & des arcs triomphaux ſuperbes dans une méchante cabane. Mais, MONSEIGNEUR, *ce qui doit me ſervir d'excuſe, c'eſt qu'en cette aventure je n'ai eu aucun choix à faire, & que l'honneur que j'ai d'être à* VOTRE ALTESSE ROYALE, *m'a impoſé une néceſſité abſolue de lui dédier le premier ouvrage que je mets de moi-même au jour. Ce n'eſt pas un préſent que je lui fais, c'eſt un devoir dont je m'acquitte ; & les hommages ne ſont jamais regardés par les choſes*

Digitized by Google

qu'ils portent. J'ai donc osé, MONSEIGNEUR, *dédier une bagatelle à* VOTRE ALTESSE ROYALE, *parce que je n'ai pu m'en dispenser; & si je me dispense ici de m'étendre sur les belles & glorieuses vérités qu'on pourroit dire d'*ELLE, *c'est par la juste appréhension que ces grandes idées ne fissent éclater encore davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses; & tout ce que j'ai prétendu dans cette épître, c'est de justifier mon action à toute la France, & d'avoir cette gloire de vous dire à vous-même,* MONSEIGNEUR, *avec toute la soumission possible, que je suis,*

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant,
& très-fidèle serviteur,
MOLIÈRE.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
Sur l'École des Maris.

Cette Comédie, en vers & en trois actes, eſt la ſeconde nouveauté qui fut jouée en 1661, ſur le Théâtre du Palais Royal. Il y avoit déjà ſept mois que la Troupe de Molière, toujours ſous le titre de la Troupe de Monſieur, y continuoit ſes repréſentations, depuis qu'elle avoit été forcée de quitter le Théâtre du Petit Bourbon, dont la démolition avoit été ordonnée pour élever le plus ſuperbe monument de l'Architecture Françoiſe [1].

Tous les Editeurs de Molière, & preſque tous ceux qui ont écrit ſur ſes ouvrages, ont fixé la première repréſentation de l'*École des Maris* au 24

[1] Le Théâtre du Petit-Bourbon, étoit ſitué vis à-vis Saint Germain-l'Auxerrois, à l'entrée du Louvre, & Louis XIV en ordonna la démolition en 1660, pour exécuter le deſſin ſublime de Claude Perrault, qui avoit été heureuſement préféré à celui du Cavalier Bernin; la critique en annonçoit l'exécution impoſſible, mais plus d'un ſiècle de durée ſans aucune altération, atteſte qu'il n'eſt point de monument de la grandeur de Louis XIV, plus auguſte & plus ſolide que la fameuſe colonnade du Louvre. On en doit la découverte, depuis quelques années, aux ſoins de M. le Marquis de Marigny.

Digitized by Google

Juin 1661, erreur dans laquelle ils ne seroient pas tombés s'ils avoient jeté les yeux sur la *Muse Historique de Loret.* Le Gazetier en prose rimée, dans une feuille du 17 Juin, nous apprend qu'elle fut jouée le 12 de ce mois chez le célèbre M. Fouquet, dans une fête que ce Ministre donnoit à la Reine d'Angleterre, à Monsieur & à Madame. C'est dans cette même feuille du 17 qu'il ajoute que cet ouvrage faisoit alors le charme de tout Paris. Les premiers qui ont parlé de cette pièce ont donc écrit le 24 au lieu du 4, (disent les Historiens du Théâtre François) mais c'etoit le 14 qu'il falloit dire, parce qu'il est vraisemblable qu'elle ne fut donnée à Paris qu'après la fête du Sur-Intendant.

Molière ne laissa jouir ses ennemis que 4 mois environ du plaisir que leur avoit causé la chûte du *Prince Jaloux.* L'*Ecole des Maris* fut pour eux un coup de foudre qui les remit à ses pieds. Le succès fut aussi grand que ce chef-d'œuvre le méritoit, & il ne pouvoit l'être trop.

C'est dans cet ouvrage que Molière paroît véritablement avoir perfectionné son style, quoique le Sieur *de Visé*, dans ses *Nouvelles Nouvelles*, ait eu la sottise de dire qu'il étoit à cet égard, au-dessous du *Cocu Imaginaire.* L'heureux naturel, l'aimable facilité du dialogue françois, ne s'étoient encore montrés nulle part aussi bien que dans cette comédie.

La prose françoise avoit déjà les fameuses *Lettres*

Digitized by Google

Provinciales, qui devoient fixer ſes principes, ſes règles, ſon goût, & même la bonne plaiſanterie; mais notre poëſie ne comptoit encore, relativement à la langue perfectionnée, que la première ſatire de Deſpréaux, qui venoit de paroître. Molière & Boileau peuvent donc être regardés comme les deux premiers poëtes qui aient écarté de notre verſification, & les tournures forcées, & la fauſſe éloquence, & la froide chaleur, & la précieuſe obſcurité, & le beau galimatias, qui l'empoiſonnoient en général.

Si Deſpréaux par la ſuite paſſa Molière à cet égard, ce fut peut-être à ce dernier qu'il dût ſa haine pour le mauvais goût & pour les ſots de notre littérature, ſi bien bernés dans les *Précieuſes Ridicules*.

Il fut aiſé d'appercevoir que les *Adelphes* de *Térence* avoient inſpiré à Molière l'idée de ſa nouvelle pièce, mais ſes envieux ne s'en tinrent pas là, & l'*École des Maris* fut annoncée par-tout comme une ſimple copie de l'ouvrage ancien, quoique ces deux pièces n'aient rien de commun entre elles que le produit du caractère oppoſé de deux vieillards dans l'éducation qu'ils ont faite de deux enfans.

La fable des *Adelphes*, beaucoup trop ſimple, ne fournit preſque aucune ſituation, aucun tableau des mœurs des Romains; & celle de l'*École des Maris*, ſans être trop compliquée, préſente une ſituation à chaque ſcène. C'eſt le chef-d'œuvre du

Digitized by Google

génie comique, par la disposition, les vues & la conduite de l'ouvrage.

Le dénouement naturel & plaisant est encore regardé comme un des plus heureux qu'on ait vus : enfin, comme le dit M. de Voltaire, l'*École des Maris* affermit pour jamais la réputation de Molière ; & quand il n'auroit fait que ce seul ouvrage, il eût pu passer pour un excellent auteur comique.

Molière connoissoit sans doute la troisième Journée du Décameron, & la Comédie que le fameux *Lope de Vega* avoit tirée de ce Conte. Le confesseur que *Bocace* introduit avoit déjà été changé par le Plaute Espagnol, en un vieillard amoureux de la jeune personne qui le trompe. C'est à ce vieillard lui même que la *Discreta Enamorada* s'adresse pour instruire son fils de l'amour qu'elle a pour lui, en feignant que c'est ce fils qui en a mal-à-propos pour elle. Le père fait les reproches les plus vifs au jeune homme qui soupçonne la ruse, & qui consent à aller demander pardon de sa témérité. C'est en présence de son père qu'il se jette aux genoux de sa belle-mère future, & qu'il lui baise la main en implorant sa grace. Le jeune homme ose plus encore, il demande, sans être entendu de son père, un baiser, dont on lui facilite la jouissance en se laissant tomber.

Quelle différence de cette espèce de coup de théâtre de l'auteur Espagnol, à celui de la scène 14^e

Digitized by Google

du 2e acte de l'*École des Maris !* C'eſt ici qu'il faut apprendre de Molière à imiter en homme de génie & à ſe rendre propre l'idée heureuſe qu'il entrevoit dans l'ouvrage d'un autre. Cette convention du baiſer de deux perſonnes qui ſe parlent ſans être entendues par un tiers intéreſſé & jaloux, ne pouvoit être de ſon goût. Il connoiſſoit mieux la décence théâtrale ; il ne la bleſſe ni par une jeune fille qui fait annoncer un amour qu'elle n'a point inſpiré, ni par un fils qui, ſans amour, trompe ſon père ſous ſes yeux, ni par un baiſer impudent qui bleſſe à-la-fois & les mœurs du théâtre & celles de la ſociété.

Iſabelle ne donne que ſa main à baiſer [1] à Valère, qu'elle aime autant qu'elle en eſt aimée ; & d'ailleurs, Molière, en parlant, dès le commencement de la pièce, d'un mauvais œil de Sganarelle [2], ſauve à la jeune perſonne l'imprudence qu'il y auroit eu à ſe haſarder à ce qu'elle fait, ſi en embraſſant le jaloux, dont elle connoît mieux que perſonne le mauvais œil, elle n'étoit bien sûre de lui cacher la première faveur qu'elle accorde au tendre Valère.

Une miſérable pièce qui, dans la même année 1661, parut ſur un des cinq Théâtres que Paris comptoit alors, avoit été priſe dans les mêmes ſources que l'*Ecole des Maris*, & l'extrait de cette

[1] M. de Voltaire dit qu'il baiſer dans les Comédies de n'eſt que trop queſtion de tems de Molière.

[2] Son mauvais œil peut-être eſt de ce côté-ci.

Act. 1. Sc. 5.

Digitized by Google

farce qui fut utile à Molière comme *Ennius* pouvoit l'être à Virgile, servira à convaincre que l'invention d'un sujet est bien peu de chose sans l'art de le disposer, & le talent de le traiter.

La *Femme Industrieuse*, comédie en vers & en un acte, fut la troisieme des pièces que Dorimond, comédien de la Troupe de Mademoiselle, fit paroître au Fauxbourg St-Germain [1]. Isabelle, femme d'un Capitan, est amoureuse de Léandre, jeune écolier, élevé par un docteur de ses voisins. Le Capitan, obligé de s'absenter, laisse sa femme en garde à Trapolin. A peine est-il parti, que sa femme envoie chercher le docteur, qu'elle prie de mettre ordre à la conduite de son disciple, qui vient sous ses fenêtres lui parler d'amour. Le docteur fait une si vive semonce au jeune homme, qu'il lui fait soupçonner le mystère; il court aussi-tôt à la maison qu'il s'est fait montrer par le docteur même, mais Trapolin l'empêche d'entrer, & l'écolier lie avec lui conversation assez haut & de manière que tout ce qu'il dit à cet argus s'adresse à Isabelle, qu'apparemment il croit aux écoutes. A peine est-il sorti, que le docteur vient savoir si son élève a été plus

[1] Ce Théâtre avoit été établi à Paris en 1635, en faveur d'une Troupe qui avoit joué devant le Roi Louis XIII à Fontainebleau, pour y représenter pendant le tems de la foire. C'est l'origine des spectacles forains, qui pourtant avoient été connus dès 1596.

sage.

Digitized by Google

ſage. Iſabelle lui apprend que Léandre, loin de ſe corriger, a gliſſé un billet à travers la fente de la porte, avec une bourſe de 400 louis, qu'elle remet au docteur pour les lui faire reprendre.

Le pédant s'acquitte exactement de ſa commiſſion, & étonne bien le jeune homme, à qui, pour l'éloigner du deſſein de corrompre Iſabelle, il dit ces vers inconcevables, qui donneront une idée du ſtyle de l'ouvrage, & qui feront voir combien Molière s'élève au-deſſus de ſon ſiècle.

Enfin elle m'a dit que toutes ſes vertus
Prenant ſon intérêt ne t'épargneront plus,
La *vertu-chou* viendra pour te caſſer la tête,
La *vertu bleu* le nez, de même qu'à la fête,
La *vertu guienne* encor ne t'épargnera pas,
Et les autres vertus te caſſeront les bras.

Léandre reçoit bientôt une nouvelle correction, pour avoir eſcaladé le mur du jardin, & s'être gliſſé le long d'un figuier dans l'appartement d'Iſabelle. Cette indication préciſe conduit le jeune écolier chez la femme du Capitan; mais au milieu du rendez-vous on entend le mari revenir. Iſabelle s'aviſe de faire paſſer ſon amant pour un eſprit; elle fait des cris effrayans qui intimident le matamore, à qui l'eſprit fait rendre ſon épée; Iſabelle, dans les convulſions de ſon effroi, ſe jette au cou du reve-

Digitized by Google

nant pour lui demander grace, & le Capitan admire le courage de sa femme.

Tel est le dénouement de cette farce, où Molière, en habile homme, saisit quelques foibles lueurs, dont le sieur Dorimont avoit bien mal profité pour se conduire. Tel est, par exemple, cette scène où Léandre tient des discours à Trapolin, qui ne sont bien entendus que par Isabelle, & qui, probablement, a inspiré à Molière les tournures fines de Valère & d'Isabelle, qui se font les plus vives protestations d'amour, sans que Sganarelle présent y soupçonne rien. *Voyez* l'admirable scène 14e du 2e acte.

Molière s'est bien gardé de faire choisir à Isabelle un confident sans intérêt comme le Docteur. Il avoit trop de respect pour les bienséances pour donner d'autres vues à sa jeune personne que celles d'un établissement; enfin l'art du théâtre, avec mille pièces comme celle de Dorimont, pouvoit rester dans son chaos, & l'*École des Maris* étoit faite pour l'en tirer, & pour servir à jamais de règle à tous les auteurs dramatiques.

C'est de ce chef-d'œuvre de notre Théâtre que le Sieur *de Visé* osa dire que s'il avoit cinq actes, il pouroit marcher après *le Menteur* & *les Visionnaires*.

L'*École des Maris* fut le premier ouvrage que

Digitized by Google

Molière dédia ; & chef de la Troupe de Monſieur, dont la protection l'avoit retenu à Paris, ce fut à ce Prince qu'il conſacra ſon premier ouvrage littéraire.

Digitized by Google

ACTEURS.

SGANARELLE, frère d'Ariſte.
ARISTE, frère de Sganarelle.
ISABELLE, ſœur de Léonor.
LÉONOR, ſœur d'Iſabelle.
VALÈRE, amant d'Iſabelle.
LISETTE, ſuivante de Léonor.
ERGASTE, valet de Valère.
UN COMMISSAIRE.
UN NOTAIRE.
DEUX LAQUAIS.

La ſcène eſt à Paris, dans une Place publique.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ÉCOLE DES MARIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ÉCOLE DES MARIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, ARISTE.

SGANARELLE.

MON FRÈRE, s'il vous plaît, ne discourons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend.
Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage,
Et soyez assez vieux pour devoir être sage,
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections;
Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

Digitized by Google

ARISTE [1].

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE.

Oui, des fous comme vous,
Mon Frère.

ARISTE.

Grand merci, le compliment eſt doux.

SGANARELLE.

Je voudrois bien ſavoir, puiſqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux cenſeurs en moi peuvent reprendre.

ARISTE.

Cette farouche humeur, dont la ſévérité
Fuit toutes les douceurs de la ſociété,
A tous vos procédés inſpire un air bizarre,
Et, juques à l'habit, rend tout chez vous barbare.

SGANARELLE.

Il eſt vrai qu'à la mode il faut m'aſſujettir,
Et ce n'eſt pas pour moi que je me dois vêtir.
Ne voudriez-vous point par vos belles ſornettes,
Monſieur mon frère aîné, car Dieu merci vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut pas la peine d'en parler;
Ne voudriez-vous point, dis-je, ſur ces matières,
De vos jeunes muguets m'inſpirer [a] les manières,
M'obliger à porter de ces petits chapeaux [2]
Qui laiſſent éventer leurs débiles cerveaux,

Digitized by Google

Et de ces blonds cheveux, de qui la vaſte enflûre
Des viſages humains offuſque la figure ?
De ces petits pourpoints ſous les bras ſe perdans,
Et de ces grands colets juſqu'au nombril pendans ?
De ces manches qu'à table on voit tâter les ſauces,
Et de ces cotillons appelés haut-de-chauſſes ?
De ces ſouliers mignons de rubans revêtus,
Qui vous font reſſembler à des pigeons pattus ?
Et de ces grands canons où, comme en des entraves,
On met tous les matins ſes deux jambes eſclaves,
Et par qui nous voyons ces Meſſieurs les galans
Marcher équarquillés ainſi que des volans ?
Je vous plairois, ſans doute, équippé de la ſorte,
Et je vous vois porter les ſottiſes qu'on porte.

ARISTE.

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut ſe faire regarder.
L'un & l'autre excès choque, & tout homme bien ſage
Doit faire des habits ainſi que du langage,
N'y rien trop affecter, &, ſans empreſſement,
Suivre ce que l'uſage y fait de changement.
Mon ſentiment n'eſt pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir ſur la mode ;
Et qui, dans cet excès dont ils ſont amoureux,
Seroient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux ;
Mais je tiens qu'il eſt mal, ſur quoi que l'on ſe fonde,
De fuir obſtinément ce que ſuit tout le monde,

Digitized by Google

Et qu'il vaut mieux ſouffrir d'être au nombre des fous,
Que du ſage parti ſe voir ſeul contre tous.

SGANARELLE.

Cela ſent ſon vieillard, qui, pour en faire accroire,
Cache ſes cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE.

C'eſt un étrange fait du ſoin que vous prenez,
A me venir toujours jeter mon âge au nez;
Et qu'il faille qu'en moi ſans ceſſe je vous voie
Blâmer l'ajuſtement, auſſi bien que la joie:
Comme ſi, condamnée à ne plus rien chérir,
La vieilleſſe devoit ne ſonger qu'à mourir,
Et d'aſſez de laideur n'eſt pas accompagnée,
Sans ſe tenir encor mal-propre & rechignée.

SGANARELLE.

Quoi qu'il en ſoit, je ſuis attaché fortement
A ne démordre point de mon habillement.
Je veux une coëffure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode;
Un bon pourpoint bien long [3], & fermé comme il faut,
Qui, pour bien digérer, tienne l'eſtomac chaud;
Un haut-de-chauſſes [4] fait juſtement pour ma cuiſſe;
Des ſouliers où mes pieds ne ſoient point au ſupplice,
Ainſi qu'en ont uſé ſagement nos ayeux:
Et qui me trouve mal n'a qu'à fermer les yeux.

Digitized by Google

SCÈNE II.

LÉONOR, ISABELLE, LISETTE, ARISTE & SGANARELLE, *parlant bas ensemble sur le devant du théâtre, sans être apperçus.*

LÉONOR *à Isabelle.*

JE me charge de tout, en cas que l'on vous gronde.

LISETTE *à Isabelle.*

Toujours dans une chambre à ne point voir le monde?

ISABELLE.

Il est ainsi bâti.

LÉONOR.

Je vous en plains, ma sœur.

LISETTE *à Léonor.*

Bien vous prend que son frère ait toute une autre humeur;
Madame, & le destin vous fut bien favorable,
En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

ISABELLE.

C'est un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'hui
Enfermée à la clef, ou menée avec lui.

LISETTE.

Ma foi, je l'envoierois au diable avec sa fraise,
Et...

SGANARELLE *heurté par Lisette.*

Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaise?

Digitized by Google

LÉONOR.

Nous ne ſavons encore, & je preſſois ma ſœur
De venir du beau tems reſpirer la douceur :
Mais...

SGANARELLE *à Léonor.*

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous ſemble,
(*montrant Liſette.*)
Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux enſemble.
(*à Iſabelle.*)
Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît, de ſortir.

ARISTE.

Ah, laiſſez-les, mon frère, aller ſe divertir.

SGANARELLE.

Je ſuis votre valet, mon frère.

ARISTE.

La jeuneſſe
Veut...

SGANARELLE.

La jeuneſſe eſt ſotte, & par fois la vieilleſſe.

ARISTE.

Croyez-vous qu'elle eſt mal d'être avec Léonor ?

SGANARELLE.

Non pas; mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE.

Mais...

Digitized by Google

SGANARELLE.

Mais ſes actions de moi doivent dépendre,
Et je ſais l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

ARISTE.

A celles de ſa ſœur ai-je un moindre intérêt ?

SGANARELLE.

Mon Dieu, chacun raiſonne, & fait comme il lui plaît.
Elles ſont ſans parens, & notre ami leur père
Nous commit leur conduite à ſon heure dernière;
Et nous chargeant tous deux, ou de les épouſer,
Ou, ſur notre refus, un jour d'en diſpoſer,
Sur elles, par contrat, nous fut dès leur enfance,
Et de père, & d'époux donner pleine puiſſance:
D'élever celle-là vous prîtes le ſouci,
Et moi, je me chargeai du ſoin de celle-ci;
Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre,
Laiſſez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre.

ARISTE.

Il me ſemble...

SGANARELLE.

Il me ſemble, & je le dis tout haut,
Que ſur un tel ſujet c'eſt parler comme il faut.
Vous ſouffrez que la vôtre aille leſte & pimpante,
Je le veux bien: qu'elle ait & laquais & ſuivante,
J'y conſens: qu'elle courre, aime l'oiſiveté,
Et ſoit des damoiſeaux flairée en liberté,

Digitized by Google

J'en ſuis fort ſatisfait : mais j'entends que la mienne
Vive à ma fantaiſie, & non pas à la ſienne;
Que d'une ſerge honnête elle ait ſon vêtement[6],
Et ne porte le noir qu'aux bons jours ſeulement;
Qu'enfermée au logis, en perſonne bien ſage,
Elle s'applique toute aux choſes du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loiſir,
Ou bien à tricotter quelques bas par plaiſir;
Qu'aux diſcours des muguets elle ferme l'oreille,
Et ne ſorte jamais ſans avoir qui la veille.
Enfin la chair eſt foible, & j'entends tous les bruits.
Je ne veux point porter de cornes, ſi je puis;
Et, comme à m'épouſer ſa fortune l'appelle,
Je prétends, corps pour corps, pouvoir répondre d'elle

ISABELLE.

Vous n'avez pas ſujet que je crois...

SGANARELLE.

Taiſez-vous.
Je vous apprendrai bien s'il faut ſortir ſans nous.

LÉONOR.

Quoi donc, Monſieur?

SGANARELLE.

Mon Dieu, Madame, ſans langage[b],
Je ne vous parle pas, car vous êtes trop ſage.

Digitized by Google

LÉONOR.

Voyez-vous Iſabelle avec nous à regret ?

SGANARELLE

Oui, vous me la gâtez, puiſqu'il faut parler net.
Vos viſites ici ne font que me déplaire,
Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

LÉONOR.

Voulez-vous que mon cœur vous parle net auſſi ?
J'ignore de quel œil elle voit tout ceci :
Mais je ſais ce qu'en moi feroit la défiance ;
Et, quoiqu'un même ſang nous ait donné naiſſance,
Nous ſommes bien peu ſœurs, s'il faut que chaque jour
Vos manières d'agir lui donnent de l'amour.

LISETTE.

En effet, tous ces ſoins ſont des choſes infâmes.
Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes ?
Car on dit qu'on les tient eſclaves en ce lieu,
Et que c'eſt pour cela qu'ils ſont maudits de Dieu.
Notre honneur eſt, Monſieur, bien ſujet à foibleſſe,
S'il faut qu'il ait beſoin qu'on le garde ſans ceſſe.
Penſez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obſtacle à nos intentions ?
Et, quand nous nous mettons quelque choſe à la tête,
Que l'homme le plus fin ne ſoit pas une bête ?
Toutes ces gardes-là ſont viſions de fous,
Le plus ſûr eſt, ma foi, de ſe fier en nous ;

Digitized by Google

Qui nous gêne ſe met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut ſe garder lui-même.
C'eſt nous inſpirer preſque un deſir de pécher,
Que montrer tant de ſoins de nous en empêcher;
Et ſi par un mari je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer ſa crainte.

SGANARELLE *à Ariſte.*

Voilà, beau précepteur, votre éducation:
Et vous ſouffrez cela ſans nulle émotion?

ARISTE.

Mon frère, ſon diſcours ne doit que faire rire,
Elle a quelque raiſon en ce qu'elle veut dire.
Leur ſexe aime à jouir d'un peu de liberté;
On le retient fort mal par tant d'auſtérités;
Et les ſoins défians, les verroux & les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles:
C'eſt l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la ſévérité que nous leur faiſons voir.
C'eſt une étrange choſe, à vous parler ſans feinte,
Qu'une femme qui n'eſt ſage que par contrainte.
En vain ſur tous ſes pas nous prétendons régner,
Je trouve que le cœur eſt ce qu'il faut gagner;
Et je ne tiendrois moi, quelque ſoin qu'on ſe donne,
Mon honneur guères ſûr aux mains d'une perſonne
A qui, dans les deſirs qui pourroient l'aſſaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

Digitized by Google

SGANARELLE.

Chanſons que tout cela.

ARISTE.

Soit; mais je tiens ſans ceſſe
Qu'il nous faut en riant inſtruire la jeuneſſe,
Reprendre ſes défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur.
Mes ſoins pour Léonor ont ſuivi ces maximes;
Des moindres libertés je n'ai point fait de crimes,
A ſes jeunes deſirs j'ai toujours conſenti,
Et je ne m'en ſuis point, grace au ciel, repenti.
J'ai ſouffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
Les divertiſſemens, les bals, les comédies;
Ce ſont choſes, pour moi, que je tiens de tout tems
Fort propres à former l'eſprit des jeunes gens;
Et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre,
Inſtruit mieux à mon gré que ne fait aucun livre.
Elle aime à dépenſer en habits, linge & nœuds;
Que voulez-vous? Je tâche à contenter ſes vœux;
Et ce ſont des plaiſirs qu'on peut dans nos familles,
Lorſque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouſer;
Mais mon deſſein n'eſt pas de la tyranniſer.
Je ſais bien que nos ans ne ſe rapportent guère,
Et je laiſſe à ſon choix liberté toute entière.
Si quatre mille écus de rente bien venans,
Une grande tendreſſe & des ſoins complaiſans,

Digitized by Google

Peuvent, à ſon avis, pour un tel mariage,
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouſer; ſinon, choiſir ailleurs.
Je conſens que ſans moi ſes deſtins ſoient meilleurs;
Et j'aime mieux la voir ſous un autre hymenée,
Que ſi contre ſon gré ſa main m'étoit donnée.

SGANARELLE.

Hé, qu'il eſt doucereux, c'eſt tout ſucre & tout miel!

ARISTE.

Enfin, c'eſt mon humeur, & j'en rends grace au ciel.
Je ne ſuivrois jamais ces maximes ſévères
Qui font que les enfans comptent les jours des pères.

SGANARELLE.

Mais ce qu'en la jeuneſſe on prend de liberté,
Ne ſe retranche pas avec facilité;
Et tous ſes ſentimens ſuivront mal votre envie,
Quand il faudra changer ſa manière de vie.

ARISTE.

Et pourquoi la changer?

SGANARELLE.

Pourquoi?

ARISTE.

Oui.

SGANARELLE.

Je ne ſais.

ARISTE.

Y voit-on quelque choſe où l'honneur ſoit bleſſé?

SGANARELLE.

Digitized by Google

SGANARELLE.

Quoi? Si vous l'épouſez elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre?

ARISTE.

Pourquoi non?

SGANARELLE.

Vos deſirs lui ſeront complaiſans,
Juſques à lui laiſſer & mouches & rubans?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A lui ſouffrir, en cervelle troublée,
De courir tous les bals & les lieux d'aſſemblée?

ARISTE.

Oui vraiment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoiſeaux?

ARISTE.

Et quoi donc?

SGANARELLE.

Qui joueront & donneront cadeaux?

ARISTE.

D'accord.

Digitized by Google

SGANARELLE.

Et votre femme entendra les fleurettes ?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces visites muguettes
D'un œil à témoigner de n'en être point saoul ?

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous êtes un vieux fou.
(*à Isabelle.*)
Rentrez pour n'ouir point cette pratique infame.

SCÈNE III.

ARISTE, SGANARELLE, LÉONOR, LISETTE.

ARISTE.

JE veux m'abandonner à la foi de ma femme ;
Et prétends toujours vivre ainsi que j'ai vécu.

SGANARELLE.

Que j'aurai de plaisir quand il sera cocu !

ARISTE.

J'ignore pour quel fort mon astre m'a fait naître ;
Mais je sais que pour vous, si vous manquez de l'être,

Digitized by Google

On ne vous en doit point imputer le défaut:
Car vos soins pour cela font bien tout ce qu'il faut.

SGANARELLE.

Riez donc, beau rieur. Oh, que cela doit plaire
De voir un goguenard presque sexagénaire!

LÉONOR.

Du sort dont vous parlez je le garantis moi,
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi;
Il s'en peut assurer; mais sachez que mon ame
Ne répondroit de rien, si j'étois votre femme.

LISETTE.

C'est conscience à ceux qui s'assurent en nous;
Mais c'est pain bénit, certe, à des gens comme vous.

SGANARELLE.

Allez, langue maudite, & des plus mal apprises.

ARISTE.

Vous vous êtes, mon frère, attiré ces sottises.
Adieu. Changez d'humeur, & soyez averti
Que renfermer sa femme est un mauvais parti:
Je suis votre valet.

SGANARELLE.

Je ne suis pas le vôtre.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

SGANARELLE *seul.*

OH, que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre !
Quelle belle famille ! Un vieillard insensé
Qui fait le dameret dans un corps tout cassé,
Une fille maîtresse & coquette suprême,
Des valets impudens : non, la sagesse même
N'en viendroit pas à bout, perdroit sens & raison
A vouloir corriger une telle maison.
Isabelle pourroit perdre dans ces hantises
Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises ;
Et pour l'en empêcher, dans peu nous prétendons
Lui faire aller revoir nos choux & nos dindons.

SCENE V.

VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALÈRE *dans le fond du théâtre.*

ERGASTE, le voilà cet argus que j'abhorre,
Le sévère tuteur de celle que j'adore.

SGANARELLE *se croyant seul.*

N'est-ce pas quelque chose enfin de surprenant
Que la corruption des mœurs de maintenant !

Digitized by Google

VALÈRE.

Je voudrois l'accoſter, s'il eſt en ma puiſſance,
Et tâcher de lier avec lui connoiſſance.

SGANARELLE *ſe croyant ſeul.*

Au lieu de voir régner cette ſévérité
Qui compoſoit ſi bien l'ancienne honnêteté,
La jeuneſſe en ces lieux, libertine, abſolue,
Ne prend....

(*Valère ſalue Sganarelle de loin.*)

VALÈRE.

Il ne voit pas que c'eſt lui qu'on ſalue.

ERGASTE.

Son mauvais œil peut-être eſt de ce côté-ci 7.
Paſſons du côté droit.

SGANARELLE *ſe croyant ſeul.*

Il faut ſortir d'ici.
Le ſéjour de la ville en moi ne peut produire
Que des...

VALÈRE *en s'approchant peu à peu.*

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE *entendant quelque bruit.*

Hé! j'ai cru qu'on parloit.

(*ſe croyant ſeul.*)

Aux champs, graces aux cieux,
Les ſottiſes du tems ne bleſſent point mes yeux.

Digitized by Google

ERGASTE *à Valère.*

Abordez-le,

SGANARELLE *entendant encore du bruit.*

Plait-il ?

(*n'entendant plus rien.*)

Les oreilles me cornent,

(*se croyant seul.*)

Là, tous les passe-tems de nos filles se bornent...

(*Il apperçoit Valère qui le salue.*)

Est-ce à nous ?

ERGASTE *à Valère.*

Approchez.

SGANARELLE *sans prendre garde à Valère.*

Là nul godelureau

(*Valère le salue encore.*)

Ne vient... Que diable...

(*Il se retourne, & voit Ergaste qui le salue de l'autre côté.*)

Encor ? Que de coups de chapeau !

VALÈRE,

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être ?

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALÈRE,

Mais quoi ! L'honneur de vous connoître

M'eſt un ſi grand bonheur, m'eſt un ſi doux plaiſir,
Que de vous ſaluer j'avois un grand deſir.

SGANARELLE.

Soit.

VALÈRE.

Et de vous venir, mais ſans nul artifice,
Aſſurer que je ſuis tout à votre ſervice.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALÈRE.

J'ai le bien d'être de vos voiſins,
Et j'en dois rendre grace à mes heureux deſtins.

SGANARELLE.

C'eſt bien fait.

VALÈRE.

Mais, Monſieur, ſavez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la Cour, & qu'on tient pour fidelles?

SGANARELLE.

Que m'importe?

VALÈRE.

Il eſt vrai; mais pour les nouveautés,
On peut avoir par fois des curioſités.
Vous irez voir, Monſieur, cette magnificence
Que de notre Dauphin prépare la naiſſance [8]?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALÈRE.

Avouons que Paris nous fait part
De cent plaisirs charmans qu'on n'a point autre part,
Les provinces auprès sont des lieux solitaires.
A quoi donc passez-vous le tems ?

SGANARELLE.

A mes affaires.

VALÈRE.

L'esprit veut du relâche, & succombe par fois
Par trop d'attachement aux sérieux emplois.
Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire ?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALÈRE.

Sans doute : on ne peut pas mieux dire,
Cette réponse est juste, & le bon sens paroît
A ne vouloir jamais faire que ce qui plait.
Si je ne vous croyois l'ame trop occupée,
J'irois par fois chez vous passer l'après-soupée.

SGANARELLE.

Serviteur.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

VALÈRE, ERGASTE.

VALÈRE.

QUE dis-tu de ce bizarre fou?

ERGASTE.

Il a le repart bruſque, & l'accueil loup-garou.

VALÈRE.

Ah, j'enrage!

ERGASTE.

Et de quoi?

VALÈRE.

De quoi? C'eſt que j'enrage
De voir celle que j'aime au pouvoir d'un ſauvage;
D'un dragon ſurveillant, dont la ſévérité
Ne lui laiſſe jouir d'aucune liberté.

ERGASTE.

C'eſt ce qui fait pour vous, & ſur ces conſéquences
Votre amour doit fonder de grandes eſpérances.
Apprenez, pour avoir votre eſprit affermi,
Qu'une femme qu'on garde eſt gagnée à demi,
Et que les noirs chagrins des maris ou des pères
Ont toujours du galant avancé les affaires.

Digitized by Google

Je coquette fort peu, c'eſt mon moindre talent,
Et de profeſſion je ne ſuis point galant :
Mais j'en ai ſervi vingt de ces chercheurs de proie,
Qui diſoient fort ſouvent que leur plus grande joie
Étoit de rencontrer de ces maris fâcheux,
Qui jamais ſans gronder ne reviennent chez eux ;
De ces brutaux fieffés qui, ſans raiſons ni ſuite,
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
Et, du nom de mari fiérement ſe parans,
Leur rompent en viſière aux yeux des ſoupirans.
On en fait, diſent-ils, prendre ſes avantages ;
Et l'aigreur de la dame à ces ſortes d'outrages,
Dont la plaint doucement le complaiſant témoin,
Eſt un champ à pouſſer les choſes aſſez loin ;
En un mot, ce vous eſt une attente aſſez belle,
Que la ſévérité du tuteur d'Iſabelle.

VALÈRE.

Mais depuis quatre mois que je l'aime ardemment,
Je n'ai pour lui parler pu trouver un moment.

ERGASTE.

L'amour rend inventif ; mais vous ne l'êtes guère,
Et ſi j'avois été....

VALÈRE.

Mais qu'aurois-tu pu faire,
Puiſque ſans ce brutal on ne la voit jamais ;
Et qu'il n'eſt là-dedans ſervantes ni valets

Digitized by Google

Dont, par l'appât flatteur de quelque récompense,
Je puisse pour mes feux ménager l'assistance ?

ERGASTE.

Elle ne sait donc pas encor que vous l'aimez ?

VALÈRE.

C'est un point dont mes vœux ne sont pas informés.
Par-tout où ce farouche a conduit cette belle,
Elle m'a toujours vu comme une ombre après elle,
Et mes regards aux siens ont tâché chaque jour
De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
Mes yeux ont fort parlé; mais qui me peut apprendre
Si leur langage enfin a pu se faire entendre ?

ERGASTE.

Ce langage, il est vrai, peut être obscur par fois,
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

VALÈRE.

Que faire pour sortir de cette peine extrême,
Et savoir si la belle a connu que je l'aime ?
Dis-m'en quelque moyen.

ERGASTE.

C'est ce qu'il faut trouver.
Entrons un peu chez vous afin d'y mieux rêver.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE [9].

Va, je fais la maiſon, & connois la perſonne
Aux marques ſeulement que ta bouche me donne.

ISABELLE *à part.*

O Ciel, ſois-moi propice, & ſeconde en ce jour
Le ſtratagême adroit d'un innocent amour.

SGANARELLE.

Dis-tu pas [10] qu'on t'a dit qu'il s'appelle Valère?

ISABELLE.

Oui.

SGANARELLE.

Va, ſois en repos, rentre & me laiſſe faire;
Je vais parler ſur l'heure à ce jeune étourdi.

ISABELLE *en s'en allant.*

Je fais, pour une fille, un projet bien hardi;
Mais l'injuſte rigueur dont envers moi l'on uſe,
Dans tout eſprit bien fait me ſervira d'excuſe.

Digitized by Google

SCÈNE II.

SGANARELLE *seul.*

(*Il frappe à sa porte croyant que c'est celle de Valère.*)

NE perdons point de tems; c'est ici. Qui va là?
Bon, je rêve. Holà, dis-je, holà, quelqu'un, holà.
Je ne m'étonne pas, après cette lumière[a],
S'il y venoit tantôt de si douce manière:
Mais je veux me hâter, & de son fol espoir...

SCÈNE III.

VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE *à Ergaste qui est sorti brusquement.*

PESTE soit du gros bœuf, qui, pour me faire choir,
Se vient devant mes pas planter comme une perche.

VALERE.

Monsieur, j'ai du regret...

SGANARELLE.

Ah! c'est vous que je cherche.

VALÈRE.

Moi, Monsieur?

Digitized by Google

SGANARELLE.

Vous. Valère eſt-il pas votre nom?

VALÈRE.

Oui.

SGANARELLE.

Je viens vous parler, ſi vous le trouvez bon.

VALÈRE.

Puis-je être aſſez heureux pour vous rendre ſervice?

SGANARELLE.

Non. Mais je prétends, moi, vous rendre un bon office;
Et c'eſt ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALÈRE.

Chez moi, Monſieur?

SGANARELLE.

Chez-vous. Faut-il tant s'étonner?

VALÈRE.

J'en ai bien du ſujet, & mon ame ravie
De l'honneur...

SGANARELLE.

Laiſſons-là cet honneur, je vous prie.

VALÈRE.

Voulez-vous pas entrer?

SGANARELLE.

Il n'en eſt pas beſoin.

Digitized by Google

VALÈRE.

Monſieur, de grace.

SGANARELLE.

Non, je n'irai pas plus loin.

VALÈRE.

Tant que vous ſerez-là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE.

Moi, je n'en veux bouger.

VALÈRE.

Hé bien, il faut ſe rendre:
Vîte, puiſque Monſieur à cela ſe réſout,
Donnez un ſiège ici.

SGANARELLE.

Je veux parler debout.

VALÈRE.

Vous ſouffrir de la ſorte .....

SGANARELLE.

Ah, contrainte effroyable!

VALÈRE.

Cette incivilité ſeroit trop condamnable.

SGANARELLE.

C'en eſt une que rien ne ſauroit égaler,
De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

VALÈRE.

Je vous obéis donc.

Digitized by Google

SGANARELLE.

Vous ne sauriez mieux faire.

(Ils font de grandes cérémonies pour se couvrir.)

Tant de cérémonie est fort peu nécessaire.
Voulez-vous m'écouter ?

VALÈRE.

Sans doute, & de grand cœur.

SGANARELLE.

Savez-vous, dites-moi, que je suis le tuteur
D'une fille assez jeune & passablement belle
Qui loge en ce quartier, & qu'on nomme Isabelle ?

VALÈRE.

Oui.

SGANARELLE.

Si vous le savez, je ne vous l'apprends pas.
Mais, savez-vous aussi, lui trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche ?
Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche ?

VALÈRE.

Non.

SGANARELLE.

Je vous l'apprends donc ; & qu'il est à propos
Que vos feux, s'il vous plaît, la laissent en repos.

VALÈRE.

Qui ? moi, Monsieur ?

SGANARELLE.

Digitized by Google

SGANARELLE.

Oui, vous. Mettons bas toute feinte.

VALERE.

Qui vous a dit que j'ai pour elle l'ame atteinte?

SGANARELLE.

Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

VALERE.

Mais encore?

SGANARELLE.

Elle-même.

VALERE.

Elle?

SGANARELLE.

Elle. Eſt-ce aſſez dit?
Comme une fille honnête, & qui m'aime d'enfance,
Elle vient de m'en faire entière confidence;
Et, de plus, m'a chargé de vous donner avis
Que, depuis que par vous tous ſes pas ſont ſuivis,
Son cœur, qu'avec excès votre pourſuite outrage,
N'a que trop de vos yeux entendu le langage;
Que vos ſecrets deſirs lui ſont aſſez connus,
Et que c'eſt vous donner des ſoucis ſuperflus
De vouloir davantage expliquer une flamme
Quichoque l'amitié que me garde ſon ame.

Digitized by Google

VALERE.

C'eſt elle, dites-vous, qui de ſa part vous fait...

SGANARELLE.

Oui, vous venir donner cet avis franc & net;
Et qu'ayant vu l'ardeur dont votre ame eſt bleſſée,
Elle vous eût plutôt fait ſavoir ſa penſée,
Si ſon cœur avoit eu, dans ſon émotion,
A qui pouvoir donner cette commiſſion;
Mais qu'enfin la douleur d'une contrainte extrême
L'a réduite à vouloir ſe ſervir de moi-même,
Pour vous rendre averti[d], comme je vous ai dit,
Qu'à tout autre que moi ſon cœur eſt interdit,
Que vous avez aſſez joué de la prunelle,
Et que, ſi vous avez tant ſoit peu de cervelle,
Vous prendrez d'autres ſoins. Adieu, juſqu'au revoir.
Voilà ce que j'avois à vous faire ſavoir.

VALERE *bas.*

Ergaſte, que dis-tu d'une telle aventure?

SGANARELLE *bas à part.*

Le voilà bien ſurpris!

ERGASTE *bas à Valere.*

Selon ma conjecture,
Je tiens qu'elle n'a rien de déplaiſant pour vous,
Qu'un myſtère aſſez fin eſt caché là-deſſous,
Et qu'enfin cet avis n'eſt pas d'une perſonne
Qui veuille voir ceſſer l'amour qu'elle vous donne.

Digitized by Google

SGANARELLE *à part.*

Il en tient comme il faut.

VALÈRE *bas à Ergaſte.*

Tu crois myſtérieux . . .

ERGASTE *bas.*

Oui... Mais il nous obſerve, ôtons-nous de ſes yeux.

SCÈNE IV.

SGANARELLE *ſeul.*

QUE ſa confuſion paroît ſur ſon viſage!
Il ne s'attendoit pas, ſans doute, à ce meſſage.
Appelons Iſabelle, elle montre le fruit
Que l'éducation dans une ame produit.
La vertu fait ſes ſoins & ſon cœur s'y conſomme
Juſques à s'offenſer des ſeuls regards d'un homme.

SCÈNE V.

ISABELLE, SGANARELLE.

ISABELLE *bas en entrant.*

J'AI peur que mon amant, plein de ſa paſſion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention;

Digitized by Google

Et j'en veux, dans les fers où je ſuis priſonnière,
Haſarder un qui parle avec plus de lumière [f].

SGANARELLE.

Me voilà de retour.

ISABELLE.

Hé bien?

SGANARELLE.

Un plein effet
A ſuivi tes diſcours, & ton homme a ſon fait.
Il me vouloit nier que ſon cœur fût malade;
Mais, lorſque de ta part j'ai marqué l'ambaſſade [g],
Il eſt reſté d'abord & muet & confus,
Et je ne penſe pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ah! que me dites-vous? J'ai bien peur du contraire,
Et qu'il ne nous prépare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE.

Et ſur quoi fondes-tu cette peur que tu dis?

ISABELLE.

Vous n'avez pas été plutôt hors du logis,
Qu'ayant, pour prendre l'air, la tête à ma fenêtre,
J'ai vu dans ce détour un jeune homme paroître,
Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Eſt venu me donner un bon jour ſurprenant,
Et m'a droit dans ma chambre, une boëte jetée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.

Digitized by Google

J'ai voulu ſans tarder lui rejeter le tout;
Mais ſes pas de la rue avoient gagné le bout[h],
Et je m'en ſens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruſe & la friponnerie!

ISABELLE.

Il eſt de mon devoir de faire promptement
Reporter boëte & lettre à ce maudit amant;
Et j'aurois pour cela beſoin d'une perſonne....
Car, d'oſer à vous-même...

SGANARELLE.

Au contraire mignone,
C'eſt me faire mieux voir ton amour & ta foi,
Et mon cœur avec joie accepte cet emploi;
Tu m'obliges par-là plus que je ne puis dire.

ISABELLE.

Tenez donc.

SGANARELLE.

Bon. Voyons ce qu'il a pu t'écrire.

ISABELLE.

Ah, ciel! gardez-vous bien de l'ouvrir.

SGANARELLE.

Et pourquoi?

ISABELLE.

Lui voulez-vous donner à croire que c'eſt moi?

Digitized by Google

Une fille d'honneur doit toujours ſe défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre.
La curioſité qu'on fait lors éclater
Marque un ſecret plaiſir de s'en ouïr conter :
Et je trouve à propos que, toute cachetée,
Cette lettre lui ſoit promptement reportée ;
Afin que d'autant mieux il connoiſſe aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui ;
Que ſes feux déformais perdent toute eſpérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE.

Certes, elle a raiſon lorſqu'elle parle ainſi.
Va, ta vertu me charme, & ta prudence auſſi ;
Je vois que mes leçons ont germé dans ton ame,
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme.

ISABELLE.

Je ne veux pas pourtant gêner votre deſir.
La lettre eſt dans vos mains & vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE.

Non, je n'ai garde ; hélas ! tes raiſons ſont trop bonnes,
Et je vais m'acquitter du ſoin que tu me donnes ;
A quatre pas de-là dire enſuite deux mots,
Et revenir ici te remettre en repos.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

SGANARELLE *seul.*

DANS quel raviſſement eſt-ce que mon cœur nage,
Lorſque je vois en elle une fille ſi ſage!
C'eſt un tréſor d'honneur que j'ai dans ma maiſon.
Prendre un regard d'amour pour une trahiſon,
Recevoir un poulet comme une injure extrême,
Et le faire au galant reporter par moi-même!
Je voudrois bien ſavoir en voyant tout ceci,
Si celle de mon frère en uſeroit ainſi.
Ma foi, les filles ſont ce que l'on les fait être.
Holà.

(*Il frappe à la porte de Valere.*)

SCÈNE VII.

SGANARELLE, ERGASTE.

ERGASTE.

QU'EST-CE!

SGANARELLE.

Tenez, dites à votre maître
Qu'il ne s'ingere pas d'oſer écrire encor
Des lettres qu'il envoie avec des boëtes d'or,

Digitized by Google

Et qu'Iſabelle en eſt puiſſamment irritée.
Voyez, on ne l'a pas au moins décachetée;
Il connoîtra l'état que l'on fait de ſes feux,
Et quel heureux ſuccès il doit eſpérer d'eux.

SCÈNE VIII.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

QUE vient de te donner cette farouche bête?

ERGASTE.

Cette lettre, Monſieur, qu'avecque cette boëte,
On prétend qu'ait reçue Iſabelle de vous,
Et dont elle eſt, dit-il, en un fort grand courroux.
C'eſt ſans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait rendre:
Liſez vîte, & voyons ſi je me puis méprendre.

VALERE *lit.*

Cette lettre vous ſurprendra ſans doute, & l'on peut trouver bien hardi pour moi, & le deſſein de vous l'écrire, & la manière de vous la faire tenir; mais je me vois dans un état à ne plus garder de meſure. La juſte horreur d'un mariage dont je ſuis menacée dans ſix jours, me fait haſarder toutes choſes; &, dans la réſolution de m'en affranchir par quelque voie que ce ſoit, j'ai cru que je devois plutôt vous choiſir que le déſeſpoir. Ne croyez pas pourtant que

Digitized by Google

vous ſoyez redevable de tout à ma mauvaiſe deſtinée ; ce n'eſt pas la contrainte où je me trouve qui a fait naître les ſentimens que j'ai pour vous ; mais c'eſt elle qui en précipite le témoignage, & qui me fait paſſer ſur des formalités où la bienſéance du ſexe oblige. Il ne tiendra qu'à vous que je ſois à vous bientôt, & j'attends ſeulement que vous m'ayez marqué les intentions de votre amour, pour vous faire ſavoir la réſolution que j'ai priſe ; mais ſur-tout, ſongez que le tems preſſe, & que deux cœurs qui s'aiment doivent s'entendre à demi-mot.

ERGASTE.

Hé bien, Monſieur, le tour eſt-il d'original?
Pour une jeune fille elle n'en ſait pas mal!
De ces ruſes d'amour la croiroit-on capable?

VALERE.

Ah! je la trouve-là tout-à-fait adorable.
Ce trait de ſon eſprit & de ſon amitié
Accroît pour elle encor mon amour de moitié;
Et joint aux ſentimens que ſa beauté m'inſpire...

ERGASTE.

La dupe vient, ſongez à ce qu'il vous faut dire.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

SGANARELLE, VALÈRE, ERGASTE,

SGANARELLE, *se croyant seul.*

O trois & quatre fois béni soit cet édit [11]
Par qui des vêtemens le luxe est interdit!
Les peines des maris ne seront plus si grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
Oh, que je sais au Roi bon gré de ces décris!
Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
Je voudrois bien qu'on fît de la coquetterie,
Comme de la guipure & de la broderie!
J'ai voulu l'acheter l'édit expressément [1]!
Afin que d'Isabelle il soit lu hautement;
Et ce sera tantôt, n'étant plus occupée,
Le divertissement de notre après soupée.

(*appercevant Valère.*)

Envoierez-vous encor, Monsieur aux blonds cheveux,
Avec des boëtes d'or des billets amoureux?
Vous pensiez bien trouver quelque jeune coquette,
Friande de l'intrigue, & tendre à la fleurette?
Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux?
Croyez-moi, c'est tirer votre poudre aux moineaux.
Elle est sage, elle m'aime, & votre amour l'outrage;
Prenez visée ailleurs, & trousſez-moi bagage.

Digitized by Google

VALERE.

Oui, oui, votre mérite, à qui chacun ſe rend,
Eſt à mes vœux, Monſieur, un obſtacle trop grand;
Et c'eſt folie à moi, dans mon ardeur fidelle,
De prétendre avec vous à l'amour d'Iſabelle.

SGANARELLE.

Il eſt vrai, c'eſt folie.

VALERE.

Auſſi n'aurois-je pas
Abandonné mon cœur à ſuivre ſes appas,
Si j'avois pu prévoir que ce cœur miſérable
Dût trouver un rival comme vous redoutable.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALERE.

Je n'ai garde à préſent d'eſpérer;
Je vous cède, Monſieur, & c'eſt ſans murmurer.

SGANARELLE.

Vous faites bien.

VALERE.

Le droit de la ſorte l'ordonne;
Et de tant de vertus brille votre perſonne,
Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux
Les tendres ſentimens qu'Iſabelle a pour vous.

SGANARELLE.

Cela s'entend.

Digitized by Google

VALERE.

Oui, oui, je vous quitte la place :
Mais je vous prie au moins, & c'eſt la ſeule grace,
Monſieur, que vous demande un miſérable amant
Dont vous ſeul aujourd'hui cauſez tout le tourment :
Je vous conjure donc d'aſſurer Iſabelle
Que, ſi depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,
Cet amour eſt ſans tache, & n'a jamais penſé
A rien dont ſon honneur ait lieu d'être offenſé.

SGANARELLE.

Oui.

VALERE.

Que, ne dépendant que du choix de mon ame,
Tous mes deſſeins étoient de l'obtenir pour femme,
Si les deſtins en vous qui captivez ſon cœur,
N'oppoſoient un obſtacle à cette juſte ardeur.

SGANARELLE.

Fort bien.

VALERE.

Que, quoi qu'on faſſe, il ne lui faut pas croire
Que jamais ſes appas ſortent de ma mémoire ;
Que, quelque arrêt des cieux qu'il me faille ſubir,
Mon ſort eſt de l'aimer juſqu'au dernier ſoupir ;
Et que, ſi quelque choſe étouffe mes pourſuites,
C'eſt le juſte reſpect que j'ai pour vos mérites,

Digitized by Google

SGANARELLE.

C'eſt parler ſagement, & je vais de ce pas
Lui faire ce diſcours [m] qui ne la choque pas ;
Mais, ſi vous me croyez, tâchez de faire en ſorte
Que de votre cerveau cette paſſion ſorte.
Adieu.

ERGASTE *à Valere.*

La dupe eſt bonne.

SCÈNE X.

SGANARELLE *ſeul.*

IL me fait grand pitié
Ce pauvre malheureux tout rempli d'amitié ;
Mais c'eſt un mal pour lui de s'être mis en tête
De vouloir prendre un fort qui ſe voit ma conquête [n].

(*Sganarelle heurte à ſa porte.*)

SCÈNE XI.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

JAMAIS amant n'a fait tant de trouble éclater,
Au poulet renvoyé ſans le décacheter :

Digitized by Google

Il perd toute eſpérance enfin, & ſe retire ;
Mais il m'a tendrement conjuré de te dire :
Que du moins en t'aimant, il n'a jamais penſé
A rien dont ton honneur ait lieu d'être offenſé,
Et que, ne dépendant que du choix de ſon ame,
Tous ſes deſirs étoient de t'obtenir pour femme,
Si les deſtins, en moi qui captive ton cœur,
N'oppoſoient un obſtacle à cette juſte ardeur ;
Que, quoi qu'on puiſſe faire, il ne te faut pas croire
Que jamais tes appas ſortent de ſa mémoire ;
Que, quelque arrêt des cieux qui lui faille ſubir,
Son ſort eſt de t'aimer juſqu'au dernier ſoupir ;
Et que, ſi quelque choſe étouffe ſa pourſuite,
C'eſt le juſte reſpect qu'il a pour mon mérite.
Ce ſont ſes propres mots ; & loin de le blâmer,
Je le trouve honnête homme, & le plains de t'aimer.

ISABELLE *bas.*

Ses feux ne trompent point ma ſecrette croyance,
Et toujours ſes regards m'en ont dit l'innocence.

SGANARELLE.

Que dis-tu ?

ISABELLE.

Qu'il m'eſt dur que vous plaignez ſi fort
Un homme que je hais à l'égal de la mort ;
Et que, ſi vous m'aimiez autant que vous le dites,
Vous ſentiriez l'affront que me font ſes pourſuites.

Digitized by Google

SGANARELLE.

Mais il ne savoit pas tes inclinations ;
Et par l'honnêteté de ses intentions,
Son amour ne mérite....

ISABELLE.

Est-ce les avoir bonnes,
Dites-moi, de vouloir enlever les personnes ?
Est-ce être homme d'honneur de former des desseins
Pour m'épouser de force, en m'ôtant de vos mains ?
Comme si j'étois fille à supporter la vie
Après qu'on m'auroit fait une telle infamie.

SGANARELLE.

Comment ?

ISABELLE.

Oui, oui ; j'ai su que ce traître d'amant
Parle de m'obtenir par un enlevement ;
Et j'ignore, pour moi, les pratiques secrettes
Qui l'ont instruit si-tôt du dessein que vous faites
De me donner la main dans huit jours au plus tard,
Puisque ce n'est que d'hier que vous m'en fîtes part ;
Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée
Qui doit à votre sort unir ma destinée.

SGANARELLE.

Voilà qui ne vaut rien.

ISABELLE.

Oh, que pardonnez-moi !
C'est un fort honnête homme, & qui ne sent pour moi...

Digitized by Google

SGANARELLE.

Il a tort; & ceci passe la raillerie.

ISABELLE.

Allez, votre douceur entretient sa folie;
S'il vous eût vu tantôt lui parler vertement,
Il craindroit vos transports & mon ressentiment,
Car c'est encor depuis sa lettre mépriſée,
Qu'il a dit ce dessein qui m'a scandaliſée;
Et son amour conserve, ainsi que je l'ai su,
La croyance qu'il est dans mon cœur bien reçu,
Que je fuis votre hymen, quoique le monde en croie
Et me verrois tirer de vos mains avec joie.

SGANARELLE.

Il est fou.

ISABELLE.

Devant vous il sait se déguiser,
Et son intention est de vous amuser.
Croyez par ces beaux mots que le traître vous joue
Je suis bien malheureuse, il faut que je l'avoue,
Qu'avecque tous mes soins pour vivre dans l'honneur
Et rebuter les vœux d'un lâche suborneur,
Il faille être exposée aux fâcheuses surprises
De voir faire sur moi d'infâmes entrepriſes.

SGANARELLE.

Va, ne redoute rien.

ISABELLE.

Digitized by Google

ISABELLE.

Pour moi, je vous le di,
Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardi,
Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire
Des persécutions d'un pareil téméraire,
J'abandonnerai tout, & renonce à l'ennui
De souffrir les affronts que je reçois de lui.

SGANARELLE.

Ne t'afflige point tant; va, ma petite femme,
Je m'en vais le trouver, & lui chanter sa gamme.

ISABELLE.

Dites-lui bien au moins qu'il le nieroit en vain,
Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein;
Et qu'après cet avis, quoi qu'il puisse entreprendre,
J'ose le défier de me pouvoir surprendre:
Enfin, que sans plus perdre & soupirs & momens,
Il doit savoir pour vous quels sont mes sentimens;
Et que, si d'un malheur il ne veut être cause,
Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

SGANARELLE.

Je dirai ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela d'un ton
Qui marque que mon cœur lui parle tout de bon.

SGANARELLE.

Va, je n'oublierai rien, je t'en donne assurance.

Digitized by Google

ISABELLE.

J'attends votre retour avec impatience;
Hâtez-le, s'il vous plaît, de tout votre pouvoir.
Je languis quand je ſuis un moment ſans vous voir.

SGANARELLE.

Va, pouponne, mon cœur, je reviens tout-à-l'heure.

SCÈNE XII.

SGANARELLE *ſeul.*

EST-IL une perſonne, & plus ſage & meilleure?
Ah, que je ſuis heureux, & que j'ai de plaiſir
De trouver une femme au gré de mon deſir!
Oui, voilà comme il faut que les femmes ſoient faites;
Et non, comme j'en ſais, de ces franches coquettes,
Qui s'en laiſſent conter, & font dans tout Paris
Montrer au bout du doigt leurs honnêtes maris.

(*Il frappe à la porte de Valère.*)

Holà, notre galant aux belles entrepriſes.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALÈRE.

MONSIEUR, qui vous ramène en ces lieux?

SGANARELLE.

Vos sottises.

VALÈRE.

Comment?

SGANARELLE.

Vous savez bien de quoi je veux parler.
Je vous croyois plus sage, à ne vous rien celer.
Vous venez m'amuser de vos belles paroles,
Et conservez sous-main des espérances folles.
Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter;
Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.
N'avez-vous point de honte, étant ce que vous êtes,
De faire en votre esprit les projets que vous faites?
De prétendre enlever une fille d'honneur,
Et troubler un hymen qui fait tout son bonheur?

VALÈRE.

Qui vous a dit, Monsieur, cette étrange nouvelle?

SGANARELLE.

Ne dissimulons point, je la tiens d'Isabelle,

Digitized by Google

Qui vous mande par moi, pour la dernière fois,
Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix;
Que son cœur, tout à moi, d'un tel projet s'offense;
Qu'elle mourroit plutôt qu'en souffrir l'insolence;
Et que vous causerez de terribles éclats,
Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

VALÈRE.

S'il est vrai qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre,
J'avouerai que mes feux n'ont plus rien à prétendre;
Par ces mots assez clairs je vois tout terminé,
Et je dois révérer l'arrêt qu'elle a donné.

SGANARELLE.

Si... Vous en doutez donc, & prenez pour des feintes
Tout ce que de sa part je vous ai fait de plaintes?
Voulez-vous qu'elle-même elle explique son cœur?
J'y consens volontiers pour vous tirer d'erreur.
Suivez-moi, vous verrez s'il est rien que j'avance,
Et si son jeune cœur entre nous deux balance.

(*Il va frapper à sa porte.*)

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

ISABELLE, SGANARELLE, VALÈRE, ERGASTE.

ISABELLE.

QUOI! vous me l'amenez; quel eſt votre deſſein?
Prenez-vous contre moi ſes intérêts en main?
Et voulez-vous, charmé de ſes rares mérites,
M'obliger à l'aimer, & ſouffrir ſes viſites?

SGANARELLE.

Non, ma mie, & ton cœur pour cela m'eſt trop cher:
Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
Croit que c'eſt moi qui parle, & te fais, par adreſſe,
Pleine pour lui de haine, & pour moi de tendreſſe,
Et par toi-même enfin j'ai voulu, ſans retour,
Le tirer d'une erreur qui nourrit ſon amour.

ISABELLE *à Valère.*

Quoi! mon ame à vos yeux ne ſe montre pas toute,
Et de mes vœux encor vous pouvez être en doute?

VALÈRE.

Oui, tout ce que Monſieur de votre part m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de ſurprendre un eſprit:
J'ai douté, je l'avoue, & cet arrêt ſuprême
Qui décide du ſort de mon amour extrême,

Digitized by Google

Doit m'être assez touchant[p], pour ne pas s'offenser
Que mon cœur par deux fois le fasse prononcer.

ISABELLE.

Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous surprendre,
Ce sont mes sentimens qu'il vous a fait entendre;
Et je les tiens fondés sur assez d'équité,
Pour en faire éclater toute la vérité.
Oui, je veux bien qu'on sache, & j'en dois être crue,
Que le sort offre ici deux objets à ma vue,
Qui, m'inspirant pour eux différens sentimens,
De mon cœur agité font tous les mouvemens.
L'un, par un juste choix où l'honneur m'intéresse,
A toute mon estime & toute ma tendresse;
Et l'autre, pour le prix de son affection,
A toute ma colère & mon aversion.
La présence de l'un m'est agréable & chère,
J'en reçois dans mon ame une allégresse entière;
Et l'autre, par sa vue, inspire dans mon cœur
De secrets mouvemens & de haine & d'horreur.
Me voir femme de l'un est toute mon envie;
Et, plutôt qu'être à l'autre, on m'ôteroit la vie.
Mais c'est assez montrer mes justes sentimens,
Et trop long-tems languir dans ces rudes tourmens;
Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,
Fasse à ce que je hais perdre toute espérance,
Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort
D'un supplice pour moi plus affreux que la mort.

Digitized by Google

SGANARELLE.

Oui, mignonne, je ſonge à remplir ton attente.

ISABELLE.

C'eſt l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE.

Tu le ſeras dans peu.

ISABELLE.

Je ſais qu'il eſt honteux
Aux filles, d'expliquer ſi librement leurs vœux.

SGANARELLE.

Point, point.

ISABELLE.

Mais en l'état où ſont mes deſtinées,
De telles libertés doivent m'être données;
Et je puis, ſans rougir, faire un aveu ſi doux.
A celui que déjà je regarde en époux.

SGANARELLE.

Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de mon ame.

ISABELLE.

Qu'il ſonge donc, de grace, à me prouver ſa flamme.

SGANARELLE.

Oui, tiens, baiſe ma main.[12].

ISABELLE.

Que ſans plus de ſoupirs
Il conclue un hymen qui fait tous mes deſirs,

Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne
De n'écouter jamais les vœux d'autre perſonne.

(*Elle fait ſemblant d'embraſſer Sganarelle, & donne ſa main à baiſer à Valère.*

SGANARELLE.

Hai, hai, mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas long-tems, je t'en répond.
Va, chut.

(*à Valère.*)

Vous le voyez, je ne lui fais pas dire,
Ce n'eſt qu'après moi ſeul que ſon ame reſpire.

VALÈRE.

Hé bien, Madame, hé bien, c'eſt s'expliquer aſſez,
Je vois par ce diſcours de quoi vous me preſſez,
Et je ſaurai dans peu vous ôter la préſence
De celui qui vous fait ſi grande violence.

ISABELLE.

Vous ne me fauriez faire un plus charmant plaiſir;
Car enfin cette vue eſt fâcheuſe à ſouffrir,
Elle m'eſt odieuſe, & l'horreur eſt ſi forte...

SGANARELLE.

Hé, hé?

ISABELLE.

Vous offenſé-je en parlant de la ſorte?
Fais-je...

Digitized by Google

SGANARELLE.

Mon Dieu, nenni, je ne dis pas cela;
Mais je plains, sans mentir, l'état où le voilà,
Et c'est trop hautement que ta haine se montre.

ISABELLE.

Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

VALÈRE.

Oui, vous serez contente, & dans trois jours vos yeux
Ne verront plus l'objet qui vous est odieux.

ISABELLE.

A la bonne-heure. Adieu.

SGANARELLE *à Valère.*

Je plains votre infortune:
Mais...

VALÈRE.

Non, vous n'entendrez de mon cœur plainte aucune;
Madame, assurément, rend justice à tous deux,
Et je vais travailler à contenter ses vœux.
Adieu.

SGANARELLE.

Pauvre garçon! sa douleur est extrême;
Venez, embrassez-moi, c'est une autre elle-même.

(Il embrasse Valère.)

Digitized by Google

SCENE XV[13].

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

JE le tiens fort à plaindre.

ISABELLE.

Allez, il ne l'eſt point.

SGANARELLE.

Au reſte, ton amour me touche au dernier point,
Mignonette, & je veux qu'il ait ſa récompenſe.
C'eſt trop que de huit jours pour ton impatience,
Dès demain je t'épouſe, & n'y veux appeler....

ISABELLE.

Dès demain?

SGANARELLE.

Par pudeur tu feins d'y reculer:
Mais je fais bien la joie où ce diſcours te jette,
Et tu voudrois déjà que la choſe fût faite.

ISABELLE.

Mais...

SGANARELLE.

Pour ce mariage allons tout préparer.

ISABELLE *à part.*

O ciel, inſpirez-moi ce qui peut le parer.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE *seule.*

OUI, le trépas cent fois me semble moins à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre;
Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs,
Doit trouver quelque grace auprès de mes censeurs;
Le tems presse, il fait nuit, allons, sans crainte aucune,
A la foi d'un amant commettre ma fortune.

SCÈNE II.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

JE reviens, & l'on va pour demain de ma part...

ISABELLE.

O ciel!

SGANARELLE.

C'est toi, mignonne. Où vas-tu donc si tard?
Tu disois qu'en ta chambre, étant un peu lassée[a],
Tu t'allois renfermer, lorsque je t'ai laissée;

Digitized by Google

Et tu m'avois prié même, que mon retour
T'y soufrît en repos jusques à demain jour.

ISABELLE.

Il est vrai; mais....

SGANARELLE.

Hé quoi?

ISABELLE.

Vous me voyez confuse.
Et je ne sais comment vous en dire l'excuse.

SGANARELLE.

Quoi donc! que pourroit-ce être?

ISABELLE.

Un secret surprenant.
C'est ma sœur qui m'oblige à sortir maintenant;
Et qui, pour un dessein dont je l'ai fort blâmée,
M'a demandé ma chambre où je l'ai renfermée.

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

L'eût-on pu croire? Elle aime cet amant
Que nous avons banni.

SGANARELLE.

Valère?

ISABELLE.

Éperdument.

Digitized by Google

C'eſt un tranſport ſi grand qu'il n'en eſt point de même;
Et vous pouvez juger de ſa puiſſance extrême,
Puiſque ſeule, à cette heure, elle eſt venue ici
Me découvrir à moi ſon amoureux ſouci,
Me dire abſolument qu'elle perdra la vie
Si ſon ame n'obtient l'effet de ſon envie;
Que depuis plus d'un an d'aſſez vives ardeurs
Dans un ſecret commerce entretenoit leurs cœurs,
Et que même ils s'étoient, leur flamme étant nouvelle,
Donné de s'épouſer une foi mutuelle.

SGANARELLE.

La vilaine!

ISABELLE.

Qu'ayant appris le déſeſpoir
Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir,
Elle vient me prier de ſouffrir que ſa flamme
Puiſſe rompre un départ qui lui perceroit l'ame,
Entretenir ce ſoir cet amant ſous mon nom
Par la petite rue où ma chambre répond,
Lui peindre, d'une voix qui contrefait la mienne,
Quelques doux ſentimens dont l'appât le retienne,
Et ménager enfin pour elle, adroitement,
Ce que pour moi l'on ſait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE.

Et tu trouves cela...

Digitized by Google

ISABELLE.

Moi ? J'en ſuis courroucée.
Quoi, ma ſœur, ai-je dit, êtes-vous inſenſée?
Ne rougiſſez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces ſortes de gens qui changent chaque jour?
D'oublier votre ſexe, & tromper l'eſpérance
D'un homme dont le ciel vous donnoit l'alliance?

SGANARELLE.

Il le mérite bien, & j'en ſuis fort ravi.

ISABELLE.

Enfin, de cent raiſons mon dépit s'eſt ſervi
Pour lui bien reprocher des baſſeſſes ſi grandes,
Et pouvoir cette nuit rejeter ſes demandes:
Mais elle m'a fait voir de ſi preſſans deſirs,
A tant verſé de pleurs, tant pouſſé de ſoupirs,
Tant dit qu'au déſeſpoir je porterois ſon ame
Si je lui refuſois ce qu'exige ſa flamme,
Qu'à céder malgré moi, mon cœur s'eſt vu réduit;
Et, pour juſtifier cette intrigue de nuit,
Où me faiſoit du ſang relâcher la tendreſſe,
J'allois faire avec moi venir coucher Lucrece,
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour;
Mais vous m'avez ſurpriſe avec ce prompt retour.

SGANARELLE.

Non, non, je ne veux point chez moi tout ce myſtère.
J'y pourrois conſentir à l'égard de mon frère;

Digitized by Google

Mais on peut être vu de quelqu'un de dehors,
Et celle que je dois honorer de mon corps,
Non-seulement doit être & pudique & bien née,
Il ne faut pas que même elle soit soupçonnée.
Allons chasser l'infâme, & de sa passion....

ISABELLE.

Ah, vous lui donneriez trop de confusion,
Et c'est avec raison qu'elle pourroit se plaindre
Du peu de retenue où j'ai su me contraindre;
Puisque de son dessein je dois me départir,
Attendez que du moins je la fasse sortir.

SGANARELLE.

Hé bien, fais.

ISABELLE.

Mais sur tout cachez-vous, je vous prie;
Et, sans lui dire rien, daignez voir sa sortie.

SGANARELLE.

Oui, pour l'amour de toi, je retiens mes transports;
Mais, dès le même instant qu'elle sera dehors,
Je veux, sans différer, aller trouver mon frère:
J'aurai joie [d] à courir lui dire cette affaire.

ISABELLE.

Je vous conjure donc de ne me point nommer.
Bon soir; car tout d'un tems je vais me renfermer.

Digitized by Google

SGANARELLE, *seul.*

Jusqu'à demain, ma mie. En quelle impatience
Suis-je de voir mon frère, & lui conter sa chance!
Il en tient le bon-homme avec tout son phébus,
Et je n'en voudrois pas tenir cent bons écus.

ISABELLE *dans la maison.*

Oui, de vos déplaisirs l'atteinte m'est sensible;
Mais ce que vous voulez, ma sœur, m'est impossible;
Mon honneur qui m'est cher, y court trop de hasard;
Adieu, retirez-vous avant qu'il soit plus tard.

SGANARELLE.

La voilà qui, je crois, peste de belle sorte:
De peur qu'elle revînt, fermons à clef la porte.

ISABELLE *en entrant.*

O ciel, dans mes desseins ne m'abandonnez pas!

SGANARELLE.

Où pourra-t-elle aller? Suivons un peu ses pas.

ISABELLE *à part.*

Dans mon trouble du moins la nuit me favorise.

SGANARELLE *à part.*

Au logis du galant! Quelle est son entreprise?

SCÈNE

SCÈNE III.

VALÈRE, ISABELLE, SGANARELLE.

VALÈRE *ſortant bruſquement.*

OUI, oui, je veux tenter quelque effort cette nuit
Pour parler... Qui va là ?

ISABELLE *à Valère.*

Ne faites point de bruit.
Valère, on vous prévient, & je ſuis Iſabelle.

SGANARELLE.

Vous en avez menti, chienne, ce n'eſt pas elle.
De l'honneur que tu fuis, elle ſuit trop les loix.
Et tu prends fauſſement & ſon nom & ſa voix.

ISABELLE *à Valère.*

Mais à moins de vous voir par un ſaint hymenée...

VALÈRE.

Oui, c'eſt l'unique but où tend ma deſtinée ;
Et je vous donne ici ma foi, que dès demain
Je vais où vous voudrez recevoir votre main.

SGANARELLE *à part.*

Pauvre ſot qui s'abuſe !

VALÈRE.

Entrez en aſſurance :
De votre argus dupé je brave la puiſſance ;

Digitized by Google

Et devant qu'il vous pût ôter à mon ardeur,
Mon bras de mille coups lui perceroit le cœur.

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

AH, je te promets bien que je n'ai pas envie
De te l'ôter, l'infame à tes feux asservie;
Que du don de ta foi je ne suis point jaloux,
Et que, si j'en suis crû, tu seras son époux.
Oui, faisons-le surprendre avec cette effrontée:
La mémoire du père à bon droit respectée,
Jointe au grand intérêt que je prends à la sœur,
Veut que du moins l'on tâche à lui rendre l'honneur.
Holà.

(*Il frappe à la porte d'un Commissaire.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, UN LAQUAIS *avec un flambeau.*

LE COMMISSAIRE.

QU'EST-CE?

SGANARELLE.

Salut. Monsieur le Commissaire,
Votre présence en robe est ici nécessaire;
Suivez-moi, s'il vous plaît, avec votre clarté.

LE COMMISSAIRE.

Nous sortions...

SGANARELLE.

Il s'agit d'un fait assez hâté.

LE COMMISSAIRE.

Quoi?

SGANARELLE.

D'aller là-dedans, & d'y surprendre ensemble
Deux personnes qu'il faut qu'un bon hymen assemble;
C'est une fille à nous que, sous un don de foi,
Un Valère a séduite, & fait entrer chez soi;
Elle sort de famille & noble & vertueuse,
Mais...

LE COMMISSAIRE.

Si c'est pour cela, la rencontre est heureuse,

Digitized by Google

Puiſqu'ici nous avons un notaire.

SGANARELLE.

Monſieur?

LE NOTAIRE.

Oui, notaire royal.

LE COMMISSAIRE.

De plus homme d'honneur.

SGANARELLE.

Cela s'en va ſans dire. Entrez dans cette porte,
Et ſans bruit ayez l'œil que perſonne n'en ſorte:
Vous ſerez pleinement contentés de vos ſoins;
Mais ne vous laiſſez pas graiſſer la patte au moins.

LE COMMISSAIRE.

Comment? Vous croyez donc qu'un homme de juſtice...

SGANARELLE.

Ce que j'en dis n'eſt pas pour taxer votre office.
Je vais faire venir mon frère promptement,
Faites que le flambeau m'éclaire ſeulement.

(*à part.*)

Je vais le réjouir cet homme ſans colère.
Holà.

(*Il frappe à la porte d'Ariſte.*)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE.

QUI frappe? Ah, ah! que voulez-vous mon frère?

SGANARELLE.

Venez, beau directeur, ſuranné damoiſeau,
On veut vous faire voir quelque choſe de beau.

ARISTE

Comment?

SGANARELLE.

Je vous apporte une bonne nouvelle.

ARISTE.

Quoi?

SGANARELLE.

Votre Léonor, où, je vous prie, eſt-elle?

ARISTE.

Pourquoi cette demande? Elle eſt, comme je croi,
Au bal, chez ſon amie.

SGANARELLE.

Hé, oui, oui, ſuivez-moi,
Vous verrez à quel bal la donzelle eſt allée.

ARISTE.

Que voulez-vous conter?

SGANARELLE.

Vous l'avez bien ſtylée.

Digitized by Google

Il n'eſt pas bon de vivre en ſévère cenſeur,
On gagne les eſprits par beaucoup de douceur;
Et les ſoins défians, les verroux & les grilles,
Ne ſont pas la vertu des femmes ni des filles;
Nous les portons au mal par tant d'auſtérité,
Et leur ſexe demande un peu de liberté.
Vraiment elle en a pris tout ſon ſaoul, la ruſée,
Et la vertu chez elle eſt fort humaniſée.

ARISTE.

Où veut donc aboutir un pareil entretien?

SGANARELLE.

Allez, mon frère aîné, cela vous ſied fort bien;
Et je ne voudrois pas pour vingt bonnes piſtoles,
Que vous n'euſſiez ce fruit de vos maximes folles:
On voit ce qu'en deux ſœurs nos leçons ont produit,
L'une fuit les galans, & l'autre les pourſuit.

ARISTE.

Si vous ne me rendez cette énigme plus claire...

SGANARELLE.

L'énigme eſt que ſon bal eſt chez Monſieur Valère,
Que de nuit je l'ai vue y conduire ſes pas,
Et qu'à l'heure préſente elle eſt entre ſes bras.

ARISTE.

Qui?

SGANARELLE.

Léonor.

ARISTE.

Ceſſons de railler, je vous prie.

Digitized by Google

SGANARELLE.

Je raille : il eſt fort bon avec ſa raillerie.
Pauvre eſprit ! Je vous dis, & vous redis encor
Que Valère chez lui tient votre Léonor,
Et qu'ils s'étoient promis une foi mutuelle,
Avant qu'il eût ſongé de pourſuivre Iſabelle.

ARISTE.

Ce diſcours d'apparence eſt ſi fort dépourvu...

SGANARELLE.

Il ne le croira pas encore en l'ayant vu :
J'enrage. Par ma foi, l'âge ne ſert de guere
Quand on n'a pas cela.

(*Il met le doigt ſur ſon front.*)

ARISTE.

Quoi ! Voulez-vous, mon frère...

SGANARELLE.

Mon Dieu, je ne veux rien. Suivez-moi ſeulement ;
Votre eſprit tout-à-l'heure aura contentement ;
Vous verrez ſi j'impoſe, & ſi leur foi donnée,
N'avoit pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année.

ARISTE.

L'apparence qu'ainſi, ſans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eût pu conſentir !
Moi, qui dans toute choſe ai, depuis ſon enfance,
Montré toujours pour elle entière complaiſance,
Et qui cent fois ai fait des proteſtations
De ne jamais gêner ſes inclinations.

Digitized by Google

SGANARELLE.

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.
J'ai fait venir déjà Commiſſaire & Notaire:
Nous avons intérêt que l'hymen prétendu
Répare ſur le champ l'honneur qu'elle a perdu:
Car je ne penſe pas que vous ſoyez ſi lâche
De vouloir l'épouſer avecque cette tache,
Si vous n'avez encor quelques raiſonnemens
Pour vous mettre au-deſſus de tous les bernemens.

ARISTE.

Moi? Je n'aurai jamais cette foibleſſe extrême,
De vouloir poſſéder un cœur malgré lui-même.
Mais je ne ſaurois croire enfin...

SGANARELLE.

Que de diſcours!
Allons, ce procès-là continueroit toujours.

SCÈNE VII.

UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

LE COMMISSAIRE.

IL ne faut mettre ici nulle force en uſage,
Meſſieurs; & ſi vos vœux ne vont qu'au mariage,
Vos tranſports en ce lieu ſe peuvent appaiſer.
Tous deux également tendent à s'épouſer;

Digitized by Google

Et Valère déjà, sur ce qui vous regarde,
A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE.

La fille...

LE COMMISSAIRE.

Est renfermée, & ne veut point sortir
Que vos desirs aux leurs ne veuillent consentir.

SCÈNE VIII.

VALÈRE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

VALÈRE *à la fenêtre de sa maison.*

NON, Messieurs, & personne ici n'aura l'entrée
Que cette volonté ne m'ait été montrée.
Vous savez qui je suis, & j'ai fait mon devoir
En vous signant l'aveu qu'on peut vous faire voir.
Si c'est votre dessein d'approuver l'alliance,
Votre main peut aussi m'en signer l'assurance,
Sinon, faites état de m'arracher le jour
Plutôt que de m'ôter l'objet de mon amour.

SGANARELLE.

Non, nous ne songeons pas à vous séparer d'elle.

(*bas à part.*)

Il ne s'est point encor détrompé d'Isabelle :

Digitized by Google

Profitons de l'erreur.

ARISTE *à Valère.*

Mais, eſt-ce Léonor?

SGANARELLE *à Ariſte.*

Taiſez-vous.

ARISTE.

Mais...

SGANARELLE.

Paix donc.

ARISTE.

Je veux ſavoir...

SGANARELLE.

Encor?

Vous tairez-vous, vous dis-je?

VALÈRE.

Enfin, quoi qu'il avienne,
Iſabelle a ma foi, j'ai de même la ſienne,
Et ne ſuis point un choix [h], à tout examiner,
Que vous ſoyez reçu à faire condamner.

ARISTE *à Sganarelle.*

Ce qu'il dit là n'eſt pas...

SGANARELLE.

Taiſez-vous, & pour cauſe;
(*à Valère.*)
Vous ſaurez le ſecret. Oui, ſans dire autre choſe,
Nous conſentons tous deux que vous ſoyez l'époux
De celle qu'à préſent on trouvera chez vous.

Digitized by Google

LE COMMISSAIRE.

C'eſt dans ces termes-là que la choſe eſt conçue,
Et le nom eſt en blanc pour ne l'avoir point vue.
Signez. La fille après vous mettra tous d'accord.

VALÈRE.

J'y conſens de la ſorte.

SGANARELLE.

Et moi, je le veux fort.
(*à part.*) (*haut.*)
Nous rirons bien tantôt. Là, ſignez donc, mon frère,
L'honneur vous appartient.

ARISTE.

Mais quoi, tout ce myſtère...

SGANARELLE.

Diantre, que de façons! Signez, pauvre butor.

ARISTE.

Il parle d'Iſabelle, & vous de Léonor.

SGANARELLE.

N'êtes-vous pas d'accord, mon frère, ſi c'eſt elle,
De les laiſſer tous deux à leur foi mutuelle?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Signez donc; j'en fais de même auſſi.

ARISTE.

Soit. Je n'y comprends rien.

SGANARELLE.

Vous ſerez éclairci.

Digitized by Google

LE COMMISSAIRE.

Nous allons revenir.

SGANARELLE *à Ariſte.*

Or çà, je vais vous dire
La fin de cette intrigue.

(*Ils ſe retirent dans le fond du théâtre.*)

SCÈNE IX.

LÉONOR, SGANARELLE, ARISTE, LISETTE.

LÉONOR.

O l'étrange martyre!
Que tous ces jeunes foux me paroiſſent fâcheux!
Je me ſuis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

LISETTE.

Chacun d'eux près de vous veut ſe rendre agréable.

LÉONOR.

Et moi, je n'ai rien vu de plus inſupportable,
Et je préférerois le plus ſimple entretien
A tous les contes bleux de ces diſeurs de rien:
Ils croyent que tout cède à leur perruque blonde[14],
Et penſent avoir dit le meilleur mot du monde,
Lorſqu'ils viennent d'un ton de mauvais goguenard
Vous railler ſottement ſur l'amour d'un vieillard;

Digitized by Google

Et moi, d'un tel vieillard je priſe plus le zèle,
Que tous les beaux tranſports d'une jeune cervelle.
Mais n'apperçois-je pas...

SGANARELLE *à Ariſte.*

Oui, l'affaire eſt ainſi,

(*appercevant Léonor.*)

Ah, je la vois paroître, & ſa ſuivante auſſi!

ARISTE.

Léonor, ſans courroux, j'ai ſujet de me plaindre.
Vous ſavez ſi jamais j'ai voulu vous contraindre,
Et ſi, plus de cent fois, je n'ai pas proteſté
De laiſſer à vos vœux leur pleine liberté :
Cependant votre cœur, mépriſant mon ſuffrage,
De foi comme d'amour à mon inſu s'engage.
Je ne me repens pas de mon doux traitement;
Mais votre procédé me touche aſſurément,
Et c'eſt une action que n'a pas méritée
Cette tendre amitié que je vous ai portée.

LÉONOR.

Je ne ſais pas ſur quoi vous tenez ce diſcours;
Mais croyez que je ſuis la même que toujours,
Que rien ne peut pour vous altérer mon eſtime,
Que toute autre amitié me paroîtroit un crime,
Et que, ſi vous voulez ſatisfaire mes vœux,
Un ſaint nœud dès demain nous unira tous deux.

Digitized by Google

ARISTE.

Dessus quel fondement venez-vous donc, mon frère...

SGANARELLE.

Quoi, vous ne sortez pas du logis de Valère?
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui,
Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui?

LÉONOR.

Qui vous a fait de moi de si belles peintures,
Et prend soin de forger de telles impostures?

SCÈNE DERNIÈRE.

ISABELLE, VALERE, LÉONOR, ARISTE, SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, LISETTE, ERGASTE.

ISABELLE.

MA sœur, je vous demande un généreux pardon,
Si de mes libertés j'ai taché votre nom [1].
Le pressant embarras d'une surprise extrême
M'a tantôt inspiré ce honteux stratagême;
Votre exemple condamne un tel emportement;
Mais le sort nous traita tous deux diversement [15].

(*à Sganarelle.*)

Pour vous, je ne veux point, Monsieur, vous faire excuse,
Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse.

Digitized by Google

Le ciel, pour être joints, ne nous fit pas tous deux,
Je me ſuis reconnue indigne de vos feux ;
Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre,
Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre.

VALÈRE *à Sganarelle.*

Pour moi, je mets ma gloire & mon bien ſouverain
A la pouvoir, Monſieur, tenir de votre main.

ARISTE.

Mon frère, doucement il faut boire la choſe.
D'une telle action vos procédés ſont cauſe ;
Et je vois votre ſort malheureux à ce point,
Que, vous ſachant dupé, l'on ne vous plaindra point.

LISETTE.

Par ma foi, je lui ſais bon gré de cette affaire,
Et ce prix de ſes ſoins eſt un trait exemplaire.

LÉONOR.

Je ne ſais ſi ce trait ſe doit faire eſtimer,
Mais je ſais bien qu'au moins je ne le puis blâmer.

ERGASTE.

Au ſort d'être cocu ſon aſcendant l'expoſe ;
Et, ne l'être qu'en herbe, eſt pour lui douce choſe.

SGANARELLE *ſortant de l'accablement dans lequel il étoit plongé.*

Non, je ne puis ſortir de mon étonnement.
Cette ruſe d'enfer confond mon jugement,

Digitized by Google

Et je ne penſe pas que Satan en perſonne
Puiſſe être ſi méchant qu'une telle friponne.
J'aurois pour elle au feu mis la main que voilà ;
Malheureux qui ſe fie à femme après cela :
La meilleure eſt toujours en malice féconde,
C'eſt un ſexe engendré pour damner tout le monde.
Je renonce à jamais à ce ſexe trompeur,
Et je le donne tout au diable, de bon cœur.

ERGASTE.

Bon.

ARISTE.

Allons tous chez moi. Venez, Seigneur Valère,
Nous tâcherons demain d'appaiſer ſa colère.

LISETTE *au parterre.*

Vous, ſi vous connoiſſez des maris loups-garous,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous.

FIN.

REMARQUES

Digitized by Google

REMARQUES GRAMMATICALES
SUR L'ÉCOLE DES MARIS.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

a » *INSPIRER*, pour *donner*, a paru impropre en » cet endroit.

SCENE II.

b » *Sans langage*, pour dire *point de discours*, ne » se diroit pas aujourd'hui.

c » *Nous nous mettons à la tête*, l'usage demande » *en tête.*

ACTE II.
SCENE II.

a » *APRÈS cette lumière*, pour *après ce que j'ap-* » *prends*, a paru impropre.

SCENE III.

b » *Prend droit* ne se peut dire des choses, mais » des personnes.

Digitized by Google

f » *Lui trouvant des appas que*... Cette conſtruc-
» tion a paru mauvaiſe.

d » *Vous rendre averti* ne ſe diroit pas aujour-
» d'hui.

Scene IV.

e » *La vertu fait ſes ſoins & ſon cœur s'y conſomme.*
» Ce vers a paru mauvais & peu françois.

Scene V.

f » *Un qui parle avec plus de lumière*, pluſieurs
» ont blâmé ce tour.

g » *De ta part j'ai marqué l'ambaſſade*, même
» obſervation.

h » *Ses pas de la rue avoient gagné le bout*, a pa-
» ru peu élégant.

Scene IX.

i » *Expreſſément*, pour *exprès*; *hautement*, pour
» *tout haut*, ont paru impropres.

k » *Que ne dépendant que du choix de mon ame*,
» quelques uns ont blâmé cette expreſſion.

l » *Vos merites*, pour *votre mérite*, ne ſe dit
» plus.

m » *Lui faire ce diſcours*, ne ſe dit plus.

Scene X.

n » *Qui ſe voit*, a été blâmé par quelques-uns.

Digitized by Google

SCENE XIV.

o » *Surprendre un esprit*, a paru peu élégant.

p » *M'être assez touchant*, a paru mal exprimé.

SCENE XV.

q » *D'y reculer*, on auroit mieux aimé *de*.

ACTE III.

SCENE II.

a » *Un peu lassée*, pour *un peu lasse*, n'est point » en usage.

b » *Jusques à demain jour*, ne se diroit pas au- » jourd'hui.

c » *De même*, pour *de pareil*, ne se dit pas.

d » *J'aurai joie*, ne se diroit pas aujourd'hui.

e » *De peur qu'elle revînt*, pour *de peur qu'elle ne* » *revienne*, est incorrect.

SCENE V.

f » *Avec votre clarté*, pour *avec votre lumière*, ne » se diroit pas aujourd'hui.

g » *Assez hâté*, pour *assez pressant*, ne se dit » plus.

Digitized by Google

SCENE VIII.

[h] » *Et ne ſuis point un choix*, &c. Ces deux vers ont » paru mal écrits.

SCENE DERNIERE.

[i] » *Si de mes libertés j'ai taché votre nom.* Mau- » vais vers.

Digitized by Google

OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR
SUR L'ÉCOLE DES MARIS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

[1] LE RÔLE d'Ariſte eſt le chef-d'œuvre de la raiſon. Comme beaucoup de Lecteurs cherchent à connoître l'Auteur par ſes ouvrages, c'eſt dans les rôles de cette eſpèce qu'il faut aller chercher Molière. Il eſt Ariſte dans l'*École des Maris*, Chryſalde dans l'*Ecole des Femmes*, Cléanthe dans le *Tartuffe*, & le Clitandre des *Femmes Savantes*. L'extrait de ce que diſent ces perſonnages ſeroit l'image fidèle de la ſaine philoſophie, de la ſageſſe, & de la vertu de cet Ecrivain.

[2] *M'obliger à porter de ces petits chapeaux*, &c. Ce vers, qui avoit paſſé de mode lorſque notre jeuneſſe ombrageoit ſes graces d'un énorme chapeau, eſt redevenu, par le reflux perpétuel des caprices, une peinture du jour ; mais tout ce qui le ſuit nous eſt bien étranger, & l'Acteur qui joue le rôle de

Digitized by Google

Sganarelle, ſupprime ce détail depuis quelque tems, quoiqu'il ſoit encore vêtu à l'ancienne mode, & qu'il ſoit obligé d'avoir une fraiſe pour ce vers de la ſcène 2e, *Ma foi je l'enverrois au diable avec ſa fraiſe.* Il y a grande apparence, cependant, (ſi Baron, comme on le dit, a joué ce rôle vêtu à peu-près comme nous,) qu'avec quelques changemens on levoit ces petits obſtacles.

3 *Un bon pourpoint bien long*, &c. Le pourpoint étoit un habillement depuis le col juſqu'à la ceinture ſeulement. On a fait des pourpoints taillades, dont la mode nous venoit d'Eſpagne. On en faiſoit pour les Petits-maîtres de peau de ſenteur & très-étroits. Ce mot vient du latin *perpunctum*, à ce que dit Ménage, habit militaire ou cotte d'armes, faite de laine, de coton ou de ſoie piquée entre deux étoffes. Panurge dit plaiſamment que l'*eau étoit entrée dans ſes ſouliers par le collet de ſon pourpoint.*

4 *Un haut-de-chauſſe fait juſtement pour ma cuiſſe.* Le haut-de-chauſſe étoit la partie du vêtement qui couvroit les hommes depuis la ceinture juſqu'aux genoux.

SCENE II.

5 Les Eſpagnols paſſent pour être les inventeurs de la fraiſe, dont ils ſe ſont ſervis pour cacher une incommodité à laquelle ils étoient la plupart ſujets. L'empire des modes avoit appartenu à

Digitized by Google

ce peuple avant de passer à nous, & toute l'Europe avoit adopté l'usage de ce colier embarrassant.

Que d'une serge honnête elle ait son vêtement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement.

C'étoit en France un très-ancien usage que les femmes, même les plus considérables, s'habillassent d'une étoffe fine presque noire, qu'on appeloit *brunette*. Voyez le Roman de la Rose.

Et sont aussi bien amourettes
Sous Burreaulx [1] comme sous brunettes.

Aujourd'hui il n'y a plus de jeune personne d'un certain état habillée de serge, & la couleur noire ne se porte plus que pour les deuils ou parmi les payſans de certaines provinces.

SCENE V.

7 *Son mauvais œil peut-être est de ce côté-ci.*

Merveilleuse adresse de Molière, qui, par ce mauvais œil de Sganarelle, justifie la répugnance d'Isabelle, & rend plus vraisemblable la hardiesse avec laquelle cette jeune innocente, qui trompe son tuteur avec quelque sorte de décence, donne sa main à baiser à son amant dans la scène 14e du 2^e^

[1] *Burreaulx*, grosse étoffe de laine. Saint Louis, dans son testament, laisse 600 livres pour habiller de *burreaulx* un nombre de pauvres.

Digitized by Google

acte ; tandis qu'elle se jette dans les bras du vieillard dont elle couvre apparemment l'œil qui pourroit l'appercevoir.

[8] *Que de notre dauphin prépare la naissance.*

Voilà de ces vers du moment qui passent avec l'événement qui les a fait naître, mais auxquels il est aisé de substituer des équivalens. C'est ainsi que nos acteurs, au-lieu de dire dans la comédie des Plaideurs, *chacun de tes rubans me coûte une sentence*, disent *chacun de tes boutons*, &c.

ACTE II.

SCENE I.

[9] QUELQU'UN a déjà remarqué, mais on ne peut trop le redire, que cette premiere scène du 2.e acte est un chef-d'œuvre d'économie théâtrale. Il étoit naturel que la pupille fît part aux spectateurs des faux sujets de plainte qu'elle invente contre Valère, pour tromper son tuteur & pour le faire servir lui-même d'interprête à sa passion ; mais les scènes suivantes n'auroient été que des répétitions de ce qu'auroit dit Isabelle, d'ailleurs la surprise eût été moins piquante ; & lorsque cette jeune personne, qui dans l'avant-scène a déjà disposé ses batteries, dit à part ce vers : *Je fais pour une*

Digitized by Google

fille un projet bien hardi, l'impatience de ſavoir ce projet eſt une des ſituations les plus agréables pour le public. La prévenir eût été la route commune, mais n'eût pas été celle d'un homme de génie, & Molière conduit cette impatience auſſi loin qu'elle peut aller, en employant la moitié de la ſcène 3e à des débats de politeſſe de la part de l'amant, & de groſſiereté de la part du tuteur. C'eſt dans ces ſituations charmantes & auſſi bien ménagées, que conſiſte le vrai génie comique. Tous les efforts des ſucceſſeurs de Molière n'ont pu rien produire encore d'auſſi théâtral & d'auſſi plaiſant.

10 *Dis-tu pas qu'on t'a dit qu'il s'appelle*, &c.

Cette négligence preſque générale du tems de Molière ſemble vouloir ſe perpétuer dans le dialogue comique. V. *le Philoſophe marié. Suis-je pas votre père?* V. *l'Enfant prodigue*, act. 1. ſc. 1. *Voilà-t-il pas de vos jérémiades!* & plus bas, *Voulez-vous pas que ce maître étourdi.*

SCENE IX.

11 Le retranchement des douze premiers vers de cette ſcène eſt juſte de la part des comédiens. 1°. parce qu'il n'y eſt queſtion que d'un édit ſur le luxe, bien oublié parmi nous; 2°. parce que Sganarelle ayant été apperçu par Valère, le dialogue ne peut commencer trop tôt, & que la ſcène Françoiſe ne

Digitized by Google

peut ſoutenir ces longs *a parte* à la manière antique.

Les remarques qui nous ont été communiquées, ont obſervé dans ce monologue deux adverbes très-mal employés.

J'ai voulu l'acheter l'édit *expreſſément*,
Afin que d'Iſabelle il ſoit lu *hautement*.

Molière n'avoit point encore fait les *Femmes ſavantes*, & il ne ſe dit point ici ce qu'il fait dire à Philaminte ſur les deux adverbes du ſonnet à la Princeſſe Uranie :

Ces deux vers joints font admirablement.

SCENE XIV.

12 *Oui, tiens, baiſe ma main.*

Sganarelle paſſe ici le but. C'eſt d'après quelques exagérations de cette eſpèce, que Deſpréaux diſoit que Térence avoit ſur Molière l'avantage de demeurer toujours où il en faut demeurer. Mais le critique auroit dû ajouter que cet avantage de Térence étoit bien rare, & que d'ailleurs il avoit ſa ſource dans le peu de chaleur du poëte latin, qui, au rapport d'Auguſte, n'étoit qu'un demi Ménandre.

Digitized by Google

SCENE XV.

[13] Molière, pour paſſer à ſon dénouement & à la dernière ruſe d'Iſabelle, avoit beſoin d'en fonder la néceſſité preſſante. Il en trouve le moyen dans l'enchantement ridicule de Sganarelle, qui ſe croit adoré, & qui fixe ſon mariage avec ſa pupille au jour ſuivant, en ſorte que cette jeune perſonne ne peut plus attendre que Valère, dans trois jours, ſeconde le projet qu'elle a de quitter le vieillard amoureux; & qu'elle eſt contrainte de briſer elle-même ſes fers par un ſtratagême nouveau & plus hardi que ceux qu'elle a employés juſqu'alors. Molière ſait ſe porter d'un mouvement à un autre; &, ce qu'il y a de plus difficile, il ſait toujours en établir la raiſon.

ACTE III.

SCENE IX.

[14] *ILS croyent que tout cède à leur perruque blonde.*

Cette perruque blonde ne peut offrir aujourd'hui l'idée de notre jeuneſſe galante & coquette. Il ſeroit aiſé de faire les petits changemens de ces détails; mais, on l'a déjà dit, à qui pardonneroit-on de l'avoir riſqué?

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

Mais le ſort nous traita tous deux diverſement.

Si c'eſt à Léonor qu'Iſabelle parle, il faut *nous traita toutes deux*, & le vers n'y eſt plus ; ſi ce vers pouvoit s'adreſſer aux deux freres, il faudroit *vous traita* au lieu de *nous*. Sans doute c'eſt une faute des premiers Éditeurs, qu'il eſt étonnant qu'on ait ſi fidélement copiée.

Digitized by Google

LES FÂCHEUX.

COMÉDIE-BALLET.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
SUR LES FACHEUX.

CETTE Comédie-Ballet fut repréſentée à Paris, le 4 Novembre 1661, ſur le Théâtre du Palais Royal.

Le ſieur Riccoboni croit voir l'idée mere de la comédie des Fâcheux dans une ancienne farce Italienne qui avoit pour titre *le Caſe Sualigiate*. Pantalon eſt amoureux d'une jeune fille qu'il pourſuit vivement, & qu'il a obligée de lui donner un rendez-vous. Un Valet imagine d'en faire manquer l'heure au Vieillard en le faiſant arrêter ſucceſſivement par différens perſonnages: mais quelle différence de gens apoſtés pour interrompre Pantalon, & qui ſans doute n'avoient que des charges de caractères factices, avec des originaux du comique le plus vrai que Moliere fait trouver ſur les pas de l'impatient Éraſte !

N'eſt-il pas plus naturel de penſer que Molière conçut l'idée de ſa comédie d'après l'excellent tableau de la neuviéme ſatire d'Horace, *Ibam forte viâ ſacrâ* ? Puiſque la premiére ſcène en eſt une

Digitized by Google

imitation évidente. Nous l'avons déjà vu puiſer chez le même poëte Latin la plus ingénieuſe ſcène du Dépit amoureux.

Molière n'eut que très-peu de tems pour compoſer cet ouvrage, il fut fait & répété en quinze jours. Ce fut à Vaux, le 20 Août 1661, qu'il parut devant toute la Cour, dans la maiſon du dernier Surintendant des Finances, qui voulut y recevoir ſon Maître, & qui étoit bien loin de prévoir une diſgrace qu'on fut tenté de faire éclater au milieu même de la fête [1].

Le célèbre Lebrun avoit été chargé de ce que la décoration théâtrale pouvoit exiger de ſon goût & de ſon pinceau, & M. Peliſſon, premier Commis du Miniſtre *dans le département des affaires poëtiques*, comme le dit ingénieuſement M. de Fontenelle de Desmarets attaché au cardinal de Richelieu, fut l'auteur des vers récités dans le prologue par une nayade qui tout-à-coup ſortit des eaux pour y débiter un éloge pompeux de Louis XIV, qui ſervit, par la ſuite, de modèle aux prologues de Quinault.

La ſcène 7e du 2e Acte ne parut point alors. Ce fut

[1] Le roi, dit M. Racine, vouloit le faire arrêter dans Vaux. *Quoi! au milieu d'une fête qu'il vous donne?* dit la Reine, & ce mot fit changer le Roi de réſolution.

au

au ſortir de la 1re repréſentation que Louis XIV, en félicitant Molière du plaiſir qu'il venoit de lui donner, & voyant M. de *Soyecour*, chaſſeur juſqu'au ridicule, lui dit qu'un pareil original manquoit à ſa pièce. Cette obſervation du maître fut un ordre pour notre auteur, & ce caractère paſſa ſix jours après à Fontainebleau ſous les yeux de ce Prince qui en parut enchanté.

On dit que Molière, qui ignoroit les termes de la chaſſe, s'en étoit fait inſtruire par M. de *Soyecour* lui-même; mais tant de gens pouvoient lui rendre ce ſervice, qu'il n'eſt guères vraiſemblable que Molière, dont la conduite fut toujours honnête & ſage, eût donné à M. de *Soyecour* cette préférence déſobligeante.

Le peu de tems qu'avoit eu Molière pour ſatisfaire le Surintendant, l'avoit engagé à chercher des ſecours auprès d'un de ſes amis. On ſut qu'il avoit chargé le fameux Chapelle de la ſcène de *Caritides*; & bientôt ce fut à ce Rimeur voluptueux & facile qu'on attribua le ſuccès de notre auteur. Chapelle ſe défendit mal de ce bruit, & Molière fut forcé de lui faire dire par Deſpréaux, leur ami commun, de favoriſer moins à cet égard l'opinion de ſes ennemis, ſans quoi il ſe verroit obligé de montrer la miſérable ſcène qu'il lui avoit apportée

Digitized by Google

& qu'il avoit été forcé de refaire en entier, parce qu'il n'y avoit pas apperçu la moindre lueur de plaisanterie. Ce seroit une chose assez curieuse à trouver que cet essai dramatique de Chapelle, pour faire voir combien ce qu'on appelle esprit dans le monde est au-dessous du génie & même du talent.

Molière s'arrangea pour les intermèdes de sa pièce avec Beauchamp, maître des Ballets, qui consentit à les attacher si bien à l'ouvrage que chacun parût n'en être qu'une suite. Il eût fallu plus de tems pour mûrir & pour perfectionner ce projet, qui ne fut exécuté qu'imparfaitement; mais Molière a grande raison de dire dans sa Préface que *cette idée peut servir à d'autres choses qui pourroient être méditées avec plus de loisir.*

Avec quel chagrin ne doit-on pas voir dans cette même Préface, que Molière se promettoit d'examiner un jour toutes ses pièces, & d'y faire les remarques dont elles auroient besoin? Quelle excellente poëtique ses successeurs auroient eue sur un genre dont il a possédé seul le secret & l'étendue? Et plût au ciel qu'il eût eu le tems de rendre notre Commentaire inutile!

Pour lier ensemble les différens caractères des *Fâcheux* dont il avoit fait choix, il se servit, comme il

Digitized by Google

le dit lui-même, du premier nœud qu'il put trouver. Un amant inquiet & dont l'amour eſt traverſé par un oncle qui le hait, étoit un perſonnage excellent à faire tourmenter par des importuns : l'intrigue n'a que ce fil léger ; mais par-tout il s'apperçoit, par-tout il lie les ſcènes juſqu'au dénouement, qui ſe ſent trop de la précipitation avec laquelle cette Comédie fut faite. On ne voit qu'avec peine *Damis* concevoir le projet de faire attendre *Eraſte* par des coupe-jarrets à la porte de ſa maîtreſſe, chez laquelle cet oncle a appris qu'il devoit venir malgré ſa défenſe. Les gens attachés à *Eraſte*, qui ſe trouvent là très-heureuſement, & qui entendent le projet affreux de *Damis*, en l'attaquant lui-même, fourniſſent, à la vérité, à *Eraſte* une occaſion de défendre les jours de l'oncle d'*Orphiſe* & d'éteindre ſa haine pour lui ; mais ce moyen trop romaneſque met en jeu trop de ſcélérats, & termine déſagréablement une pièce inimitable juſques-là.

Avant les *Fâcheux*, on ne connoiſſoit de comédies à ſcènes épiſodiques que les *Viſionnaires*, ou plutôt les *Fous* de Deſmarets. On en a vu beaucoup depuis les *Fâcheux* ; mais il paroît qu'elle ſera toujours la ſeule de ce genre qui ſoit digne d'une véritable eſtime, malgré le défaut obſervé dans le dénouement, & celui de la première ſcène du

Digitized by Google

premier acte, dont on parlera dans les observations.

Nous ajouterons ici que cette Comédie eſt la ſeule que Molière ait oſé dédier à Louis XIV.

Digitized by Google

AU ROI.

SIRE,

J'AJOUTE une ſcène à la Comédie ; & c'eſt une eſpèce de Fâcheux aſſez inſupportable, qu'un homme qui dédie un livre, VOTRE MAJESTÉ *en ſait des nouvelles plus que perſonne de ſon Royaume, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'*ELLE *ſe voit en butte à la furie des épîtres dédicatoires. Mais bien que je ſuive l'exemple des autres, & me mette moi-même au rang de ceux que j'ai joués, j'oſe dire toutefois à* VOTRE MAJESTÉ, *que ce que j'en ai fait, n'eſt pas tant pour lui préſenter un livre, que pour avoir lieu de lui rendre graces du ſuccès de cette Comédie. Je le dois* SIRE, *ce ſuccès qui a paſſé mon attente, non-ſeulement à cette glorieuſe approbation dont* VOTRE MAJESTÉ *honora d'abord la pièce, & qui a entraîné ſi hautement celle de tout le monde, mais encore à l'ordre qu'*ELLE *me donna d'y ajouter un caractère de Fâcheux, dont elle eut la bonté de m'ouvrir les idées* ELLE-MÊME, *& qui a été trouvé par-tout, le plus beau morceau de l'ouvrage. Il faut avouer,* SIRE, *que je n'ai jamais*

Digitized by Google

rien fait avec tant de facilité, ni ſi promptement que cet endroit où VOTRE MAJESTÉ *me commanda de travailler. J'avois une joie à lui obéir, qui me valoit bien mieux qu'Apollon & toutes les Muſes; & je conçois par-là ce que je ſerois capable d'exécuter pour une Comédie entière, ſi j'étois inſpiré par de pareils commandemens. Ceux qui ſont nés en un rang élevé, peuvent ſe propoſer l'honneur de ſervir* VOTRE MAJESTÉ *dans les grands emplois; mais pour moi, toute la gloire où je puis aſpirer, c'eſt de la réjouir. Je borne-là l'ambition de mes ſouhaits; & je crois qu'en quelque façon ce n'eſt pas être inutile à la France, que de contribuer en quelque choſe au divertiſſement de ſon Roi. Quand je n'y réuſſirai pas, ce ne ſera jamais par un défaut de zèle ni d'étude, mais ſeulement par un mauvais deſtin qui ſuit aſſez ſouvent les meilleures intentions, & qui ſans doute affligeroit ſenſiblement*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéiſſant,
& très-fidèle ſerviteur,
MOLIÈRE.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

JAMAIS entrepriſe au théâtre ne fut ſi précipitée que celle-ci ; & c'eſt une choſe, je crois, toute nouvelle, qu'une Comédie ait été conçue, faite, appriſe & repréſentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de *l'in-promptu*, & en prétendre de la gloire, mais ſeulement pour prévenir certaines gens, qui pourroient trouver à redire que je n'aie pas mis ici toutes les eſpèces de Fâcheux qui ſe trouvent. Je ſais que le nombre en eſt grand, & à la cour & dans la ville ; & que ſans épiſodes, j'euſſe bien pu en compoſer une comédie de cinq actes bien fournis, & avoir encore de la matière de reſte. Mais dans le peu de tems qui me fut donné, il m'étoit impoſſible de faire un grand deſſein, & de rêver beaucoup ſur le choix de mes perſonnages, & ſur la diſpoſition de mon ſujet. Je me réduiſis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns ; & je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon eſprit, & que je crus les plus propres à réjouir les auguſtes perſonnes devant qui j'avois à paroître : & pour lier promptement toutes ces choſes enſemble, je me ſervis du premier nœud que je pus trouver. Ce n'eſt pas mon deſſein d'examiner main-

Digitized by Google

tenant ſi tout cela pouvoit être mieux, & ſi tous ceux qui s'y ſont divertis ont ri ſelon les règles. Le tems viendra de faire imprimer mes remarques ſur les pièces que j'aurai faites, & je ne déſeſpère pas de faire voir un jour, en grand auteur, que je puis citer Ariſtote & Horace. En attendant cet examen, qui peut-être ne viendra point, je m'en remets aſſez aux déciſions de la multitude, & je tiens auſſi difficile de combattre un ouvrage que le public approuve, que d'en défendre un qu'il condamne.

Il n'y a perſonne qui ne ſache pour quelle réjouiſſance la pièce fut compoſée; & cette fête a fait un tel éclat, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en parler; mais il ne ſera pas hors de propos de dire deux paroles des ornemens qu'on a mêlés avec la Comédie.

Le deſſein étoit de donner un ballet auſſi; & comme il n'y avoit qu'un petit nombre choiſi de danſeurs excellens, on fut contraint de ſéparer les entrées de ce Ballet, & l'avis fut de les jeter dans les entr'actes de la Comédie, afin que ces intervalles donnaſſent tems aux mêmes baladins de venir ſous d'autres habits. De ſorte que, pour ne point rompre auſſi le fil de la pièce par ces manières d'Intermèdes, on s'aviſa de les coudre au ſujet du mieux que l'on put, & de ne faire qu'une

Digitized by Google

ſeule choſe du Ballet & de la Comédie ; mais comme le tems étoit fort précipité, & que tout cela ne fut pas réglé entièrement par une même tête, on trouvera peut-être quelques endroits du Ballet qui n'entrent pas dans la Comédie auſſi naturellement que d'autres. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un mêlange qui eſt nouveau pour nos théâtres, & dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'antiquité ; & comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut ſervir d'idée à d'autres choſes, qui pourroient être méditées avec plus de loiſir.

D'abord que la toile fut levée, un des acteurs, comme vous pourriez dire, moi, parut ſur le théâtre en habit de ville, & s'adreſſant au Roi avec le viſage d'un homme ſurpris, fit des excuſes en déſordre de ce qu'il ſe trouvoit-là ſeul, & manquoit de tems & d'acteurs pour donner à Sa Majeſté le divertiſſement qu'elle ſembloit attendre. En même-tems, au milieu de vingt jets-d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vue ; & l'agréable Nayade qui parut dedans s'avança au bord du théâtre, & d'un air héroïque prononça les vers que M. Pelliſſon avoit faits, & qui ſervent de Prologue.

Digitized by Google

PROLOGUE.

LE théâtre repréſente un jardin orné de thermes & de pluſieurs jets-d'eau.

UNE NAYADE *ſortant des eaux dans une coquille.*

POUR voir en ces beaux lieux le plus grand Roi du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il en ſa faveur, que la terre ou que l'eau
Produiſent à vos yeux un ſpectacle nouveau?
Qu'il parle ou qu'il ſouhaite, il n'eſt rien d'impoſſible.
Lui-même n'eſt-il pas un miracle viſible?
Son règne ſi fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet univers?
Jeune, victorieux, ſage, vaillant, auguſte,
Auſſi doux que ſévère, auſſi puiſſant que juſte;
Régler, & ſes états & ſes propres deſirs;
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaiſirs;
En ſes juſtes projets jamais ne ſe méprendre;
Agir inceſſamment, tout voir & tout entendre;
Qui peut cela, peut tout: il n'a qu'à tout oſer,
Et le ciel à ſes vœux ne peut rien refuſer.
Ces thermes marcheront, &, ſi LOUIS l'ordonne,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
Hôteſſes de leurs troncs, moindres divinités,
C'eſt LOUIS qui le veut, ſortez, Nymphes, ſortez,

Digitized by Google

Je vous montre l'exemple, il s'agit de lui plaire.
Quittez pour quelque tems votre forme ordinaire,
Et paroiſſons enſemble aux yeux des ſpectateurs,
Pour ce nouveau théâtre, autant de vrais acteurs.

Plusieurs Driades, accompagnées de Faunes & de Satyres, ſortent des arbres & des thermes.

Vous, ſoin de ſes ſujets, ſa plus charmante étude,
Héroïque ſouci, royale inquiétude,
Laiſſez-le reſpirer, & ſouffrez qu'un moment
Son grand cœur s'abandonne au divertiſſement:
Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
Faire obéir les loix, partager les bienfaits,
Par ſes propres conſeils prévenir nos ſouhaits,
Maintenir l'univers dans une paix profonde,
Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
Qu'aujourd'hui tout lui plaiſe, & ſemble conſentir
A l'unique deſſein de le bien divertir.
Fâcheux, retirez vous; ou s'il faut qu'il vous voie,
Que ce ſoit ſeulement pour exciter ſa joie.

La Nayade emmène avec elle, pour la comédie, une partie des gens qu'elle a fait paroître, pendant que le reſte ſe met à danser au ſon des hauts-bois qui ſe joignent aux violons.

Digitized by Google

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

DAMIS, tuteur d'Orphiſe.
ORPHISE.
ÉRASTE, amoureux d'Orphiſe.

ALCIDOR,
LISANDRE,
ALCANDRE,
ALCIPE,
ORANTE,
CLIMÈNE,
DORANTE,
CARITIDES,
ORMIN,
FILINTE,
} Fâcheux.

LA MONTAGNE, valet d'Eraſte.
L'ÉPINE, valet de Damis.
LA RIVIÈRE, & deux autres valets d'Éraſte.

ACTEURS DU BALLET.

I. ACTE. { JOUEURS DE MAIL.
CURIEUX.

II. ACTE. { JOUEURS DE BOULE.
FRONDEURS.
SAVETIERS ET SAVETIÈRES.
UN JARDINIER.

III. ACTE. { SUISSES.
QUATRE BERGERS.
UNE BERGÈRE.

La Scène eſt à Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

J. M. Moreau le J.ne inv. B. De Ghendt Sc.

LES FACHEUX.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES FÂCHEUX,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER,

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE[1].

Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,
Pour être de Fâcheux toujours assassiné!
Il semble que par-tout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce.
Mais il n'est rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui;
J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui,
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris à dîné de voir la comédie:

Digitized by Google

Où, penſant m'égayer, j'ai miſérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtiment.
Il faut que je te faſſe un récit de l'affaire,
Car je m'en ſens encor tout ému de colère.
J'étois ſur le théâtre en humeur d'écouter
La pièce, qu'à pluſieurs j'avois ouï vanter;
Les acteurs commençoient, chacun prêtoit ſilence;
Lorſque d'un air bruyant & plein d'extravagance,
Un homme à grands canons eſt entré bruſquement
En criant, holà-ho, un ſiége, promptement,
Et, de ſon grand fracas ſurprenant l'aſſemblée,
Dans le plus bel endroit a la pièce troublée.
Hé, mon Dieu! nos François, ſi ſouvent redreſſés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens ſenſés,
Ai-je dit, & faut-il, ſur nos défauts extrêmes,
Qu'en théâtre public nous nous jouïons nous-mêmes,
Et confirmions ainſi, par des éclats de foux,
Ce que chez nos voiſins on dit par-tout de nous?
Tandis que là-deſſus je hauſſois les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles;
Mais l'homme pour s'aſſeoir a fait nouveaux fracas,
Et traverſant encor le théâtre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à ſon aiſe,
Au milieu du devant il a planté ſa chaiſe,
Et de ſon large dos morguant les ſpectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
Un bruit s'eſt élevé, dont un autre eût euhonte;
Mais lui, ferme & conſtant, n'en a fait aucun compte,

Digitized by Google

Et se seroit tenu comme il s'étoit posé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.
Ah, Marquis! m'a-t il dit, prenant près de moi place,
Comment te portes-tu? Souffre que je t'embrasse.
Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté,
Que l'on me vît connu d'un pareil éventé.
Je l'étois peu pourtant; mais on en voit paroître,
De ces gens qui de rien veulent fort vous connoître[a],
Dont il faut au salut les baisers essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
Chacun le maudissoit; & moi, pour l'arrêter,
Je serois, ai-je dit, bien aise d'écouter.
Tu n'as point vu ceci, Marquis? Ah, Dieu me damne,
Je le trouve assez drôle, & je n'y suis pas âne;
Je sais par quelles loix un ouvrage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
Là-dessus de la pièce il m'a fait un sommaire,
Scène à scène averti de ce qui s'alloit faire,
Et jusques à des vers qu'il en savoit par cœur,
Il me les récitoit tout haut avant l'acteur.
J'avois beau m'en défendre, il a pousse sa chance,
Et s'est devers la fin[b] levé long-temps d'avance;
Car les gens de bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien sur-tout d'ouïr le dénouement.
Je rendois grace au ciel, & croyois, de justice,
Qu'avec la comédie eût fini mon supplice:

Digitized by Google

Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché,
M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la cour il avoit de faveur,
Disant qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur.
Je le remerciois doucement de la tête,
Minutant à tous coups quelque retraite honnête;
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé:
Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé:
Et, sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche,
Marquis, allons au cours faire voir ma caléche,
Elle est bien entendue, & plus d'un duc & pair
En fait à mon faiseur faire une du même air.
Moi de lui rendre grace, & pour mieux m'en défendre,
De dire que j'avois certain repas à rendre.
Ah, parbleu, j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au maréchal à qui j'avois promis.
De la chère, ai-je dit, la dose est trop peu forte
Pour oser y prier des gens de votre sorte.
Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toi seulement;
Je suis des grands repas fatigué, je te jure:
Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure.
Tu te moques, Marquis; nous nous connoissons tous,
Et je trouve avec toi des passe-tems plus doux.
Je pestois contre moi, l'ame triste & confuse
Du funeste succès qu'avoit eu mon excuse,

Et

Et ne ſavois à quoi je devois recourir,
Pour ſortir d'une peine à me faire mourir;
Lorſqu'un carroſſe fait de ſuperbe manière,
Et comblé de laquais & devant & derrière,
S'eſt avec un grand bruit devant nous arrêté,
D'où ſautant un jeune homme amplement ajuſté,
Mon importun & lui courant à l'embraſſade,
Ont ſurpris les paſſans de leur bruſque incartade;
Et tandis que tous deux étoient précipités
Dans les convulſions de leurs civilités,
Je me ſuis doucement eſquivé ſans rien dire;
Non ſans avoir long-tems gémi d'un tel martyre
Et maudit le fâcheux, dont le zèle obſtiné
M'ôtoit au rendez-vous qui m'eſt ici donné.

LA MONTAGNE.

Ce ſont chagrins mêlés aux plaiſirs de la vie.
Tout ne va pas, Monſieur, au gré de notre envie.
Le ciel veut qu'ici-bas chacun ait ſes fâcheux,
Et les hommes ſeroient ſans cela trop heureux.

ERASTE.

Mais de tous les fâcheux, le plus fâcheux encore
C'eſt Damis, le tuteur de celle que j'adore,
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'eſpoir,
Et malgré ſes bontés lui défend de me voir.
Je crains d'avoir déjà paſſé l'heure promiſe,
Et c'eſt dans cette allée où devoit être Orphiſe.

Digitized by Google

LA MONTAGNE.

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
Et n'eſt pas reſſerrée aux bornes d'un inſtant.

ERASTE.

Il eſt vrai; mais je tremble, & mon amour extrême
D'un rien ſe fait un crime envers celle que j'aime.

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour, que vous prouvez ſi bien,
Se fait vers votre objet un grand crime de rien,
Ce que ſon cœur pour vous ſent de feux légitimes,
En revanche, lui fait un rien de tous vos crimes.

ERASTE.

Mais; tout de bon, crois-tu que je ſois d'elle aimé?

LA MONTAGNE.

Quoi! vous doutez encor d'un amour confirmé?

ERASTE.

Ah, c'eſt mal-aiſément qu'en pareille matière,
Un cœur bien enflammé prend aſſurance entière;
Il craint de ſe flatter, &, dans ſes divers ſoins,
Ce que plus il ſouhaite, eſt ce qu'il croit le moins;
Mais ſongeons à trouver une beauté ſi rare.

LA MONTAGNE.

Monſieur, votre rabat par-devant ſe ſépare.

ERASTE.

N'importe.

Digitized by Google

LA MONTAGNE.

Laiſſez-moi l'ajuſter, s'il vous plaît.

ERASTE.

Ouf, tu m'étrangles; fat, laiſſe-le comme il eſt.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu....

ERASTE.

Sottiſe ſans pareille!
Tu m'as d'un coup de dent preſque emporté l'oreille

LA MONTAGNE.

Vos canons....

ERASTE.

Laiſſe-les, tu prends trop de ſouci.

LA MONTAGNE.

Ils ſont tout chiffonnés.

ERASTE.

Je veux qu'ils ſoient ainſi.

LA MONTAGNE.

Accordez-moi du moins, par grace ſingulière,
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de pouſſière.

ERASTE.

Frotte donc, puiſqu'il faut que j'en paſſe par-là.

LA MONTAGNE.

Le voulez-vous porter fait comme le voilà?

Digitized by Google

ERASTE.

Mon Dieu, dépêche-toi.

LA MONTAGNE.

Ce seroit conscience.

ERASTE, *après avoir attendu.*

C'est assez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous un peu de patience.

ERASTE.

Il me tue.

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous êtes-vous fourré?

ERASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé?

LA MONTAGNE.

C'est fait.

ERASTE.

Donne-moi donc.

LA MONTAGNE *laissant tomber le chapeau.*

Hai!

ERASTE.

Le voilà par terre!

Je suis fort avancé. Que la fièvre te serre!

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups j'ôte....

Digitized by Google

ERASTE.

Il ne me plaît pas.
Au diantre tout valet qui vous eſt ſur les bras,
Qui fatigue ſon maître, & ne fait que déplaire
A force de vouloir trancher du néceſſaire.

SCENE II.

ORPHISE, ALCIDOR, ERASTE, LA MONTAGNE.

(*Orphiſe traverſe le fond du théâtre, Alcidor lui donne la main.*)

ERASTE.

MAIS vois-je pas Orphiſe? Oui, c'eſt elle qui vient.
Où va-t-elle ſi vîte, & quel homme la tient?
(*Il la ſalue comme elle paſſe, & elle en paſſant détourne la tête.*)

SCENE III.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

QUOI! me voir en ces lieux devant elle paroître,
Et paſſer en feignant de ne me pas connoître!
Que croire? Qu'en dis-tu? Parle donc, ſi tu veux.

Digitized by Google

LA MONTAGNE.

Monſieur, je ne dis rien, de peur d'être fâcheux.

ERASTE.

Et c'eſt l'être en effet que de ne me rien dire
Dans les extrêmités d'un ſi cruel martyre.
Fais donc quelque réponſe à mon cœur abattu.
Que dois-je préſumer ? Parle, qu'en penſes-tu ?
Dis-moi ton ſentiment.

LA MONTAGNE.

Monſieur, je veux me taire,
Et ne deſire point trancher du néceſſaire.

ERASTE.

Peſte l'impertinent ! Va-t-en ſuivre leurs pas,
Vois ce qu'ils deviendront, & ne les quitte pas.

LA MONTAGNE *revenant ſur ſes pas.*

Il faut ſuivre de loin ?

ERASTE.

Oui.

LA MONTAGNE *revenant ſur ſes pas.*

Sans que l'on me voie,
Ou faire aucun ſemblant qu'après eux on m'envoie ?

ERASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis
Que par mon ordre exprès ils ſont de toi ſuivis.

Digitized by Google

LA MONTAGNE *revenant sur ses pas.*

Vous trouverai-je ici ?

ERASTE.

Que le ciel te confonde,
Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du monde.

SCÈNE IV.

ERASTE *seul.*

AH, que je sens de trouble, & qu'il m'eût été doux
Qu'on me l'eût fait manquer ce fatal rendez-vous !
Je pensois y trouver toutes choses propices,
Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des supplices.

SCÈNE V.

LISANDRE, ERASTE.

LISANDRE [2].

SOUS ces arbres de loin mes yeux t'ont reconnu,
Cher Marquis, & d'abord je suis à toi venu.
Comme à de mes amis [e], il faut que je te chante
Certain air que j'ai fait de petite courante,
Qui de toute la cour contente les experts,
Et sur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.

Digitized by Google

J'ai le bien, la naiſſance, & quelque emploi paſſable,
Et fais figure en France aſſez conſidérable;
Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je ſuis,
N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.

(*Il prélude.*)

La, la, hem, hem, écoute avec ſoin, je te prie.

(*Il chante ſa courante.*)

N'eſt-elle pas belle?

ERASTE.

Ah!

LISANDRE.

Cette fin eſt jolie.

(*Il rechante la fin quatre ou cinq fois de ſuite.*)

Comment la trouves-tu?

ERASTE.

Fort belle aſſurément.

LISANDRE.

Les pas que j'en ai faits n'ont pas moins d'agrément,
Et ſur-tout la figure a merveilleuſe grace.

(*Il chante, parle & danſe tout enſemble.*)

Tiens, l'homme paſſe ainſi, puis la femme repaſſe:
Enſemble, puis on quitte, & la femme vient-là.
Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà?
Ce fleuret? Ces coupés courant après la belle?
Dos à dos: face à face, en ſe preſſant ſur elle?
Que t'en ſemble, Marquis?

Digitized by Google

ERASTE.

Tous ces pas-là ſont fins.

LISANDRE.

Je me moque pour moi des maîtres baladins.

ERASTE.

On le voit.

LISANDRE.

Les pas donc?

ERASTE.

N'ont rien qui ne ſurprenne,

LISANDRE.

Veux-tu, par amitié, que je te les apprenne?

ERASTE.

Ma foi, pour le préſent, j'ai certain embarras....

LISANDRE.

Hé bien donc, ce ſera lorſque tu le voudras.
Si j'avois deſſus moi ces paroles nouvelles,
Nous les lirions enſemble, & verrions les plus belles.

ERASTE.

Une autre fois.

LISANDRE.

Adieu; Baptiſte le très-cher,
N'a point vu ma courante, & je le vais chercher:
Nous avons pour les airs de grandes ſympathies,
Et je veux le prier d'y faire des parties.

(*Il s'en va chantant toujours.*)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ERASTE *seul.*

CIEL, faut-il que le rang dont on veut tout couvrir,
De cent fots tous les jours nous oblige à souffrir !
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences ?

SCÈNE VII.

ERASTE, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

MONSIEUR, Orphise est seule, & vient de ce côté.

ERASTE.

Ah ; d'un trouble bien grand je me sens agité !
J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,
Et ma raison voudroit que j'eusse de la haine.

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre raison ne sait ce qu'elle veut,
Ni ce que sur un cœur une maîtresse peut.
Bien que de s'emporter on ait de justes causes,
Une belle, d'un mot, rajuste bien des choses.

Digitized by Google

ERASTE.

Hélas, je te l'avoue, & déjà cet aſpect
A toute ma colère imprime le reſpect!

SCENE VIII.

ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ORPHISE.

VOTRE front à mes yeux montre peu d'allégreſſe;
Seroit-ce ma préſence, Eraſte, qui vous bleſſe?
Qu'eſt ce donc? Qu'avez-vous? Et ſur quels déplaiſirs,
Lorſque vous me voyez, pouſſez-vous des ſoupirs?

ERASTE.

Hélas! pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon cœur la triſteſſe mortelle?
Et d'un eſprit méchant n'eſt-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait?
Celui dont l'entretien vous a fait à ma vue
Paſſer....

ORPHISE *riant.*

C'eſt de cela que votre ame eſt émue?

ERASTE.

Inſultez, inhumaine, encore à mon malheur;
Allez, il vous ſied mal de railler ma douleur [j],
Et d'abuſer, ingrate, à maltraiter [h] ma flamme,
Du foible que pour vous vous ſavez qu'a mon ame.

Digitized by Google

ORPHISE.

Certes il en faut rire, & confeſſer ici
Que vous êtes bien fou de vous troubler ainſi.
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puiſſe me plaire,
Eſt un homme fâcheux dont j'ai ſu me défaire;
Un de ces importuns, & ſots officieux
Qui ne ſauroient ſouffrir qu'on ſoit ſeule en des lieux[i],
Et viennent auſſi-tôt avec un doux langage,
Vous donner une main contre qui l'on enrage[k].
J'ai feint de m'en aller pour cacher mon deſſein,
Et juſqu'à mon carroſſe il m'a prêté la main.
Je m'en ſuis promptement défaite de la ſorte;
Et j'ai, pour vous trouver, rentré[l] par l'autre porte.

ERASTE.

A vos diſcours, Orphiſe, ajouterai-je foi,
Et votre cœur eſt-il tout ſincère pour moi?

ORPHISE.

Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles[m],
Quand je me juſtifie à vos plaintes frivoles[n].
Je ſuis bien ſimple encore, & ma ſotte bonté....

ERASTE.

Ah! ne vous fâchez pas, trop ſévère beauté,
Je veux croire en aveugle, étant ſous votre empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, ſi vous voulez, un malheureux amant;
J'aurai pour vous reſpect[o] juſques au monument....
Maltraitez mon amour, refuſez-moi le vôtre,
Expoſez à mes yeux le triomphe d'un autre;

Digitized by Google

Oui, je ſouffrirai tout de vos divins appas.
J'en mourrai; mais enfin je ne m'en plaindrai pas.

ORPHISE.

Quand de tels ſentimens régneront dans votre ame,
Je ſaurai de ma part....

SCENE IX.

ALCANDRE, ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

(*à Orphiſe.*)

MARQUIS, un mot. Madame,
De grace, pardonnez ſi je ſuis indiſcret,
En oſant, devant vous, lui parler en ſecret.

(*Orphiſe ſort.*)

SCENE X.

ALCANDRE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

AVEC peine, Marquis, je te fais la prière;
Mais un homme vient-là de me rompre en viſière,

Digitized by Google

Et je ſouhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure q de ma part tu l'ailles appeler.
Tu ſais qu'en pareil cas ce ſeroit avec joie,
Que je te le rendrois en la même monnoie.

ERASTE, *après avoir été quelque tems ſans parler.*

Je ne veux point ici faire le capitan,
Mais on m'a vu ſoldat avant que courtiſan:
J'ai ſervi quatorze ans, & je crois être en paſſe
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grâce,
Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté
Le refus de mon bras me puiſſe être imputé.
Un duel met les gens en mauvaiſe poſture:
Et notre Roi n'eſt pas un monarque en peinture.
Il ſait faire obéir les plus grands de l'état,
Et je trouve qu'il fait en digne potentat.
Quand il faut le ſervir, j'ai du cœur pour le faire;
Mais je ne m'en ſens point, quand il faut lui déplaire.
Je me fais de ſon ordre une ſuprême loi;
Pour lui déſobéir, cherche un autre que moi.
Je te parle, Vicomte, avec franchiſe entière,
Et ſuis ton ſerviteur en toute autre matière.
Adieu.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

CINQUANTE fois au diable les fâcheux!
Où donc s'eſt retiré cet objet de mes vœux?

LA MONTAGNE.

Je ne ſais.

ERASTE.

Pour ſavoir où ſa belle eſt allée,
Va-t-en chercher par-tout, j'attends dans cette allée.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

BALLET DU PREMIER ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des joueurs de mail, en criant : gare, obligent Eraſte à ſe retirer.

SECONDE ENTRÉE.

Après que les joueurs de mail ont fini, Eraſte revient pour attendre Orphiſe. Des curieux tournent autour de lui pour le connoître, & font qu'il ſe retire encore pour un moment.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERASTE.

LES fâcheux à la fin se sont ils écartés ?
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.
Je les fuis, & les trouve ; & pour second martyre,
Je ne saurois trouver celle que je desire.
Le tonnerre & la pluie ont promptement passé [5],
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.
Plût au ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent !
Le soleil baisse fort, & je suis étonné
Que mon valet encor ne soit point retourné [a].

SCÈNE II.

ALCIPE, ERASTE.

ALCIPPE.

BON jour.

ERASTE *à part.*

Hé quoi ! toujours ma flamme divertie [b].

ALCIPPE.

Console-moi, Marquis, d'une étrange partie,

Digitized by Google

Qu'au piquet je perdis hier contre un saint Bouvain
A qui je donnerois quinze points & la main.
C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
Et qui feroit donner tous les joueurs au diable;
Un coup assurément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux, l'autre a besoin d'un pic,
Je donne, il en prend six, & demande à refaire;
Moi, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
Je porte l'as de trefle, (admire mon malheur!)
L'as, le roi, le valet, le huit & dix de cœur,
Et quitte, comme au point alloit la politique,
Dame & roi de carreau, dix & dame de pique,
Sur mes cinq cœurs portés la dame arrive encor,
Qui me fait justement une quinte major:
Mais mon homme avec l'as, non sans surprise extrême,
Des bas carreaux, sur table, étale une sixième.
J'en avois écarté la dame avec le roi,
Mais lui fallant [c] un pic, je sortis hors d'effroi,
Et croyois bien du moins faire deux points uniques.
Avec les sept carreaux il avoit quatre piques,
Et jetant le dernier, m'a mis dans l'embarras
De ne savoir lequel garder de mes deux as.
J'ai jeté l'as de cœur, avec raison, me semble;
Mais il avoit quitté quatre trefles ensemble,
Et par un six de cœur je me suis vu capot [c],
Sans pouvoir de dépit, proférer un seul mot.
Morbleu, fais-moi raison de ce coup effroyable;
A moins que l'avoir vu, peut-il être croyable?

Digitized by Google

ERASTE.

C'eſt dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du ſort !

ALCIPPE.

Parbleu, tu jugeras, toi-même, ſi j'ai tort,
Et ſi c'eſt ſans raiſon que ce coup me tranſporte ;
Car voici nos deux jeux, qu'exprès ſur moi je porte.
Tiens, c'eſt ici mon port, comme je te l'ai dit,
voici...

ERASTE.

J'ai compris le tout par ton récit ;
Et vois de la juſtice au tranſport qui t'agite ;
Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte.
Adieu. Conſole-toi pourtant de ton malheur.

ALCIPPE.

Qui, moi ? J'aurai toujours ce coup-là ſur le cœur ;
Et c'eſt, pour ma raiſon, pis qu'un coup de tonnerre.
Je le veux faire, moi, voir à toute la terre.

(*Il s'en va, & rentre en diſant.*)

Un ſix de cœur ! Deux points !

ERASTE.

En quel lieu ſommes-nous ?
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des fous !

Digitized by Google

SCÈNE III.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

AH ! que tu fais languir ma juſte impatience !

LA MONTAGNE.

Monſieur, je n'ai pu faire une autre diligence.

ERASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle enfin ?

LA MONTAGNE.

Sans doute, & de l'objet qui fait votre deſtin.
J'ai par ſon ordre exprès quelque choſe à vous dire.

ERASTE.

Et quoi ? Déjà mon cœur après ce mot ſoupire.
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaitez-vous de ſavoir ce que c'eſt ?

ERASTE.

Oui, dis vîte.

LA MONTAGNE.

Monſieur, attendez, s'il vous plaît.
Je me ſuis, à courir, preſque mis hors d'halcine.

ERASTE.

Prens-tu quelque plaiſir à me tenir en peine ?

Digitized by Google

LA MONTAGNE.

Puiſque vous deſirez de ſavoir promptement
L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,
Je vous dirai... Mafoi, ſans vous vanter mon zèle,
J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle ;
Et ſi...

ERASTE.

Peſte ſoit, fat, de tes digreſſions !

LA MONTAGNE.

Ah, il faut modérer un peu ſes paſſions !
Et Sénèque....

ERASTE.

Sénèque eſt un ſot dans ta bouche,
Puiſqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche ;
Dis-moi ton ordre, tôt.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
Votre Orphiſe... Une bête eſt là dans vos cheveux.

ERASTE.

Laiſſe.

LA MONTAGNE.

Cette beauté de ſa part vous fait dire...

ERASTE.

Quoi ?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ERASTE.

Sais-tu que je ne veux pas rire.

Digitized by Google

LA MONTAGNE.

Son ordre eſt qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
Aſſuré que dans peu vous l'y verrez venir,
Lorſqu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux perſonnes de cour fâcheuſes animales[d].

ERASTE.

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choiſir.
Mais, puiſque l'ordre ici m'offre quelque loiſir,
Laiſſe-moi méditer.

(*La Montagne ſort.*)

J'ai deſſein de lui faire
Quelques vers, ſur un air où[e] je la vois ſe plaire:

(*Il rêve.*)

SCÈNE IV.

ORANTE, CLIMENE, ERASTE, *dans un coin du théâtre ſans être apperçu.*

ORANTE.

TOUT le monde ſera de mon opinion.

CLIMENE.

Croyez-vous l'emporter par obſtination?

ORANTE.

Je penſe mes raiſons meilleures que les vôtres.

CLIMENE.

Je voudrois qu'on ouït les unes & les autres.

Digitized by Google

ORANTE *appercevant Eraſte.*

J'aviſe un homme ici qui n'eſt pas ignorant :
Il pourra nous juger ſur notre différend.
Marquis, de grace, un mot, ſouffrez qu'on vous appelle.
Pour être entre nous deux juge d'une querelle,
D'un débat qu'ont ému nos divers ſentimens
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amans.

ERASTE.

C'eſt une queſtion à vuider difficile,
Et vous devez chercher un juge plus habile.

ORANTE.

Non, vous nous dites-là d'inutiles chanſons.
Votre eſprit fait du bruit, & nous vous connoiſſons ;
Nous ſavons que chacun vous donne à juſte titre...

ERASTE.

Hé, de grace...

ORANTE.

En un mot, vous ſerez notre arbitre,
Et ce ſont deux momens qu'il vous faut nous donner.

CLIMENE *à Orante.*

Vous retenez ici qui vous doit condamner :
Car enfin, s'il eſt vrai ce que j'en oſe croire,
Monſieur à mes raiſons donnera la victoire.

ERASTE *à part.*

Que ne puis-je à mon traître inſpirer le ſouci
D'inventer quelque choſe à me tirer d'ici !

Digitized by Google

ORANTE *à Climene.*

Pour moi, de son esprit j'ai trop bon témoignage,
Pour craindre qu'il prononce à mon désavantage.
(à Eraste.)
Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous,
Est de savoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.

CLIMENE.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée & la vôtre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

ORANTE.

Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier.

CLIMENE.

Et, dans mon sentiment, je tiens pour le premier.

ORANTE.

Je crois que notre cœur doit donner son suffrage
A qui fait éclater du respect davantage.

CLIMENE.

Et moi, que si nos vœux doivent paroître au jour,
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE.

Oui ; mais on voit l'ardeur dont une ame est saisie,
Bien mieux dans les respects que dans la jalousie.

CLIMENE.

Et c'est mon sentiment, que qui s'attache à nous,
Nous aime d'autant plus, qu'il se montre jaloux.

Digitized by Google

ORANTE.

Fi, ne me parlez point, pour être amans, Climene,
De ces gens dont l'amour eſt fait comme la haine,
Et qui, pour tous reſpects & toute offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à ſe rendre fâcheux;
Dont l'ame que ſans ceſſe un noir tranſport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
En ſoumet l'innocence à ſon aveuglement,
Et veut ſur un coup-d'œil un éclairciſſement:
Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent auſſi-tôt qu'il naît de leur préſence,
Et, lorſque dans nos yeux brille un peu d'enjouement,
Veulent que leurs rivaux en ſoient le fondement;
Enfin, qui, prenant droit des fureurs de leur zèle,
Ne nous parlent jamais que pour faire querelle,
Oſent défendre à tous l'approche de nos cœurs,
Et ſe font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moi, je veux des amans que leur reſpect inſpire,
Et leur ſoumiſſion marque mieux notre empire.

CLIMENE.

Fi, ne me parlez point, pour être vrais amans,
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportemens [h];
De ces tièdes galans, de qui les cœurs paiſibles,
Tiennent déjà pour eux les choſes infaillibles,
N'ont point peur de nous perdre, & laiſſent chaque jour,
Sur trop de confiance, endormir leur amour;

Digitized by Google

Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
Et laissent un champ libre à leur persévérance.
Un amour si tranquille excite mon courroux;
C'est aimer froidement que n'être point jaloux;
Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa flamme,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son ame,
Et, par de prompts transports, donne un signe éclata
De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend [1].
On s'applaudit alors de son inquiétude;
Et s'il nous fait par fois un traitement trop rude,
Le plaisir de le voir soumis à nos genoux
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, son désespoir d'avoir pu nous déplaire,
Sont un charme à calmer toute notre colère.

ORANTE.

Si, pour vous plaire, il faut beaucoup d'emportement,
Je sais qui vous pourroit donner contentement;
Et je connois des gens dans Paris plus de quatre,
Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.

CLIMENE.

Si, pour vous plaire, il faut n'être jamais jaloux,
Je sais certaines gens fort commodes pour vous;
Des hommes en amour d'une humeur si souffrante,
Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de trente.

ORANTE.

Enfin, par votre arrêt, vous devez déclarer
Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

Digitized by Google

(Orphiſe paroît dans le fond du théâtre, & voit Eraſte entre Orante & Climene.)

ERASTE.

Puiſqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,
Toutes deux à la fois je veux vous ſatisfaire;
Et pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,
Le jaloux aime plus, & l'autre aime bien mieux.

CLIMENE.

L'arrêt eſt plein d'eſprit; mais...

ERASTE.

Suffit. J'en ſuis quitte.
Après ce que j'ai dit, ſouffrez que je vous quitte.

SCÈNE V.

ORPHISE, ERASTE.

ERASTE *appercevant Orphiſe, & allant au-devant d'elle.*

QUE vous tardez, Madame, & que j'éprouve bien....

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un ſi doux entretien.
A tort vous m'accuſez d'être trop tard venue.
(Montrant Orante & Climene qui viennent de ſortir.)
Et vous avez de quoi vous paſſer de ma vue.

Digitized by Google

ERASTE.

Sans sujet contre moi voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir ?
Ah, de grace attendez !

ORPHISE.

Laissez-moi, je vous prie.
Et courez vous rejoindre à votre compagnie.

SCÈNE VI.

ERASTE *seul.*

CIEL, faut-il qu'aujourd'hui fâcheuses & fâcheux
Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux !
Mais allons sur ses pas malgré sa résistance,
Et faisons à ses yeux briller notre innocence.

SCÈNE VII.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

AH, Marquis, que l'on voit de fâcheux tous les jours
Venir de nos plaisirs interrompre le cours !
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse
Qu'un fat,.. C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

Digitized by Google

ERASTE.

Je cherche ici quelqu'un, & ne puis m'arrêter.

DORANTE.

Parbleu, chemin faisant, je te le veux conter.
Nous étions une troupe assez bien assortie,
Qui, pour courir un cerf, avions hier fait partie;
Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,
C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même,
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf, qu'un chacun nous disoit cerf dix-cors;
Mais moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête,
Fut qu'il n'étoit que cerf à sa seconde tête.
Nous avions, comme il faut, séparé nos relais,
Et déjeûnions en hâte, avec quelques œufs frais,
Lorsqu'un franc campagnard avec longue rapière,
Montant superbement sa jument poulinière,
Qu'il honoroit du nom de sa bonne jument,
S'en est venu nous faire un mauvais compliment,
Nous présentant aussi, pour surcroît de colère [1],
Un grand benêt de fils aussi sot que son père.
Il s'est dit grand chasseur, & nous a priés tous,
Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.
Dieu préserve, en chassant, toute sage personne
D'un porteur de huchet, qui mal-à-propos sonne;

Digitized by Google

De ces gens, qui, suivis de dix hourets galeux,
Disent, ma meute, & font les chasseurs merveilleux.
Sa demande reçue, & ses vertus prisées,
Nous avons tous été frapper à nos brisées.
A trois longueurs de trait, tayaut, voilà d'abord
Le cerf donné aux chiens *. J'appuie, & sonne fort.
Mon cerf débûche, & passe une assez longue plaine,
Et mes chiens après lui; mais si bien en haleine,
Qu'on les auroit couverts tous d'un seul juste au-corps.
Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
La vieille meute, & moi, je prends en diligence
Mon cheval alézan. Tu l'as vu?

ERASTE.

Non, je pense.

DORANTE.

Comment? C'est un cheval aussi bon qu'il est beau,
Et que, ces jours passés, j'achetai de Gaveau *.
Je te laisse à penser, si, sur cette matière,
Il voudroit me tromper, lui qui me considère;
Aussi je m'en contente; & jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval, ni meilleur, ni mieux fait.
Une tête de barbe, avec l'étoile nette,
L'encolure d'un cigne, effilée, & bien droite;
Point d'épaules non plus qu'un lièvre, courtjointé,
Et qui fait dans son port voir sa vivacité;

* Fameux marchand de chevaux.

Digitized by Google

Des pieds, morbleu, des pieds! Le rein double: à vrai dire,
J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire;
Et sur lui, quoiqu'aux yeux il montrât beau semblant,
Petit Jean de Gaveau ne montoit qu'en tremblant.
Une croupe, en largeur à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu sait! Bref, c'est une merveille,
Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi,
Au retour d'un cheval amené pour le Roi.
Je monte donc dessus, & ma joie étoit pleine,
De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine;
Je pousse, & je me trouve en un fort à l'écart,
A la queue[a] de nos chiens[10] moi seul avec Drécart*,
Une heure là-dedans notre cerf se fait battre.
J'appuie alors mes chiens, & fais le diable à quatre;
Enfin jamais chasseur ne se vit plus joyeux.
Je le relance seul, & tout alloit des mieux,
Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre;
Une part de mes chiens se sépare de l'autre;
Et je les vois, Marquis, comme tu peux penser,
Chasser tous avec crainte, & Finaut balancer;
Il se rabat soudain, dont j'eus l'ame ravie,
Il empaume la voie, &, moi je sonne & crie,
A Finaut, à Finaut; j'en revois à plaisir
Sur une taupinière, & re-sonne à loisir.
Quelques chiens revenoient à moi, quand, pour disgrace,
Le jeune cerf, Marquis, à mon campagnard passe.

* Fameux piqueur.

Mon étourdi se met à sonner comme il faut,
Et crie à pleine voix : tayaut, tayaut, tayaut.
Mes chiens me quittent tous, & vont à ma pécore;
J'y pousse, & j'en revois dans le chemin encore ;
Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jeté l'œil,
Que je connus le change & sentis un grand deuil.
J'ai beau lui faire voir toutes les différences,
Des pinces de mon cerf & de ses connoissances,
Il me soutient toujours, en chasseur ignorant,
Que c'est le cerf de meute, & par ce différend
Il donne tems aux chiens d'aller loin. J'en enrage ;
Et, pestant de bon cœur contre le personnage,
Je pousse mon cheval, & par haut & par bas,
Qui plioit des gaulis aussi gros que le bras :
Je ramène les chiens à ma première voie,
Qui vont, en me donnant une excessive joie,
Requerir notre cerf, comme s'ils l'eussent vu.
Ils le relancent ; mais, ce coup est-il prévu ?
A te dire le vrai, cher Marquis, il m'assomme ;
Notre cerf relancé va passer à notre homme,
Qui, croyant faire un coup de chasseur fort vanté,
D'un pistolet d'arçon qu'il avoit apporté,
Lui donne justement au milieu de la tête,
Et de fort loin me crie : ah, j'ai mis bas la bête !
A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu,
Pour courre un cerf ! Pour moi, venant dessus le lieu,
J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,
Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,

Digitized by Google

Et m'en ſuis revenu chez moi toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce ſot ignorant.

ERASTE.

Tu ne pouvois mieux faire, & ta prudence eſt rare :
C'eſt ainſi des fâcheux qu'il faut qu'on ſe ſépare.
Adieu.

DORANTE.

Quand tu voudras, nous irons quelque part,
Où nous ne craindrons point de chaſſeur campagnard.

ERASTE *ſeul.*

Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience.
Cherchons à m'excuſer avecque diligence.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

BALLET DU SECOND ACTE.

PREMIERE ENTRÉE.

Des joueurs de boule arrêtent Eraſte pour meſurer un coup ſur lequel ils ſont en diſpute. Il ſe défait d'eux avec peine, & leur laiſſe danſer un pas, compoſé de toutes les poſtures qui ſont ordinaires à ce jeu.

DEUXIÈME ENTRÉE.

De petits frondeurs le viennent interrompre, qui ſont chaſſés enſuite.

TROISIÈME ENTRÉE.

Des ſavetiers & des ſavetieres, leurs pères, & autres, ſont auſſi chaſſés à leur tour.

QUATRIÈME ENTRÉE.

Un jardinier danſe ſeul, & ſe retire pour faire place au troiſième acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

IL eſt vrai, d'un côté mes ſoins ont réuſſi,
Cet adorable objet enfin s'eſt adouci;
Mais d'un autre on m'accable, & les aſtres ſévères
Ont contre mon amour redoublé leurs colères.
Oui, Damis ſon tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppoſe au plus doux de mes vœux,
A ſon aimable niéce a défendu ma vûe,
Et veut d'un autre époux, la voir demain pourvue.
Orphiſe toutefois, malgré ſon déſaveu,
Daigne accorder ce ſoir une grace à mon feu;
Et j'ai fait conſentir l'eſprit de cette belle
A ſouffrir qu'en ſecret je la viſſe chez elle.
L'amour aime ſur-tout les ſecrettes faveurs.
Dans l'obſtacle qu'on force il trouve des douceurs;
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorſqu'il eſt défendu, devient grace ſuprême.
Je vais au rendez-vous; c'en eſt l'heure à-peu-près.
Puis je veux m'y trouver plutôt avant qu'après.

Digitized by Google

LA MONTAGNE.

Suivrai-je vos pas ?

ÉRASTE.

Non. Je craindrois que peut-être
A quelques yeux ſuſpects tu me fiſſes connoître.

LA MONTAGNE.

Mais...

ÉRASTE.

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE.

Je dois ſuivre vos loix:
Mais au moins ſi de loin...

ÉRASTE.

Te tairas-tu, vingt fois?
Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode,
De te rendre à toute heure un valet incommode?

SCÈNE II.

CARITIDÈS, ÉRASTE.

CARITIDÈS [11].

MONSIEUR, le tems répugne à l'honneur de vous voir,
Le matin eſt plus propre à rendre un tel devoir.
Mais de vous rencontrer il n'eſt pas bien facile,
Car vous dormez toujours, ou vous êtes en ville:

Digitized by Google

Au moins Meſſieurs vos gens me l'aſſurent ainſi ;
Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.
Encor eſt-ce un grand heur dont le deſtin m'honore ;
Car, deux momens plus tard, je vous manquois encore.

ÉRASTE.

Monſieur, ſouhaitez-vous quelque choſe de moi ?

CARITIDÈS.

Je m'acquitte, Monſieur, de ce que je vous doi ;
Et vous viens.... Excuſez l'audace qui m'inſpire,
Si....

ÉRASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire ?

CARITIDÈS.

Comme le rang, l'eſprit, la généroſité,
Que chacun vante en vous....

ÉRASTE.

Oui, je ſuis fort vanté.
Paſſons, Monſieur.

CARITIDÈS.

Monſieur, c'eſt une peine extrême
Lorſqu'il faut à quelqu'un ſe produire ſoi-même ;
Et toujours près des grands on doit être introduit
Par des gens qui de nous faſſent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée avecque poids débite
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.

Digitized by Google

Pour moi, j'aurois voulu que des gens bien instruits
Vous eussent pu, Monsieur, dire ce que je suis.

ÉRASTE.

Je vois assez, Monsieur, ce que vous pouvez être,
Et votre seul abord le peut faire connoître.

CARITIDÈS.

Oui, je suis un savant charmé de vos vertus,
Non pas de ces savans dont le nom n'est qu'en *us*,
Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine,
Ceux qu'on habille en grec, ont bien meilleure mine;
Et pour en avoir un qui se termine en *ès*,
Je me fais appeler Monsieur Caritidès.

ÉRASTE.

Monsieur Caritidès soit. Qu'avez-vous à dire?

CARITIDÈS.

C'est un placet, Monsieur, que je voudrois vous lire,
Et que, dans la posture où vous met votre emploi,
J'ose vous conjurer de présenter au Roi.

ÉRASTE.

Hé, Monsieur, vous pouvez le présenter vous-même.

CARITIDÈS.

Il est vrai que le Roi fait cette grace extrême [12];
Mais par ce même excès de ses rares bontés,
Tant de méchans placets, Monsieur, sont présentés,
Qu'ils étouffent les bons; & l'espoir où je fonde,
Est qu'on donne le mien, quand le Prince est sans monde.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Hé bien, vous le pouvez, & prendre votre tems.

CARITIDÈS.

Ah, Monsieur, les huissiers sont de terribles gens!
Ils traitent les savans de faquins à nazardes,
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer [13],
Pour jamais de la cour me feroient retirer,
Si je n'avois conçu l'espérance certaine,
Qu'auprès de notre Roi vous serez mon Mécène.
Oui, votre crédit m'est un moyen assuré...

ÉRASTE.

Hé bien, donnez-moi donc, je le présenterai.

CARITIDÈS.

Le voici. Mais au moins oyez-en la lecture.

ÉRASTE.

Non....

CARITIDÈS.

C'est pour être instruit, Monsieur, je vous conjure.

PLACET AU ROI.

SIRE,

Votre très-humble, très-obéissant, très-fidèle & très-savant sujet & serviteur, Caritidès, François de nation, Grec de profession, ayant considéré les grands & notables abus qui se commettent aux inscriptions

Digitized by Google

des enſeignes des maiſons, boutiques, cabarets, jeux de boule, & autres lieux de votre bonne ville de Paris, en ce que certains ignorans, compoſiteurs deſdites inſcriptions, renverſent, par une barbare, pernicieuſe & déteſtable orthographe, toute ſorte de ſens & de raiſon, ſans aucun égard d'étymologie, analogie, énergie, ni allégorie quelconque, au grand ſcandale de la république des lettres, & de la nation françoiſe, qui ſe décrie & ſe déshonore par leſdits abus & fautes groſſières envers les étrangers, notamment envers les Allemands, curieux lecteurs & ſpectateurs deſdites inſcriptions;

ÉRASTE.

Ce placet eſt fort long, & pourroit bien fâcher....

CARITIDÈS.

Ah, Monſieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

(*Il continue.*)

Supplie humblement VOTRE MAJESTÉ, *de créer, pour le bien de ſon état, & la gloire de ſon empire, une charge de contrôleur, intendant, correcteur, réviſeur, & reſtaurateur général deſdites inſcriptions, & d'icelle honorer le ſuppliant, tant en conſidération de ſon rare & éminent ſavoir, que des grands & ſignalés ſervices qu'il a rendus à l'état & à* VOTRE MAJESTÉ, *en faiſant l'anagramme de* VOTRE DITE MAJESTÉ, *en François, Latin, Grec, Hébreu, Syriaque, Chaldéen, Arabe....*

Digitized by Google

ÉRASTE *l'interrompant.*

Fort bien. Donnez-le vîte, & faites la retraite[k] :
Il ſera vu du Roi ; c'eſt une affaire faite.

CARITIDÈS.

Hélas! Monſieur, c'eſt tout que montrer mon placet.
Si le Roi le peut voir, je ſuis ſûr de mon fait ;
Car, comme ſa juſtice en toute choſe eſt grande,
Il ne pourra jamais refuſer ma demande.
Au reſte, pour porter au ciel votre renom,
Donnez-moi par écrit votre nom & ſurnom,
J'en veux faire un poëme en forme d'acroſtiche,
Dans les deux bouts du vers & dans chaque hémiſtiche.

ÉRASTE.

Oui, vous l'aurez demain, Monſieur Caritidès.
(*ſeul.*)
Ma foi, de tels ſavans ſont des ânes bien faits.
J'aurois dans d'autres tems bien ri de ſa ſottiſe.

SCENE III.

ORMIN, ÉRASTE.

ORMIN[14].

BIEN qu'une grande affaire en ce lieu me conduiſe,
J'ai voulu qu'il ſortît avant que vous parler[l].

ÉRASTE.

Fort bien. Mais dépêchons ; car je veux m'en aller.

Digitized by Google

ORMIN.

Je me doute à-peu-prés que l'homme qui vous quitte
Vous a fort ennuyé, Monſieur, par ſa viſite.
C'eſt un vieux importun, qui n'a pas l'eſprit ſain,
Et pour qui j'ai toujours quelque défaite en main.
Au mail, au luxembourg & dans les tuileries,
Il fatigue le monde avec ſes rêveries.
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
De tous ces ſavantas qui ne ſont bons à rien.
Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,
Puiſque je viens, Monſieur, faire votre fortune.

ÉRASTE *bas à part.*

Voici quelque ſouffleur, de ces gens qui n'ont rien,
Et nous viennent toujours promettre tant de bien.

(*haut.*)

Vous avez fait, Monſieur, cette bénite pierre
Qui peut ſeule enrichir tous les Rois de la terre?

ORMIN.

La plaiſante penſée, hélas, où vous voilà!
Dieu me garde, Monſieur, d'être de ces fous-là!
Je ne me repais point de viſions frivoles,
Et je vous porte ici les ſolides paroles
D'un avis que par vous je veux donner au Roi,
Et que tout cacheté je conſerve ſur moi.
Non de ces ſots projets, de ces chimères vaines,
Dont les ſurintendans ont les oreilles pleines:

Digitized by Google

Non de ces gueux d'avis, dont les prétentions
Ne parlent que de vingt ou de trente millions;
Mais un, qui, tous les ans, à ſi peu qu'on le monte,
En peut donner au Roi quatre cens de bon compte,
Avec facilité, ſans riſque, ni ſoupçon,
Et ſans fouler le peuple en aucune façon;
Enfin c'eſt un avis d'un gain inconcevable,
Et que du premier mot on trouvera faiſable.
Oui, pourvu que par vous je puiſſe être pouſſé....

ÉRASTE.

Soit; nous en parlerons. Je ſuis un peu preſſé.

ORMIN.

Si vous me promettiez de garder le ſilence,
Je vous découvrirois cet avis d'importance.

ÉRASTE.

Non, non, je ne veux point ſavoir votre ſecret.

ORMIN.

Monſieur, pour le trahir, je vous crois trop diſcret,
Et veux avec franchiſe en deux mots vous l'apprendre.
Il faut voir ſi quelqu'un ne peut point nous entendre.

(*Après avoir regardé ſi perſonne ne l'écoute, il s'approche de l'oreille d'Eraſte.*)

Cet avis merveilleux dont je ſuis l'inventeur,
Eſt que....

ÉRASTE.

D'un peu plus loin, & pour cauſe, Monſieur.

Digitized by Google

ORMIN.

Vous voyez le grand gain, ſans qu'il faille le dire,
Que de ſes ports de mer le Roi tous les ans tire.
Or l'avis, dont encor nul ne s'eſt aviſé,
Eſt qu'il faut de la France, & c'eſt un coup aiſé,
En fameux ports de mer, mettre toutes les côtes.
Ce ſeroit pour monter à des ſommes très-hautes,
Et ſi....

ÉRASTE.

L'avis eſt bon, & plaira fort au Roi.
Adieu. Nous nous verrons.

ORMIN.

Au moins appuyez-moi
Pour en avoir ouvert les premières paroles.

ÉRASTE.

Oui, oui.

ORMIN.

Si vous vouliez me prêter deux piſtoles,
Que vous reprendriez ſur le droit de l'avis,
Monſieur....

ÉRASTE.

(*Il donne deux louis à Ormin.*) (*ſeul.*)

Oui, volontiers. Plût à Dieu qu'à ce prix
De tous les importuns je puſſe me voir quitte!
Voyez quel contre-tems prend ici leur viſite.

Digitized by Google

Je penſe qu'à la fin je pourrai bien ſortir.
Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir[o] ?

SCÈNE IV.

FILINTE, ÉRASTE.

FILINTE [15].

MARQUIS, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.

ÉRASTE.

Quoi ?

FILINTE.

Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

ÉRASTE.

A moi ?

FILINTE.

Que te ſert-il de le diſſimuler ?
Je ſais de bonne part qu'on t'a fait appeler ;
Et, comme ton ami, quoi qu'il en réuſſiſſe [p],
Je te viens contre tous faire offre de ſervice.

ÉRASTE.

Je te ſuis obligé ; mais crois que tu me fais....

FILINTE.

Tu ne l'avoueras pas ; mais tu ſors ſans valets.
Demeure dans la ville, ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

Digitized by Google

ÉRASTE *à part.*

Ah, j'enrage!

FILINTE.

A quoi bon de te cacher de moi?

ÉRASTE.

Je te jure, Marquis, qu'on s'eſt moqué de toi.

FILINTE.

En vain tu t'en défends.

ÉRASTE.

Que le ciel me foudroie,
Si d'aucun démêlé...

FILINTE.

Tu penſes qu'on te croie?

ÉRASTE.

Hé, mon Dieu, je te dis, & ne déguiſe point
Que!...

FILINTE.

Ne me crois pas dupe, & crédule à ce point.

ÉRASTE.

Veux-tu m'obliger?

FILINTE.

Non.

ÉRASTE.

Laiſſe-moi, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, Marquis.

ÉRASTE.

Une galanterie.

Digitized by Google

En certain lieu, ce soir...

FILINTE.

Je ne te quitte pas.
En quel lieu que ce soit, je veux suivre tes pas.

ÉRASTE.

Parbleu, puisque tu veux que j'aie une querelle,
Je consens à l'avoir pour contenter ton zèle;
Ce sera contre toi, qui me fais enrager,
Et dont je ne me puis par douceur dégager.

FILINTE.

C'est fort mal d'un ami recevoir le service:
Mais puisque je vous rends un si mauvais office,
Adieu. Vuidez sans moi tout ce que vous aurez.

ÉRASTE.

Vous serez mon ami quand vous me quitterez.

(*seul.*)

Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée!
Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

Digitized by Google

SCÈNE V.

DAMIS, L'ÉPINE, ÉRASTE, LA RIVIÈRE & *ſes Compagnons.*

DAMIS *à part.*

QUOI, malgré moi le traître eſpère l'obtenir ?
Ah, mon juſte courroux le ſaura prévenir !

ÉRASTE *à part.*

J'entrevois-là quelqu'un ſur la porte d'Orphiſe.
Quoi, toujours quelque obſtacle aux feux qu'elle autoriſe !

DAMIS *à l'Épine.*

Oui, j'ai ſu que ma nièce, en dépit de mes ſoins,
Doit voir ce ſoir chez elle Éraſte ſans témoins.

LA RIVIÈRE *à ſes compagnons.*

Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître ?
Approchons doucement, ſans nous faire connoître.

DAMIS *à l'Épine.*

Mais avant qu'il ait lieu d'achever ſon deſſein,
Il faut de mille coups percer ſon traître ſein.
Va-t-en faire venir ceux que je viens de dire
Pour les mettre en embûche aux lieux que je deſire,
Afin qu'au nom d'Éraſte on ſoit prêt à venger
Mon honneur que ſes feux ont l'orgueil d'outrager,

Digitized by Google

A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,
Et noyer dans ſon ſang ſa flamme criminelle.

LA RIVIÈRE *attaquant Damis avec ſes compagnons.*

Avant qu'à tes fureurs on puiſſe l'immoler,
Traître, tu trouveras en nous à qui parler.

ERASTE.

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me preſſe
De ſecourir ici l'oncle de ma maîtreſſe.

(*à Damis.*)

Je ſuis à vous, Monſieur.

(*Il met l'épée à la main contre la Rivière & ſes compagnons, qu'il met en fuite.*)

DAMIS.

O ciel! par quel ſecours,
D'un trépas aſſuré, vois-je ſauver mes jours?
A qui ſuis-je obligé d'un ſi rare ſervice?

ERASTE *revenant.*

Je n'ai fait, vous ſervant [a], qu'un acte de juſtice.

DAMIS.

Ciel, puis-je à mon oreille ajouter quelque foi?
Eſt-ce la main d'Eraſte?...

ERASTE.

Oui, oui, Monſieur, c'eſt moi.
Trop heureux que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine.

Digitized by Google

DAMIS.

Quoi ! celui dont j'avois réſolu le trépas,
Eſt celui qui pour moi vient d'employer ſon bras ?
Ah ! c'en eſt trop ; mon cœur eſt contraint de ſe rendre,
Et, quoi que votre amour ce ſoir ait pu prétendre,
Ce trait ſi ſurprenant de généroſité,
Doit étouffer en moi toute animoſité.
Je rougis de ma faute, & blâme mon caprice.
Ma haine trop long-temps vous a fait injuſtice ;
Et, pour la condamner par un éclat fameux [x],
Je vous joins dès ce ſoir à l'objet de vos vœux.

SCÈNE VI.

ORPHISE, DAMIS, ERASTE.

ORPHISE *ſortant de chez elle avec un flambeau.*

MONSIEUR, quelle aventure a d'un trouble effroyable..

DAMIS.

Ma nièce, elle n'a rien que de très-agréable,
Puiſqu'après tant de vœux que j'ai blâmés en vous,
C'eſt elle qui vous donne Eraſte pour époux.
Son bras a repouſſé le trépas que j'évite,
Et je veux envers lui que votre main m'acquitte.

ORPHISE.

Si c'eſt pour lui payer ce que vous lui devez,
J'y conſens, devant tout aux jours qu'il a ſauvés [y].

Digitized by Google

ÉRASTE.

Mon cœur eſt ſi ſurpris d'une telle merveille,
Qu'en ce raviſſement je doute ſi je veille.

DAMIS.

Célébrons l'heureux ſort dont vous allez jouir,
Et que nos violons viennent nous réjouir.

(*On frappe à la porte de Damis*)

ÉRASTE.

Qui frappe-là ſi fort?

SCÈNE DERNIÈRE.

DAMIS, ORPHISE, ÉRASTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MONSIEUR, ce ſont des maſques,
Qui portent des crins-crins[16], & des tambours de baſques.

(*Les maſques entrent qui occupent toute la place.*)

ÉRASTE.

Quoi, toujours des fâcheux? Holà, Suiſſes, ici.
Qu'on me faſſe ſortir ces gredins que voici.

Digitized by Google

BALLET DU TROISIÈME ACTE.

PREMIERE ENTRÉE.

DEUX Suiſſes avec des hallebardes chaſſent tous les Maſques fâcheux, & ſe retirent enſuite pour laiſſer danſer.

DERNIERE ENTRÉE.

Quatre bergers & une bergère ferment le divertiſſement.

FIN.

Digitized by Google

REMARQUES GRAMMATICALES

SUR LES FACHEUX.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

[a] » *QUI de rien veulent fort vous connoître*, ne se » diroit pas aujourd'hui.

[b] » *Devers la fin*, on diroit aujourd'hui *vers la fin*.

[c] » *Mais, comme si c'en eût été trop bon marché*, » l'hémistiche est ici fort irrégulier.

[d] » *Me la donnant plus sèche*, ne se dit plus, au » moins dans ce sens.

SCENE V.

[e] » *Comme à de mes amis*, il faudroit *comme à un* » *de mes amis*.

[f] » *Dessus moi*, on diroit aujourd'hui *sur moi*.

SCENE VI.

[g] » *Jusques aux complaisances de*... Il faudroit » *jusqu'à la complaisance*.

Digitized by Google

SCENE VIII.

h » *A maltraiter*, il faudroit *pour maltraiter*.

i » *En des lieux*, tout seul, ne peut pas se dire.

k » *Une main contre qui l'on enrage*, quelques-uns » ont désapprouvé cette expression.

l « *Et j'ai,.. rentré*, la plupart auroient voulu » *je suis rentré*.

m « *Tenir ces paroles*, pour *tenir ce discours*, est » impropre.

n » *A vos plaintes*, il faut *de vos plaintes*.

o « *J'aurai pour vous respect jusques au monument*, » on doit dire *avoir du respect*; & *jusqu'au monu-* » *ment*, pour *jusqu'au tombeau*, ne se dit plus.

SCENE X.

p » *Je te fais la prière*, tout court, ne peut pas » se dire.

q » *A l'heure*, pour *tout-à-l'heure*, ne se dit pas.

Digitized by Google

ACTE II

SCENE I.

a » *Retourné*, il faut dire revenu.

SCENE II.

b » *Ma flamme divertie*, ne se dit plus en ce sens.

c » *Fallant*, ne se dit plus.

SCENE III.

d » *Animales*, ne se dit pas au féminin.

e » *Où je la vois se plaire*, plusieurs ont blâmé » cet *où*, pour dire *auquel*.

SCENE IV.

f » *Je pense mes raisons*, ne se diroit guère au- » jourd'hui.

g » *Du respect davantage*, ne se dit pas.

h » *Nuls emportemens*, *nul* n'a point de pluriel.

i » *De celle qu'il prétend*, a paru mauvais.

SCENE VII.

k » *Sans qu'aux marques j'arrête*, il faudroit *je* » *m'arrête*.

l » *Pour surcroît de colère*, a paru mal exprimé.

m » *Donné aux chiens*, on a remarqué cet *hiatus*.

Digitized by Google

n » *A la queue de nos chiens*, même remarque.

o » *Et ſentis un grand deuil*, ne ſe dit pas.

ACTE III.

SCENE II.

a » *Leurs colères*, ne ſe dit pas au pluriel.

SCENE II.

b » *Le temps répugne*, ne ſe diroit pas aujourd'hui.

c » *Rien ſi commun*, pluſieurs auroient voulu *de*.

d » *Dans la poſture*, on ne le diroit pas aujourd'hui, quoiqu'on diſe encore *en bonne poſture*, mais cette expreſſion eſt priſe proverbialement.

e » *Où je fonde*, il faudroit *où je me fonde*.

f » *Eſt ſans monde*, pour rimer au vers précédent, ne ſe dit pas.

g » *Vous le pouvez, & prendre votre temps*, il faudroit un verbe qui amenât l'infinitif *prendre*, par exemple, *& vous devez prendre*.

h » *Et je n'en puis venir*, le relatif eſt irrégulier n'ayant pas ſon co-relatif.

i » *Oïez*, ce temps du verbe *ouïr* n'eſt plus d'uſage.

k » *Et faites la retraite*, on ne doit point mettre

Digitized by Google

» d'article quand la phraſe ſignifie *ſe retirer par* » *extenſion de la retraite militaire.*

Scene III.

l » *J'ai voulu qu'il ſortît avant que vous parler*, il » y a ici équivoque grammaticale.

m » *Savantas*, on dit *ſavantaſſe-*

n » *Je ne crains pas que je vous importune*, il » faudroit l'infinitif après la première perſonne.

o » *Divertir*, pour *détourner*, eſt vieux.

Scene IV.

p » *Quoiqu'il en réuſſiſſe*, eſt vieux, pour dire » *quoi qu'il en arrive.*

q » *A quoi bon de te cacher*, *de* eſt de trop.

r » *En quel lieu que ce ſoit*, il faut *en quelque lieu.*

s » *Tout ce que vous aurez*, ne ſignifie pas *toutes* » *les querelles que vous aurez.*

Scene V.

t » *En embûche*, ne peut pas ſe dire pour *en em-* » *buſcade.*

u » *Vous ſervant*, il faudroit *en*, puiſqu'il eſt » gérondif.

x » *Par un éclat fameux*, pluſieurs ont trouvé » *fameux* impropre.

Digitized by Google

SCENE VI.

7 » *Devant tout aux jours qu'il a ſauvés*, pour » dire *à celui dont il a ſauvé les jours*, a paru un » tour forcé.

Digitized by Google

OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR
SUR LES FACHEUX.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

ON voit avec peine que dans cette ſcène admirable, Eraſte n'ait pas un interlocuteur plus important que *la Montagne*, ſon valet. Les choſes qu'il lui dit ſur tous les fâcheux qu'il a déjà rencontrés, ne ſont guère de l'eſpèce de celles dont on cauſe avec ſon domeſtique.

Le ridicule ſi bien peint dans cette ſcène, de ces étourdis qui, parlant plus haut que les acteurs, ſe donnoient eux-mêmes en ſpectacle & ſe levoient indécemment avant le dénouement, a ſubſiſté longtems encore après Molière, malgré la vigoureuſe leçon qu'il leur avoit faite. Il a fallu qu'on ſupprimât les bancs placés ſur nos théâtres pour voir diſparoître ce ridicule, tant il étoit national & conſéquemment ſuſceptible de ſe reproduire. Les ſinges de l'*homme à grands canons, & de ſon large dos morguant les ſpectateurs*, n'ont plus que les tréteaux de la province pour y copier fidélement toutes ces extravagances.

Digitized by Google

On peut remarquer encore dans cette première ſcène imitée d'Horace, que du tems de Molière nos importans chargeoient même les devants de leurs voitures de laquais.

Lorſqu'un carroſſe fait de ſuperbe manière,
Et comblé de laquais & devant & derrière, &c.

Molière, dès cette première ſcène, jette habilement les fils de la petite intrigue à laquelle il a l'art de lier tous les caractères qu'il doit faire paroître. Un rendez-vous avec Orphiſe qu'Eraſte ne peut plus voir chez elle, rend la rencontre de tous les fâcheux extrêmement piquante.

SCENE V.

C'eſt dans cette ſcène que Molière peint avec grace & gaîment les prétentions de ces amateurs, qui, ſe croyant par état fort au-deſſus des artiſtes, ſe piquent cependant d'égaler leurs talens; autre vice qui appartient trop à la légereté & à la préſomption du caractère national, pour que le ridicule théâtral en ait pu triompher entiérement. Nous avons encore nos *Liſandres*.

Nous ne devons pas oublier de remarquer dans cette ſcène que la réputation de *Lulli* étoit déjà établie, puiſque c'eſt à lui que va s'adreſſer l'amateur pour *faire des parties* à ſa courante.

. . . . . *Adieu, Baptiſte le très-cher*
N'a point vu ma courante, & je vais le chercher.

Digitized by Google

SCENE VIII.

[3] *Allez, il vous sied mal de railler ma douleur,*
Et d'abuser ingrate, à maltraiter un cœur,
Du foible que pour vous vous savez qu'a mon ame.

Les remarques Grammaticales qui enrichissent cette édition, n'ont rien dit de l'imitation qu'a faite Molière de ces vers dans la scène 5e du 4e acte du *Tartuffe.*

SCENE X.

[4] Molière, dans cette scène, seconde le projet de son maître d'abolir les duels. Il est vrai qu'il n'est point allé jusqu'à rendre *Eraste* insensible à une injure qu'il auroit reçue personnellement; mais il lui fait rejeter avec fermeté la proposition d'aller de sens-froid venger l'outrage d'un autre. On ne peut s'étonner assez que la barbarie des duels ait été jusqu'à l'excès de charger cavalièrement son ami de sa défense.

Il n'est apparemment du ressort d'aucun ouvrage de détruire certaines opinions, puisque malgré la sublime lettre 57e de *la Nouvelle Héloïse*, nous comptons encore le duel parmi les maladies de l'esprit françois.

Louis XIV dut voir avec plaisir l'éloge que fait de lui Molière dans cette scène, cet éloge étoit fondé sur la vérité, & ce sont les seuls qui soient dignes de rester dans la mémoire des hommes. La louange

Digitized by Google

de Molière étoit bien plus naturelle que celle de Pelisson dans le prologue de cet ouvrage, lorsqu'il dit:

Ces thermes marcheront, & si Louis l'ordonne
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodône.

ACTE II.

Scene I.

[5] L'édition de 1682 marque dans cette scène quatre vers à retrancher, ils commencent par *Le tonnerre & la pluie*, &c.

Scene II.

[6] *Et par un six de cœur je me suis vu capot.*

Les six entroient alors dans le jeu de piquet. Ce vers n'en est pas la seule preuve, on la trouve encore dans la sixième des bas carreaux qu'étale *Saint-Bouvain* à *Alcippe* qui en avoit écarté le roi & la dame.

[7] *C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du sort.* Ce vers est dans la bouche de tous les joueurs. Les bonnes pièces de Molière sont pleines de ces vers qui ont fait proverbe ou maxime, il lui étoit même réservé d'en faire dans ses ouvrages en prose, comme on le voit dans les Précieuses. *Les gens de qualité savent tout sans avoir rien appris*, &c. Quelques personnes souhaiteroient que ces traits fussent aussi l'objet de nos remarques, mais le choix en seroit très-long & très-difficile à fixer. Leur nombre se multiplie en raison de la mémoire des particuliers, de l'habitude où ils sont de citer, & du goût

Digitized by Google

plus ou moins fort qu'ils ont pour les ouvrages de Molière. Il en eſt ainſi des vers de *Lafontaine* qui reviennent ſans ceſſe dans les converſations. Ces deux auteurs, également inimitables, ſont le plus fréquemment cités, parce qu'ils ont fait un plus grand nombre de vers naturels, faciles, & pleins de ſens.

SCENE III.

[8] *Ah! il faut modérer*, &c. Il y a peu d'exemples de cette négligence chez Molière. Il l'eût aiſément évitée, en diſant, *il faut bien modérer*, &c.

SCENE VII.

[9] . . . . . *Voilà d'abord*,
Le cerf donné aux chiens . . . .

On pardonnera cet hiatus à Molière, lorſqu'on ſe ſouviendra que Racine, dans ſes *Plaideurs*, s'en eſt permis d'eux. Voyez act. 3. ſc. 3. *Je ſuois ſang & eau. Tant y a qu'il n'eſt rien*, &c.

[10] *A la queue de nos chiens.*

Autre hiatus pardonnable dans des détails de l'eſpèce de celui-ci, où tous les mots, toutes les tournures ſont données & ne peuvent admettre d'équivalens.

Cher Ménage & cher du Rinci,
Je ſuis à Fontenay-aux-Roſes, dit Scarron.

Corneille avoit dit dans le *Menteur*:

Dans tout le pré-aux-Clers, &c.

On trouve deux hiatus dans ce vers de Virgile,

Ter ſunt conati-imponere Pelio-Oſſam.

Digitized by Google

M. Cl.... a obſervé avec beaucoup de goût que ces deux offenſes aux règles de la verſification latine ſont dans le vers *une licence de toute beauté*, *un chef-d'œuvre d'harmonie imitative*, puiſqu'elles peignent les efforts des géants. Nous ſommes de bonne foi, nous n'avons pas une excuſe auſſi heureuſe pour le double hiatus de Molière.

ACTE III.

SCENE II.

"C'EST cette ſcène que Molière avoit donnée à faire à ſon ami Chapelle, en lui en fourniſſant le canevas, & que ce bel-eſprit manqua tout-à-fait au point que Molière, un peu bleſſé de ne pas le voir s'oppoſer vivement à l'opinion qui ſe répandoit ſur la communauté de leurs travaux, le menaçoit ſouvent de faire imprimer l'informe eſſai qu'il lui avoit apporté.

"Il y avoit cinq mois que le Cardinal Mazarin étoit mort, & Louis XIV avoit pris les rênes de ſon Empire en homme plus digne de le gouverner qu'on ne l'avoit imaginé juſques-là. Avec quel art Molière le loue ici de cet eſprit de juſtice qui lui fit recevoir, dans les commencemens de ſon adminiſtration, tous les placets que ſes ſujets avoient à lui préſenter! C'étoit encourager ce Prince au bien qu'il méditoit, c'étoit s'aſſurer à lui-même la protection dont ſa critique utile devoit avoir beſoin.

Rotrou

Digitized by Google

Rotrou avoit dit noblement dans une de ſes plus foibles pièces, que Louis XIV avoit pu voir dans ſa jeuneſſe :

Si les Rois ſont des Dieux, leur palais eſt un temple
Où pour tous il eſt juſte & libre de prier,
Et dont jamais l'accès ne ſe doit dénier.

D. Bernard de Cabrere, 1647.

13 L'édition de 1682 nous apprend que dans cette ſcène 2e on retranchoit d'abord quatre vers commençans par *Les mauvais traitemens*, &c. & plus bas quatre autres commençant par *Hélas*, *Monſieur*, *c'eſt tout*, &c.

Il eſt aiſé de s'appercevoir que cette ſcène a produit dans la pièce *du Mercure galant* celle des billets d'enterremens.

SCÈNE III.

14 Molière, par le moyen du nouveau caractère d'*Ormin*, amène avec adreſſe ſur la ſcène M. Fouquet lui-même; & l'à-propos *de ces ſots projets*, *de ces chimères vaines*, *dont les Sur-Intendans ont les oreilles pleines*, dut faire un grand plaiſir au Sur-Intendant, qui, par une fête ſuperbe qu'il donnoit à ſon maître, aſpiroit à remplacer auprès de lui le miniſtre qu'il avoit perdu.

SCÈNE IV.

15 Molière revient encore ici au plus grand des défauts, qui, de ſon tems, bleſſoient la ſociété. L'Édit de Henri IV, en 1602, contre les duels, celui de

Digitized by Google

Louis XIII, en 1613, dans lequel il avoit proteſté qu'il ne feroit aucune grace, celui de la minorité de Louis XIV, en 1643, n'avoient pu modérer la férocité de s'égorger pour des intérêts très-légers, & même pour ceux d'un autre : Molière eſſaya ici l'empire du ridicule contre cette barbarie, qu'on appelle courage & bravoure, par le plus grand abus des mots. Il nous ſemble qu'on ſe bat moins pour la querelle d'autrui.

SCÈNE DERNIÈRE.

16 *Qui portent des crins-crins*, &c.

Nous dirons ici, en faveur des ſeuls étrangers, que ce mot ne ſe trouve point dans les Dictionnaires de la langue. Ménage, dans ſes Étymologies, le rapporte en citant le vers de Molière. Il dit que c'eſt une onomatopée, c'eſt-à-dire, un ſon imitatif de la choſe dont on parle.

On a déjà remarqué dans l'avertiſſement, que la précipitation avec laquelle cette comédie fut faite, avoit rendu Molière peu difficile ſur le dénouement. Il créa toujours & jamais il ne corrigea.

NOUVELLES OBSERVATIONS. (*a*)

(*a*) Acte II, Scène VII. *Le cerf donné aux chiens.* A l'occaſion de cet *hyatus*, on voudroit que j'euſſe cité auſſi celui de La Fontaine, dans la Fable du Loup plaidant contre le Renard devant le Singe.

Le Juge prétendoit qu'à tort & à travers, &c.

Voyez auſſi Scarron, dans ſa pièce de vers intitulée *Galanterie ;*

L'eau vous en viendra à la bouche.

Digitized by Google

L'ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
SUR L'ÉCOLE DES FEMMES.

CETTE comédie en vers & en cinq actes fut représentée à Paris sur le théâtre du Palais Royal, le 26 Décembre 1662.

On disoit de la *satyre des Femmes* de Despréaux, dont le Libraire avoit tiré plus de deux mille écus, qu'elle avoit encore eu moins d'acheteurs que de censeurs. Il en fut presque de même de l'*École des Femmes*.

Le Public y courut en foule, mais les critiques abondoient de tous côtés. Les prudes, les précieuses, les petits marquis, les auteurs, les époux mécontens, peuple immense à Paris; Molière les vit tous s'élever contre lui.

Le *Corbillon*, la *Tarte à la crême*, le *petit Chat mort*, les *Enfans par l'oreille*, le *Potage* & cet obscène *Le* qui se termine par le ruban pris à Agnès, tout cela fut tourné de cent façons, répété mille fois, hué, chansonné, brocardé, & tout cela n'empêcha point que la comédie n'eût le plus grand succès à la Ville & à la Cour.

Digitized by Google

Il ne falloit pas moins que ce chef-d'œuvre du Plaute François, pour tirer tous les esprits de la frénétique & puérile admiration dans laquelle ils étoient tombés depuis près d'un an, pour un nouveau *Scaramouche* arrivé d'Italie, & qui leur rendoit très-piquant un mêlange informe & bizarre de scènes italiennes & françoises non écrites, & telles qu'on a le courage d'en offrir encore de nos jours.

Le but moral de l'*École des Femmes* est évidemment d'effrayer ces hommes injustes & insoutenables, qui, dans un âge peu fait pour l'amour, avec des dehors repoussans, avec une humeur sévère & rebutante, osent vouloir s'asservir & la jeunesse, & l'innocence & la beauté. La sottise du personnage dont ils se chargent, l'inutile singularité des précautions qu'ils croient devoir employer, la facilité avec laquelle ils deviennent les dupes de leurs propres machines, tout cela est si commun dans le cours ordinaire des choses, & si digne de la risée publique, que Molière ne pouvoit choisir un sujet plus heureux.

Qu'importe que *Straparole*, *Bocace*, d'*Ouville*, ou *Scarron*, aient fourni à Molière quelques idées pour la construction de sa fable. Ne seroit-il permis qu'aux seuls auteurs tragiques de s'emparer de tout ce qui peut embellir leurs ouvrages, & de

Digitized by Google

ſe faire honneur de mettre à contribution tous les auteurs & tous les faits ?

Le reproche qu'on faiſoit à Molière, & qui paroiſſoit le mieux fondé, c'eſt que toute ſon intrigue ne comportant que des récits d'Horace à Arnolphe, & d'Agnès à M. de la Souche, elle étoit vuide d'action. Mais ſi ces récits, toujours intéreſſans de part & d'autre, occupoient toujours le ſpectateur & le conduiſoient au dénouement avec le plaiſir le plus vif, que pourroit faire de plus ce qu'on appelle action ? Le développement ſucceſſif du caractère original & naïf de l'innocente Agnès (1). La confiance légère mais aimable d'Horace, les étonnemens d'Arnolphe, toujours averti, & ſes efforts toujours vains pour ſe conſerver ſa proie qui lui échappe enfin dans une cataſtrophe, dont les incidens ſont ſuffiſamment ménagés & prévus, & où il ne faut que le retranchement aiſé de quelques vers pour la rendre parfaite : tout cela, dis-je, n'équivaut-il pas au mouvement théâtral le plus vif ? L'étonnante rapidité des quatre premiers actes des *Horaces*, a-t-elle un autre fondement que des récits ?

Un particulier, encore inconnu dans les lettres,

(1) La Demoiſelle *Debrie* ayant cédé ſon rôle d'Agnès à une jeune Actrice, fut obligée de le reprendre, quoiqu'elle eût 60 ans.

Digitized by Google

osa presque lui seul opposer une digue au torrent des mauvaises critiques qu'on faisoit de l'*École des Femmes*. Son ouvrage, qui a pour titre la *Guerre Comique*, répond assez sagement à toutes les objections que répandoient l'ignorance & l'envie. Voici ce qu'il dit, pages 28 & 29, sur le défaut d'action tant reproché.

Quand un auteur ne peut pas rendre un incident plus agréable aux yeux du spectateur qu'à son imagination, il faut en faire le récit. Les incidens de cette comédie seroient ridicules sur le théâtre ; mais on est charmé de les apprendre de la bouche d'Horace. & de voir l'inquiétude où il met le sieur de la Souche. Pourriez-vous souffrir qu'on fît paroître l'armoire ? Cette nouveauté produiroit un plaisant effet ! Arnolphe se promeneroit à grands pas, il frapperoit sur la table, on entendroit crier le petit chien, & on admireroit sans doute le débris des vases d'Agnès. L'escalade nocturne seroit encore une bonne chose : on riroit assurément lorsqu'Alain & Georgette assommeroient une échelle à coups de bâton, &c.

On a copié ce morceau du sieur *la Croix*, parce qu'il frappe aussi sur notre goût moderne pour la représentation extérieure & puérile de certains détails qui n'auroient point amusé nos pères dans les spectacles qu'ils honoroient de leur estime, & qui (pour nous servir des expressions de M. de Cham-

Digitized by Google

ford,) *renouvellera parmi nous ce qu'on a vu chez les Romains, la comédie changée en ſimple pantomime, dont il ne reſtera rien à la poſtérité que le nom des acteurs qui, par leurs talens, auront caché la miſere & la nullité des Poëtes.*

Molière n'ignoroit pas toutes les criailleries des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, parmi leſquels il y avoit de petits auteurs; il ſavoit que des gens plus conſidérables n'avoient pas rougi de ſe montrer à la tête de tous les ennemis de ſon ouvrage.

On ſait que le Comte *du Brouſſin*, pour plaire au Commandeur *de Souvré*, un des principaux chefs de la cabale, ſortit un jour avec éclat au 2e acte de la pièce, en diſant tout haut qu'il ne concevoit pas comment on pouvoit avoir la patience d'aller juſqu'au bout. C'eſt d'après ce fait que Deſpreaux, quoique ami du Comte & du Commandeur, fit ces deux vers dans ſon épître 7e à Racine:

Le Commandeur vouloit la ſcène plus exacte,
Le Vicomte indigné ſortoit au ſecond acte.

Un homme plus ſingulier alla plus loin encore, & ſe donna pluſieurs fois en ſpectacle aux repréſentations de l'*École des Femmes*; cet original, qui ſe nommoit *Plapiſſon*, & que la tradition de ce tems-là traite de grand Philoſophe, quoiqu'il n'en ait laiſſé aucune preuve, hauſſoit hardiment les épaules à chaque éclat de rire du Parterre, & le regar-

Digitized by Google

dant quelquefois en pitié & quelquefois même avec dépit, lui disoit tout haut : *ris donc, Parterre, ris donc.* Molière, dans l'excellente défense qu'il fit de sa pièce, ne se vengea du Philosophe qu'en éternisant sa sottise (1).

Que ce génie sublime de la scène françoise se soit vu dans sa marche entouré de clabaudeurs subalternes, qui cherchoient à le détourner du chemin de la gloire où il alloit à si grands pas, c'est l'effort ordinaire de l'envie contre les grands hommes qui vivent encore ; mais que près d'un siècle après sa mort, Molière ait encore trouvé des Philosophes déclarés contre lui, c'est ce qu'on ne concevroit pas aisément, si l'on ne réfléchissoit qu'avec de grandes lumières on peut quelquefois manquer de cette espèce de goût nécessaire pour bien juger de l'art dramatique.

M. Diderot, à qui l'on ne peut refuser infiniment d'esprit & de connoissances, s'est permis de dire en parlant de l'*École des Femmes :*

Un vieillard sottement vain, changera son nom bourgeois d'Arnolphe en celui de M. de la Souche, & cet expédient ingénieux fondera toute l'intrigue &

(1) Voyez la scène sixième de *la Critique de l'École des Femmes*, où les propres mots du prétendu philosophe *Plapisson* sont rapportés.

Digitized by Google

en aménera le dénouement d'une manière ſimple & inattendue : alors nos François s'écrieront, à merveille ! & ils auront raiſon. Mais ſi, ſans aucune vraiſemblance & cinq ou ſix fois de ſuite, on leur montre cet Arnolphe devenu le confident de ſon rival & la dupe de ſa pupille, allant de Valère (1) à Agnès, ils diront : ce n'eſt pas un drame que cela, c'eſt un CONTE, *& ſi vous n'avez pas tout l'eſprit, toute la gaîté, tout le génie de Molière, ils vous accuſeront d'avoir manqué d'invention, & ils répéteront : c'eſt un* CONTE *à dormir.*

Un conte à dormir eſt, je penſe, un conte triſte, & il en eſt trop de cette eſpèce dans nos drames nouveaux, dont les événemens bizarres & romaneſques tiennent peu à la nature ordinaire des choſes ; mais tous les vrais connoiſſeurs n'apperceviront point de conte à dormir dans l'*École des Femmes*, ils n'y verront qu'un tableau fidèle & charmant de la nature.

Arnolphe, dont les plus grands plaiſirs, (comme le lui dit Chryſalde) étoient de faire cent éclats des intrigues d'autrui, cherche lui-même à s'attirer la confiance du jeune homme qui d'abord ne penſe à faire aucune indiſcrétion ; mais le vieillard meurt d'envie d'apprendre quelque nouveau conte gail-

(1) C'eſt *Horace* & non pas *Valère*, qu'il falloit dire.

Digitized by Google

lard qu'il puiſſe mettre ſur ſes tablettes : avec quelle ſatisfaction ne voit-on pas cette démangeaiſon d'apprendre le mal du prochain, punie dans la perſonne d'Arnolphe ?

Où peut être l'invraiſemblance que ce vieillard après cela, courre d'Horace à Agnès, & de celle-ci à Horace pour conduire la première à dégoûter Horace de ſes pourſuites, & pour apprendre d'Horace quel effet produiſent ſur lui les obſtacles qu'il croit lui oppoſer ?

Encore un coup Molière n'a point fait de *conte à dormir*. Dès que le changement de nom n'a point choqué, la fable de l'*Ecole des Femmes* eſt un tiſſu merveilleux de ſcènes charmantes qui s'enchaînent néceſſairement l'une à l'autre. Molière n'a rien combiné ni de plus théâtral, ni de plus plaiſant que cette intrigue, & plût au ciel qu'on pût nous forger encore quelques contes de cette eſpèce !

Deſpréaux, dont le jugement ſur ces matières eſt un peu plus sûr que ceux des diſſertateurs de notre tems, Deſpréaux, dis-je, penſoit plus favorablement de cette comédie ; & ce fut à ſon occaſion qu'il envoya à l'auteur, le premier jour de l'année 1663, les ſtances ſuivantes.

Digitized by Google

STANCES

SUR L'ÉCOLE DES FEMMES,

A. M. MOLIÈRE,

PAR M. DESPREAUX.

EN VAIN mille jaloux eſprits,
Molière, oſent, avec mépris,
Cenſurer un ſi bel ouvrage.
Ta charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge,
Enjouer la poſtérité.

TA MUSE avec utilité
Dit plaiſamment la vérité,
Chacun profite à ton école;
Tout en eſt beau, tout en eſt bon,
Et ta plus burleſque parole
Eſt ſouvent un docte ſermon.

QUE tu ris agréablement!
Que tu badines ſavamment!
Celui qui ſut vaincre Numance,
Qui mit Carthage ſous ſa loi,
Jadis ſous le nom de Térence,
Sut-il mieux badiner que toi?

Digitized by Google

LAISSE gronder tes envieux ;
Ils ont beau crier en tous lieux
Que c'eſt à tort qu'on te révère,
Que tu n'es rien moins que plaiſant,
Si tu ſavois un peu moins plaire
Tu ne leur déplairois pas tant.

Digitized by Google

A MADAME,

MADAME,

Je ſuis le plus embarraſſé homme du monde, lorſqu'il me faut dédier un livre ; & je me trouve ſi peu fait au ſtyle d'épître dédicatoire, que je ne ſais par où ſortir de celle-ci. Un autre auteur qui ſeroit en ma place, trouveroit d'abord cent belles choſes à dire de VOTRE ALTESSE ROYALE, *ſur ce titre de* L'ÉCOLE DES FEMMES, *& l'offre qu'il vous en feroit. Mais pour moi,* MADAME, *je vous avoue mon foible. Je ne ſais point cet art de trouver des rapports entre des choſes ſi peu proportionnées ; & quelques belles lumières que mes confrères les auteurs me donnent tous les jours ſur de pareils ſujets, je ne vois point ce que* VOTRE ALTESSE ROYALE *pourroit avoir à démêler avec la Comédie que je lui préſente. On n'eſt pas en peine, ſans doute, comme il faut faire pour vous louer. La matière,* MADAME, *ne ſaute que trop aux yeux ; &, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire ſur gloire, & qualités ſur qualités. Vous en avez,* MADAME, *du côté du rang & de la naiſſance, qui vous ſont reſpecter de toute la terre. Vous en avez du côté des graces, & de l'eſprit & du corps, qui vous font admirer de toutes*

Digitized by Google

les perſonnes qui vous voient. Vous en avez du côté de l'ame, qui, ſi l'on oſe parler ainſi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous. Je veux dire cette douceur pleine de charmes, dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez; cette bonté toute obligeante, cette affabilité généreuſe que vous faites paroître pour tout le monde. Et ce ſont particulièrement ces dernières pour qui je ſuis, & dont je ſens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais encore une fois, MADAME, *je ne ſais point le biais de faire entrer ici des vérités ſi éclatantes; & ce ſont choſes, à mon avis, & d'une trop vaſte étendue, & d'un mérite trop relevé, pour les vouloir renfermer dans une épître, & les mêler avec des bagatelles. Tout bien conſidéré,* MADAME, *je ne vois rien à faire ici pour moi, que de vous dédier ſimplement ma Comédie, & de vous aſſurer avec tout le reſpect qu'il m'eſt poſſible, que je ſuis,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéiſſant,
& très obligé ſerviteur,
MOLIERE.

PRÉFACE.

Digitized by Google

PRÉFACE.

BIEN des gens ont frondé d'abord cette Comédie, mais les rieurs ont été pour elle; & tout le mal qu'on en a pu dire, n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente. Je sais qu'on attend de moi dans cette impression quelque Préface qui réponde aux censeurs, & rende raison de mon ouvrage: & sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation, pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres; mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet, est déjà dans une dissertation que j'ai faite en dialogue, & dont je ne sais encore ce que je ferai. L'idée de ce dialogue, ou, si l'on veut, de cette petite comédie, me vint après les deux ou trois premières représentations de ma pièce. Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvai un soir; & d'abord

Digitized by Google

une perſonne de qualité, dont l'eſprit eſt aſſez connu dans le monde, & qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet aſſez à ſon gré, non-ſeulement pour me ſolliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même; & je fus étonné que deux jours après il me montra toute l'affaire exécutée, d'une manière, à la vérité, beaucoup plus galante & plus ſpirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvai des choſes trop avantageuſes pour moi; & j'eus peur que ſi je produiſois cet ouvrage ſur notre théâtre, on ne m'accuſât d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empêcha, par quelque conſidération, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me preſſent tous les jours de le faire, que je ne ſais ce qui en ſera; & cette incertitude eſt cauſe que je ne mets point dans cette Préface ce qu'on verra dans la critique, en cas que je me réſolve à la faire paroître. S'il faut que cela ſoit, je le dis encore, ce ſera ſeulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens; car pour moi

Digitized by Google

je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma Comédie ; & je souhaite que toutes celles que je pourrai faire, soient traitées par eux comme celle-ci, pourvu que le reste soit de même.

Digitized by Google

ACTEURS.

ARNOLPHE, *ou* LA SOUCHE.
AGNÈS, fille d'Enrique.
HORACE, amant d'Agnès, fils d'Oronte.
CHRISALDE, ami d'Arnolphe.
ENRIQUE, beau-frère de Chrisalde, & père d'Agnès.
ORONTE, père d'Horace, & ami d'Arnolphe.
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe.
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe.
UN NOTAIRE.

La Scène est à Paris, dans une place d'un fauxbourg.

Digitized by Google

Digitized by Google

J.M. Moreau le Jeune inv. — D. Née. Sculp.

L'ECOLE DES FEMMES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main?

ARNOLPHE.

Oui. Je veux terminer la choſe dans demain.

CHRISALDE.

Nous ſommes ici ſeuls, & l'on peut, ce me ſemble,
Sans craindre d'être ouis, y diſcourir enſemble.

Digitized by Google

Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur ?
Votre dessein, pour vous me fait trembler de peur;
Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE.

Il est vrai, notre ami. Peut-être que, chez vous,
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous;
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient par-tout l'infaillible apanage.

CHRISALDE.

Ce sont coups du hasard, dont on n'est point garant;
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie :
Car enfin vous savez qu'il n'est grands ni petits,
Que de votre critique on ait vus garantis;
Que vos plus grands plaisirs sont, par-tout où vous êtes,
De faire cent éclats des intrigues secrettes...

ARNOLPHE.

Fort bien. Est-il au monde une autre ville aussi,
Où l'on ait des maris si patiens qu'ici ?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espèces,
Qui sont accommodés chez eux de toutes piéces ?
L'un amassé du bien dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire cornard;
L'autre, un peu plus heureux, mais non pas moins infame
Voit faire tous les jours des présens à sa femme,

Digitized by Google

Et d'aucun ſoin jaloux n'a l'eſprit combattu,
Parce qu'elle lui dit que c'eſt pour ſa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui ſert de guères;
L'autre, en toute douceur laiſſe aller les affaires,
Et, voyant arriver chez lui le damoiſeau,
Prend fort honnêtement ſes gants & ſon manteau.
L'une, de ſon galant, en adroite femelle,
Fait fauſſe confidence à ſon époux fidèle,
Qui dort en ſûreté ſur un pareil appât,
Et le plaint, ce galant, des ſoins qu'il ne perd pas;
L'autre, pour ſe purger de ſa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépenſe;
Et le mari benêt, ſans ſonger à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des graces à Dieu.
Enfin ce ſont par-tout des ſujets de ſatire:
Et comme ſpectateur, ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos ſots...

CHRISALDE.

Oui: mais qui rit d'autrui,
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.
J'entends parler le monde, & des gens ſe délaſſent
A venir débiter les choſes qui ſe paſſent;
Mais, quoique l'on divulgue aux endroits où je ſuis,
Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits.
J'y ſuis aſſez modeſte: & bien qu'aux occurrences
Je puiſſe condamner certaines tolérances,
Que mon deſſein ne ſoit de ſouffrir nullement
Ce que quelques maris ſouffrent paiſiblement;

Digitized by Google

Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire:
Car enfin il faut craindre un revers de satire,
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainsi, quand à mon front par un sort qui tout mène,
Il seroit arrivé quelque disgrace humaine,
Après mon procédé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous main:
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage,
Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
Mais de vous, cher compère, il en est autrement;
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.
Comme sur les maris accusés de souffrance[b],
De tout tems votre langue a daubé d'importance;
Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit pour n'être point berné;
Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise;
Et...

ARNOLPHE.

Mon Dieu, notre ami, ne vous tourmentez point.
Bien rusé qui pourra m'attraper sur ce point.
Je sais les tours rusés, & les subtiles trames,
Dont, pour nous en planter, savent user les femmes.
Et, comme on est dupé par leurs dextérités[c],
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés;
Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

Digitized by Google

CHRISALDE

Hé, que prétendez-vous ? Qu'une ſotte en un mot...

ARNOLPHE.

Epouſer une ſotte, eſt pour n'être point ſot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort ſage :
Mais une femme habile eſt un mauvais préſage ;
Et je ſais ce qu'il coûte à de certaines gens,
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
Moi, j'irois me charger d'une ſpirituelle
Qui ne parleroit rien que cercle & que ruelle ?
Qui de proſe & de vers [d] feroit de doux écrits,
Et que viſiteroient marquis & beaux-eſprits,
Tandis que, ſous le nom du mari de Madame,
Je ſerois comme un ſaint que pas un ne réclame ?
Non, non, je ne veux point d'un eſprit qui ſoit haut[e],
Et femme qui compoſe en ſait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne en clartés peu ſublime,
Même ne ſache pas ce que c'eſt qu'une rime ;
Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire, à ſon tour, qu'y met-on ?
Je veux qu'elle réponde, une tarte à la crême ;
En un mot qu'elle ſoit d'une ignorance extrême ;
Et c'eſt aſſez pour elle, à vous en bien parler,
De ſavoir prier Dieu, m'aimer, coudre & filer.

CHRISALDE.

Une femme ſtupide eſt donc votre marotte ?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerois mieux une laide bien ſotte,

Digitized by Google

Qu'une femme fort belle, avec beaucoup d'eſprit.

CHRISALDE.

L'eſprit & la beauté...

ARNOLPHE.

L'honnêteté ſuffit.

CHRISALDE.

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puiſſe jamais ſavoir ce que c'eſt qu'être honnête ?
Outre qu'il eſt aſſez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute ſa vie une bête avec ſoi,
Penſez-vous le bien prendre, & que, ſur votre idée,
La ſûreté d'un front puiſſe être bien fondée ?
Une femme d'eſprit peut trahir ſon devoir,
Mais il faut pour le moins qu'elle oſe le vouloir;
Et la ſtupide au ſien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie, & ſans penſer le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce diſcours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond;
Preſſez-moi de me joindre à femme autre que ſotte;
Prêchez, patrocinez juſqu'à la Pentecôte,
Vous ſerez ébahi, quand vous ſerez au bout,
Que vous ne m'aurez rien perſuadé du tout.

CHRISALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a ſa méthode.
En femme comme en tout, je veux ſuivre ma mode;

Digitized by Google

Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise & pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien, ni naissance.
Un air doux & posé, parmi d'autres enfans,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans;
Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint en pensée,
Et la bonne paysanne, apprenant mon desir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever selon ma politique,
C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploieroit
Pour la rendre idiotte autant qu'il se pourroit.
Dieu merci le succès a suivi mon attente;
Et grande, je l'ai vue à tel point innocente,
Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ai donc retirée; & comme ma demeure
A cent sortes de gens est ouverte à toute heure,
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison, où nul ne me vient voir;
Et, pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
Vous me direz, pourquoi cette narration?
C'est pour vous rendre instruit [h] de ma précaution.
Le résultat de tout, est qu'en ami fidèle,
Ce soir je vous invite à souper avec elle;

Digitized by Google

Je veux que vous puiſſiez un peu l'examiner,
Et voir ſi de mon choix on doit me condamner.

CHRISALDE.

J'y conſens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez, dans cette conférence,
Juger de ſa perſonne & de ſon innocence.

CHRISALDE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut...

ARNOLPHE.

La vérité paſſe encor mon récit.
Dans ſes ſimplicités à tous coups je l'admire,
Et par fois elle en dit dont je pâme de rire.
L'autre jour, pourroit-on ſe le perſuader?
Elle étoit fort en peine & me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfans qu'on fait, ſe faiſoient par l'oreille.

CHRISALDE.

Je me réjouis fort, Seigneur Arnolphe...

ARNOLPHE.

Bon!
Me voulez-vous toujours appeler de ce nom?

CHRISALDE.

Ah! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche.
Et jamais je ne ſonge à Monſieur de la Souche.

Digitized by Google

Qui diable vous a fait auſſi vous aviſer
A quarante deux ans de vous débaptiſer,
Et, d'un vieux tronc pourri de votre métairie,
Vous faire dans le monde un nom de ſeigneurie?

ARNOLPHE.

Outre que la maiſon par ce nom ſe connoît,
La Souche, plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît.

CHRISALDE.

Quel abus de quitter le vrai nom de ſes pères,
Pour en vouloir prendre un bâti ſur des chimères?
De la plupart des gens c'eſt la démangeaiſon,
Et, ſans vous embraſſer dans la comparaiſon,
Je ſais un payſan qu'on appeloit Gros-Pierre[1],
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un ſeul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un foſſé bourbeux,
Et de Monſieur de l'Iſle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous paſſer d'exemples de la ſorte,
Mais enfin de la Souche eſt le nom que je porte;
J'y vois de la raiſon, j'y trouve des appas,
Et m'appeler de l'autre, eſt ne m'obliger pas.

CHRISALDE.

Cependant la plupart ont peine à s'y ſoumettre,
Et je vois même encor des adreſſes de lettre...

Digitized by Google

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit ;
Mais vous...

CHRISALDE.

Soit. Là-dessus nous n'aurons point de bruit.
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche
A ne plus vous nommer que Monsieur de la Souche.

ARNOLPHE.

Adieu. Je frappe ici pour donner le bon jour,
Et dire seulement que je suis de retour.

CHRISALDE *à part en s'en allant.*

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

ARNOLPHE *seul.*

Il est un peu blessé sur certaines matières.
Chose étrange de voir comme avec passion,
Un chacun est chaussé de son opinion!

(*Il frappe à sa porte.*)

Ho!à.

Digitized by Google

SCÈNE II.

ARNOLPHE, ALAIN & GEORGETTE *dans la maiſon.*

ALAIN.

QUI heurte ?

ARNOLPHE.

(*à part.*)

Ouvrez. On aura, que je penſe,
Grande joie à me voir après dix jours d'abſence.

ALAIN.

Qui va-là ?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette.

GEORGETTE.

Hé bien !

ALAIN.

Ouvre là-bas,

GEORGETTE.

Vas-y toi.

ALAIN.

Vas-y toi.

GEORGETTE.

Ma foi, je n'irai pas.

Digitized by Google

ALAIN.

Je n'irai pas auſſi.

ARNOLPHE.

Belle cérémonie
Pour me laiſſer dehors ! Holà ho, je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe ?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain.

ALAIN.

Quoi ?

GEORGETTE.

C'eſt Monſieu,
Ouvre vîte.

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je ſouffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne ſorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte,
N'aura

Digitized by Google

N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ah !

GEORGETTE.

Par quelle raiſon y venir, quand j'y cours ?

ALAIN.

Pourquoi plutôt que moi ? Le plaiſant ſtratagême !

GEORGETTE.

Ote-toi donc de-là.

ALAIN.

Non, ôte-toi toi-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ni toi non plus.

GEORGETTE.

Ni toi.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aie ici l'ame bien patiente !

ALAIN *en entrant.*

Au moins c'eſt moi, Monſieur.

GEORGETTE *en entrant.*

Je ſuis votre ſervante ;

C'eſt moi.

ALAIN

Sans le reſpect de Monſieur que voilà,
Je te...

ARNOLPHE *recevant un coup d'Alain.*

Peſte !

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaut-là.

ALAIN.

C'eſt elle auſſi, Monſieur.

ARNOLPHE.

Que tous deux on ſe taiſe.
Songez à me répondre, & laiſſons la fadaiſe.
Hé bien, Alain, comment ſe porte-t-on ici ?

ALAIN.

Monſieur, nous nous...

(*Arnolphe ôte le c[illegible]u de deſſus la tête d'Alain.*)

Monſieur, nous nous por...

(*Arnolphe l'ôte encore.*)

Dieu merci.
Nous nous....

ARNOLPHE *ôtant le chapeau d'Alain pour la troiſième fois, & le jetant par terre.*

Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi le chapeau ſur la tête ?

Digitized by Google

ALAIN.

Vous faites bien. J'ai tort.

ARNOLPHE *à Alain.*

Faites descendre Agnès.

SCÈNE III.

ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

LORSQUE je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOLPHE.

Non?

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoi donc?...

GEORGETTE.

Oui, je meure.
Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous,
Cheval, ane, ou mulet, qu'elle ne prît pour vous.

Digitized by Google

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

LA beſogne à la main, c'eſt un bon témoignage.
Hé bien, Agnès, je ſuis de retour du voyage.
En êtes-vous bien aiſe ?

AGNÈS.

Oüi, Monſieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi de vous revoir, je ſuis bien aiſe auſſi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée ?

AGNÈS.

Hors les puces, qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE.

Ah, vous aurez dans peu quelqu'un pour les chaſſer !

AGNÈS.

Vous me ferez plaiſir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penſer.
Que faites-vous donc là ?

AGNÈS.

Je me fais des cornettes.

ARNOLPHE.

Vos chemiſes de nuit & vos coëffes ſont faites.

Digitized by Google

ARNOLPHE.

Ah, voilà qui va bien ! Allez, montez là-haut ;
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt ;
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

SCÈNE V.

ARNOLPHE *seul.*

HÉROINES du tems, Meſdames les ſavantes,
Pouſſeuſes de tendreſſe & de beaux ſentimens,
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre ſcience,
De valoir cette honnête & pudique ignorance.
Ce n'eſt point par le bien qu'il faut être ébloui ;
Et pourvu que l'honneur ſoit...

SCÈNE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

QUE vois-je ? Eſt-ce... Oui.
Je me trompe. Nenni. Si fait. Non, c'eſt lui-même,
Hor...

HORACE.

Seigneur Ar...

Digitized by Google

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah, joie extrême !
Et depuis quand ici ?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vraiment.

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'étois à la Campagne.

HORACE.

Oui, depuis dix journées [k].

ARNOLPHE.

Oh, comme les enfans croiſſent en peu d'années!
J'admire de le voir au point où le voilà,
Après que je l'ai vu pas plus haut que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais, de grace, Oronte votre père,
Mon bon & cher ami que j'eſtime & révère,

Digitized by Google

Que fait-il à préſent ? Eſt-il toujours gaillard ?
A tout ce qui le touche, il ſait que je prends part,
Nous ne nous ſommes vus depuis quatre ans enſemble,
Ni, qui plus eſt, écrit l'un à l'autre, me ſemble.

HORACE.

Il eſt, Seigneur Arnolphe, encor plus gai que nous,
Et j'avois de ſa part une lettre pour vous ?
Mais depuis par une autre il m'apprend ſa venue,
Et la raiſon encor ne m'en eſt pas connue.
Savez-vous qui peut être un de vos citoyens,
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens
Qu'il s'eſt en quatorze ans acquis dans l'Amérique ?

ARNOLPHE.

Non. Mais vous a-t-on dit comme on le nomme ?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon père m'en parle, & qu'il eſt revenu,
Comme s'il devoit m'être entièrement connu ;
Et m'écrit qu'en chemin enſemble ils ſe vont mettre,
Pour un fait important que ne dit pas ſa lettre.

(*Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.*)

ARNOLPHE.

J'aurai certainement grande joie à le voir.
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.

Digitized by Google

(Après avoir lu la lettre.)

Il faut pour les amis des lettres moins civiles ;
Et tous ces complimens ſont choſes inutiles.
Sans qu'il prît le ſouci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement diſpoſer de mon bien.

HORACE.

Je ſuis homme à ſaiſir les gens par leurs paroles,
Et j'ai préſentement beſoin de cent piſtoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'eſt m'obliger, que d'en uſer ainſi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez auſſi la bourſe.

HORACE.

Il faut...

ARNOLPHE.

Laiſſons ce ſtyle.
Hé bien, comment encor trouvez-vous cette ville ?

HORACE.

Nombreuſe en citoyens, ſuperbe en bâtimens,
Et j'en crois merveilleux les divertiſſemens.

ARNOLPHE.

Chacun a ſes plaiſirs qu'il ſe fait à ſa guiſe ;
Mais pour ceux que du nom de galans on baptiſe,
Ils ont en ce pays de quoi ſe contenter,
Car les femmes y ſont faites à coqueter,

Digitized by Google

On trouve d'humeur douce, & la brune & la blonde;
Et les maris auſſi les plus benins du monde;
C'eſt un plaiſir de prince, &, des tours que je voi,
Je me donne ſouvent la comédie à moi.
Peut être en avez-vous déjà féru quelqu'une.
Vous eſt-il point encore arrivé de fortune?
Les gens faits comme vous font plus que les écus;
Et vous êtes de taille à faire des cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure;
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE *à part.*

Bon. Voici de nouveau quelque conte gaillard,
Et ce ſera de quoi mettre ſur mes tablettes.

HORACE.

Mais, de grace, qu'au moins ces choſes ſoient ſecrettes.

ARNOLPHE.

Oh!

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occaſions,
Un ſecret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avouerai donc avec pleine franchiſe,
Qu'ici d'une beauté mon ame s'eſt épriſe.
Mes petits ſoins d'abord ont eu tant de ſuccès,
Que je me ſuis chez elle ouvert un doux accès,

Digitized by Google

Et, ſans trop me vanter, ni lui faire une injure,
Mes affaires y ſont en fort bonne poſture.

ARNOLPHE *en riant.*

Et c'eſt ?

HORACE *lui montrant le logis d'Agnès.*

Un jeune objet qui loge en ce logis,
Dont vous voyez d'ici que les murs ſont rougis ;
Simple, à la vérité, par l'erreur ſans ſeconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde ;
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'aſſervir,
Fait briller des attraits capables de ravir,
Un air tout engageant, je ne ſais quoi de tendre,
Dont il n'eſt point de cœur qui ſe puiſſe défendre ;
Mais peut-être il n'eſt pas que vous n'ayez bien vu
Ce jeune aſtre d'amour de tant d'attraits pourvu ;
C'eſt Agnès qu'on l'appelle.

ARNOLPHE *à part.*

Ah, je crève.

HORACE.

Pour l'homme,
C'eſt, je crois, de la Zouſſe, ou Source qu'on le nomme.
Je ne me ſuis pas fort arrêté ſur le nom ;
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus ſenſés, non ;
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connoiſſez-vous point ?

ARNOLPHE *à part.*

La fâcheuſe pilule !

Digitized by Google

HORACE.

Hé, vous ne dites mot ?

ARNOLPHE.

Et oui, je le connoi.

HORACE.

C'eſt un fou, n'eſt-ce pas ?

ARNOLPHE.

Hé...

HORACE.

Qu'en dites-vous ? Quoi ?
Hé, c'eſt-à-dire, oui. Jaloux à faire rire ?
Sot ? Je vois qu'il en eſt ce que l'on m'a pu dire.
Enfin l'aimable Agnès a ſu m'aſſujetir,
C'eſt un joli bijou, pour ne vous point mentir ;
Et ce ſeroit péché, qu'une beauté ſi rare
Fût laiſſée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux
Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux ;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchiſe,
N'eſt que pour mettre à bout cette juſte entrepriſe.
Vous ſavez mieux que moi, quels que ſoient nos efforts,
Que l'argent eſt la clef de tous les grands reſſorts,
Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,
En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.
Vous me ſemblez chagrin. Seroit-ce qu'en effet
Vous déſapprouveriez le deſſein que j'ai fait ?

Digitized by Google

ARNOLPHE.

Non, c'eſt que je ſongeois...

HORACE.

Cet entretien vous laſſe.
Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grace.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Ah, faut-il!...

HORACE *revenant.*

Derechef, veuillez être diſcret;
Et n'allez pas, de grace, éventer mon ſecret.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Que je ſens dans mon ame...

HORACE *revenant.*

Et ſur-tout à mon père,
Qui s'en feroit peut-être un ſujet de colère.

ARNOLPHE *croyant qu'Horace revient encore.*

Oh...

SCÈNE VII.

ARNOLPHE *ſeul.*

OH, que j'ai ſouffert durant cet entretien!
Jamais trouble d'eſprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence & quelle hâte extrême,
Il m'eſt venu conter cette affaire à moi-même.

Digitized by Google

Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Etourdi montra-t-il jamais tant de fureur?
Mais ayant tant ſouffert, je devois me contraindre
Juſques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pouſſer juſqu'au bout ſon caquet indiſcret,
Et ſavoir pleinement leur commerce ſecret.
Tâchons de le rejoindre, il n'eſt pas loin, je penſe;
Tirons-en de ce fait l'entière confidence.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche ſouvent plus qu'on ne veut trouver.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE.

IL m'eſt, lorſque j'y penſe, avantageux ſans doute
D'avoir perdu mes pas, & pu manquer ſa route :
Car enfin, de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pu ſe renfermer tout entier à ſes yeux,
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrois pas qu'il ſût ce qu'il ignore.
Mais je ne ſuis pas homme à gober le morceau,
Et laiſſer un champ libre aux yeux d'un damoiſeau ;
J'en veux rompre le cours, &, ſans tarder, apprendre
Juſqu'où l'intelligence entr'eux a pu s'étendre :
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt ;
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en eſt ;
Elle n'a pu faillir ſans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait enfin, eſt ſur mon compte.
Eloignement fatal ; voyage malheureux !

(*Il frappe à ſa porte.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

AH, Monsieur, cette fois...

ARNOLPHE.

Paix. Venez-ça tous deux.
Passez-là, passez-là. Venez-là, venez, dis-je.

GEORGETTE.

Ah, vous me faites peur, & tout mon sang se fige.

ARNOLPHE.

C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obéi?
Et, tous deux de concert, vous m'avez donc trahi?

GEORGETTE *tombant aux genoux d'Arnolphe.*

Hé, ne me mangez pas, Monsieur, je vous conjure.

ALAIN *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure.

ARNOLPHE *à part.*

Ouf. Je ne puis parler, tant je suis prévenu;
Je suffoque, & voudrois me pouvoir mettre nud.
(*à Alain & à Georgette.*)
Vous avez donc souffert, ô canaille maudite!
(*à Alain qui veut s'enfuir.*)
Qu'un homme soit venu... Tu veux prendre la fuite?

Digitized by Google

(*à Georgette.*)

Il faut que sur le champ... Si tu bouges... Je veux

(*à Alain.*)

Que vous me disiez... Hé, oui, je veux que tous deux...

(*Alain & Georgette se levent & veulent encore s'enfuir.*)

Quiconque remuera, par la mort, je l'assomme.

Comme est ce * que chez moi s'est introduit cet homme?

Hé? Parlez. Dépêchez, vîte, promptement, tôt:

Sans rêver, veut-on dire?

ALAIN & GEORGETTE.

Ah, ah!

GEORGETTE *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Le cœur me faut.

ALAIN *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Je meurs.

ARNOLPHE *à part.*

Je suis en eau: prenons un peu d'haleine:

Il faut que je m'évente, & que je me promene.

Aurois-je deviné, quand je l'ai vu petit,

Qu'il croîtroit pour cela? Ciel, que mon cœur pâtit!

Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche

Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.

Tâchons à modérer notre ressentiment;

Patience, mon cœur, doucement, doucement.

(*à Alain & à Georgette.*)

Levez-vous, & rentrant, faites qu'Agnès descende.

(*à part.*)

Arrêtez. Sa surprise en deviendroit moins grande,

Du

Digitized by Google

Du chagrin qui me trouble, ils iroient l'avertir,
Et moi-même je veux l'aller faire sortir.
(*à Alain & à Georgette*).
Que l'on m'attende ici.

SCÈNE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

MON DIEU, qu'il eſt terrible!
Ses regards m'ont fait peur; mais une peur horrible,
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN.

Ce Monſieur l'a fâché, je te le diſois bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre eſt-ce-là, qu'avec tant de rudeſſe
Il nous fait au logis garder notre maîtreſſe?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne ſauroit voir perſonne en approcher?

ALAIN.

C'eſt que cette action le met en jalouſie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il eſt pris de cette fantaiſie?

ALAIN.

Cela vient... Cela vient de ce qu'il eſt jaloux.

GEORGETTE.

Oui; mais pourquoi l'eſt-il? Et pourquoi ce courroux?

ALAIN.

C'eſt que la jalouſie... Entends-tu bien Georgette,
Eſt une choſe... là... qui fait qu'on s'inquiete...
Et qui chaſſe les gens d'autour d'une maiſon.
Je m'en vais te bailler une comparaiſon,
Afin de concevoir la choſe davantage.
Dis-moi, n'eſt-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que ſi quelque affamé venoit pour en manger,
Tu ſerois en colère, & voudrois le charger?

GEORGETTE.

Oui, je comprends cela.

ALAIN.

C'eſt juſtement tout comme.
La femme eſt en effet le potage de l'homme,
Et quand un homme voit d'autres hommes par fois,
Qui veulent dans ſa ſoupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre auſſi-tôt une colère extrême.

GEORGETTE.

Oui; mais pourquoi chacun n'en fait il pas de même?
Et que nous en voyons qui paroiſſent joyeux,
Lorſque leurs femmes ſont avec les beaux Monſieux?

Digitized by Google

ALAIN.

C'eſt que chacun n'a pas cette amitié goulue
Qui n'en veut que pour ſoi.

GEORGETTE.

Si je n'ai la berlue,
Je le vois qui revient.

ALAIN.

Tes yeux ſont bons, c'eſt lui.

GEORGETTE.

Vois comme il eſt chagrin.

ALAIN.

C'eſt qu'il a de l'ennui.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE *à part.*

UN certain Grec diſoit à l'empereur Auguſte[1],
Comme une inſtruction utile autant que juſte,
Que, lorſqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet;
Afin que dans ce tems la bile ſe tempère,
Et qu'on ne faſſe rien que l'on ne doive faire.
J'ai ſuivi ſa leçon ſur le ſujet d'Agnès,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les ſoupçons de mon eſprit malade

Puiſſent ſur le diſcours la mettre adroitement,
Et, lui ſondant le cœur, s'éclaircir doucement.

SCÈNE V.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

VENEZ, Agnès.
(*à Alain & à Georgette.*)
Rentrez.

SCÈNE VI.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE.

LA promenade eſt belle.

AGNÈS.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour!

AGNÈS.

Fort beau.

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle?

Digitized by Google

AGNÈS.

Le petit chat eſt mort.

ARNOLPHE.

C'eſt dommage ; mais quoi ?
Nous ſommes tous mortels, & chacun eſt pour ſoi.
Lorſque j'étois aux champs, n'a-t-il point fait de pluie ?

AGNÈS.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il ?

AGNÈS.

Jamais je ne m'ennuie.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci ?

AGNÈS.

Six chemiſes, je penſe, & ſix coëffes auſſi.

ARNOLPHE *après avoir un peu rêvé.*

Le monde, chère Agnès, eſt une étrange choſe.
Voyez la médiſance, & comme chacun cauſe.
Quelques voiſins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Etoit en mon abſence à la maiſon venu,
Que vous aviez ſouffert ſa vue & ſes harangues ;
Mais je n'ai point pris foi ſur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'étoit fauſſement...

AGNÈS.

Mon Dieu ! ne gagez pas, vous perdriez vraiment.

Digitized by Google

ARNOLPHE.

Quoi, c'eſt la vérité qu'un homme...

AGNÈS.

Choſe ſûre.
Il n'a preſque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE *bas à part.*

Cet aveu qu'elle fait avec ſincérité,
Me marque pour le moins ſon ingénuité.
(*haut.*)
Mais il me ſemble, Agnès, ſi ma mémoire eſt bonne,
Que j'avois défendu que vous viſſiez perſonne.

AGNÈS.

Oui; mais quand je l'ai vu, vous ignoriez pourquoi,
Et vous en auriez fait, ſans doute, autant que moi.

ARNOLPHE.

Peut-être. Mais enfin contez-moi cette hiſtoire.

AGNÈS.

Elle eſt fort étonnante & difficile à croire.
J'étois ſur le balcon à travailler au frais,
Lorſque je vis paſſer ſous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue
D'une humble révérence auſſi tôt me ſalue:
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence auſſi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence:
Moi, j'en refais de même une autre en diligence;

Digitized by Google

Et lui d'une troiſième auſſi-tôt repartant,
D'une troiſième auſſi j'y repars à l'inſtant.
Il paſſe, vient, repaſſe, & toujours de plus belle
Me fait à chaque fois révérence nouvelle :
Et moi, qui tous ſes tours fixement regardois,
Nouvelle révérence auſſi je lui rendois :
Tant que, ſi ſur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me ſerois tenue,
Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût eſtimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNÈS.

Le lendemain, étant ſur notre porte,
Une vieille m'aborde, en parlant de la ſorte :
Mon enfant, le bon Dieu puiſſe-t-il vous bénir[6],
Et dans tous vos attraits long-tems vous maintenir!
Il ne vous a pas fait une belle perſonne
Afin de mal uſer des choſes qu'il vous donne ;
Et vous devez ſavoir que vous avez bleſſé
Un cœur, qui de s'en plaindre eſt aujourd'hui forcé.

ARNOLPHE *à part.*

Ah, ſuppôt de Satan, exécrable damnée!

AGNÈS.

Moi, j'ai bleſſé quelqu'un? fis-je, toute étonnée.
Oui, dit-elle, *bleſſé, mais bleſſé tout de bon,*
Et c'eſt l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.

Digitized by Google

Hélas ! qui pourroit, dis-je, en avoir été cauſe ?
Sur lui, ſans y penſer, fis-je cheoir quelque choſe ?
Non, dit-elle, *vos yeux ont fait ce coup fatal,*
Et c'eſt de leurs regards qu'eſt venu tout ſon mal.
Hé, mon Dieu ! ma ſurpriſe eſt, fis-je, ſans ſeconde ;
Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde ?
Oui, fit-elle, *vos yeux, pour cauſer le trepas,*
Ma fille, ont un venin que vous ne ſavez pas.
En un mot, il languit le pauvre miſérable ;
Et s'il faut, pourſuivit la vieille charitable,
Que votre cruauté lui refuſe un ſecours,
C'eſt un homme à porter en terre dans deux jours.
Mon Dieu ! j'en aurois, dis-je, une douleur bien grande ;
Mais, pour le ſecourir, qu'eſt-ce qu'il me demande ?
Mon enfant, me dit-elle, *il ne veut obtenir*
Que le bien de vous voir & vous entretenir ;
Vos yeux peuvent eux ſeuls empêcher ſa ruine,
Et du mal qu'ils ont fait être la médecine.
Hélas ! volontiers, dis-je, &, puiſqu'il eſt ainſi,
Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici.

ARNOLPHE *à part.*

Ah ! ſorcière maudite, empoiſonneuſe d'ames,
Puiſſe l'enfer payer tes charitables trames !

AGNÈS.

Voilà comme il me vit, & reçut guériſon.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raiſon ?
Et pouvois-je après tout avoir la conſcience
De le laiſſer mourir faute d'une aſſiſtance ?

Digitized by Google

Moi, qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir.

ARNOLPHE *bas à part.*

Tout cela n'est parti que d'une ame innocente;
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
Exposée aux aguets des rusés séducteurs.
Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNÈS.

Qu'avez-vous? Vous grondez, ce me semble, un petit:
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit?

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNÈS.

Hélas! si vous saviez comme il étoit ravi;
Comme il perdit son mal si-tôt que je le vi,
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain & Georgette,
Vous l'aimeriez sans doute, & diriez comme nous.

ARNOLPHE.

Oui. Mais que faisoit-il étant seul avec vous?

AGNÈS.

Il disoit qu'il m'aimoit d'un amour sans seconde,
Et me disoit des mots les plus gentils du monde

Digitized by Google

Des choſes que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, & là dedans remue
Certain je ne ſais quoi, dont je ſuis toute émue.

ARNOLPHE *bas à part.*

O fâcheux examen d'un myſtére fatal,
Où l'examinateur ſouffre ſeul tout le mal!
(*haut.*)
Outre tous ces diſcours, toutes ces gentilleſſes,
Ne vous faiſoit-il point auſſi quelques careſſes?

AGNÈS.

Oh, tant! Il me prenoit & les mains & les bras,
Et de me les baiſer il n'étoit jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelqu'autre choſe?
(*La voyant interdite.*)
Ouf.

AGNÈS.

Hé, il m'a...

ARNOLPHE.

Quoi?

AGNÈS.

Pris...

ARNOLPHE.

Hé?

AGNÈS.

Le...

Digitized by Google

ARNOLPHE.

Plait-il?

AGNÈS.

Je n'ose;

Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon Dieu, non.

AGNÈS.

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE.

Ma foi, soit.

AGNÈS.

Il m'a pris... Vous serez en colère.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non. Diantre, que de mystère!
Qu'est-ce qu'il vous a pris?

AGNÈS.

Il..

Digitized by Google

ARNOLPHE *à part.*

Je souffre en damné.

AGNÈS.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné ;
A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE *reprenant haleine.*

Passe pour le ruban. Mais je voulois apprendre,
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNÈS.

Comment ? est-ce qu'on fait d'autres choses,

ARNOLPHE.

Non pas ;
Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t-il pas exigé de vous d'autre remède ?

AGNÈS.

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que pour le secourir, j'aurois tout accordé.

ARNOLPHE *bas à part.*

Grace aux bontés du ciel, j'en suis quitte à bon compte.
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.
(*haut.*)
Chut. De votre innocence, Agnès, c'est un effet,
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'est fait, est fait.
Je sais qu'en vous flattant le galant ne desire
Que de vous abuser, & puis après s'en rire.

Digitized by Google

AGNÈS.

Oh, point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE.

Ah! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi.
Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes,
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes,
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains, & chatouiller le cœur,
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNÈS.

Un péché, dites-vous? Et la raison, de grace?

ARNOLPHE.

La raison? La raison est l'arrêt prononcé,
Que par ces actions le ciel est courroucé.

AGNÈS.

Courroucé? Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce?
C'est une chose, hélas! si plaisante & si douce.
J'admire quelle joie on goûte à tout cela,
Et je ne savois point encor ces choses-là.

ARNOLPHE.

Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils, & ces douces caresses;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et, qu'en se mariant, le crime en soit ôté.

Digitized by Google

AGNÈS.

N'eſt-ce plus un péché, lorſque l'on ſe marie ?

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

ARNOLPHE.

Si vous le ſouhaitez, je le ſouhaite auſſi ;
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNÈS.

Eſt-il poſſible ?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Que vous me ferez aiſe !

ARNOLPHE.

Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaiſe.

AGNÈS.

Vous nous voulez, nous deux...

ARNOLPHE.

Rien de plus aſſuré.

AGNÈS.

Que, ſi cela ſe fait, je vous careſſerai !

Digitized by Google

ARNOLPHE.

Hé, la choſe ſera de ma part réciproque.

AGNÈS.

Je ne reconnois point, pour moi, quand on ſe moque;
Parlez-vous tout de bon?

ARNOLPHE.

Oui, vous le pourrez voir.

AGNÈS.

Nous ſerons mariés?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Mais quand?

ARNOLPHE.

Dès ce ſoir.

AGNÈS *riant.*

Dès ce ſoir?

ARNOLPHE.

Dès ce ſoir. Cela vous fait donc rire?

AGNÈS.

Oui.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente eſt ce que je deſire.

AGNÈS.

Hélas! que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de ſatisfaction!

Digitized by Google

ARNOLPHE.

Avec qui ?

AGNÈS.

Avec... Là...

ARNOLPHE.

Là... Là n'est pas mon compte.
A choisir un mari vous êtes un peu prompte,
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt ;
Et quant au Monsieur, là, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce,
Que, venant au logis, pour votre compliment,
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement ;
Et lui jetant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paroître.
M'entendez-vous, Agnès ? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je serai le témoin.

AGNÈS.

Las ! il est si bien fait. C'est...

ARNOLPHE.

Ah ! que de langage !

AGNÈS.

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage.
Montez là-haut.

AGNÈS.

Digitized by Google

AGNÈS.

Mais, quoi ? Voulez-vous?..

ARNOLPHE.

C'eſt aſſez.
Je ſuis maître, je parle, allez, obéiſſez.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Oui, tout a bien été, ma joie eſt ſans pareille,
Vous avez là ſuivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin ſéducteur ;
Et voilà de quoi ſert un ſage directeur.
Votre innocence, Agnès, avoit été ſurpriſe:
Voyez, ſans y penſer, où vous vous étiez miſe.
Vous enfiliez tout droit, ſans mon inſtruction,
Le grand chemin d'enfer & de perdition.
De tous ces damoiſeaux on ſait trop les coutumes,
Ils ont de beaux canons, force rubans & plumes,
Grands cheveux, belles dents, & des propos fort doux
Mais, comme je vous dis, la griffe eſt là-deſſous;
Et ce ſont vrais ſatans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée:
Mais encore une fois, grace au ſoin apporté,
Vous en êtes ſortie avec honnêteté.
L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,
Qui de tous ſes deſſeins a mis l'eſpoir par terre,

Digitized by Google

Me confirme encor mieux à ne point différer
Les noces, où je dis qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.
(*à Georgette & à Alain.*)
Un siége au frais ici. Vous, si jamais en rien...

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.
Cet autre Monsieur-là nous en faisoit accroire:
Mais...

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Aussi-bien est-ce un sot, il nous a l'autrefois
Donné deux écus d'or qui n'étoient pas de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour souper tout ce que je desire;
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici, l'un ou l'autre au retour,
Le notaire qui loge au coin du carrefour.

Digitized by Google

SCÈNE II.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE *assis.*

AGNÈS, pour m'écouter, laissez-là votre ouvrage,
Levez un peu la tête, & tournez le visage;
(mettant le doigt sur son front.)
Là, regardez-moi là durant cet entretien;
Et jusqu'au moindre mot, imprimez-le vous bien.
Je vous épouse, Agnès; &, cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre destinée,
Contempler la bassesse où vous avez été,
Et dans le même tems admirer ma bonté,
Qui, de ce vil état de pauvre villageoise,
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise.
Et jouir de la couche & des embrassemens
D'un homme qui fuyoit tous ces engagemens,
Et dont, à vingt partis fort capables de plaire,
Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux,
Afin que cet objet d'autant mieux vous instruise
A mériter l'état où je vous aurai mise,
A toujours vous connoître, & faire qu'à jamais
Je puisse me louer de l'acte que je fais.

Digitized by Google

Le mariage, Agnès, n'eſt pas un badinage,
A d'auſtères devoirs le rang de femme engage,
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine & prendre du bon tems.
Votre ſexe n'eſt-là que pour la dépendance.
Du côté de la barbe eſt la toute-puiſſance.
Bien qu'on ſoit deux moitiés de la ſociété,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité:
L'une eſt moitié ſuprême, & l'autre ſubalterne;
L'une en tout eſt ſoumiſe à l'autre qui gouverne:
Et, ce que le ſoldat, dans ſon devoir inſtruit,
Montre d'obéiſſance au chef qui le conduit,
Le valet à ſon maître, un enfant à ſon père,
A ſon ſupérieur le moindre petit frère,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéiſſance, & de l'humilité,
Et du profond reſpect où la femme doit être
Pour ſon mari, ſon chef, ſon ſeigneur, & ſon maître.
Lorſqu'il jette ſur elle un regard ſérieux,
Son devoir auſſi tôt eſt de baiſſer les yeux,
Et de n'oſer jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grace.
C'eſt ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui;
Mais ne vous gâtez pas ſur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines,
Dont par toute la ville on chante les fredaines,
Et de vous laiſſer prendre aux aſſauts du malin,
C'eſt-à-dire, d'ouïr aucun jeune blodin.

Digitized by Google

Songez qu'en vous faiſant moitié de ma perſonne,
C'eſt mon honneur, Agnès, que je vous abandonne;
Que cet honneur eſt tendre, & ſe bleſſe de peu,
Que ſur un tel ſujet il ne faut point de jeu,
Et qu'il eſt aux enfers des chaudières bouillantes,
Où l'on plonge à jamais les femmes mal-vivantes.
Ce que je vous dis-là ne ſont pas des chanſons,
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre ame les ſuit, & fuit d'être coquette,
Elle ſera toujours, comme un lys, blanche & nette;
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle faſſe un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon.
Vous paroîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité,
Dont vous veuille garder la céleſte bonté.
Faites la révérence. Ainſi qu'une novice
Par cœur dans le couvent doit ſavoir ſon office,
Entrant au mariage il en faut faire autant:
Et voici dans ma poche un écrit important,
Qui vous enſeignera l'office de la femme.
J'en ignore l'auteur: mais c'eſt quelque bonne ame;
Et je veux que ce ſoit votre unique entretien.

(*Il ſe leve.*)

Tenez. Voyons un peu ſi vous le lirez bien.

AGNÈS *lit.*

Digitized by Google

MAXIMES DU MARIAGE,
OU
LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE,

Avec ſon exercice journalier.

Ire MAXIME.

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui,
Doit ſe mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend, ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire:
Mais pour l'heure préſente il ne faut rien que lire.

AGNÈS *pourſuit.*

IIe MAXIME.

Elle ne ſe doit parer
Qu'autant que peut deſirer
Le mari qui la poſsède:
C'eſt lui que touche ſeul le ſoin de ſa beauté;
Et pour rien doit être compté,
Que les autres la trouvent laide.

IIIe. MAXIME.

Loin ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,

Digitized by Google

Et mille ingrédiens qui ſont des teints fleuris ;
A l'honneur, tous les jours, ce ſont drogues mortelles ;
Et les ſoins de paroître belles
Se prennent peu pour les maris.

IVe MAXIME.

Sous ſa coëffe en ſortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ſes yeux elle étouffe les coups ;
Car pour bien plaire à ſon époux,
Elle ne doit plaire à perſonne.

Ve MAXIME.

Hors ceux dont au mari la viſite ſe rend,
La bonne règle défend
De recevoir aucune ame ;
Ceux qui, de galante humeur,
N'ont affaire qu'à Madame,
N'accommodent pas Monſieur.

VIe MAXIME.

Il faut des préſens des hommes
Qu'elle ſe défende bien ;
Car dans le ſiècle où nous ſommes,
On ne donne rien pour rien.

VIIe MAXIME.

Dans ſes meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes :
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Écrire tout ce qui s'écrit chez lui.

Digitized by Google

VIIIe MAXIME.

Ces ſociétés déréglées,
Qu'on nomme belles aſſemblées,
Des femmes tous les jours corrompent les eſprits;
En bonne politique on les doit interdire:
Car c'eſt-là que l'on conſpire
Contre les pauvres maris.

IXe MAXIME.

Toute femme qui veut à l'honneur ſe vouer,
Doit ſe défendre de jouer,
Comme d'une choſe funeſte:
Car le jeu fort décevant
Pouſſe une femme ſouvent
A jouer de tout ſon reſte.

Xe MAXIME.

Des promenades du tems,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle eſſaie.
Selon les prudens cerveaux,
Le mari dans ces cadeaux
Eſt toujours celui qui paye.

XIe MAXIME.

ARNOLPHE.

Vous acheverez ſeule; &, pas à pas, tantôt
Je vous expliquerai ces choſes comme il faut.

Digitized by Google

Je me ſuis ſouvenu d'une petite affaire:
Je n'ai qu'un mot à dire, & ne tarderai guère.
Rentrez, & conſervez ce livre cherement.
Si le Notaire vient, qu'il m'attende un moment.

SCÈNE III.

ARNOLPHE *ſeul.*

JE ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainſi que je voudrai, je tournerai cette ame;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle eſt,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
Il s'en eſt peu fallu que, durant mon abſence [11],
On ne m'ait attrapé par ſon trop d'innocence;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a, péche de ce côté.
De ces ſortes d'erreurs le remède eſt facile.
Toute perſonne ſimple aux leçons eſt docile;
Et, ſi du bon chemin on la fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
Mais une femme habile eſt bien une autre bête.
Notre ſort ne dépend que de ſa ſeule tête,
De ce qu'elle s'y met, rien ne la fait gauchir [12],
Et nos enſeignemens ne ſont là que blanchir:
Son bel eſprit lui ſert à railler nos maximes,
A ſe faire ſouvent des vertus de ſes crimes,

Digitized by Google

Et trouver, pour venir à ſes coupables fins,
Des détours à duper l'adreſſe des plus fins.
Pour ſe parer du coup en vain on ſe fatigue,
Une femme d'eſprit eſt un diable en intrigue;
Et dès que ſon caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut paſſer le pas.
Beaucoup d'honnêtes gens en pourroient bien que dire.
Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire;
Par ſon trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
Voilà de nos François l'ordinaire défaut;
Dans la poſſeſſion d'une bonne fortune,
Le ſecret eſt toujours ce qui les importune,
Et la vanité ſotte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils ſe pendroient plutôt que de ne cauſer pas.
Oh, que les femmes ſont du diable bien tentées,
Lorſqu'elles vont choiſir ces têtes éventées!
Et que... Mais le voici. Cachons-nous toujours bien,
Et découvrons un peu quel chagrin eſt le ſien.

SCÈNE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

JE reviens de chez vous, & le deſtin me montre
Qu'il n'a pas réſolu que je vous y rencontre.

Digitized by Google

Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment..

ARNOLPHE.

Hé, mon Dieu! n'entrons point dans ce vain compliment:
Rien ne me fâche tant que ces cérémonies;
Et, si l'on m'en croyoit, elles seroient bannies.
C'eſt un maudit uſage, & la plûpart des gens
Y perdent ſottement les deux tiers de leur tems.
(*Il ſe couvre.*)
Mettons donc, ſans façon. Hé bien, vos amourettes?
Puis-je, Seigneur Horace, apprendre où vous en êtes?
J'étois tantôt diſtrait par quelque viſion;
Mais depuis là-deſſus j'ai fait réflexion.
De vos premiers progrès j'admire la viteſſe,
Et dans l'événement mon ame s'intéreſſe.

HORACE.

Ma foi, depuis qu'à vous s'eſt découvert mon cœur,
Il eſt à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE.

Oh! oh! comment cela?

HORACE.

La fortune cruelle
A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur!

HORACE.

Et de plus, à mon très-grand regret,
Il a ſu de nous deux le commerce ſecret.

Digitized by Google

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t-il si-tôt appris cette aventure ?

HORACE.

Je ne sais ; mais enfin c'est une chose sûre.
Je pensois aller rendre, à mon heure à-peu-près,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lorsque changeant pour moi de ton & de visage,
Et servante & valet m'ont bouché le passage ;
Et d'un *, retirez-vous, vous nous importunez*,
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez !

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ai voulu leur parler au travers de la porte ;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est, *vous n'entrerez point, Monsieur l'a défendu.*

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert ?

HORACE.

Non. Et de la fenêtre
Agnès m'a confirmé le retour de ce maître,
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

Digitized by Google

ARNOLPHE.

Comment, d'un grès ?

HORACE.

D'un grès de taille non-petite,
Dont on a par ſes mains régalé ma viſite.

ARNOLPHE.

Diantre, ce ne ſont pas des prunes que cela !
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE.

Il eſt vrai, je ſuis mal par ce retour funeſte.

ARNOLPHE.

Certes, j'en ſuis fâché pour vous, je vous proteſte.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Oui ; mais cela n'eſt rien.
Et de vous racrocher vous trouverez moyen.

HORACE.

Il faut bien eſſayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous eſt facile ; & la fille, après tout,
Vous aime.

HORACE.

Aſſurément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

Digitized by Google

HORACE.

Je l'eſpère.

ARNOLPHE.

Le grès vous a mis en déroute;
Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE.

Sans doute;
Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit là,
Qui, ſans ſe faire voir, conduiſoit tout cela.
Mais ce qui m'a ſurpris, & qui va vous ſurprendre,
C'eſt un autre incident que vous allez entendre,
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendroit point de ſa ſimplicité.
Il le faut avoüer, l'amour eſt un grand maître,
Ce qu'on ne fut jamais il nous enſeigne à l'être;
Et ſouvent de nos cœurs l'abſolu changement
Devient par ſes leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obſtacles,
Et ſes effets ſoudains ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'inſtant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal;
Il rend agile à tout l'ame la plus peſante,
Et donne de l'eſprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès;
Car tranchant avec moi par ces termes exprès:
Retirez-vous, mon ame aux viſites renonce,
Je ſais tous vos diſcours, & voilà ma réponſe:

Digitized by Google

Cette pierre, ou ce grès dont vous vous étonniez,
Avec un mot de lettre eſt tombée à mes pieds:
Et j'admire de voir cette lettre ajuſtée
Avec le ſens des mots, & la pierre jetée.
D'une telle action n'êtes-vous pas ſurpris?
L'amour fait-il pas l'art d'aiguiſer les eſprits?
Et peut-on me nier que ſes flammes puiſſantes
Ne faſſent dans un cœur des choſes étonnantes?
Que dites-vous du tour & de ce mot d'écrit?
Hé, n'admirez-vous point cette adreſſe d'eſprit?
Trouvez-vous pas plaiſant de voir quel perſonnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage?
Dites.

ARNOLPHE.

Oui, fort plaiſant.

HORACE.

Riez-en donc un peu.

(*Arnolphe rit d'un air forcé.*)

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu,
Qui chez lui ſe retranche & de grès fait parade,
Comme ſi j'y voulois monter par eſcalade,
Qui, pour me repouſſer, dans ſon bizarre effroi,
Anime du dedans tous ſes gens contre moi,
Et qu'abuſe à ſes yeux par ſa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême?
Pour moi, je vous l'avoue, encor que ſon retour
En un grand embarras jette ici mon amour,

Je

Digitized by Google

Je tiens cela plaiſant, autant qu'on ſauroit dire;
Je ne puis y ſonger ſans de bon cœur en rire,
Et vous n'en riez pas aſſez à mon avis.

ARNOLPHE. *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre ſa lettre.
Tout ce que ſon cœur ſent, ſa main a ſu l'y mettre;
Mais en termes touchans & tout pleins de bonté,
De tendreſſe innocente & d'ingénuité.
De la manière enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la première bleſſure.

ARNOLPHE *bas à part.*

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te ſert,
Et, contre mon deſſein, l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

Je veux vous écrire, & je ſuis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des penſées que je deſirerois que vous ſuſſiez; mais je ne ſais comment faire pour vous les dire, & je me défie de mes paroles. Comme je commence à connoître qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque choſe qui ne ſoit pas bien, & d'en dire plus que je ne devrois. En vérité je ne ſais ce que vous m'avez fait; mais je ſens que je ſuis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du monde à

Digitized by Google

me passer de vous, & que je serois bien-aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela, mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, & je voudrois que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, & que tout ce que vous me dites, n'est que pour m'abuser : mais je vous assure que je n'ai pu encore me figurer cela de vous, & je suis si touchée de vos paroles, que je ne saurois croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui en est : car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde, si vous me trompiez, & je pense que j'en mourrois de déplaisir.

ARNOLPHE *à part.*

Hon, chienne !

HORACE.

Qu'avez-vous ?

ARNOLPHE.

Moi ? Rien. C'est que je tousse.

HORACE.

Avez-vous jamais vu d'expression plus douce ?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel se peut-il faire voir ?
Et n'est ce pas sans doute un crime punissable,
De gâter méchamment ce fond d'ame admirable,
D'avoir, dans l'ignorance & la stupidité,
Voulu de cet esprit étouffer la clarté ?

Digitized by Google

L'amour a commencé d'en déchirer le voile ;
Et ſi, par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'eſpere, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment ſi vîte ?

ARNOLPHE.

Il m'eſt dans la penſée
Venu tout maintenant une affaire preſſée.

HORACE.

Mais ne ſauriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maiſon pourroit avoir accès ?
J'en uſe ſans ſcrupule, & ce n'eſt pas merveille,
Qu'on ſe puiſſe, entre amis, ſervir à la pareille[1].
Je n'ai plus-là dedans que gens pour m'obſerver ;
Et ſervante & valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y ſois pu prendre,
Adouci leur rudeſſe à me vouloir entendre.
J'avois pour de tels coups certaine vieille en main,
D'un génie, à vrai dire, au-deſſus de l'humain.
Elle m'a dans l'abord ſervi de bonne ſorte ;
Mais depuis quatre jours, la pauvre femme eſt morte.
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen ?

ARNOLPHE.

Non vraiment ; &, ſans moi, vous en trouverez bien.

Digitized by Google

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCÈNE V.

ARNOLPHE *ſeul.*

COMME il faut devant lui que je me mortifie!
Quelle peine à cacher mon déplaiſir cuiſant!
Quoi, pour une innocente, un eſprit ſi préſent?
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtreſſe,
Ou le diable à ſon ame a ſoufflé cette adreſſe.
Enfin me voilà mort par ce funeſte écrit.
Je vois qu'il a, le traître, empaumé ſon eſprit,
Qu'à ma ſuppreſſion [b], il s'eſt encré chez elle [12],
Et c'eſt mon déſeſpoir & ma peine mortelle.
Je ſouffre doublement dans le vol de ſon cœur,
Et l'amour y pâtit auſſi-bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place uſurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
Je ſais que pour punir ſon amour libertin,
Je n'ai qu'à laiſſer faire à ſon mauvais deſtin;
Que je ſerai vengé d'elle par elle-même:
Mais il eſt bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel, puiſque pour un choix j'ai tant philoſophé,
Faut-il de ſes appas, m'être ſi fort coëffé!

Digitized by Google

Elle n'a ni parens, ni ſupport, ni richeſſe,
Elle trahit mes ſoins, mes bontés, ma tendreſſe,
Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,
Juſqu'à ne me pouvoir paſſer de cet amour.
Sot, n'as-tu point de honte? Ah, je crève, j'enrage,
Et je ſouffleterois mille fois mon viſage!
Je veux entrer un peu; mais ſeulement pour voir
Quelle eſt ſa contenance après un trait ſi noir.
Ciel, faites que mon front ſoit exempt de diſgrace;
Ou bien, s'il eſt écrit qu'il faille que j'y paſſe,
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidens,
La conſtance qu'on voit à de certaines gens!

Fin du troiſième Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE.

J'AI peine, je l'avoue, à demeurer en place,
Et de mille ſoucis mon eſprit s'embarraſſe,
Pour pouvoir mettre un ordre & dedans & dehors,
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traîtreſſe a ſoutenu ma vue!
De tout ce qu'elle a fait elle n'eſt point émue,
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit à la voir qu'elle n'y touche pas.
Plus, en la regardant, je la voyois tranquille,
Plus je ſentois en moi s'échauffer une bile [a],
Et ces bouillans tranſports dont s'emflammoit mon c
Y ſembloient redoubler mon amoureuſe ardeur.
J'étois aigri, fâché, déſeſpéré contre elle,
Et cependant jamais je ne la vis ſi belle,
Jamais ſes yeux aux miens n'ont paru ſi perçans,
Jamais je n'eus pour eux des deſirs ſi preſſans,
Et je ſens là-dedans qu'il faudra que je crève,
Si de mon triſte ſort la diſgrace s'achève.
Quoi, j'aurai dirigé ſon éducation
Avec tant de tendreſſe & de précaution?

Digitized by Google

Je l'aurai fait paſſer chez moi dès ſon enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre eſpérance ?
Mon cœur aura bâti ſur ſes attraits naiſſans,
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou, dont elle s'amourache,
Me la vienne enlever juſque ſur la mouſtache,
Lorſqu'elle eſt avec moi mariée à demi ?
Non parbleu, non parbleu, petit ſot mon ami,
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi, vos eſpérances vaines,
Et de moi tout-à-fait vous ne vous rirez point.

SCÈNE II.

UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

AH le voilà. Bon jour. Me voici tout à point
Pour dreſſer le contrat que vous ſouhaitez faire.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul, & ſans voir ni entendre le Notaire.*

Comment faire ?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

Digitized by Google

ARNOLPHE *se croyant seul.*

A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE.

Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,
Quittancer le contrat que vous n'ayez reçu.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Hé bien, il est aisé d'empêcher cet éclat,
Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte?

LE NOTAIRE.

Le douaire se règle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Je l'aime, & cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas.

Digitized by Google

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Quel traitement lui faire en pareille aventure ?

LE NOTAIRE.

L'ordre eſt que le futur doit douer la future
Du tiers de dot qu'elle a ; mais cet ordre n'eſt rien,
Et l'on va plus avant lorſque l'on le veut bien.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Si...

(*Il apperçoit le Notaire.*)

LE NOTAIRE.

Pour le préciput, il les regarde enſemble.
Je dis que le futur peut, comme bon lui ſemble,
Douer la future.

ARNOLPHE.

Hé ?

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager
Lorſqu'il l'aime beaucoup, & qu'il veut l'obliger,
Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle,
Ou ſans retour, qui va de ladite à ſes hoirs,
Ou coutumier, ſelon les différens vouloirs,
Ou par donation dans le contrat formelle,
Qu'on fait ou pure ou ſimple, ou qu'on fait mutuelle.
Pourquoi hauſſer le dos ? eſt-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne ſait pas les formes d'un contrat ?

Digitized by Google

Qui me les apprendra ? Perſonne, je préſume.
Sais-je pas qu'étant joints, on eſt par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles & conquêts,
A moins que par un acte on n'y renonce exprès ?
Sais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté, pour...

ARNOLPHE.

Oui, c'eſt choſe ſûre,
Vous ſavez tout cela : mais qui vous en dit mot ?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me prétendez faire paſſer pour ſot,
En me hauſſant l'épaule, & faiſant la grimace.

ARNOLPHE.

La peſte ſoit de l'homme, & ſa chienne de face !
Adieu. C'eſt le moyen de nous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dreſſer un contrat m'a-t-on pas fait venir ?

ARNOLPHE.

Oui, je vous ai mandé : mais la choſe eſt remiſe ;
Et l'on vous mandera quand l'heure ſera priſe.
Voyez quel diable d'homme avec ſon entretien !

LE NOTAIRE *ſeul.*

Je penſe qu'il en tient, & je crois penſer bien.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE.

LE NOTAIRE *allant au-devant d'Alain & de Georgette.*

M'ÊTES-VOUS pas venu quérir pour votre maître?

ALAIN.

Oui.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui; vous le pouvez connoître:
Mais allez de ma part lui dire de ce pas
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

MONSIEUR...

ARNOLPHE.

Approchez-vous, vous êtes mes fidèles,
Mes bons, mes vrais amis, & j'en fais des nouvelles.

Digitized by Google

ALAIN.

Le Notaire...

ARNOLPHE.

Laissons, c'est pour quelque autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour;
Et quel affront pour vous, mes enfans, pourroit-ce être,
Si l'on avoit ôté l'honneur à vôtre maître!
Vous n'oseriez après paroître en nul endroit;
Et chacun, vous voyant, vous montreroit au doigt.
Donc, puisqu'autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais, à ses beaux discours, gardez bien de vous rendre;

ALAIN.

Oh, vraiment!...

GEORGETTE.

Nous savons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement: Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur.

ALAIN.

Vous êtes un sot.

Digitized by Google

ARNOLPHE.

(*à Georgette.*)

Bon. Georgette ma mignonne,
Tu me parois si douce, & si bonne perſonne.

GEORGETTE.

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE.

(*à Alain.*)

Bon. Quel mal trouves-tu
Dans un deſſein honnête, & tout plein de vertu?

ALAIN.

Vous êtes un fripon.

ARNOLPHE.

(*à Georgette.*)

Fort bien. Ma mort eſt sûre
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE.

Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE.

Fort bien.

(*à Alain.*)

Je ne ſuis pas un homme à vouloir rien pour rien;
Je ſais, quand on me ſert, en garder la mémoire.
Cependant par avance, Alain, voilà pour boire,

Digitized by Google

Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.

(*Ils tendent tous deux la main & prennent l'argent.*)

Ce n'eſt de mes bienfaits qu'un ſimple échantillon.
Toute la courtoiſie enfin dont je vous preſſe,
C'eſt que je puiſſe voir votre belle maîtreſſe.

GEORGETTE *le pouſſant.*

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN *le pouſſant.*

Hors d'ici.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE *le pouſſant.*

Mais tôt.

ARNOLPHE.

Bon. Holà, c'eſt aſſez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut?

ALAIN.

Eſt-ce de la façon que vous voulez l'entendre?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre.

Digitized by Google

GEORGETTE.

Nous ne nous ſommes pas ſouvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'inſtant nous recommencions ?

ARNOLPHE.

Point.

Suffit. Rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je, rentrez, puiſque je le deſire.
Je vous laiſſe l'argent. Allez. Je vous rejoins.
Ayez bien l'œil à tout, & ſecondez mes ſoins.

SCÈNE V.

ARNOLPHE *ſeul.*

JE veux [b] pour eſpion qui ſoit d'exacte vue [14],
Prendre le ſavetier du coin de notre rue.
Dans la maiſon toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, & ſur-tout en bannir
Vendeuſes de rubans, perruquières, coëffeuſes,
Faiſeuſes de mouchoirs, gantières, revendeuſes,
Tous ces gens qui ſous-main travaillent chaque jour
A faire réuſſir les myſtères d'amour.

Digitized by Google

Enfin j'ai vu le monde, & j'en ſais les fineſſes.
Il faudra que mon homme ait de grandes adreſſes[c],
Si meſſage ou poulet de ſa part peut entrer.

SCÈNE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

LA place m'eſt heureuſe à vous y rencontrer.
Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
Au ſortir d'avec vous, ſans prévoir l'aventure,
Seule dans ſon balcon j'ai vu paroître Agnès,
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
Après m'avoir fait ſigne, elle a ſu faire enſorte,
Deſcendant au jardin, de m'en ouvrir la porte:
Mais à peine tous deux dans ſa chambre étions-nous,
Qu'elle a ſur les degrés entendu ſon jaloux;
Et tout ce qu'elle a pu dans un tel acceſſoire[d],
C'eſt de me renfermer dans une grande armoire.
Il eſt entré d'abord; je ne le voyois pas,
Mais je l'oyois marcher, ſans rien dire, à grand pas,
Pouſſant de tems en tems des ſoupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups ſur les tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvoit,
Et jetant bruſquement les hardes qu'il trouvoit.

Il

Digitized by Google

Il a même caſſé, d'une main mutinée,
Des vaſes dont la belle ornoit ſa cheminée;
Et ſans doute il faut bien qu'à ce becque [15] cornu,
Du trait qu'elle a joué, quelque jour ſoit venu.
Enfin, après vingt tours, ayant de la manière,
Sur ce qui n'en peut mais, déchargé ſa colère,
Mon jaloux inquiet, ſans dire ſon ennui,
Eſt ſorti de la chambre, & moi, de mon étui.
Nous n'avons point voulu, de peur du perſonnage,
Riſquer à nous tenir enſemble davantage,
C'étoit trop haſarder : mais je dois cette nuit,
Dans ſa chambre un peu tard m'introduire ſans bruit.
En touſſant par trois fois je me ferai connoître;
Et je dois au ſignal voir ouvrir la fenêtre,
Dont, avec une échelle, & ſecondé d'Agnès,
Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
Comme à mon ſeul ami, je veux bien vous l'apprendre.
L'allégreſſe du cœur s'augmente à la répandre,
Et goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en eſt pas content, ſi quelqu'un ne le ſait.
Vous prendrez part, je penſe, à l'heur de mes affaires.
Adieu. Je vais ſonger aux choſes néceſſaires.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

ARNOLPHE *seul.*

Quoi, l'astre qui s'obstine à me désespérer,
Ne me donnera pas le tems de respirer?
Coup sur coup je verrai, par leur intelligence,
De mes soins vigilans confondre la prudence?
Et je serai la dupe, en ma maturité [16],
D'une jeune innocente & d'un jeune éventé?
En sage philosophe, on m'a vu vingt années
Contempler des maris les tristes destinées,
Et m'instruire avec soin de tous les accidens
Qui font dans le malheur tomber les plus prudens:
Des disgraces d'autrui profitant dans mon ame,
J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
Et le tirer de pair d'avec les autres fronts:
Pour ce noble dessein, j'ai cru mettre en pratique
Tout ce que peut trouver l'humaine politique;
Et, comme si du sort il étoit arrêté
Que nul homme ici bas n'en seroit exempté;
Après l'expérience & toutes les lumières
Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matières,
Après vingt ans & plus de méditation
Pour me conduire en tout avec précaution,

Digitized by Google

De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace
Pour me trouver après dans la même disgrace?
Ah! bourreau de destin, vous en aurez menti.
De l'objet qu'on poursuit, je suis encor nanti;
Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
J'empêcherai du moins qu'on s'empare e du reste,
Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piége qu'on me dresse,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Fasse son confident de son propre rival.

SCÈNE VIII.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

HÉ BIEN! souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE.

Non. Je jeûne ce soir.

CHRISALDE.

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE.

De grace, excusez-moi, j'ai quelqu'autre embarras.

CHRISALDE.

Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas?

Digitized by Google

ARNOLPHE.

C'eſt trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRISALDE.

Oh, oh, ſi bruſquement? Quels chagrins ſont les v
Seroit-il point, compère, à votre paſſion,
Arrivé quelque peu de tribulation?
Je le jurerois preſque à voir votre viſage.

ARNOLPHE.

Quoiqu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage
De ne pas reſſembler à de certaines gens,
Qui ſouffrent doucement l'approche des galans.

CHRISALDE.

C'eſt un étrange fait qu'avec tant de lumières,
Vous vous effarouchiez toujours ſur ces matières,
Qu'en cela vous mettiez le ſouverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Être avare, brutal, fourbe, méchant & lâche [17],
N'eſt rien à votre avis auprès de cette tache;
Et de quelque façon qu'on puiſſe avoir vécu,
On eſt homme d'honneur, quand on n'eſt point co
A le bien prendre au fonds, pourquoi voulez-vous
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une ame bien née ait à ſe reprocher
L'injuſtice d'un mal qu'on ne peut empêcher?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une fem
Qu'on ſoit digne à ſon choix de louange ou de blâ

Digitized by Google

Et qu'on s'aille former un monſtre plein d'effroi,
De l'affront que nous fait ſon manquement de foi?
Mettez-vous dans l'eſprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant homme une plus douce image;
Que, des coups du haſard aucun n'étant garant,
Cet accident de ſoi doit être indifférent,
Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde gloſe,
N'eſt que dans la façon de recevoir la choſe:
Et, pour ſe bien conduire en ces difficultés,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrêmités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires,
Qui tirent vanité de ces ſortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galans,
En font par-tout l'éloge, & prônent leurs talens,
Témoignent avec eux d'étroites ſympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raiſon les gens ſont étonnés
De voir leur hardieſſe à montrer là leur nez.
Ce procédé, ſans doute, eſt tout-à-fait blâmable;
Mais l'autre extrêmité n'eſt pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galans,
Je ne ſuis pas auſſi pour ces gens turbulens,
Dont l'imprudent chagrin qui tempête & qui gronde,
Attire, au bruit qu'il fait, les yeux de tout le monde,
Et qui, par cet éclat, ſemble ne pas vouloir
Qu'aucun puiſſe ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis, il en eſt un honnête,
Où, dans l'occaſion, l'homme prudent s'arrête;

Digitized by Google

Et, quand on le fait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puiſſe agir [f].
Quoi qu'on en puiſſe dire enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aiſément s'enviſage,
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le ſavoir tourner du bon côté.

ARNOLPHE.

Après ce beau diſcours, toute la confrérie
Doit un remercîment à votre Seigneurie ;
Et quiconque voudra vous entendre parler,
Montrera de la joie à s'y voir enrôler.

CHRISALDE.

Je ne dis pas cela ; car c'eſt ce que je blâme :
Mais, comme c'eſt le ſort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainſi qu'au jeu de dez [18],
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adreſſe, & d'une ame réduite [g],
Corriger le haſard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'eſt-à-dire, dormir & manger toujours bien,
Et ſe perſuader que tout cela n'eſt rien.

CHRISALDE.

Vous penſez vous moquer : mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choſes plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur,
Que de cet accident qui vous fait tant de peur,

Digitized by Google

Penſez-vous qu'à choiſir de deux choſes preſcrites,
Je n'aimaſſe pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien,
Dont la mauvaiſe humeur fait un procès ſur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diableſſes,
Se retranchant toujours ſur leurs ſages proueſſes;
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et veulent, ſur le pied [h] de nous être fidèles,
Que nous ſoyions tenus de tout endurer d'elles?
Encore un coup, compère, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'eſt que ce que l'on le fait,
Qu'on peut le ſouhaiter pour de certaines cauſes,
Et qu'il a ſes plaiſirs comme les autres choſes.

ARNOLPHE.

Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'eſt pas la mienne d'en tâter;
Et plutôt que ſubir une telle aventure...

CHRISALDE.

Mon Dieu, ne jurez point, de peur d'être parjure.
Si le ſort l'a réglé, vos ſoins ſont ſuperflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-deſſus.

ARNOLPHE.

Moi, je ſerai cocu?

CHRISALDE.

Vous voilà bien malade.
Mille gens le ſont bien, ſans vous faire bravade,

Digitized by Google

Qui de mine, de cœur, de biens & de maiſon,
Ne feroient avec vous nulle comparaiſon.

ARNOLPHE.

Et moi, je n'en voudrois avec eux faire aucune ;
Mais cette raillerie, en un mot, m'importune,
Briſons-là, s'il vous plaît.

CHRISALDE.

Vous êtes en courroux.
Nous en ſaurons la cauſe. Adieu. Souvenez-vous
Quoi que ſur ce ſujet votre honneur vous inſpire,
Que c'eſt être à demi ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le ſera pas.

ARNOLPHE.

Moi, je le jure encore, & je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon remède.
(*Il court heurter à ſa porte.*)

SCÈNE IX.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

MES AMIS, c'eſt ici que j'implore votre aide ;
Je ſuis édifié de votre affection,
Mais il faut qu'elle éclate en cette occaſion ;
Et, ſi vous m'y ſervez ſelon ma confiance,
Vous êtes aſſurés de votre récompenſe.

Digitized by Google

L'homme que vous ſavez, n'en faites point de bruit,
Veut, comme je l'ai ſu, m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnès entrer par eſcalade ;
Mais il lui faut, nous trois, dreſſer une embuſcade.
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et, quand il ſera près du dernier échelon,
Car dans le tems qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre,
Que tous deux à l'envie vous me chargiez ce traître,
Mais d'un air dont ſon dos garde le ſouvenir,
Et qui lui puiſſe apprendre à n'y plus revenir ;
Sans me nommer pourtant en aucune manière,
Ni faire aucun ſemblant que je ſerai derrière.
Auriez-vous bien l'eſprit de ſervir mon courroux ?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, Monſieur, tout eſt à nous ;
Vous verrez, quand je bats, ſi j'y vais de main-morte.

GEORGETTE.

La mienne, quoiqu'aux yeux elle ſemble moins forte,
N'en quitte pas ſa part à le bien étriller.

ARNOLPHE.

Rentrez donc, & ſur-tout gardez de babiller.

(*ſeul.*)

Voilà pour le prochain une leçon utile ;
Et, ſi tous les maris qui ſont dans cette ville,
De leurs femmes ainſi recevoient le galant,
Le nombre des cocus ne ſeroit pas ſi grand.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

TRAITRES, qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, Monsieur, obéissance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer.
L'ordre étoit de le battre, & non de l'assommer;
Et c'étoit sur le dos, & non pas sur la tête,
Que j'avois commandé qu'on fit cheoir la tempête.
Ciel, dans quel accident me jette ici le sort!
Et que puis-je résoudre à voir cet homme mort?
Rentrez dans la maison, & gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pu vous prescrire.
(*seul.*)
Le jour s'en va paroître, & je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Hélas, que deviendrai-je! Et que dira le père
Lorsqu'inopinément il saura cette affaire?

Digitized by Google

SCÈNE II.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE *à part.*

IL faut que j'aille un peu reconnoître qui c'eſt.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Eût-on jamais prévu...

(*Heurté par Horace qu'il ne reconnoît pas.*)

Qui va-là, s'il vous plaît ?

HORACE.

C'eſt vous, Seigneur Arnolphe?

ARNOLPHE.

Oui. Mais vous...

HORACE.

C'eſt Horace.

Je m'en allois chez vous vous prier d'une grace.
Vous ſortez bien matin ?

ARNOLPHE *bas à part.*

Quelle confuſion !
Eſt-ce un enchantement ? Eſt-ce une illuſion?

HORACE.

J'étois, à dire vrai, dans une grande peine;
Et je bénis du ciel la bonté ſouveraine,

Digitized by Google

Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainſi.
Je viens vous avertir que tout a réuſſi,
Et même beaucoup plus que je n'euſſe oſé dire,
Et par un accident qui devoit tout détruire.
Je ne ſais point par où l'on a pu ſoupçonner
Cette aſſignation qu'on m'avoit ſu donner;
Mais étant ſur le point d'atteindre à la fenêtre,
J'ai contre mon eſpoir, vu quelques gens paroître,
Qui, ſur moi bruſquement levant chacun le bras,
M'ont fait manquer le pied, & tomber juſqu'en bas;
Et ma chûte, aux dépens de quelque meurtriſſure,
De vingt coups de bâton m'a ſauvé l'aventure.
Ces gens-là, dont étoit, je penſe, mon jaloux,
Ont imputé ma chûte à l'effort de leurs coups,
Et, comme la douleur, un aſſez long eſpace,
M'a fait, ſans remuer, demeurer ſur la place,
Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avoient aſſommé,
Et chacun d'eux s'en eſt auſſi-tôt alarmé.
J'entendois tout le bruit dans le profond ſilence,
L'un l'autre ils s'accuſoient de cette violence;
Et, ſans lumière aucune, en querellant le ſort,
Sont venus doucement tâter ſi j'étois mort.
Je vous laiſſe à penſer ſi, dans la nuit obſcure,
J'ai d'un vrai trépaſſé ſu tenir la figure.
Ils ſe ſont retirés avec beaucoup d'effroi;
Et, comme je ſongeois à me retirer, moi,
De cette feinte mort la jeune Agnès émue,
Avec empreſſement eſt devers moi venue:

Digitized by Google

Car les discours qu'entr'eux ces gens avoient tenus,
Jusques à son oreille étoient d'abord venus,
Et, pendant tout ce trouble étant moins observée,
Du logis aisément elle s'étoit sauvée :
Mais me trouvant sans mal, elle a fait éclater
Un transport difficile à bien représenter.
Que vous dirai-je enfin ? Cette aimable personne
A suivi les conseils que son amour lui donne,
N'a plus voulu songer à retourner chez soi,
Et de tout son destin s'est commise à ma foi.
Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expose d'un fou la haute impatience ;
Et quels fâcheux périls elle pourroit courir,
Si j'étois maintenant homme à la moins chérir.
Mais d'un trop pur amour mon ame est embrasée,
J'aimerois mieux mourir que la voir abusée ;
Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
Et rien ne m'en sauroit séparer que la mort.
Je prévois là-dessus l'emportement d'un père,
Mais nous prendrons le tems d'appaiser sa colère.
A des charmes si doux je me laisse emporter,
Et dans la vie, enfin, il faut se contenter.
Ce que je veux de vous, sous un secret fidèle,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle ;
Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux :
Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
Et qu'on en pourroit faire une exacte poursuite,

Digitized by Google

Vous ſavez qu'une fille auſſi de ſa façon
Donne avec un jeune homme un étrange ſoupçon ;
Et comme c'eſt à vous, sûr de votre prudence,
Que j'ai fait de mes feux entière confidence,
C'eſt à vous ſeul auſſi, comme ami généreux,
Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE.

Je ſuis, n'en doutez point, tout à votre ſervice.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un ſi charmant office ?

ARNOLPHE.

Très-volontiers, vous dis-je, & je me ſens ravir
De cette occaſion que j'ai de vous ſervir.
Je rends graces au ciel de ce qu'il me l'envoie,
Et n'ai jamais rien fait avec ſi grande joie.

HORACE.

Que je ſuis redevable à toutes vos bontés !
J'avois de votre part craint des difficultés :
Mais vous êtes du monde ; &, dans votre ſageſſe,
Vous ſavez excuſer le feu de la jeuneſſe.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons nous, car il fait un peu jour ?
Si je la prends ici, l'on me verra peut-être ;
Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paroître,
Des valets cauſeront. Pour jouer au plus sûr,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obſcur.

Digitized by Google

Mon allée eſt commode, & je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce ſont précautions qu'il eſt fort bon de prendre,
Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
Et chez moi, ſans éclat, je retourne ſoudain.

ARNOLPHE *ſeul.*

Ah! fortune, ce trait d'aventure propice
Répare tous les maux que m'a fait ton caprice.

(*Il s'enveloppe le nez de ſon manteau.*)

SCÈNE III.

AGNÈS, HORACE, ARNOLPHE.

HORACE *à Agnès.*

NE ſoyez point en peine où je vais vous mener;
C'eſt un logement ſûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi ce ſeroit tout détruire,
Entrez dans cette porte, & laiſſez-vous conduire.
(*Arnolphe lui prend la main ſans qu'elle le reconnoiſſe.*)

AGNÈS *à Horace.*

Pourquoi me quittez-vous?

HORACE.

Chère Agnès, il le faut.

AGNÈS.

Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.

Digitized by Google

HORACE.

J'en ſuis aſſez preſſé par ma flamme amoureuſe.

AGNÈS.

Quand je ne vous vois point, je ne ſuis point joyeuſe.

HORACE.

Hors de votre préſence, on me voit triſte auſſi.

AGNÈS.

Hélas! s'il étoit vrai, vous reſteriez ici.

HORACE.

Quoi, vous pourriez douter de mon amour extrême!

AGNÈS.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

(*Arnolphe la tire.*)

Ah! l'on me tire trop.

HORACE.

C'eſt qu'il eſt dangereux,
Chère Agnès, qu'en ce lieu nous ſoyons vus tous deux
Et ce parfait ami de qui la main vous preſſe,
Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéreſſe.

AGNÈS.

Mais ſuivre un inconnu que...

HORACE.

N'appréhendez rien.
Entre de telles mains vous ne ſerez que bien.

AGNÈS.

Digitized by Google

AGNÈS.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace,
Et j'aurois...

(*à Arnolphe qui la tire encore.*)

Attendez.

HORACE.

Adieu. Le jour me chasse.

AGNÈS.

Quand vous verrai-je donc?

HORACE.

Bien-tôt assurément.

AGNÈS.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment!

HORACE *en s'en allant.*

Grace au ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence,
Et je puis maintenant dormir en assurance.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, AGNÈS,

ARNOLPHE *caché dans son manteau, & déguisant sa voix.*

VENEZ, ce n'est pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé.

Digitized by Google

Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.

(*Se faisant connoître.*)

Me connoissez-vous?

AGNÈS.

Hai!

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne,
Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez;
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.

(*Agnès regarde si elle ne verra point Horace.*)

N'appelez point des yeux le galant à votre aide,
Il est trop éloigné pour vous donner secours.
Ah, ah, si jeune encor, vous jouez de ces tours!
Votre simplicité, qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les enfans par l'oreille;
Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour suivre un galant vous évader sans bruit?
Tu-Dieu, comme avec lui votre langue cajole[a]!
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école.
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits?
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie?
Ah, coquine, en venir à cette perfidie!
Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein!
Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,

Digitized by Google

Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate,
Cherche à faire du mal à celui qui le flatte.

AGNÈS.

Pourquoi me criez-vous?

ARNOLPHE.

J'ai grand tort en effet.

AGNÈS.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE.

Suivre un galant n'est pas une action infame?

AGNÈS.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme.
J'ai suivi vos leçons, & vous m'avez prêché
Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE.

Oui Mais pour femme, moi, je prétendois vous prendre,
Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.

AGNÈS.

Oui Mais, à vous parler franchement entre nous,
Il est plus pour cela selon mon goût que vous.
Chez vous le mariage est fâcheux & pénible,
Et vos discours en font une image terrible;
Mais las! il le fait, lui, si rempli de plaisirs,
Que de se marier il donne des desirs.

Digitized by Google

ARNOLPHE.

Ah, c'eſt que vous l'aimez, traîtreſſe!

AGNÈS.

Oui. Je l'aime.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moi-même?

AGNÈS.

Et pourquoi, s'il eſt vrai, ne le dirois-je pas?

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer, impertinente?

AGNÈS.

Hélas!

Eſt-ce que j'en puis mais? Lui ſeul en eſt la cauſe;
Et je n'y ſongeois pas, lorſque ſe fit la choſe.

ARNOLPHE.

Mais il falloit chaſſer cet amoureux deſir.

AGNÈS.

Le moyen de chaſſer ce qui fait du plaiſir!

ARNOLPHE.

Et ne ſaviez-vous pas que c'étoit me déplaire?

AGNÈS.

Moi? Point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire?

ARNOLPHE.

Il eſt vrai, j'ai ſujet d'en être réjoui.
Vous ne m'aimez donc pas à ce compte?

Digitized by Google

AGNÈS.

Vous,

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Hélas! non.

ARNOLPHE.

Comment, non?

AGNÈS.

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE.

Pourquoi ne m'aimer pas, Madame l'impudente!

AGNÈS.

Mon Dieu, ce n'eſt pas moi que vous devez blâmer;
Que ne vous-êtes vous comme lui fait aimer?
Je ne vous en ai pas empêché, que je penſe.

ARNOLPHE.

Je m'y ſuis efforcé de toute ma puiſſance;
Mais les ſoins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNÈS.

Vraiment, il en ſait donc là-deſſus plus que vous?
Car, à ſe faire aimer, il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE *à part.*

Voyez comme raiſonne & répond la vilaine!
Peſte, une précieuſe en diroit-elle plus?
Ah, je l'ai mal connue, ou, ma foi, là-deſſus

Digitized by Google

Une ſotte en ſait plus que le plus habile homme.

(*à Agnès.*)

Puiſqu'en raiſonnemens votre eſprit ſe conſomme[b];
La belle raiſonneuſe, eſt-ce qu'un ſi long-tems
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

AGNÈS.

Non. Il vous rendra tout juſqu'au dernier double.

ARNOLPHE *bas à part.*

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.

(*haut.*)

Me rendra-t-il, coquine, avec tout ſon pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir?

AGNÈS.

Je ne vous en ai pas de ſi grandes qu'on penſe.

ARNOLPHE.

N'eſt-ce rien que les ſoins d'élever votre enfance?

AGNÈS.

Vous avez là dedans bien opéré vraiment,
Et m'avez fait en tout inſtruire joliment.
Croit-on que je me flatte, & qu'enfin, dans ma tête,
Je ne juge pas bien que je ſuis une bête?
Moi-même j'en ai honte, &, dans l'âge où je ſuis,
Je ne veux point paſſer pour ſotte, ſi je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, & voulez, quoi qu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque choſe.

AGNÈS.

Sans doute

Digitized by Google

C'eſt de lui que je ſais ce que je peux ſavoir,
Et, beaucoup plus qu'à vous, je penſe lui devoir.

ARNOLPHE.

Je ne ſais qui me tient qu'avec une gourmade,
Ma main de ce diſcours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois ſa piquante froideur:
Et quelques coups de poing ſatisferoient mon cœur.

AGNÈS.

Hélas, vous le pouvez, ſi cela vous peut plaire.

ARNOLPHE *à part.*

Ce mot, & ce regard déſarme ma colère,
Et produit un retour de tendreſſe de cœur,
Qui de ſon action efface la noirceur.
Choſe étrange d'aimer, & que, pour ces traîtreſſes,
Les hommes ſoient ſujets à de telles foibleſſes!
Tout le monde connoît leur imperfection,
Ce n'eſt qu'extravagance, & qu'indiſcrétion,
Leur eſprit eſt méchant, & leur ame eſt fragile,
Il n'eſt rien de plus foible, & de plus imbécile,
Rien de plus infidèle; & malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

(*à Agnès.*)

Hé bien, faiſons la paix. Vas, petite traîtreſſe,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendreſſe;
Conſidère par-là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant ſi bon, en revanche, aime-moi.

Digitized by Google

AGNÈS.

Du meilleur de mon cœur, je voudrois vous complaire:
Que me coûteroit-il, ſi je le pouvois faire?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit cœur, tu le peux, ſi tu veux.
Écoute ſeulement ce ſoupir amoureux;
Vois ce regard mourant, contemple ma perſonne,
Et quitte ce morveux & l'amour qu'il te donne.
C'eſt quelque ſort qu'il faut qu'il ait jeté ſur toi,
Et tu ſeras cent fois plus heureuſe avec moi.
Ta forte paſſion eſt d'être brave & leſte,
Tu le ſeras toujours, vas, je te le proteſte,
Sans ceſſe, nuit & jour, je te careſſerai,
Je te bouchonnerai, baiſerai, mangerai [19];
Tout comme tu voudras, tu te pourras conduire:
Je ne m'explique point, & cela, c'eſt tout dire,
(*bas à part.*)
Juſqu'où la paſſion peut-elle faire aller?
(*haut.*)
Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaler,
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate!
Me veux-tu voir pleurer? Veux-tu que je me batte?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
Veux-tu que je me tue? Oui, dis ſi tu le veux,
Je ſuis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.

AGNÈS.

Tenez, tous vos diſcours ne me touchent point l'ame,

Digitized by Google

Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE.

Ah, c'eſt trop me braver, trop pouſſer mon courroux.
Je ſuivrai mon deſſein, bête trop indocile,
Et vous dénicherez à l'inſtant de la ville.
Vous rebutez mes vœux, & me mettez à bout;
Mais un cul de couvent [20] me vengera de tout.

SCÈNE V.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN.

ALAIN.

JE ne ſais ce que c'eſt, Monſieur, mais il me ſemble
Qu'Agnès & le corps mort s'en ſont allés enſemble.

ARNOLPHE.

La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.
(*à part.*)
Ce ne ſera pas là qu'il la viendra chercher;
Et puis, c'eſt ſeulement pour une demi-heure.
Je vais, pour lui donner une sûre demeure,
(*à Alain.*)
Trouver une voiture. Enfermez-vous des mieux,
Et, ſur-tout, gardez vous de la quitter des yeux.
(*ſeul.*)
Peut-être que ſon ame, étant dépaïſée,
Pourra de cet amour être déſabuſée.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

AH, je viens vous trouver accablé de douleur !
Le ciel, Seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur ;
Et, par un trait fatal d'une injuſtice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime.
Pour arriver ici, mon père a pris le frais ;
J'ai trouvé qu'il mettoit pied à terre ici près ;
Et la cauſe, en un mot, d'une telle venue
Qui, comme je diſois, ne m'étoit pas connue,
C'eſt qu'il m'a marié, ſans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvoit m'arriver un contre-tems plus rude.
Cet Enrique, dont hier [21] je m'informois à vous,
Cauſe tout le malheur dont je reſſens les coups ;
Il vient avec mon père achever ma ruine,
Et c'eſt ſa fille unique à qui l'on me deſtine.
J'ai, dès leurs premiers mots, penſé à m'évanouir ;
Et d'abord, ſans vouloir plus long-tems les ouïr,
Mon père ayant parlé de vous rendre viſite,
L'eſprit plein de frayeur, je l'ai devancé vîte.
De grace, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement, qui le pourroit aigrir,

Digitized by Google

Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,
De le diſſuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Oui-dà.

HORACE.

Conſeillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce ſervice à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manquerai pas.

HORACE.

C'eſt en vous que j'eſpère.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon véritable père.
Dites-lui que mon âge... Ah, je le vois venir!
Écoutez les raiſons que je vous puis fournir.

SCÈNE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE.

(*Horace & Arnolphe ſe retirent dans un coin du théâtre, & parlent bas enſemble.*)

ENRIQUE *à Chriſalde.*

AUSSI-TÔT qu'à mes yeux je vous ai vu paroître,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois ſu vous connoître.

Digitized by Google

J'ai reconnu les traits de cette aimable ſœur
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait poſſeſſeur,
Et je ſerois heureux, ſi la parque cruelle
M'eût laiſſé ramener cette épouſe fidelle,
Pour jouir avec moi des ſenſibles douceurs
De revoir tous les ſiens après nos longs malheurs.
Mais puiſque du deſtin la fatale puiſſance
Nous prive pour jamais de ſa chère préſence,
Tâchons de nous réſoudre, & de nous contenter
Du ſeul fruit amoureux qui m'en eſt pu reſter.
Il vous touche de près, [22] & ſans votre ſuffrage
J'aurois tort de vouloir diſpoſer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte eſt glorieux de ſoi;
Mais il faut que ce choix vous plaiſe comme à moi.

CHRISALDE.

C'eſt de mon jugement avoir mauvaiſe eſtime,
Que douter ſi j'approuve un choix ſi légitime.

ARNOLPHE *à part à Horace.*

Oui; je veux vous ſervir de la bonne façon.

HORACE *à part à Arnolphe.*

Gardez encore un coup...

ARNOLPHE *à Horace.*

N'ayez aucun ſoupçon.

(*Arnolphe quitte Horace pour aller embraſſer Oronte.*)

ORONTE *à Arnolphe.*

Ah! que cette embraſſade eſt pleine de tendreſſe!

ARNOLPHE.

Que je ſens à vous voir une grande allégreſſe!

Digitized by Google

ORONTE.

Je ſuis ici venu...

ARNOLPHE.

Sans m'en faire le récit,
Je ſais ce qui vous mène [c].

ORONTE.

On vous l'a déjà dit?

ARNOLPHE.

Oui.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Votre fils à cet hymen réſiſte,
Et ſon cœur prévenu n'y voit rien que de triſte;
Il m'a même prié de vous en détourner;
Et moi, tout le conſeil que je puis vous donner,
C'eſt de ne pas ſouffrir que ce nœud ſe différe,
Et de faire valoir l'autorité de père.
Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,
Et nous faiſons contr'eux à leur être indulgens.

HORACE *à part.*

Ah, traître!

CHRISALDE.

Si ſon cœur a quelque répugnance,
Je tiens qu'on ne doit pas lui faire réſiſtance.
Mon frère, que je crois, ſera de mon avis.

ARNOLPHE.

Quoi, ſe laiſſera-t-il gouverner par ſon fils?

Digitized by Google

Eſt-ce que vous voulez qu'un père ait la molleſſe
De ne ſavoir pas faire obéir la jeuneſſe ?
Il ſeroit beau vraiment, qu'on le vît aujourd'hui
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui!
Non, non, c'eſt mon intime, & ſa gloire eſt la mienne.
Sa parole eſt donnée, il faut qu'il la maintienne,
Qu'il faſſe voir ici de fermes ſentimens,
Et force de ſon fils tous les attachemens.

ORONTE.

C'eſt parler comme il faut, & dans cette alliance,
C'eſt moi qui vous répond de ſon obéiſſance.

CHRISALDE *à Arnolphe.*

Je ſuis ſurpris, pour moi, du grand empreſſement
Que vous me faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inſpire...

ARNOLPHE.

Je ſais ce que je fais, & dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Oui, oui, Seigneur Arnolphe, il eſt....

CHRISALDE.

Ce nom l'aigrit;
C'eſt Monſieur de la Souche, on vous l'a déjà dit.

ARNOPLHE.

Il n'importe.

HORACE *à part.*

Qu'entends-je?

Digitized by Google

ARNOLPHE *se tournant vers Horace.*

Oui, c'eſt-là le myſtère,
Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

HORACE *à part.*

En quel trouble...

SCÈNE VIII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE, GEORGETTE.

GEORGETTE.

MONSIEUR, ſi vous n'êtes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnès;
Elle veut à tous coups s'échapper, & peut-être
Qu'elle ſe pourroit bien jeter par la fenêtre.

ARNOLPHE.

Faites-moi la venir; auſſi-bien de ce pas
(*à Horace.*)
Prétends-je l'emmener. Ne vous en fâchez pas,
Un bonheur continu rendroit l'homme ſuperbe;
Et chacun a ſon tour, comme dit le proverbe.

HORACE *à part.*

Quels maux peuvent, ô ciel, égaler mes ennuis!
Et s'eſt-on jamais vu dans l'abyſme où je ſuis!

Digitized by Google

ARNOLPHE *à Oronte.*

Preſſez vîte le jour de la cérémonie,
J'y prends part, & déjà moi-même je m'en prie.

ORONTE.

C'eſt bien là mon deſſein.

SCÈNE IX.

AGNÈS, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE, CHRISALDE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE *à Agnès.*

VENEZ, belle, venez,
Qu'on ne ſauroit tenir, & qui vous mutinez.
Voici votre galant, à qui, pour récompenſe,
Vous pouvez faire une humble & douce révérence.
(*à Horace.*)
Adieu. L'événement trompe un peu vos ſouhaits,
Mais tous les amoureux ne ſont pas ſatisfaits.

AGNÈS.

Me laiſſez-vous, Horace, emmener de la ſorte?

HORACE.

Je ne ſais où j'en ſuis, tant ma douleur eſt forte.

ARNOLPHE.

Allons, cauſeuſe, allons.

AGNÈS

AGNÈS.

Je veux rester ici.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci.
Nous nous regardons tous, sans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir.

ORONTE.

Où donc prétendez-vous aller ?
Vous ne nous parlez point comme il nous faut parler.

ARNOLPHE.

Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,
D'achever l'hymenée.

ORONTE.

Oui. Mais pour le conclure,
Si l'on vous a dit tout [23], ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit ;
La fille qu'autrefois, de l'aimable Angélique,
Sous des liens secrets eut le Seigneur Enrique ?
Sur quoi votre discours étoit-il donc fondé ?

CHRISALDE.

Je m'étonnois aussi de voir son procédé.

ARNOLPHE.

Quoi ?

Digitized by Google

CHRISALDE.

D'un hymen ſecret ma ſœur eut une fille,
Dont on cacha le ſort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui, ſous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par ſon époux, aux champs, fut donnée à nourrir.

CHRISALDE.

Et, dans ce tems, le ſort lui déclarant la guerre,
L'obligea de ſortir de ſa natale terre [d].

ORONTE.

Et d'aller eſſuyer mille périls divers,
Dans ces lieux ſéparés de nous par tant de mers.

CHRISALDE.

Où ſes ſoins ont gagné ce que dans ſa patrie
Avoient pu lui ravir l'impoſture & l'envie.

ORONTE.

Et de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de ſa fille il confia le ſort.

CHRISALDE.

Et cette payſanne a dit avec franchiſe,
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remiſe.

ORONTE.

Et qu'elle l'avoit fait, ſur votre charité, [e]
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRISALDE.

Et lui, plein de tranſports, & d'allégreſſe en l'ame,
A fait juſqu'en ces lieux conduire cette femme.

Digitized by Google

ORONTE.

Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce myſtère éclairci.

CHRISALDE *à Arnolphe.*

Je devine à-peu-près quel eſt votre ſupplice:
Mais le ſort en cela ne vous eſt que propice.
Si n'être point cocu vous ſemble un ſi grand bien,
Ne vous point marier en eſt le vrai moyen.

ARNOLPHE *s'en allant tout tranſporté, & ne pouvant parler.*

Ouf.

SCÈNE DERNIÈRE.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, AGNÈS, HORACE.

ORONTE.

D'OU vient qu'il s'enfuit ſans rien dire?

HORACE.

Ah mon père!
Vous ſaurez pleinement ce ſurprenant myſtère.
Le haſard en ces lieux avoit exécuté
Ce que votre ſageſſe avoit prémédité.
J'étois, par les doux nœuds d'une amour mutuelle,
Engagé de parole avecque cette belle;

Digitized by Google

Et c'eſt elle, en un mot, que vous venez chercher;
Et pour qui mon refus a penſé vous fâcher.

ENRIQUE.

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vue,
Et mon ame depuis n'a ceſſé d'être émue.
Ah ma fille! je cède à des tranſports ſi doux[24].

CHRISALDE.

J'en ferois de bon cœur, mon frère, autant que vous;
Mais ces lieux & cela ne s'accommodent guères.
Allons dans la maiſon débrouiller ces myſtères,
Payer à notre ami ſes ſoins officieux,
Et rendre grace au ciel qui fait tout pour le mieux.

FIN.

Digitized by Google

REMARQUES GRAMMATICALES

SUR L'ÉCOLE DES FEMMES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

[a] » QU'ON *rie*, l'exactitude demanderoit *qu'on ne* » *rie*.

[b] » *Accusés de souffrance*, *souffrance* a paru louche » & impropre.

[c] » *Leurs dextérités*, au pluriel, ne se dit pas.

[d] » *Qui de prose & de vers*, on diroit aujourd'hui » *en prose & en vers*.

[e] » *Esprit-haut*, pour *grand esprit*, ne se » dit pas.

[f] » *En clartés peu sublimes*, expression negligée.

[g] » *Payssanne*, seroit aujourd'hui de quatre syl- » labes.

[h] » *Rendre instruit*, n'est pas françois.

[i] » *Un chacun*, ne se dit plus.

Digitized by Google

SCENE VI.

[k] » *Depuis dix journées*, on doit dire *depuis dix* » *jours.*

ACTE II.

SCENE II.

[a] » COMME *eſt-ce*, on diroit aujourd'hui *comment* » *eſt-ce.*

ACTE III.

SCENE IV.

[a] » SERVIR *à la pareille*, quelques-uns ont cru » cette expreſſion vieillie.

SCENE V.

[b] » *A ma ſuppreſſion*, pour dire *à ma place*, a » paru une mauvaiſe expreſſion.

ACTE IV.

SCENE I.

[a] » S'ÉCHAUFFER *une bile*, on diroit aujour- » d'hui *s'échauffer ma bile.*

SCENE V.

[b] » *Qui ſoit d'exacte vue*, pour *qui ſoit bien atten-* » *tif*, ne peut pas ſe dire.

Digitized by Google

c » *De grandes adreſſes*, ne peut pas ſe dire en » ce ſens au pluriel.

SCENE VI.

d » *Acceſſoire*, pour *circonſtance*, ne ſe dit plus.

SCENE VII.

e » *Qu'on s'empare*, l'exactitude demanderoit » *qu'on ne s'empare.*

SCENE VIII.

f » *Du pis dont une femme avec nous puiſſe agir*, » ce vers a paru un peu ſuranné.

g » *Ame réduite*, ne ſe dit pas aujourd'hui.

h » *Sur le pied de....* pour *ſous le prétexte de....* » ne ſe dit pas.

ACTE V.

SCENE IV.

a » VOTRE *langue cajole*, quelques-uns ont douté » qu'on pût dire *cajoler* au neutre.

b » *Votre eſprit ſe conſomme*, ne ſe dit pas.

SCENE VII.

c » *Ce qui vous mène*, l'exactitude demande *ce* » *qui vous amène.*

Digitized by Google

SCÈNE IX.

d » *De ſa natale terre*, il faut *de ſa terre natale*.

e » *Sur votre charité... Par un accablement d'ex-*
» *trême pauvreté*, ces deux vers ont paru mal
» écrits.

Digitized by Google

OBSERVATIONS DE L'ÉDITEUR

SUR L'ÉCOLE DES FEMMES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

, JE ſais un payſan qu'on appeloit Gros-Pierre.

1°. Il faut remarquer que Molière donne ici trois ſyllabes au mot payſan qu'il n'avoit employé plus haut que pour deux, comme a preſque toujours fait la Fontaine & comme font encore quelques-uns de nos verſificateurs. V. celui des Fables nouvelles, morales & philoſophiques, imprimées en 1765.

Et qu'un payſan à ſon premier aſpect
N'eût approché qu'avec bien du reſpect. *

J'écris toujours *payis* de deux ſyllabes (dit Ménage) & *payſan* de trois. Si l'on écrit *pays*, on prononcera *pais* à la Normande, comme le François *paix*, en diſant comme Sarrazin :

Le *Pays* de Caux eſt le *Pays* de Cocagne.

Il faut ſuivre le Dictionnaire de l'Académie, qui écrit *payſan*.

2°. On veut que Molière ſe ſoit ici permis une perſonnalité dure contre Thomas Corneille, qui

* Fable du Singe & du petit Cheval, pag. 28.

Digitized by Google

avoit pris le nom de M. de *Liſle*, mais nous n'avons de preuve de la méſintelligence de notre Auteur & de Meſſieurs Corneille, que les déclamations du ſieur d'Aubignac, qui prétend que *les ſuccès de Molière étoient les trophées de Miltiade qui empêchoient Thémiſtocle de dormir.*

Pour croire le grand Corneille ſuſceptible d'une baſſe envie, il faut plus que le témoignage d'un ennemi auſſi injuſte que le ſieur d'Aubignac. Il ne faut donc regarder le trait de Molière que comme une de ces généralités auxquelles la malice de certains eſprits trouve toujours quelque application. La ſociété du grand Corneille avec Molière dans la pièce de *Pſiché* eſt un démenti formel pour l'Abbé d'Aubignac.

V. Dans le nouveau *Boleana*, préférable au premier, pag. 183, une preuve que Corneille & Molière vivoient familièrement enſemble.

CHRISALDE.

Ma foi je le tiens fou de toutes les manières.

ARNOLPHE.

Il eſt un peu bleſſé ſur certaines matières.

L'auteur du *Boleana*, remarque 22, prétend que Molière entendant ces vers de Deſpreaux,

Et qu'il n'eſt point de fou, qui par bonnes raiſons,
Ne loge ſon voiſin aux petites maiſons.

dit qu'il avoit eu deſſein de traiter ce ſujet-là. Mo-

Digitized by Google

lière, ajoute-t-il, avoit peut-être en vue cette idée dans les deux vers qui ſont l'objet de cette remarque; mais la comédie de l'*École des Femmes* eſt de 1662, & la 4e ſatire de Deſpreaux eſt de 1664. Telle eſt l'inexactitude des anecdotaires.

SCENE III.

3 *Et nous n'oyons jamais paſſer devant chez nous*
Cheval, âne ou mulet qu'elle ne prît pour vous.

Cette plaiſanterie a paru imitée d'une épître de J. Bouchet, où ſe trouvent les 4 vers ſuivans.

Et m'eſt avis quand j'ois quelque cheval
Qui marche fier . . . . . & rue,
Que c'eſt le vôtre, alors je ſors en rue
Hâtivement, croyant que ce ſoit vous.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

4 ON retranchoit du tems de Molière 4 vers de ce monologue. Ces vers commençant par *J'y prends pour mon honneur*, &c.

SCENE IV.

5 *Un certain Grec diſoit*, &c. Molière avoit imité ce trait de *Bernardino Pino de Cagli*, ſc. 5, act. 3, *de gli injuſti ſdegni. Ho detto gia una volta l'alfabeto greco per temperar l'ira.*

Digitized by Google

SCENE VI.

[6] *Mon enfant ! le bon Dieu puiſſe-t-il vous bénir !*

C'eſt ainſi que Regnier dans ſa 13e ſatire fait débuter la vieille Macette, lorſqu'elle vient corrompre la maîtreſſe du Poëte :

Ma fille, Dieu vous garde & vous veuille bénir.

[7] *Vos yeux ont un venin que vous ne ſavez pas.*

Autre imitation de ce vers de Macette :

Vous ne pouvez ſavoir tous les coups que vous faites.

[8] *Ne vous a-t-il point pris Agnès quelque autre choſe.*

Cette mauvaiſe farce de la *Femme induſtrieuſe*, dont on a parlé dans l'avertiſſement de l'*École des Maris*, ſemble avoir fourni cet excellent trait à Molière.

ISABELLE.

Ma vertu ...

LE DOCTEUR.

N'a-t-il rien fait à votre vertu?

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

[9] DANS la première ſcène de cet acte on ſupprimoit du vivant de Molière huit vers commençant par *Vous enfiliez tout droit*, &c.

On ſupprimoit auſſi comme aujourd'hui dans

Digitized by Google

là lecture des maximes la 2e, la 3e, la 4e, la 7e, la 8e & la 10e.

SCENE II.

10 *Et du profond respect où la Femme doit être*
Pour son mari, son chef, son seigneur & son maître.

Il semble que Molière ait eu en vue cet endroit de la Sagesse de Charron, liv. 3, chap. 12, *Les devoirs de la femme sont de rendre honneur, révérence & respect à son mari, comme à son maître & bon seigneur.*

SCENE III.

11 On retranchoit du tems de Molière dans cette scène huit vers commençant par *Il s'en est peu fallu*, &c. & 8 autres encore du même monologue, commençant par *De ce qu'elle s'y met*, &c.

SCENE V.

Qu'à ma suppression, il s'est encré chez elle.

Ce vers peu digne de Molière, ennemi du précieux & du galimathias, est heureusement au nombre de 12 qui se supprimoient, & qui commençoient par *Enfin me voilà mort*, & c'est à nos acteurs d'aujourd'hui à se conformer à ces retranchemens avoués par Molière.

Digitized by Google

ACTE IV.

Scene II.

13 LE *quiproquo* de cette scène est conduit avec un art auquel il faut reconnoître le génie de Molière, toujours original, même lorsqu'il imite. Il avoit vu beaucoup d'exemples de pareils *Imbroglio* dans les farces Italiennes, mais c'étoit à lui qu'il appartenoit de les traiter avec cette vraisemblance qui les rend si piquans. Ici Arnolphe se parlant seul, semble répondre à ce que lui dit le Notaire, qu'il n'entend point, & sans cet art, trop négligé en pareil cas, la scène n'est qu'une platitude digne de la parade.

Scene V.

14 On retranchoit autrefois les huit premiers vers de ce monologue. Même observation à faire par rapport à nos Comédiens, qui adoptent ou rejettent à leur fantaisie ces changemens, que nous devons regarder commes les seules corrections que Molière ait eu le tems de faire à ses ouvrages.

Scene VI.

15 *Becque cornu.* Ce mot *becque* ne se trouve point dans nos Dictionnaires, c'est sans doute une imitation du mot Italien *becco*, qui signifie bouc. Le mot *becco* vient lui-même du Grec βήκω, *capra*, mot imitatif du mugissement de la chèvre.

Digitized by Google

SCENE VII.

[16] Molière avoit encore ſouffert qu'on ſupprimât 20 vers de ce monologue, à commencer depuis *Et je ſerai la dupe.* Les monologues ſont fréquents dans cette pièce, & Molière s'étoit apperçu que la vraiſemblance veut qu'ils ſoient plus courts qu'ils ne les avoit faits dans le feu de la compoſition.

SCENE VIII.

[17] Le mot *lâche* rime d'autant plus mal avec celui de *tache*, *ſouillure*, qu'il eſt un mot *tâche* long comme l'adjectif *lâche*, que ce dernier rappelle, quoiqu'il ne convienne pas au ſens du vers.

[18] *Je dis que l'on doit faire ainſi qu'au jeu de dez.*

C'eſt une imitation de cet endroit des *Adelphes*, act. 4. ſc. 8e.

..... *Quaſi cùm ludas teſſeris,*
Si illud, quod maximè opus eſt jactu, non cadit,
Illud, quod cecidit ſorte, id arte ut corrigas.

« Il en eſt de la vie comme d'un jeu où l'on emploie »les dez. Si on n'amène pas le coup dont on a beſoin, »il faut que la ſcience du joueur corrige le ſort. »

L'Abbé Lemonnier.

ACTE V.

SCENE IV.

[19] JE *te bouchonnerai, baiſerai, mangerai*, &c. Ce mot de *bouchonner* vient de *bouchon*, diminutif de

Digitized by Google

bouche, mignardiſe dont on ſe ſert quelquefois en careſſant un enfant. *Baiſe-moi, mon petit bouchon:* comme Molière l'a fait dire ridiculement par Sganarelle à Iſabelle dans l'*École des Maris*, ſc. 14, act. 2. *Mon petit nez, pauvre petit bouchon.*

20 *Mais un cul de couvent.* M. de Voltaire qui s'eſt élevé contre les expreſſions de *cul-de-ſac* & de *cul-de-lampe*, n'auroit pas fait plus de grace à celle de *cul de couvent*, ſi elle avoit encore été d'uſage.

SCENE VI.

21 *Cet Enrique, dont hier je m'informois à vous.*

Voilà encore la faute du mot *hier* que Deſpréaux ne fait d'une ſyllabe, que lorſqu'il eſt précédé d'*avant*.

Le bruit court qu'avant-hier on vous aſſaſſina.

SCENE VII.

22 On ſupprimoit dans cette ſcène 4 vers commençant par *Il vous touche de près*, &c.

SCENE IX.

23 La ſcène 9e de cette excellente pièce de Molière languit un peu par de petites explications qui retardent le dénouement & qui ſont abſolument inutiles. On a vu dans la première ſcène du premier acte, qu'Arnolphe a eu la jeune Agnès d'une pauvre payſanne qui la lui a cédée par pauvreté. On eſt inſtruit, par la ſcène 6e du même acte, qu'un certain *Enrique*, qui a ſéjourné quatorze ans en Amérique,

Digitized by Google

Amérique, revient à Paris fort riche, & qu'il y doit arriver avec le père d'Horace pour un fait important que la lettre ne dit point. C'en eſt aſſez pour le dénouement ; Chriſalde & Oronte, qui s'interrompent à chaque couple de vers qu'ils débitent, n'apprennent que ce que le ſpectateur a déjà ſoupçonné. On a donc oſé réduire ici les 16 vers employés à l'éclairciſſement, à 10, dont les 6 premiers ſont totalement de Molière, les voici :

ORONTE.

Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit,
Cet enfant qu'autrefois de l'aimable Angélique,
Sous des liens ſecrets, eut le Seigneur Enrique ?
Sur quoi votre diſcours étoit-il donc fondé ?

CHRISALDE.

Je m'étonnois auſſi de voir ſon procédé.

ORONTE.

La païſanne à qui la fille fut commiſe,
Nous a dit qu'en vos mains elle l'avoit remiſe ;
Et pour que vous ſoyez pleinement éclairci,
Vous pourrez à l'inſtant l'interroger ici.

CHRISALDE.

Je devine à-peu-près quel eſt votre ſupplice, &c.

Avec ce changement très-léger qu'on vient de haſarder, la ſcène court davantage à la concluſion. La troupe de Molière s'étoit contentée de retrancher d'abord 4 vers, commençant par *Et d'aller eſſuyer mille périls*, &c. puis 4 autres commençant par *Et qu'elle l'avoit fait*, &c. mais le dialogue étoit encore trop long.

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

24 On étoit bien loin, du temps de Molière, de prévoir ce qu'une reconnoiſſance pouvoit comporter de pathétique. Cette découverte merveilleuſe étoit réſervée à l'impuiſſance de nos Dramatiques modernes. La première tragédie où elles ſe ſoient montrées avec cet art trop imité depuis, eſt celle de *Pénélope*, en 1684. La néceſſité d'intéreſſer dans ce genre, a pu les y faire admettre, mais l'obligation d'agir & d'amuſer n'en devoit jamais faire un des reſſorts de l'art de *Thalie*.

L'intrigue de l'*École des Femmes* tenoit en quelque façon moins à nos mœurs qu'à celles du tems de Plaute. Ces hiſtoires d'enfans dont on ignore les pères & qui donnent lieu à des reconnoiſſances, ſont rares parmi nous, & par conſéquent ſont peu du reſſort de la comédie, qui ne doit regarder la vie civile que par les événemens qui y ſont communs & fréquens. Molière en dût ſentir les inconvéniens par les difficultés qu'il trouva de faire un dénouement ſimple & naturel.

Diſons-le une fois pour toutes ici. On a blâmé, on blâme encore aujourd'hui, & même avec plus d'affectation, les dénouemens de Molière. Souvent la critique ſur ce point eſt injuſte. On verra que l'intervention de Louis XIV dans le 5e acte du *Tartuffe*, n'eſt point une machine; mais la critique eſt preſque toujours plus frivole encore qu'elle n'eſt injuſte. Tâchons d'être gais, plaiſans, originaux comme Molière, & nous appuyerons moins ſur le mérite des dénouemens. Que ce mérite ſoit, ſi l'on veut, la reſſource du genre dramatique pédant & triſte, il faut bien que ce genre, en perdant

Digitized by Google

beaucoup du côté du génie, ait quelque avantage du côté de la fabrique.

M. Riccoboni a obſervé que l'accablement d'Arnolphe, qui n'a plus la force de parler & qui ſe retire en pouſſant un gros ſoupir, eſt un coup de génie. C'eſt cependant ce que les ridicules ennemis de Molière, les *Somaize*, les *Deviſé*, les *Chevalier*, & les *Plapiſſon*, &c. ont oſé critiquer ſans pudeur & ſans goût.

Avant de finir ces obſervations, nous devons convenir que *la Précaution inutile*, nouvelle de Scarron, avoit été connue de Molière. *Don Pèdre* ainſi qu'*Arnolphe* ſe ſert de tous les moyens propres, à ce qu'il croit, à entretenir l'innocence de ſa femme, il l'entoure de valets auſſi ſots qu'elle, & la ſcène 3 du 3e acte paroît évidemment imitée du Roman. Voici ce que dit Scarron. *Il ſe mit dans une chaiſe, fit tenir ſa femme debout & lui dit... Vous êtes ma femme dont j'eſpere que j'aurai ſujet de louer Dieu... mettez-vous bien dans l'eſprit ce que je vais vous dire & l'obſervez exactement... A toutes ces paroles dorées, Laure faiſoit de grandes révérences*, &c.

Un gentilhomme de Cordoue paſſe ſous le balcon de Laure, une voiſine charitable fait auprès de Laure le même perſonnage que la vieille de Molière; à peu-près même naïveté de la part de l'innocente qui ſe laiſſe corrompre comme Agnès. Molière, ainſi qu'on le voit, fit uſage de cette nouvelle; mais il en fit un excellent uſage, & c'eſt à ce ſeul titre qu'il peut être permis de s'emparer des idées d'autrui. Le plagiat n'eſt un vol que pour la médiocrité. Laiſſons l'abeille ſe précipiter dans le calice des fleurs, elle en extrait une liqueur précieuſe. Le ſeul

Digitized by Google

frélon n'a point de droit à leurs parfums, puiſqu'il n'en retire aucun fruit.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

Acte III, Scène II. L'idée des maximes du mariage, ou des devoirs de la femme mariée, a été fournie à Molière par ſon premier Maître, par Plaute. Voyez l'*Aſinaria* de ce Poëte comique, Acte IV, Scène I. Un *Paraſite* lit à Diabole les conventions qu'il a rédigées pour lui, & qui doivent être obſervées de la part de Philénion ſa maîtreſſe. Il faut, dit le premier article, que Philénion ſoit avec lui jour & nuit. Et non avec un autre, ajoute *Diabole*.

Philenium ut ſecum eſſet noctes & dies
Hunc annum totum. . . . . .

DIABOLUS.

. . . . Neque cum quicquam alio quidem.

Il faut qu'elle ne reçoive chez elle aucun autre homme:

Alienum hominem intromittat neminem.

Qu'elle n'ait point de cire chez elle pour écrire des lettres:

Nec illi ſit cera ubi facere poſſit litteras.

Qu'elle ne joue qu'avec ſon amant:

Talos ne cuiquam homini admoveat niſi tibi, &c. &c.

Ce peu de traits ſuffit pour convaincre que la Scène de l'*Aſinaria* eſt la ſource où Molière a puiſé, mais toujours à ſa manière, en augmentant l'effet de la Scène qu'il s'approprie. Quelle différence entre la lecture des articles qu'a rédigés le *Paraſite*, faite à *Diabole*, qui doit enſuite les préſenter à Philénion, & la lecture des maximes remiſes entre les mains d'Agnès par Arnolphe, & lues par cette jeune perſonne en préſence de celui qui les lui donne comme une règle de conduite? Je dois cette dernière obſervation à M. de Rhulière.

Digitized by Google

LA CRITIQUE
DE
L'ÉCOLE DES FEMMES,
COMÉDIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
SUR LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

CETTE petite Comédie en prose fut jouée sur le Théâtre du Palais Royal le 1er Juin 1663.

Depuis cinq mois les marquis subalternes, les petits beaux esprits & les maris infortunés, se déchaînoient contre un des plus grands & des plus justes succès qu'on eût vu sur la scène Françoise. Molière enfin perdit patience; il voulut se venger. On sait qu'il disoit quelquefois que le mépris étoit une pillule qu'on pouvoit bien avaler, mais qu'on ne pouvoit mâcher sans faire la grimace.

Ce ne fut point une véritable comédie qu'il donna, ce ne fut pas non plus un simple dialogue, comme on l'a dit. Des caractères bien dessinés & soutenus, une progression successive de chaleur, une image vive des conversations & des mœurs du temps; tout cela doit mettre cet ouvrage au-dessus du genre froid que Platon rendit si grave, Lucien plus piquant, & Fontenelle plus joli, & dans lequel deux ou trois interlocuteurs, toujours en scène & sans mouvement, dogmatisent sur un point de morale ou de critique.

Digitized by Google

Le plus acharné des ennemis de notre auteur, *Deviſe*, prétend que l'Abbé *Dubuiſſon* avoit porté à Molière cette critique qu'il parut dédaigner d'abord, mais qu'il mit enſuite au théâtre ſous ſon propre nom. Rien n'eſt vraiſemblable dans cette anecdote. Cet abbé *Dubuiſſon* étoit, comme nous l'avons vu, un des introducteurs en chef des *Ruelles* de Paris, pouvoit-il prendre un intérêt aſſez vif à Molière, qui avoit détruit la ſecte dont il étoit un des patrons?

La préface de l'*École des Femmes* nous apprend, d'ailleurs, qu'une perſonne de qualité, dont l'eſprit étoit aſſez connu, & qui faiſoit à Molière l'honneur de l'aimer, lui ayant ouï conter l'idée qu'il avoit de cette petite comédie, la lui apporta un jour toute faite, *mais d'une manière* (dit notre auteur) *beaucoup plus galante & plus ſpirituelle que je ne puis faire.* Molière profita, ſans doute, du travail de ſon illuſtre ami; & plus nous y réfléchiſſons, plus nous reconnoiſſons M. *de Vivonne* au portrait qu'il en fait.

A peine *la Critique de l'École des Femmes* parut-elle, que le Sieur *Deviſé* en donna une à ſa manière; il la fit imprimer ſous le titre *de Zélinde*, ou *la véritable Critique de l'École des Femmes.* L'ouvrage de cet auteur ne manquoit que de ſtyle, d'imagination, d'eſprit & de gaîté; auſſi ne fit-il aucun tort à celui de Molière.

Digitized by Google

Bourſault, homme alors de la plus grande médiocrité, & qui juſques-là n'avoit encore rien offert des talens qu'il devoit montrer par la ſuite dans ſes deux *Eſopes* ; *Bourſault*, dis-je, ſe reconnut dans le perſonnage de *Lyſidas*, & préſenta bientôt ſur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne *le Portrait du Peintre*, eſpèce de petit Drame miſérable, modelé exactement pour la forme ſur celui de notre Auteur; mais peſant, ennuyeux & fade, par la groſſiéreté de l'ironie qui y règne.

S'il y eut un trait qui pût offenſer Molière, ce fut celui qui annonça une clef imprimée de ſa pièce. L'ouvrage qui ſuivit de près *la Critique de l'Ecole des Femmes*, prouve aſſez qu'il y fut trop ſenſible, puiſque *Bourſault* fut joué ſous ſon propre nom, auſſi bien que les Acteurs de l'Hôtel de Bourgogne, dans l'*Impromptu de Verſailles*.

On prétend que Molière eut tort, dans ſa *Critique*, de vouloir juſtifier la *Tarte à la crême*, & quelques autres baſſeſſes de ſtyle qui lui étoient échappées. Nous oſons être d'un autre avis. Ce que l'Auteur reſpectable de cette *Remarque* appelle des *baſſeſſes de ſtyle*, en ſont-elles réellement ?

Molière avoit voulu peindre une franche innocente, à qui l'amour ſeul fait appercevoir un inſtinct & même un eſprit qu'on avoit étouffé juſques-là, par l'éducation la plus contrainte & la plus groſſière.

Digitized by Google

Il eſt peu de gens qui, dans leur jeuneſſe, en jouant au jeu du corbillon, n'ayent rencontré dans l'un ou l'autre ſexe, des imbécilles qui, comme Agnès, trouvent quelque choſe d'auſſi ridicule que *Tarte à la crême*, & d'auſſi éloigné de la rime qu'il faut obſerver dans la réponſe. Peut-être Molière ne fit-il, en cet endroit, que ſe rappeler ce qu'il avoit entendu : de pareils traits ne s'imaginent pas plus que celui du *Grand Flandrin, qui crache dans un puits pour faire des ronds.*

Mais oſerions-nous conjecturer que le vers où ſe trouve *la Tarte à la crême*, peut avoir été conçu par Molière autrement qu'il ne ſe débite au théâtre? En le récitant ainſi :

Je veux qu'elle réponde... une... tarte à la crême.

cela diminue beaucoup cette prétendue baſſeſſe de ſtyle, dont on a fait de ſi grands cris ; parce qu'alors c'eſt Arnolphe lui-même qui, cherchant une naïveté à faire répondre à Agnès, ſaiſit le premier mot ridicule qui lui vient à la tête.

La plûpart des autres groſſiéretés, telles que celles des *puces* ou des *enfans par l'oreille*, ſont également dans la nature du caractère que peignoit Molière. Le ſtérile rigoriſme du *bon ton* n'exerçoit point encore ſon empire, & l'on n'avoit pas alors ſi généralement l'injuſtice de demander aux Écrivains l'imitation de la nature, en leur interdiſant une par-

Digitized by Google

tie des couleurs qui ſervent à la peindre avec fidélité.

Il en eſt de même de ce qu'on reproche à Alain & à Georgette, deux domeſtiques choiſis pour entretenir Agnès dans ſa ſottiſe, & qu'Arnolphe ne chériſſoit que parce qu'ils étoient tels que l'Auteur nous les peint. Molière eut dont raiſon de ſe juſtifier & de couvrir de ridicule les critiques puériles que l'envie, l'ignorance, & ſur-tout le bel-eſprit, toujours ſi éloigné du vrai, faiſoient de ſon inimitable comédie.

La Critique de l'École des Femmes étoit le premier Drame de cette eſpèce qu'on eût vu ; & quoiqu'on ſe ſoit beaucoup exercé depuis dans ce genre, il eſt le ſeul qu'on puiſſe lire avec plaiſir, parce qu'il eſt le ſeul qui ait autant d'eſprit, de naturel, de comique & de gaîté.

Nous ne devons pas oublier que dans le portrait que Molière fait de lui dans la ſcène 2e. il nous apprend qu'il avoit une pareſſe naturelle à ſoutenir la converſation.

Digitized by Google

A LA REINE MERE.

MADAME,

Je ſais bien que VOTRE MAJESTÉ *n'a que faire de toutes mes dédicaces, & que ces prétendus devoirs, dont on lui dit élégamment qu'on s'acquitte envers* ELLE, *ſont des hommages, à dire vrai, dont* ELLE *nous diſpenſeroit très-volontiers. Mais je ne laiſſe pas d'avoir l'audace de lui dédier la* Critique de l'École des Femmes; *& je n'ai pu refuſer cette petite occaſion de pouvoir témoigner ma joie à* VOTRE MAJESTÉ, *ſur cette heureuſe convaleſcence, qui redonne à nos vœux la plus grande & la meilleure Princeſſe du monde, & nous promet en* ELLE *de longues années d'une ſanté vigoureuſe. Comme chacun regarde les choſes du côté de ce qui les touche, je me réjouis dans cette allégreſſe générale, de pouvoir encore avoir l'honneur de divertir* VOTRE MAJESTÉ. ELLE, MADAME, *qui prouve ſi bien que la véritable dé-*

Digitized by Google

tion n'eſt point contraire aux honnêtes divertiſſe-
ens ; qui, de ſes hautes penſées, & de ſes impor-
ntes occupations, deſcend ſi humainement dans le
aiſir de nos ſpectacles, & ne dédaigne pas de rire
: cette même bouche, dont ELLE *prie ſi bien Dieu,*
: flatte, dis-je, mon eſprit, de l'eſpérance de cette
loire ; j'en attends le moment avec toutes les impa-
ences du monde ; & quand je jouirai de ce bonheur,
: ſera la plus grande joie que puiſſe recevoir,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéiſſant,
& très-fidèle ſerviteur
MOLIÈRE.

Digitized by Google

ACTEURS.

URANIE.
ÉLISE.
CLIMÈNE.
LE MARQUIS.
DORANTE *ou* LE CHEVALIER.
LYSIDAS, poëte.
GALOPIN, laquais.

La Scène eſt à Paris, dans la maiſon d'Uranie.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA CRITIQUE
DE
L'ÉCOLE DES FEMMES,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

URANIE, ÉLISE.

URANIE.

QUOI, couſine, perſonne ne t'eſt venu rendre viſite ?

ÉLISE.

Perſonne du monde 2.

URANIE.

Vraiment, voilà qui m'étonne, que nous ayons été ſeules l'une & l'autre tout aujourd'hui.

Digitized by Google

ÉLISE.

Cela m'étonne auſſi ; car ce n'eſt guères notre coutume ; & votre maiſon, Dieu merci, eſt le refuge ordinaire des fainéans de la cour.

URANIE.

L'après-dînée, à dire vrai, m'a ſemblé fort longue.

ÉLISE.

Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URANIE.

C'eſt que les beaux-eſprits, couſine, aiment la ſolitude.

ÉLISE.

Ah ! très humble ſervante au bel-eſprit, vous ſavez que ce n'eſt pas là que je viſe.

URANIE.

Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avoue.

ÉLISE.

Je l'aime auſſi, mais je l'aime choiſie ; & la quantité de ſottes viſites qu'il vous faut eſſuyer parmi les autres, eſt cauſe bien ſouvent que je prends plaiſir d'être ſeule.

URANIE.

La délicateſſe eſt trop grande, de ne pouvoir ſouffrir que des gens triés.

ÉLISE.

Digitized by Google

ÉLISE.

it la complaiſance eſt trop générale, de ſouffrir indifféremment toutes ſortes de perſonnes.

URANIE.

Je goûte ceux qui ſont raiſonnables, & me divertis des extravagans.

ÉLISE.

Ma foi, les extravagans ne vont guères loin ſans vous ennuyer, & la plûpart de ces gens-là ne ſont plus plaiſans dès la ſeconde viſite. Mais à propos d'extravagans, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode? Penſez-vous me le laiſſer toujours ſur les bras, & que je puiſſe durer à ſes turlupinades[1] perpétuelles?

URANIE.

Ce langage eſt à la mode, & l'on le tourne en plaiſanterie à la cour.

ÉLISE.

Tant pis pour ceux qui le font, & qui ſe tuent tout le jour à parler ce jargon obſcur. La belle choſe de faire entrer, aux converſations du louvre, de vieilles équivoques ramaſſées parmi les boues des halles & de la place Maubert! La jolie façon de plaiſanter pour des courtiſans, & qu'un homme montre d'eſprit lorſqu'il vient vous dire: Madame, vous êtes dans la place royale, & tout le monde vous

Digitized by Google

voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil ; à cauſe que Bonneuil eſt un village à trois lieues d'ici ! Cela n'eſt-il pas bien galant & bien ſpirituel. Et ceux qui trouvent ces belles rencontres n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

URANIE.

On ne dit pas cela auſſi, comme une choſe ſpirituelle ; & la plûpart de ceux qui affectent ce langage, ſavent bien eux-mêmes qu'il eſt ridicule.

ÉLISE.

Tant pis encore, de prendre peine à dire des ſottiſes, & d'être mauvais plaiſans de deſſein formé. Je les en tiens moins excuſables ; & ſi j'en étois juge, je ſais bien à quoi je condamnerois tous ces Meſſieurs les turlupins.

URANIE.

Laiſſons cette matière qui t'échauffe un peu trop, & diſons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le ſouper que nous devons faire enſemble.

ÉLISE.

Peut-être l'a-t-il oublié, & que . . .

Digitized by Google

SCÈNE II.

URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

GALOPIN.

VOILA Climene, Madame, qui vient ici pour vous voir.

URANIE.

Hé ! mon Dieu, quelle viſite.

ÉLISE.

Vous vous plaignez d'être ſeule ; auſſi le ciel vous en punit.

URANIE.

Vîte, qu'on aille dire que je n'y ſuis pas.

GALOPIN.

On a déjà dit que vous y étiez.

URANIE.

Et qui eſt le ſot qui l'a dit ?

GALOPIN.

Moi, Madame.

URANIE.

Diantre ſoit le petit vilain ! Je vous apprendrai bien à faire vos réponſes de vous-même.

Digitized by Google

GALOPIN.

Je vais lui dire, Madame, que vous voulez être sortie.

URANIE.

Arrêtez, animal, & la laissez monter, puisque la sottise est faite.

GALOPIN.

Elle parle encore à un homme dans la rue.

URANIE.

Ah! cousine, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est.

ÉLISE.

Il est vrai que la Dame est un peu embarrassante de son naturel; j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion; &, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sotte bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.

URANIE.

L'épithète est un peu forte.

ÉLISE.

Allez, allez, elle mérite bien cela, & quelque chose de plus, si on lui faisoit justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit, plus véritablement qu'elle, ce qu'on appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification?

Digitized by Google

URANIE.

Elle se défend bien de ce nom, pourtant.

ELISE.

Il est vrai. Elle se défend du nom, mais non pas de la chose : car enfin elle l'est depuis les pieds jusques à la tête, & la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, & que ses mouvemens de ses hanches, de ses épaules & de sa tête, n'aillent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant & niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, & roule ses yeux pour les faire paroître grands.

URANIE.

Doucement donc. Si elle venoit à entendre...

ELISE.

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours du soir qu'elle eut envie de voir Damon sur la réputation qu'on lui donne, & les choses que le public a vues de lui. Vous connoissez l'homme, & sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Elle l'avoit invité à souper comme bel esprit, & jamais il ne parut si sot, parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui, & qui le regardoient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devoit pas être faite comme les autres. Ils pensoient tous qu'il étoit là pour

Digitized by Google

défrayer la compagnie de bons mots ; que chaque parole qui sortoit de sa bouche devoit être extraordinaire ; qu'il devoit faire des in-promptu sur tout ce qu'on disoit, & ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence ; & la Dame fut aussi mal satisfaite de lui, que je le fus d'elle.

URANIE.

Tais-toi. Je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ÉLISE.

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le marquis dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'une précieuse & d'un turlupin !

URANIE.

Veux-tu te taire ?

SCÈNE III.

CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

URANIE.

VRAIMENT, c'est bien tard que...

CLIMENE.

Hé, de grace, ma chère, faites-moi vîte donner un siége.

Digitized by Google

URANIE *à Galopin.*

Un fauteuil promptement.

CLIMENE.

Ah! mon Dieu.

URANIE.

Qu'eſt-ce donc?

CLIMENE.

Je n'en puis plus.

URANIE.

Qu'avez-vous?

CLIMENE.

Le cœur me manque.

URANIE.

Sont-ce vapeurs qui vous ont pris?

CLIMENE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous qu'on vous délace?

CLIMENE.

Mon Dieu, non. Ah!

URANIE.

Quel eſt donc votre mal? & depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMENE.

Il y a plus de trois heures, & je l'ai apporté du palais royal.

Digitized by Google

URANIE.

Comment ?

CLIMENE.

Je viens de voir pour mes péchés cette méchante rapſodie de l'École des Femmes. Je ſuis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, & je penſe que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ÉLISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent, ſans qu'on y ſonge !

URANIE.

Je ne ſais pas de quel tempérament nous ſommes ma couſine & moi ; mais nous fûmes avant-hier à la même pièce, & nous en revînmes toutes deux ſaines & gaillardes.

CLIMENE.

Quoi ! vous l'avez vue ?

URANIE.

Oui ; & écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMENE.

Et vous n'en avez pas été juſques aux convulſions, ma chère ?

URANIE.

Je ne ſuis pas ſi délicate, Dieu merci, & je trouve,

Digitized by Google

ır moi, que cettecomédie ſeroit plutôt capable guérir les gens que de les rendre malades.

CLIMENE.

, mon Dieu! que dites-vous là? Cette propoſi-n peut-elle être avancée par une perſonne qui du revenu en ſens commun? Peut-on impuné-nt, comme vous faites, rompre en viſière à la ſon? & dans le vrai de la choſe, eſt-il un eſprit ffamé de plaiſanterie, qu'il puiſſe tâter des fa-ſes dont cette comédie eſt aſſaiſonnée? Pour ɔi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le ɔindre grain de ſel dans tout cela. *Les enfans r l'oreille* m'ont paru d'un goût déteſtable: *la te à la crême* m'a affadi le cœur; & j'ai penſé ɔmir *au potage.*

ÉLISE.

on Dieu, que tout cela eſt dit élégamment! ıurois cru que cette pièce étoit bonne; mais adame a une éloquence ſi perſuaſive, elle tourne ; choſes d'une manière ſi agréable, qu'il faut re de ſon ſentiment, malgré qu'on en ait.

URANIE.

ɔur moi, je n'ai pas tant de complaiſance; &, ɔur dire ma penſée, je tiens cette comédie une :s plus plaiſantes que l'auteur ait produites.

Digitized by Google

CLIMENE.

Ah, vous me faites pitié de parler ainſi; & je ne ſaurois vous ſouffrir cette obſcurité de diſcernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une pièce qui tient ſans ceſſe la pudeur en alarme, & ſalit à tout moment l'imagination.

ÉLISE.

Les jolies façons de parler que voilà! Que vous êtes, Madame, une rude joueuſe en critique, & que je plains le pauvre Molière de vous avoir pour ennemie!

CLIMENE.

Croyez-moi, ma chère, corrigez de bonne-foi votre jugement; &, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plu.

URANIE.

Moi, je ne ſais pas ce que vous y avez trouvé qui bleſſe la pudeur.

CLIMENE.

Hélas, tout; & je mets en fait qu'une honnête femme ne ſauroit la voir ſans confuſion, tant j'y ai découvert d'ordures & de ſaletés.

URANIE.

Il faut donc que pour les ordures vous ayiez des

Digitized by Google

lumières que les autres n'ont pas ; car, pour moi, je n'y en ai point vu.

CLIMENE.

C'eſt que vous ne voulez pas en avoir vu, aſſurément ; car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, y ſont à viſage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, & les yeux les plus hardis ſont effrayés de leur nudité.

ÉLISE.

Ah !

CLIMENE.

Hai, hai, hai.

URANIE.

Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CLIMENE.

Hélas ! eſt-il néceſſaire de vous les marquer ?

URANIE.

Oui. Je vous demande ſeulement un endroit, qui vous ait fort choquée.

CLIMENE.

En faut-il d'autre que la ſcène de cette Agnès, lorſqu'elle dit ce qu'on lui a pris ?

URANIE.

Et que trouvez-vous là de ſale ?

Digitized by Google

CLIMENE.

Ah !

URANIE.

De grace.

CLIMENE.

Fi.

URANIE.

Mais encore ?

CLIMENE.

Je n'ai rien à vous dire.

URANIE.

Pour moi, je n'y entends point de mal.

CLIMENE.

Tant pis pour vous.

URANIE.

Tant mieux plutôt, ce me ſemble. Je regarde les choſes du côté qu'on me les montre, & ne les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMENE.

L'honnêteté d'une femme...

URANIE.

L'honnêteté d'une femme n'eſt pas dans les grimaces. Il ſied mal de vouloir être plus ſage que celles qui ſont ſages. L'affectation en cette matière eſt pire qu'en toute autre ; & je ne vois rien de ſi ridicule que cette délicateſſe d'honneur, qui prend

Digitized by Google

tout en mauvaiſe part, donne un ſens criminel aux plus innocentes paroles, & s'offenſe de l'ombre des choſes. Croyez-moi; celles qui font tant de façons, n'en ſont pas eſtimées plus femmes de bien. Au contraire, leur ſévérité myſtérieuſe, & leurs grimaces affectées, irritent la cenſure de tout le monde, contre les actions de leur vie. On eſt ravi de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire; &, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs détournemens de tête, & leurs cachemens de viſage, firent dire de tous côtés cent ſottiſes de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites ſans cela; & quelqu'un même des laquais cria tout haut, qu'elles étoient plus chaſtes des oreilles que de tout le reſte du corps.

CLIMENE.

Enfin il faut être aveugle dans cette pièce, & ne pas faire ſemblant d'y voir les choſes.

URANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y eſt pas.

CLIMENE.

Ah, je ſoutiens, encore un coup, que les ſaletés y crevent les yeux.

Digitized by Google

URANIE.

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMENE.

Quoi, la pudeur n'eſt pas viſiblement bleſſée par ce que dit Agnès dans l'endroit dont nous parlons?

URANIE.

Non, vraiment. Elle ne dit pas un mot, qui de ſoi ne ſoit fort honnête; & ſi vous voulez entendre deſſous quelque autre choſe, c'eſt vous qui faites l'ordure, & non pas elle, puiſqu'elle parle ſeulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMENE.

Ah! ruban tant qu'il vous plaira; mais ce *le*, où elle s'arrête, n'eſt pas mis pour des prunes. Il vient ſur ce *le*, d'étranges penſées. Ce *le* ſcandaliſe furieuſement; &, quoi que vous puiſſiez dire, vous ne ſauriez défendre l'inſolence de ce *le*.

ÉLISE.

Il eſt vrai, ma couſine, je ſuis pour Madame contre ce *le*. Ce *le* eſt inſolent au dernier point, & vous avez tort de défendre ce *le*.

CLIMENE.

Il a une obſcénité qui n'eſt pas ſupportable.

ÉLISE.

Comment dites-vous ce mot là, Madame?

Digitized by Google

CLIMENE.

Obſcénité, Madame.

ÉLISE.

Ah, mon Dieu! obſcénité. Je ne ſais ce que ce mot veut dire; mais je le trouve le plus joli du monde.

CLIMENE.

Enfin, vous voyez comme votre ſang prend mon parti.

URANIE.

Hé, mon Dieu! c'eſt une cauſeuſe qui ne dit pas ce qu'elle penſe. Ne vous y fiez pas beaucoup, ſi vous m'en voulez croire.

ÉLISE.

Ah! que vous êtes méchante de me vouloir rendre ſuſpecte à Madame! Voyez un peu où j'en ſerois, ſi elle alloit croire ce que vous dites. Serois-je ſi malheureuſe, Madame, que vous euſſiez de moi cette penſée?

CLIMENE.

Non, non. Je ne m'arrête pas à ſes paroles, & je vous crois plus ſincère qu'elle ne dit.

ÉLISE.

Ah, que vous avez bien raiſon, Madame, & que vous me rendrez juſtice, quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante perſonne du monde, que j'entre dans tous vos ſentimens, &

Digitized by Google

ſuis charmée de toutes les expreſſions qui ſortent de votre bouche !

CLIMENE.

Hélas ! je parle ſans affectation.

ÉLISE.

On le voit bien, Madame, & que tout eſt naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action, & votre ajuſtement, ont je ne ſais quel air de qualité, qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux & des oreilles; & je ſuis ſi remplie de vous, que je tâche d'être votre ſinge, & de vous contrefaire en tout.

CLIMENE.

Vous vous moquez de moi, Madame.

ÉLISE.

Pardonnez-moi, Madame. Qui voudroit ſe moquer de vous ?

CLIMENE.

Je ne ſuis pas un bon modèle, Madame.

ÉLISE.

Oh, que ſi, Madame !

CLIMENE.

Vous me flattez, Madame.

ÉLISE.

Point du tout, Madame.

CLIMÈNE.

Digitized by Google

CLIMENE.

Epargnez-moi, s'il vous plaît, Madame.

ÉLISE.

Je vous épargne aussi, Madame, & je ne dis pas la moitié de ce que je pense, Madame.

CLIMENE.

Ah! mon Dieu, brisons-là de grace. Vous me jetteriez dans une confusion épouvantable. Enfin, nous voilà deux contre vous, & l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles.... (*à Uranie.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, CLIMENE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

GALOPIN *à la porte de la chambre.*

ARRÊTEZ, s'il vous plaît, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connois pas, sans doute.

GALOPIN.

Si fait, je vous connois: mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Ah! que de bruit, petit laquais.

Digitized by Google

GALOPIN.

Cela n'eſt pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta maîtreſſe.

GALOPIN.

Elle n'y eſt pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voilà dans ſa chambre.

GALOPIN.

Il eſt vrai, la voilà : mais elle n'y eſt pas.

URANIE.

Qu'eſt-ce donc qu'il y a là ?

LE MARQUIS.

C'eſt votre laquais, Madame, qui fait le ſot.

GALOPIN.

Je lui dis que vous n'y êtes pas, Madame, & il ne veut pas laiſſer d'entrer.

URANIE.

Et pourquoi dire à Monſieur que je n'y ſuis pas ?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre jour de lui avoir dit que vous y étiez.

URANIE.

Voyez cet inſolent ! Je vous prie, Monſieur, de ne

Digitized by Google

pas croire ce qu'il dit. C'eſt un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS.

Je l'ai bien vu, Madame ; &, ſans votre reſpect[d], Je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.

ÉLISE.

Ma couſine vous eſt fort obligée de cette déférence.

URANIE *à Galopin.*

Un ſiége donc, impertinent.

GALOPIN.

N'en voilà-t-il pas un ?

URANIE.

Approche-le.

(*Galopin pouſſe le ſiége rudement & ſort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, CLIMENE, URANIE, ÉLISE.

LE MARQUIS.

VOTRE petit laquais, Madame, a du mépris pour ma perſonne.

ÉLISE.

Il auroit tort, ſans doute.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

C'eſt peut-être que je paye l'intérêt de ma mauvaiſe mine : (*il rit.*) hai, hai, hai, hai.

ÉLISE.

L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS.

Sur quoi en étiez-vous, Meſdames, lorſque je vous ai interrompues ?

URANIE.

Sur la comédie de l'École des Femmes.

LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en ſortir.

CLIMENE.

Hé bien, Monſieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS.

Tout-à-fait impertinente.

CLIMENE.

Ah ! que j'en ſuis ravie !

LE MARQUIS.

C'eſt la plus méchante choſe du monde. Comment, diable ! à peine ai-je pu trouver place. J'ai penſé être étouffé à la porte, & jamais on ne m'a tant marché ſur les pieds. Voyez comme mes canons & mes rubans en ſont ajuſtés, de grace.

Digitized by Google

ELISE.

Il eſt vrai que cela crie vengeance contre l'École des femmes, & que vous la condamnez avec juſtice.

LE MARQUIS.

Il ne s'eſt jamais fait, je penſe, une ſi méchante comédie.

URANIE.

Ah ! voici Dorante que nous attendions.

SCENE VI.

DORANTE, CLIMENE, URANIE, ÉLISE, LE MARQUIS.

DORANTE.

NE BOUGEZ, de grace, & n'interrompez point votre diſcours. Vous êtes-là ſur une matière, qui, depuis quatre jours, fait preſque l'entretien de toutes les maiſons de Paris, & jamais on n'a rien vu de ſi plaiſant, que la diverſité des jugemens qui ſe font là-deſſus. Car enfin, j'ai oui condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choſes que j'ai vu d'autres eſtimer le plus.

URANIE.

Voilà Monſieur le Marquis qui en dit force mal.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Il eſt vrai. Je la trouve déteſtable, morbleu, déteſtable, du dernier déteſtable; ce qu'on appelle déteſtable.

DORANTE.

Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement déteſtable.

LE MARQUIS.

Quoi, Chevalier, eſt-ce que tu prétends ſoutenir cette piéce?

DORANTE.

Oui, je prétends la ſoutenir.

LE MARQUIS.

Parbleu, je la garantis déteſtable.

DORANTE.

La caution n'eſt pas bourgeoiſe [4]. Mais, Marquis, par quelle raiſon, de grace, cette comédie eſt elle ce que tu dis?

LE MARQUIS.

Pourquoi elle eſt déteſtable?

DORANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle eſt déteſtable, parce qu'elle eſt déteſtable.

DORANTE.

Après cela il n'y a plus rien à dire; voilà ſon procès

Digitized by Google

fait. Mais encore, instruis-nous, & nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS.

Que sais-je, moi ? Je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me sauve; & Dorilas, contre qui j'étois, a été de mon avis.

DORANTE,

L'autorité est belle, & te voilà bien appuyé.

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE.

Tu es donc, Marquis, de ces Messieurs du bel air, qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, & qui seroient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde ? Je vis l'autre jour sur le théâtre un de nos amis, qui se rendit ridicule par-là. Il écouta toute la piéce avec un sérieux le plus sombre du monde ; &, tout ce qui égayoit les autres, ridoit son front. A tous les éclats de risée [e], il haussoit les épaules, & regardoit le parterre en pitié ; & quelquefois aussi le regardant avec dépit, il lui disoit tout haut, *ris donc, parterre, ris donc.* Ce fut une seconde comédie

Digitized by Google

que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, & chacun demeura d'accord, qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit. Apprends, Marquis, je te prie, & les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie; que la différence du demi-louis d'or [5], & de la piéce de quinze sols, ne fait rien du tout au bon goût; que debout ou assis l'on peut donner un mauvais jugement; & qu'enfin, à le prendre en général, je me fierois assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une piéce selon les règles, & que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, & de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

LE MARQUIS.

Te voilà donc, Chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu, je m'en réjouis, & je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hai, hai, hai, hai, hai, hai.

DORANTE,

Ris tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, & ne saurois souffrir les ébullitions de cerveau de nos Marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicule, malgré leur

Digitized by Google

qualité ; de ces gens qui décident toujours, & parlent hardiment de toutes choſes, ſans s'y connoître ; qui, dans une comédie, ſe recrieront aux méchans endroits, & ne branleront pas à ceux qui ſont bons ; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de muſique, blâment de même & louent tout à contre ſens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, & ne manquent jamais de les eſtropier, & de les mettre hors de place. Hé, morbleu, Meſſieurs, taiſez-vous. Quand Dieu ne vous a pas donné la connoiſſance d'une choſe, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, & ſongez qu'en ne diſant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu le prends-là....

DORANTE.

Mon Dieu, Marquis, ce n'eſt pas à toi que je parle. C'eſt à une douzaine de Meſſieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs manières extravagantes, & font croire parmi le peuple que nous nous reſſemblons tous. Pour moi, je m'en veux juſtifier le plus qu'il me ſera poſſible ; & je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils ſe rendront ſages.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Dis-moi un peu, Chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit ?

DORANTE.

Oui, sans doute, & beaucoup.

URANIE.

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demande-lui ce qu'il lui semble de l'École des femmes. Tu verras qu'il te dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE.

Hé, mon Dieu, il y en a beaucoup que le trop d'esprit gâte, qui voyent mal les choses à force de lumière, & même qui seroient bien fâchés d'être de l'avis des autres pour avoir la gloire de décider.

URANIE.

Il est vrai. Notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, & qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne, est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit : & je suis sûre que si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de

Digitized by Google

la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS.

Et que direz-vous de la Marquiſe Araminte, qui la publie par-tout pour épouvantable, & dit qu'elle n'a pu jamais ſouffrir les ordures dont elle eſt pleine ?

DORANTE.

Je dirai que cela eſt digne du caractère qu'elle a pris, & qu'il y a des perſonnes qui ſe rendent ridicules, pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'eſprit, elle a ſuivi le mauvais exemple de celles qui, étant ſur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque choſe ce qu'elles voyent qu'elles perdent ; & prétendent que les grimaces d'une pruderie ſcrupuleuſe leur tiendront lieu de jeuneſſe & de beauté. Celle-ci pouſſe l'affaire plus avant qu'aucune ; & l'habileté de ſon ſcrupule découvre des ſaletés, où jamais perſonne n'en avoit vu. On tient qu'il va, ce ſcrupule, juſques à defigurer notre langue, & qu'il n'y a preſque point de mots, dont la ſévérité de cette Dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les ſyllabes déshonnêtes qu'elle y trouve.

URANIE.

Vous êtes bien fou, Chevalier.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Enfin, Chevalier, tu crois défendre ta comédie, en faiſant la ſatire de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas; mais je tiens que cette Dame ſe ſcandaliſe à tort...

ÉLISE.

Tout beau, Monſieur le Chevalier, il pourroit y en avoir d'autres qu'elle, qui ſeroient dans les mêmes ſentimens.

DORANTE.

Je ſais bien que ce n'eſt pas vous, au moins, & que, lorſque vous avez vu cette repréſentation...

ÉLISE.

(*montrant Climene.*)

Il eſt vrai; mais j'ai changé d'avis, & Madame ſait appuyer le ſien par des raiſons ſi convaincantes, qu'elle m'a entraînée de ſon côté.

DORANTE *à Climene.*

Ah! Madame, je vous demande pardon, & ſi vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMENE.

Je ne veux pas que ce ſoit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raiſon: car enfin cette

Digitized by Google

piéce, à le bien prendre, eſt tout-à-fait indéfendable, & je ne conçois pas...

URANIE.

Ah! voici l'auteur Monſieur Lyſidas. Il vient tout-à-propos, pour cette matière. Monſieur Lyſidas, prenez un ſiége vous-même, & vous mettez-là.

SCÈNE VII.

LYSIDAS, CLIMENE, URANIE, ÉLISE, DORANTE, LE MARQUIS.

LYSIDAS.

MADAME, je viens un peu tard; mais il m'a fallu lire ma piéce chez Madame la Marquiſe, dont je vous avois parlé, & les louanges qui lui ont été données, m'ont retenu une heure plus que je ne croyois.

ÉLISE.

C'eſt un grand charme que les louanges pour arrêter un auteur.

URANIE.

Aſſeyez-vous donc, Monſieur Lyſidas, nous lirons votre pièce après ſouper.

LYSIDAS.

Tous ceux qui étoient-là doivent venir à ſa pre-

Digitized by Google

mière représentation, & m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE.

Je le crois. Mais encore une fois, asseyez-vous, s'il vous plaît. Nous sommes ici sur une matière que je ferai bien-aise que nous poussions.

LYSIDAS.

Je pense, Madame, que vous retiendrez aussi un loge pour ce jour-là.

URANIE.

Nous verrons. Poursuivons, de grace, notre discours.

LYSIDAS.

Je vous donne avis, Madame, qu'elles sont presque toutes retenues.

URANIE.

Voilà qui est bien. Enfin, j'avois besoin de vous, lorsque vous êtes venu, & tout le monde étoit ici contre moi.

ÉLISE *à Uranie.*

(*montrant Dorante.*

Il s'est mis d'abord de votre côté : mais maintenant

(*montrant Climene.*)

qu'il fait que Madame est à la tête du parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

Digitized by Google

CLIMENE.

Non, non, je ne voudrois pas qu'il fît mal sa cour auprès de Madame votre cousine, & je permets à son esprit d'être du parti de son cœur.

DORANTE.

Avec cette permission, Madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

URANIE.

Mais auparavant, sachons un peu les sentimens de Monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Sur quoi, Madame?

URANIE.

Sur le sujet de l'École des Femmes.

LYSIDAS.

Ah, ah!

DORANTE.

Que vous en semble?

LYSIDAS.

Je n'ai rien à dire là-dessus; & vous savez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection.

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie?

Digitized by Google

LYSIDAS.

Moi, Monsieur ?

URANIE.

De bonne-foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Assurément ?

LYSIDAS.

Assurément. Pourquoi non ? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde ?

DORANTE.

Hon, hon, vous êtes un méchant diable, Monsieur Lysidas ; vous ne dites pas ce que vous pensez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moi.

DORANTE.

Mon Dieu ! Je vous connois. Ne dissimulons point.

LYSIDAS.

Moi, Monsieur ?

DORANTE.

Je vois bien que le bien que vous dites de cette piéce n'est que par honnêteté, & que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens, qui la trouvent mauvaise.

LYSIDAS.

Digitized by Google

LYSIDAS.

Hai, hai, hai.

DORANTE.

Avouez, ma foi, que c'eſt une méchante choſe que cette comédie.

LYSIDAS.

Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas approuvée par les connoiſſeurs.

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu en tiens, & te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah, ah.

DORANTE.

Pouſſe, mon cher Marquis, pouſſe.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous avons les ſavans de notre côté.

DORANTE.

Il eſt vrai. Le jugement de Monſieur Lyſidas eſt quelque choſe de conſidérable. Mais Monſieur Lyſidas veut bien que je ne me rende pas pour cela; & puiſque j'ai bien l'audace de me défendre. (*montrant Climene.*) contre les ſentimens de Madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les ſiens.

ÉLISE.

Quoi! vous voyez contre vous, Madame, Monſieur

Digitized by Google

le Marquis, & Monsieur Lysidas, & vous osez résister encore? Fi, que cela est de mauvaise grace!

CLIMENE.

Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, Madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE.

Cela est bientôt dit, Marquis. Il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi; & je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de vos décisions.

LE MARQUIS.

Parbleu, tous les autres comédiens qui étoient là pour la voir, en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah! je ne dis plus mot, tu as raison, Marquis. Puisque les autres comédiens en disent du mal, il faut les en croire assurément. Ce sont tous gens éclairés & qui parlent sans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMENE.

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sais fort bien que vous ne me persuaderez point de sou-

Digitized by Google

r les immodesties de cette pièce, non plus que, s satires désobligeantes qu'on y voit contre les mmes.

URANIE.

our moi, je me garderai bien de m'en offenser, : de prendre rien sur mon compte de tout ce qu'y dit. Ces sortes de satires tombent directement ir les mœurs, & ne frappent les personnes que ar réflexion. N'allons point nous appliquer à nous-mêmes les traits d'une censure générale, & profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres, doivent être egardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne faut jamais témoigner u'on se voie; & c'est se taxer hautement d'un défaut, que se scandaliser qu'on le reprenne.

CLIMENE.

Pour moi, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, & je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

ELISE.

Assurément, Madame, on ne vous y cherchera point. Votre conduite est assez connue, & ce sont

de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE *à Climène.*

Aussi, Madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous; & mes paroles, comme les satires de la comédie, demeurent dans la thèse générale.

CLIMENE.

Je n'en doute pas, Madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la pièce; & pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle *des animaux.*

URANIE.

Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE.

Et puis, Madame, ne savez-vous pas que les injures des amans n'offensent jamais; qu'il est des amours, emportés aussi-bien que des doucereux; & qu'en de pareilles occasions les paroles les plus étranges, & quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection, par celles mêmes qui les reçoivent?

ÉLISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurois digé-

Digitized by Google

rercela, non plus que *le potage* & *la tarte à la crême*, dont Madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS.

Ah, ma foi, oui, *tarte à la crême !* voilà ce que j'avois remarqué tantôt ; *tarte à la crême.* Que je vous ſuis obligé, Madame, de m'avoir fait ſouvenir de *tarte à la crême !* Y a-t il aſſez de pommes en Normandie pour *tarte à la crême ! Tarte à la crême*, morbleu, *tarte à la crême !*

DORANTE.

Hé bien, que veux-tu dire ? *Tarte à la crême !*

LE MARQUIS.

Parbleu, *tarte à la crême*, Chevalier.

DORANTE.

Mais encore ?

LE MARQUIS.

Tarte à la crême.

DORANTE.

Dis-nous un peu tes raiſons.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême.

URANIE.

Mais il faut expliquer ſa penſée, ce me ſemble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême, Madame.

Digitized by Google

URANIE.

Que trouvez-vous là à redire ?

LE MARQUIS.

Moi, rien. *Tarte à la crême.*

URANIE.

Ah ! je le quitte.

ÉLISE.

Monsieur le Marquis s'y prend bien, & vous bourre de la belle manière. Mais je voudrois bien que Monsieur Lysidas voulût les achever, & leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS.

Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, & je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que Monsieur le Chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, & qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles, à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là-dedans aujourd'hui ; on ne court plus qu'à cela, & l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois, & cela est honteux pour la France.

Digitized by Google

CLIMENE.

Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté là-dessus, & que le siècle s'encanaille furieusement.

ÉLISE.

Celui-là est joli encore, s'encanaille. Est-ce vous qui l'avez inventé, Madame?

CLIMENE.

Hé!

ÉLISE.

Je m'en fuis bien doutée.

DORANTE.

Vous croyez donc, Monsieur Lysidas, que tout l'esprit & toute la beauté sont dans les poëmes sérieux, & que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange?

URANIE.

Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée; mais la comédie a ses charmes, & je tiens que l'une n'est pas moins difficile que l'autre.

DORANTE.

Assurément, Madame; & quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car

enfin, je trouve qu'il eſt bien plus aiſé de ſe guinder ſur de grands ſentimens, de braver en vers la fortune, accuſer les deſtins, & dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, & de rendre agréablement ſur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorſque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce ſont des portraits à plaiſir, où l'on ne cherche point de reſſemblance; & vous n'avez qu'à ſuivre les traits d'une imagination qui ſe donne l'eſſor, & qui ſouvent laiſſe le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorſque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits reſſemblent; & vous n'avez rien fait, ſi vous n'y faites reconnoître les gens de votre ſiècle. En un mot, dans les pièces ſérieuſes, il ſuffit, pour n'être point blâmé, de dire des choſes qui ſoient de bon ſens, & bien écrites; mais ce n'eſt pas aſſez dans les autres, il y faut plaiſanter; & c'eſt une étrange entrepriſe que celle de faire rire les honnêtes gens.

CLIMENE.

Je crois être du nombre des honnêtes gens; & cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MARQUIS.

Ma foi, ni moi non plus.

Digitized by Google

DORANTE.

Pour toi, Marquis, je ne m'en étonne pas. C'eſt que tu n'y as pas trouvé de turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foi, Monſieur, cequ'on n'y rencontre ne vaut guère mieux, & toutes les plaiſanteries y ſont aſſez froides, à mon avis.

DORANTE.

La Cour n'a pas trouvé cela...

LYSIDAS.

Ah! Monſieur, la Cour...

DORANTE.

Achevez, Monſieur Lyſidas. Je vois bien que vous voulez dire que la Cour ne ſe connoît pas à ces choſes 7; & c'eſt le refuge ordinaire de vous autres Meſſieurs les auteurs, dans le mauvais ſuccès de vos ouvrages, que d'accuſer l'injuſtice du ſiècle, & le peu de lumière des courtiſans. Sachez, s'il vous plaît, Monſieur Lyſidas, que les courtiſans ont d'auſſi bons yeux que d'autres, qu'on peut être habile avec un point de Veniſe & des plumes, auſſi bien qu'avec une perruque courte, & un petit rabat uni; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'eſt le jugement de la Cour; que c'eſt ſon goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réuſſir; qu'il n'y a point de lieu où les déciſions

Digitized by Google

ſoient ſi juſtes ; & ſans mettre en ligne de compte tous les gens ſavans qui y ſont, que, du ſimple bon ſens naturel & du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'eſprit, qui, ſans comparaiſon, juge plus finement des choſes, que tout le ſavoir enrouillé des pédans.

URANIE.

Il eſt vrai que pour peu qu'on y demeure, il vous paſſe-là tous les jours aſſez de choſes devant les yeux, pour acquérir quelque habitude de les connoître ; & ſur-tout, pour ce qui eſt de la bonne ou mavaiſe plaiſanterie.

DORANTE.

La Cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, & je ſuis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux-eſprits de profeſſion ; & ſi l'on joue quelques Marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, & que ce ſeroit une choſe plaiſante à mettre ſur le théâtre, que leurs grimaces ſavantes, & leurs rafinemens ridicules, leur vicieuſe coutume d'aſſaſſiner les gens de leurs ouvrages, leurs friandiſes de louange, leurs ménagemens de penſées [h], leur trafic de réputation, & leurs ligues offenſives & défenſives, auſſi-bien que leurs guerres d'eſprit, & leurs combats de proſe & de vers.

Digitized by Google

LYSIDAS.

Molière eſt bien heureux, Monſieur, d'avoir un protecteur auſſi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il eſt queſtion de ſavoir ſi la piéce eſt bonne; & je m'offre d'y montrer par-tout cent défauts viſibles.

URANIE.

C'eſt une étrange choſe de vous autres Meſſieurs les poëtes; que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, & ne diſiez jamais du bien que de celles où perſonne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, & pour les autres une tendreſſe qui n'eſt pas concevable.

DORANTE.

C'eſt qu'il eſt généreux de ſe ranger du côté des affligés.

URANIE.

Mais de grace, Monſieur Lyſidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me ſuis point apperçue.

LYSIDAS.

Ceux qui poſsèdent Ariſtote & Horace, voyent d'abord, Madame, que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art.

URANIE

Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces

Meſſieurs-là, & que je ne ſais point les règles de l'art.

DORANTE.

Vous êtes de plaiſantes gens avec vos règles dont vous embarraſſez les ignorans, & nous étourdiſſez tous les jours. Il ſemble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art ſoient les plus grands myſtères du monde; & cependant, ce ne ſont que quelques obſervations aiſées, que le bon ſens a faites ſur ce qui peut ôter le plaiſir que l'on prend à ces ſortes de poëmes; & le même bon ſens qui a fait autrefois ces obſervations, les fait fort aiſément tous les jours ſans le ſecours d'Horace & d'Ariſtote. Je voudrois bien ſavoir ſi la grande règle de toutes les règles n'eſt pas de plaire, & ſi une pièce de théâtre qui a attrapé ſon but, n'a pas ſuivi un bon chemin? Veut-on que tout un public s'abuſe ſur ces ſortes de choſes, & que chacun n'y ſoit pas juge du plaiſir qu'il y prend?

URANIE.

J'ai remarqué une choſe de ces Meſſieurs-là; c'eſt que ceux qui parlent le plus des règles, & qui les ſavent mieux que les autres, font des comédies que perſonne ne trouve belles.

DORANTE.

Et c'eſt ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs diſputes embarraſſantes. Car

Digitized by Google

enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, & que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudroit, de nécessité, que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane, où ils veulent assujétir le goût du public, & ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles[1], & ne cherchons point de raisonnement pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

URANIE.

Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; &, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, & si les règles d'Aristote me défendoient de rire.

DORANTE.

C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une sauce excellente, & qui voudroit examiner si elle est bonne, sur les préceptes du cuisinier François.

URANIE.

Il est vrai; & j'admire les rafinemens de certaines gens, sur des choses que nous devons sentir nous-mêmes.

Digitized by Google

DORANTE.

Vous avez raiſon, Madame, de les trouver étranges, tous ces rafinemens myſtérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres ſens ſeront eſclaves en toutes choſes; &, juſqu'au manger & au boire, nous n'oſerons plus trouver rien de bon, ſans le congé de Meſſieurs les Experts.

LYSIDAS.

Enfin, Monſieur, toute votre raiſon, c'eſt que l'École des Femmes a plu; & vous ne vous ſouciez point qu'elle ne ſoit pas dans les règles, pourvu...

DORANTE.

Tout beau, Monſieur Lyſidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art eſt de plaire, & que cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle eſt faite, je trouve que c'eſt aſſez pour elle, & qu'elle doit peu ſe ſoucier du reſte. Mais avec cela je ſoutiens qu'elle ne péche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre, & je ferois voir aiſément, que peut-être n'avons-nous point de piéce au théâtre plus reguliére que celle-là.

ÉLISE.

Courage, Monſieur Lyſidas, nous ſommes perdus ſi vous reculez.

Digitized by Google

LYSIDAS.

Quoi, Monsieur, la protase, l'épitase, & la péripétie....

DORANTE.

Ah! Monsieur Lysidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paroissez point si savant, de grace. Humanisez votre discours, & parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom Grec donne plus de poids à vos raisons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire l'exposition du sujet, que la protase; le nœud que l'épitase; & le dénouement, que la péripétie?

LYSIDAS.

Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon, & je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une pièce qui pèche contre le nom propre des pièces de théâtre? Car enfin, le nom de poëme dramatique vient d'un mot Grec qui signifie agir, pour montrer que la nature de ce poëme consiste dans l'action; & dans cette comédie-ci, il ne se passe point d'actions, & tout consiste en des récits que viennent faire, ou Agnès, ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah, ah, Chevalier!

Digitized by Google

CLIMENE.

Voilà qui eſt ſpirituellement remarqué, & c'eſt prendre le fin des choſes.

LYSIDAS.

Eſt-il rien de ſi peu ſpirituel, ou, pour mieux dire, rien de ſi bas, que quelques mots où tout le monde rit, & ſur-tout celui *des enfans par l'oreille?*

CLIMENE.

Fort bien.

ÉLISE.

Ah!

LYSIDAS.

La ſcène du valet & de la ſervante au-dedans de la maiſon, n'eſt-elle pas d'une longueur ennuyeuſe, & tout-à-fait impertinente?

LE MARQUIS.

Cela eſt vrai.

CLIMENE.

Aſſurément.

ÉLISE.

Il a raiſon.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement ſon argent à Horace? Puiſque c'eſt le perſonnage ridicule de la pièce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête-homme?

LE MARQUIS.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Bon. La remarque eſt encore bonne.

CLIMENE.

Admirable.

ÉLISE.

Merveilleuſe.

LYSIDAS.

Le ſermon & les maximes ne ſont-elles pas des choſes ridicules, & qui choquent même le reſpect que l'on doit à nos myſtères [8]?

LE MARQUIS.

C'eſt bien dit.

CLIMENE.

Voilà parler comme il faut.

ÉLISE.

Il ne ſe peut rien dire de mieux.

LYSIDAS.

Et ce Monſieur de la Souche, enfin, qu'on nous fait un homme d'eſprit, & qui paroît ſi ſérieux en tant d'endroits, ne deſcend-t-il point dans quelque choſe de trop comique & de trop outré au cinquième acte, lorſqu'il explique à Agnès la violence de ſon amour, avec ces roulemens d'yeux extravagans, ces ſoupirs ridicules, & ces larmes niaiſes qui font rire tout le monde?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Morbleu, merveille!

CLIMENE.

Miracle!

ÉLISE.

Vivat, Monſieur Lyſidas.

LYSIDAS.

Je laiſſe cent mille autres choſes, de peur d'être ennuyeux.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, te voilà mal ajuſté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé ton homme.

DORANTE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Réponds, rêponds, réponds, réponds.

DORANTE.

Volontiers. Il...

LE MARQUIS.

Réponds donc, je te prie.

DORANTE.

Laiſſe-moi donc faire. Si...

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Parbleu, je te défie de répondre.

DORANTE.

Oui. Si tu parles toujours.

CLIMENE.

De grace, écoutons ses raisons.

DORANTE.

Premièrement, il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène; & les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne intéressée, qui, par-là, entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, & prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut, pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE.

Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de l'École des femmes consiste dans cette confidence perpétuelle; & ce qui me paroît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, & qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse, & par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Bagatelle, bagatelle.

CLIMENE.

Foible réponſe.

ÉLISE.

Mauvaiſes raiſons.

DORANTE.

Pour ce qui eſt des *enfans par l'oreille*, ils ne ſont plaiſant que par réflexion à Arnolphe, & l'auteur n'a pas mis cela pour être de ſoi un bon mot, mais ſeulement pour une choſe qui caractériſe l'homme, & peint d'autant mieux ſon extravagance, puiſqu'il rapporte une ſottiſe triviale qu'a dite Agnès, comme la choſe la plus belle du monde, & qui lui donne une joie inconcevable.

LE MARQUIS.

C'eſt mal répondre.

CLIMENE.

Cela ne ſatisfait point.

ÉLISE.

C'eſt ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de ſon meilleur ami lui eſt une caution ſuffiſante, il n'eſt pas incompatible qu'une perſonne

Digitized by Google

soit ridicule en certaines choses, & honnête homme en d'autres. Et, pour la scène d'Alain & de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue & froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison, & de même qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour long tems à sa porte, par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit par-tout puni, par les choses dont il a cru faire la sûreté de ses précautions.

LE MARQUIS.

Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMENE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ELISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï, n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites; & sans doute que ces paroles d'*enfer* & de *chaudières bouillantes* sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe, & par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au transport amoureux du cinquième acte, qu'on accuse d'être trop outré & trop comique, je voudrois bien savoir si ce n'est

Digitized by Google

pas faire la satire des amans, & si les honnêtes gens même & les plus sérieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses....

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin si nous nous regardions nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux....

LE MARQUIS.

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE.

Ecoute moi si tu veux. Est-ce que dans la violence de la passion....

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

(*Il chante*)

DORANTE.

Quoi....

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DORANTE.

Je ne sais pas si....

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

Digitized by Google

URANIE.

Il me ſemble que...

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il ſe paſſe des choſes aſſez plaiſantes dans notre diſpute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite comédie, & que cela ne ſeroit pas trop mal à la queue de l'Ecole des Femmes.

DORANTE.

Vous avez raiſon.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu jouerois là-dedans un rôle qui ne te ſeroit pas avantageux.

DORANTE.

Il eſt vrai, Marquis.

CLIMENE.

Pour moi je ſouhaiterois que cela ſe fît, pourvu qu'on traitât l'affaire comme elle s'eſt paſſée.

ELISE.

Et moi, je fournirois de bon cœur mon perſonnage.

LYSIDAS.

Je ne refuſerois pas le mien, que je penſe.

Digitized by Google

URANIE.

Puiſque chacun en ſeroit content, Chevalier, faites un mémoire de tout, & le donnez à Molière, que vous connoiſſez, pour le mettre en comédie.

CLIMENE.

Il n'auroit garde, ſans doute, & ce ne ſeroit pas des vers à ſa louange.

URANIE.

Point, point, je connois ſon humeur; il ne ſe ſoucie pas qu'on fronde ſes pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Oui. Mais quel dénouement pourroit-il trouver à ceci? Car il ne ſauroit y avoir ni mariage, ni reconnoiſſance, & je ne ſais point par où l'on pourroit faire finir la diſpute.

URANIE.

Il faudroit rêver à quelque incident pour cela.

Digitized by Google

SCÈNE DERNIÈRE.

CLIMENE, URANIE, ELISE, DORANTE, LE MARQUIS, LYSIDAS, GALOPIN.

GALOPIN.

MADAME, on a ſervi ſur table.

DORANTE.

Ah ! voilà juſtement ce qu'il faut pour le dénouement que nous cherchions, & l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On diſputera fort & ferme de part & d'autre, comme nous avons fait, ſans que perſonne ſe rende ; un petit laquais viendra dire qu'on a ſervi, on ſe levera, & chacun ira ſouper.

URANIE.

La comédie ne peut pas mieux finir, & nous ferons bien d'en demeurer-là.

FIN.

Digitized by Google

REMARQUES GRAMMATICALES
SUR LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

SCENE PREMIERE.

[a] » *PERSONNE du monde*, on diroit aujourd'hui » *perſonne au monde.*

SCENE II.

[b] » *Sa naturelle pareſſe*, l'exactitude demanderoit » *ſa pareſſe naturelle.*

SCENE III.

[c] » *La plus engageante*, *engageante* n'eſt pas ici » le mot propre.

SCENE IV.

[d] » *Sans votre reſpect*, ne ſe dit plus aujourd'hui.

SCENE VI.

[e] » *Éclats de riſée*, on doit dire *éclats de rire.*

[f] » *Le contraire parti*, on doit dire *le parti con-* » *traire.*

SCENE VII.

[g] » *Un ridicule*, *ridicule* n'eſt pas ſubſtantif, pour » dire *une perſonne ridicule*, mais ſeulement pour » dire *une choſe ridicule.*

[h] » *Leurs ménagemens de penſées*, n'a pas paru » aſſez clair.

[i] » *Qui nous prennent par les entrailles*, a paru « peu propre & peu noble.

Digitized by Google

OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR
SUR LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

SCENE PREMIERE.

[1] *TURLUPINADES.* Mauvaiſes plaiſanteries. Elles ont pris ce nom d'un célèbre Farceur de l'Hôtel de Bourgogne, qui s'appeloit *Belleville* pour le haut comique, & *Turlupin* pour la farce. Il eſt étonnant que ce mauvais goût, toujours décrié, ſoit encore aujourd'hui le fléau des ſociétés. Si *la Critique de l'École des Femmes* ſe rejouoit quelquefois, elle feroit rougir nos illuſtres faiſeurs de pointes.

SCENE II.

[2] Il y a grande apparence que Molière rélève ici ce qui lui étoit arrivé dans une maiſon où l'on s'étoit raſſemblé pour le voir, & où il trompa l'eſpérance des gens qui croyoient qu'il parleroit beaucoup, & qu'*il ne demanderoit à boire qu'avec une pointe*, comme il le dit.

SCÈNE III.

[3] On voit dans cette ſcène, très-plaiſante & qui

Digitized by Google

frappe encore avec vigueur sur les précieuses, que les laquais n'étoient pas encore exclus de nos spectacles, puisque Molière les fait même parler haut dans la salle, à l'occasion des grimaces que faisoient quelques femmes, à certains endroits de son *Ecole des Femmes.*

Le mot d'*obscénité* sur lequel Élise se récrie dans cette scène, étoit nouveau, sans doute, & de la création des Précieuses. Molière ne prévoyoit pas qu'il feroit une si heureuse fortune.

SCENE VI.

4 *La caution n'est pas bourgeoise*, façon de parler empruntée de la science du droit. Elle veut dire que la caution n'est ni valable ni sûre. Avec l'idée qu'on a du véritable esprit de Molière, on ne pensera pas qu'il ait voulu jouer sur le mot de *caution bourgeoise*, en parlant à un marquis.

5 *La différence d'un demi-louis d'or & de la pièce de 15 sols.* Le louis d'or ou lys d'or étoit de 7 liv. le marc d'or à 423 liv. 10 s. 11 den. à 23 karats ½ de titre. Les premières places d'un demi-louis étoient donc de 3 liv. 10 sols.

SCENE VII.

6 *Pour moi je ne parle pas des choses par la part que j'y puisse avoir*, il seroit plus régulier de dire *que j'y peux avoir.* La lettre P multipliée dans cette

Digitized by Google

phraſe, la rend dure & peu coulante. Nous ne faiſons cette obſervation que pour nombre de gens qui ne croient pas que la proſe ait, comme l'art des vers, & ſon harmonie & ſes difficultés.

7 Molière pouſſe avec chaleur dans cette ſcène le dédain inſolent que Lyſidas affecte pour la Cour. Il eſt revenu à cette idée lorſqu'il a dit dans ſes Femmes Savantes : *Vous en voulez beaucoup à cette pauvre Cour.* Ce qui s'eſt fait de grand en tout genre ſous les yeux de Louis XIV, exclut à cet égard toute idée de flatterie. On apperçoit encore dans cette même ſcène l'envie qu'avoit déjà Molière de ne pas plus épargner les ridicules du bel-eſprit que tous les autres. On ne peut s'empêcher de le dire, cette petite comédie, aujourd'hui perdue pour le théâtre, y feroit rire encore, & ſeroit le tableau de beaucoup de nos ſottiſes modernes. La décadence des arts les ramène-t-elle aux vices qu'ils avoient à leur naiſſance ?

8 *Qui choquent même le reſpect qu'on doit à nos myſtères.* Le bonheur le plus doux pour l'envie, eſt de pouvoir rencontrer dans les ouvrages qu'elle cherche à détruire, certains endroits qu'elle puiſſe faire ſoupçonner d'irreligion, parce qu'on ne peut faire un plus grand tort à l'eſprit d'un Écrivain que de le taxer de mépris pour les choſes ſaintes, & parce qu'il eſt difficile de lui faire des ennemis plus

Digitized by Google

dangereux que les hypocrites enthousiastes. *De vrais dévots*, répond Molière, *qui ont ouï le discours moral que vous appelez un sermon, n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites, & sans doute que ces paroles* D'ENFER *&* de CHAUDIÈRES BOUILLANTES, *sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe & par l'innocence de celle à qui il parle.* Molière ne pouvoit se justifier mieux ; mais la nécessité que lui en firent ses ennemis, doit nous engager à bien observer, dans les reproches d'irreligion, si le véritable zèle se les permettroit.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

(*a*) Scène II. Quoiqu'il ne soit pas contre la vraisemblance que Molière se soit peint lui-même, dans le portrait qu'il fait de Damon invité dans une maison, où il trompa par son silence l'espoir des convives qui croyoient qu'il ne demanderoit à boire qu'avec une pointe ; cependant ce portrait semble ressembler beaucoup plus à La Fontaine, & je pense que l'opinion de ceux qui le lui attribuent, est mieux fondée que la mienne.

Digitized by Google

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

COMÉDIE.

Digitized by Google

L'AVERTISSEMENT

Digitized by Google

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
SUR L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

CETTE Pièce, en un acte & en proſe, fut repréſentée à Verſailles le 14 Octobre 1663, & à Paris le 4 Novembre ſuivant.

Ce fut dans le courant de la même année que Molière reçut les preuves les plus fortes de la ſatisfaction qu'avoit ſon maître des plaiſirs qu'il lui procuroit. Louis XIV le fit comprendre dans la liſte des gens de lettres qui eurent part à ſes libéralités, & qui annoncèrent à toute l'Europe le goût & la magnificence de ce Prince. Molière fit ſes remercîmens au Roi par une Epître en vers libres, qui ſe trouve dans les éditions précédentes après toutes ſes comédies, mais que nous placerons à la ſuite de cet Avertiſſement, afin qu'elle y ſerve de date au bienfait ainſi qu'à la reconnoiſſance.

Cette Epître, peut-être un peu trop longue, ne brille pas moins par le beau naturel que tous les autres ouvrages de Molière. Il conſeille à ſa muſe de ſe préſenter ſous le maſque d'un Marquis, perſonnage ridicule alors à la Cour, & auquel ont ſuccédé nos Petits-maîtres. Le portrait qu'il fait de

Digitized by Google

cette espèce d'Être moitié seigneur, moitié bouffon, est un des meilleurs tableaux qu'il ait dessiné.

Louis XIV, qui venoit de se déclarer le protecteur de Molière, fut indigné qu'à l'occasion de l'*École des Femmes*, dont ce Monarque, ami des arts, sentoit toutes les beautés, on se fût permis contre lui des personnalités odieuses, & que des gens qu'il n'avoit jamais attaqués, tels que les sieurs *Devisé* & *Boursault*, ainsi que les acteurs des différens Théâtres de Paris, cherchassent à le diffamer par des écrits insipides & plus méchans encore.

Ce Prince si digne, à tant d'égards, que son règne fût celui du génie, prit les intérêts de Molière si fort à cœur, qu'il lui ordonna de se venger, & c'est à cet ordre que l'*Impromptu de Versailles* dût sa naissance.

Ce fut aussi à Versailles qu'il parut d'abord, & que le Roi souffrit que Molière, dans la scène 2e du Marquis importun, y parlât de l'ordre qu'il avoit reçu d'imposer silence à ses ennemis. Que ne devoient pas les arts à un Monarque puissant qui se prêtoit ainsi à leurs intérêts ? Si les excès de la louange peuvent être jamais excusés, c'est sous le règne d'un pareil Prince.

L'*Impromptu de Versailles* conçu gaîment, exécuté de même, en imposa pour jamais à Boursault, qui avoit à se reprocher d'avoir été l'agresseur, &

Digitized by Google

qui dut reconnoître qu'il s'étoit mal-à-propos attiré sur les bras un ennemi d'autant plus redoutable, que sa gloire alloit toujours en augmentant, & qu'un jour la postérité ne feroit point de grace à ceux qui se seroient obstinés à déchirer vainement ses chefs d'œuvre.

Illustre dans ses foibles commencemens par les deux célèbres inimitiés de Despreaux & de Molière, Boursault mérita, par une action noble & généreuse, que l'Horace François effaçât son nom de la Table de ses proscriptions littéraires, & sa prudente retenue sur le compte de Molière depuis l'*Impromptu de Versailles*, le fit disparoître de la meute des petits aboyeurs qui continuèrent d'entourer le char de notre auteur.

C'est d'après l'ouvrage dont nous parlons, qu'un de nos Théâtres a saisi plus d'une fois l'idée de parodier les talens de ses rivaux, qu'un enthousiasme toujours exagéré sur ces matières, élève souvent beaucoup plus qu'ils ne devroient l'être. Molière, ami du vrai, trouva l'occasion, en se vengeant, de révéler à tout Paris, qu'en applaudissant aux *Monfleuri*, *Beauchateau*, *de Villiers*, &c. il s'extasioit presque toujours pour des tons exagérés & faux, des gestes apprêtés, des grimaces étudiées, des cris forcenés, & jamais pour la nature. Il est à remarquer qu'il ne dit rien du célèbre *Floridor*, en qui

Digitized by Google

ſans doute il reconnoiſſoit un véritable talent.

Ce qu'on ne ſauroit trop obſerver, c'eſt que juſques dans les bagatelles de l'eſpèce de celle-ci, le dialogue eſt d'un naturel & d'une vérité qui font la plus grande illuſion, & qui mettent la choſe même ſous les yeux, & toujours avec un eſprit, un ſel & un comique abſolument particuliers à Molière; il y parle de lui avec ce courage noble qui ſied ſi bien au génie, & ſur-tout à l'honnêteté dont il fit toujours profeſſion.

C'eſt dans le même ouvrage que nous apprenons qu'il avoit épouſé la Demoiſelle Béjart depuis un an & demi. *Grand merci*, *Monſieur mon mari*, dit Mademoiſelle Molière dans la ſcène 1re, *vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.*

Molière ne fit point imprimer cet ouvrage, quoique Bourſault eût fait paroître le ſien; ce ne fut que dans l'édition de 1682, donnée par ſon ami *Vinot*, & ſon camarade *la Grange*, qu'on le vit pour la première fois.

Digitized by Google

REMERCIMENT

AU ROI, en 1663.

VOTRE pareſſe enfin me ſcandaliſe,
Ma Muſe obéiſſez-moi ;
Il faut ce matin ſans remiſe
Aller au lever du Roi.
Vous ſavez bien pourquoi ;
Et ce vous eſt une honte
De n'avoir pas été plus prompte
A le remercier de ſes bienfaits :
Mais il vaut mieux tard que jamais ;
Faites donc votre compte
D'aller au Louvre accomplir mes ſouhaits :
Gardez-vous bien d'être en Muſe bâtie,
Un air de Muſe eſt choquant en ces lieux ;
On y veut des objets à réjouir les yeux,
Vous en devez être avertie :
Et vous ferez votre cour beaucoup mieux
Lorſqu'en Marquis vous ſerez traveſtie.
Vous ſavez ce qu'il faut pour paroître Marquis ;
N'oubliez rien de l'air ni des habits,
Arborez un chapeau chargé de trente plumes

Digitized by Google

Sur une perruque de prix ;
Que le rabat ſoit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits.
Mais ſur-tout je vous recommande
Le manteau, d'un ruban ſur le dos retrouſſé,
La galanterie en eſt grande ;
Et parmi les Marquis de la plus haute bande
C'eſt pour être placé.
Avec vos brillantes hardes,
Et votre ajuſtement,
Faites tout le trajet de la ſalle des gardes ;
Et vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards bruſquement ;
Et ceux que vous pourrez connoître,
Ne manquez pas d'un haut ton,
De les ſaluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puiſſent être.
Cette familiarité
Donne, à quiconque en uſe, un air de qualité.
Gratez du peigne à la porte
De la chambre du Roi ;
Ou ſi, comme je prévoi,
La preſſe s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau,
Ou montez ſur quelque choſe
Pour faire voir votre muſeau.
Et criez ſans aucune pauſe

Digitized by Google

D'un ton rien moins que naturel :
Monſieur l'huiſſier pour le Marquis un tel.
Jetez vous dans la foule & tranchez du notable ;
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier,
Preſſez, pouſſez, faites le diable
Pour vous mettre le premier ;
Et quand même l'huiſſier,
A vos deſirs inexorable,
Vous trouveroit en face un Marquis repouſſable,
Ne démordez point pour cela,
Tenez toujours ferme là ;
A déboucher la porte il iroit trop du vôtre,
Faites qu'aucun n'y puiſſe pénétrer,
Et qu'on ſoit obligé de vous laiſſer entrer,
Pour faire entrer quelque autre.
Quand vous ſerez entré, ne vous relâchez pas ;
Pour aſſiéger la chaiſe, il faut d'autres combats,
Tâchez d'en être des plus proches,
En y gagnant le terrein pas-à-pas ;
Et ſi des aſſiégeans le prévenant amas
En bouche toutes les approches,
Prenez le parti doucement
D'attendre le Prince au paſſage ;
Il connoîtra votre viſage
Malgré votre déguiſement ;
Et lors, ſans tarder davantage,

Digitized by Google

Faites-lui votre compliment.
Vous pourriez aiſément l'étendre,
Et parler des tranſports qu'en vous ſont éclater
Les ſurprenans bienfaits, que ſans les mériter,
Sa libérale main ſur vous daigne répandre,
Et des nouveaux efforts où s'en va vous porter
L'excès de cet honneur où vous n'oſiez prétendre.
Lui dire comme vos deſirs
Sont, après ſes bontés qui n'ont point de pareilles,
D'employer à ſa gloire, ainſi qu'à ſes plaiſirs,
Tout votre art & toutes vos veilles,
Et là deſſus lui promettre merveilles.
Sur ce chapitre on n'eſt jamais à ſec,
Les Muſes ſont de grandes promettеuſes!
Et, comme vos ſœurs les cauſeuſes,
Vous ne manquerez pas, ſans doute, par le bec.
Mais les grands Princes n'aiment guères
Que les complimens qui ſont courts;
Et le nôtre, ſur-tout, a bien d'autres affaires
Que d'écouter tous vos diſcours.
La louange & l'encens n'eſt pas ce qui le touche;
Dès que vous ouvrirez la bouche
Pour lui parler de graces & de bienfait,
Il comprendra d'abord ce que vous voulez dire,
Et, ſe mettant doucement à ſourire
D'un air qui, ſur les cœurs, fait un charmant effet,

Digitized by Google

Il paſſera comme un trait,
Et cela vous doit ſuffire.
Voilà votre compliment fait.

Digitized by Google

ACTEURS.

MOLIERE, marquis ridicule.
BRÉCOURT, homme de qualité.
LA GRANGE, marquis ridicule.
DU CROISY, poëte.
Mademoiſelle DU PARC, marquiſe façonnière.
Mademoiſelle BÉJART, prude.
Mademoiſelle DE BRIE, ſage coquette.
Mademoiſelle MOLIERE, ſatirique ſpirituelle.
Mademoiſelle DU CROISY, peſte doucereuſe.
Mademoiſelle HERVÉ, ſervante précieuſe.
LA THORILLIERE, marquis fâcheux.
BÉJARD, homme qui fait le néceſſaire.
QUATRE NÉCESSAIRES.

La ſcène eſt à Verſailles, dans l'anti-chambre du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY, Mesdemoiselles DU PARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE *seul, parlant à ses camarades qui sont derrière le théâtre.*

ALLONS donc, Messieurs & Mesdames, vous moquez-vous avec votre longueur, & ne voulez-vous pas tous venir ici ? La peste soit des gens ! Holà, ho, Monsieur de Brécourt.

Digitized by Google

BRÉCOURT *derrière le théâtre.*

Quoi ?

MOLIÈRE.

Monſieur de la Grange.

LA GRANGE *derrière le théâtre.*

Qu'eſt-ce ?

MOLIÈRE.

Monſieur du Croiſy.

DU CROISY *derrière le théâtre.*

Plaît-il ?

MOLIÈRE.

Mademoiſelle du Parc.

Mademoiſelle DU PARC *derrière le théâtre.*

Hé bien ?

MOLIÈRE.

Mademoiſelle Béjard.

Mademoiſelle BÉJART *derrière le théâtre*

Qu'y a-t-il ?

MOLIÈRE.

Mademoiſelle DE BRIE *derrière le théâtre.*

Que veut-on ?

MOLIÈRE.

Mademoiſelle du Croiſy.

Mademoiſelle DU CROISY *derrière le théâtre.*

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Mademoiſelle Hervé.

Mademoiſelle HERVÉ *derrière le théâtre.*

On y va.

MOLIÈRE.

Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. Hé!

(*Brécourt, la Grange, du Croiſy entrent.*)

Têtebleu, Meſſieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui?

BRÉCOURT.

Que voulez-vous qu'on faſſe? Nous ne ſavons pas nos rôles; & c'eſt nous faire enrager vous-même, que de nous obliger à jouer de la ſorte.

MOLIÈRE.

Ah! les étranges animaux à conduire que des comédiens!

(*Meſdemoiſelles Béjart, du Parc, de Brie, Molière, du Croiſy & Hervé, arrivent.*)

Mademoiſelle BÉJART.

Hé bien, nous voilà. Que prétendez-vous faire?

Mademoiſelle DU PARC.

Quelle eſt votre penſée?

Mademoiſelle DE BRIE.

De quoi eſt-il queſtion?

Digitized by Google

MOLIÈRE.

De grace, mettons-nous ici ; & puiſque nous voilà tous habillés, & que le Roi ne doit venir de deux heures, employons ce tems à répéter notre affaire, & voir la manière dont il faut jouer les choſes.

LA GRANGE.

Le moyen de jouer ce qu'on ne ſait pas ?

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moi, je vous déclare que je ne me ſouviens pas d'un mot de mon perſonnage.

Mademoiſelle DE BRIE.

Je ſais bien qu'il me faudra ſouffler le mien d'un bout à l'autre.

Mademoiſelle BÉJART

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Et moi auſſi.

Mademoiſelle HERVÉ.

Pour moi, je n'ai pas grand'choſe à dire.

Mademoiſelle DU CROISY.

Ni moi non plus; mais, avec cela, je ne répondrois pas de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrois être quitte pour dix piſtoles.

Digitized by Google

BRÉCOURT.

Et moi, pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

MOLIÈRE.

Vous voilà tous bien malades d'avoir un méchant rôle à jouer! Et que feriez-vous donc si vous étiez à ma place?

Mademoiselle BÉJART.

Qui, vous? Vous n'êtes pas à plaindre; car, ayant fait la pièce, vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIÈRE.

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire, que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci; que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, & ne rient que quand elles veulent? Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il vient à cette épreuve? Et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choses du monde?

Mademoiselle BÉJART.

Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, & n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Le moyen de m'en défendre, quand un Roi me l'a commandé ?

Mademoiſelle BÉJART.

Le moyen ? Une reſpectueuſe excuſe fondée ſur l'impoſſibilité de la choſe, dans le peu de tems qu'on vous donne ; & tout autre, en votre place, ménageroit mieux ſa réputation, & ſe ſeroit bien gardé de ſe commettre, comme vous faites. Où en ſerez-vous, je vous prie, ſi l'affaire réuſſit mal, & quel avantage penſez-vous qu'en prendront tous vos ennemis ?

Mademoiſelle DE BRIE.

En effet. Il falloit s'excuſer avec reſpect envers le Roi, ou demander du tems davantage.

MOLIÈRE.

Mon Dieu ! Mademoiſelle, les Rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéiſſance, & ne ſe plaiſent point du tout à trouver des obſtacles. Les choſes ne ſont bonnes que dans le tems qu'ils les ſouhaitent ; & leur en vouloir reculer le divertiſſement, eſt en ôter pour eux toute la grace. Ils veulent des plaiſirs qui ne ſe faſſent point attendre, & les moins préparés leur ſont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils deſirent de

Digitized by Google

de nous; nous ne ſommes que pour leur plaire; & lorſqu'ils nous ordonnent quelque choſe, c'eſt à nous à profiter vîte de l'envie où ils ſont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas aſſez tôt; &, ſi l'on a la honte de n'avoir pas bien réuſſi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vîte à leurs commandemens. Mais ſongeons à répéter, s'il vous plaît.

Mademoiſelle BÉJART.

Comment prétendez-vous que nous faſſions, ſi nous ne ſavons pas nos rôles?

MOLIÈRE.

Vous les ſaurez, vous dis-je; &, quand même vous ne les ſauriez pas tout-à-fait, pouvez-vous pas y ſuppléer de votre eſprit, puiſque c'eſt de la proſe, & que vous ſavez votre ſujet?

Mademoiſelle BÉJART.

Je ſuis votre ſervante. La proſe eſt pis encore que les vers.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Voulez-vous que je vous diſe? vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout ſeul.

MOLIÈRE

Taiſez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

Digitized by Google

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Grand merci ; Monſieur mon mari. Voilà ce que c'eſt ! Le mariage change bien les gens, & vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIÈRE.

Taiſez-vous, je vous prie.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

C'eſt une choſe étrange, qu'une petite cérémonie ſoit capable de nous ôter toutes nos belles qualités ; & qu'un mari & un galant regardent la même perſonne avec des yeux ſi différens.

MOLIÈRE.

Que de diſcours !

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Ma foi, ſi je faiſois une comédie, je la ferois ſur ce ſujet. Je juſtifierois les femmes de bien des choſes dont ont les accuſe ; & je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières bruſques, aux civilités des galans.

MOLIÈRE.

Hai ! Laiſſons cela. Il n'eſt pas queſtion de cauſer maintenant, nous avons autre choſe à faire.

Mademoiſelle BÉJART.

Mais, puiſqu'on vous a commandé de travailler ſur le ſujet de la critique qu'on a faite contre vous,

Digitized by Google

que n'avez-vous fait cette comédie des comédiens dont vous nous avez parlé il y a long-tems? C'étoit une affaire toute trouvée, & qui venoit fort bien à la choſe, & d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occaſion de les peindre auſſi, & que cela auroit pu s'appeler leur portrait, à bien plus juſte titre, que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre. Car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'eſt pas le peindre lui-même, c'eſt peindre d'après lui les perſonnages qu'il repréſente, & ſe ſervir des mêmes traits & des mêmes couleurs qu'il eſt obligé d'employer aux différens tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature; mais contrefaire un comédien dans des rôles ſérieux, c'eſt le peindre par des défauts qui ſont entièrement de lui, puiſque ces ſortes de perſonnages ne veulent ni les geſtes, ni les tons de voix ridicules dans leſquels on le reconnoît.

MOLIÈRE.

Il eſt vrai; mais j'ai mes raiſons pour ne le pas faire, & je n'ai pas cru, entre nous, que la choſe en valût la peine; & puis il falloit plus de tems pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de comédie ſont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir trois ou quatre fois depuis que nous ſommes à Paris; je n'ai attrapé de leur manière de réciter,

Digitized by Google

que ce qui m'a d'abord ſauté aux yeux, & j'aurois eu beſoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien reſſemblans.

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

Mademoiſelle DE BRIE.

Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIÈRE.

C'eſt une idée qui m'avoit paſſé une fois par la tête & que j'ai laiſſée là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit pas fait rire.

Mademoiſelle DE BRIE.

Dites-la moi un peu, puiſque vous l'avez dite aux autres.

MOLIÈRE.

Nous n'avons pas le tems maintenant.

Mademoiſelle DE BRIE.

Seulement deux mots.

MOLIÈRE.

J'avois ſongé une comédie, où il y auroit eu un poëte, que j'aurois repréſenté moi-même, qui ſeroit venu pour offrir une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de campagne. Avez-vous, auroit-il dit, des acteurs & des actrices

Digitized by Google

qui ſoient capables de bien faire valoir un ouvrage ? Car ma pièce eſt une pièce... Hé, Monſieur, auroient répondu les comédiens, nous avons des hommes & des femmes qui ont été trouvés raiſonnables par-tout où nous avons paſſé! Et qui fait les Rois parmi vous ? Voilà un acteur qui s'en démêle par fois. Qui ? ce jeune homme bien fait ? Vous moquez-vous? Il faut un Roi qui ſoit gros & gras comme quatre. Un Roi, morbleu, qui ſoit entripaillé comme il faut. Un Roi d'une vaſte circonférence, & qui puiſſe remplir un trône de la belle manière. La belle choſe qu'un Roi d'une taille galante ! Voilà déjà un grand défaut ; mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. Là-deſſus le comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du Roi de Nicomède ;

Te le dirai-je, Araſpe, il m'a trop bien ſervi,
Augmentant mon pouvoir...

le plus naturellement qu'il lui auroit été poſſible. Et le poëte : comment ? vous appelez cela réciter ? C'eſt ſe railler; il faut dire les choſes avec emphaſe. Écoutez-moi.

(*Il contrefait Monfleury, comédien de l'hôtel de Bourgogne.*)

Te le dirai-je, Araſpe... &c.

Voyez-vous cette poſture ? Remarquez bien cela.

Digitized by Google

Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, & fait faire le brouhaha. Mais, Monſieur, auroit répondu le comédien, il me ſemble qu'un Roi qui s'entretient tout ſeul avec ſon capitaine des gardes, parle un peu plus humainement, & ne prend guère ce ton de démoniaque. Vous ne ſavez ce que c'eſt. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez ſi vous ferez faire aucun ah ! Voyons un peu une ſcène d'amant & d'amante. Là-deſſus une comédienne & un comédien auroient fait une ſcène enſemble, qui eſt celle de Camille & de Curiace,

Iras-tu, ma chere ame, & ce funeſte honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?
Hélas! je vois trop bien ... &c.

tout de même que l'autre, & le plus naturellement qu'ils auroient pu Et le poëte auſſi-tôt: Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille, & voici comme il faut réciter cela.

(*Il imite Mademoiſelle de Beauchâteau, comédienne de l'hôtel de Bourgogne.*)

Iras-tu, ma chère ame ...
Non, je te connois mieux ... &c.

Voyez-vous comme cela eſt naturel & paſſionné? Admirez ce viſage riant qu'elle conſerve dans les plus grandes afflictions. Enfin, voilà l'idée; & il

Digitized by Google

auroit parcouru de même tous les acteurs & toutes les actrices.

Mademoiselle DE BRIE.

Je trouve cette idée assez plaisante, & j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIÈRE *imitant Beauchâteau, comédien de l'hôtel de Bourgogne, dans les stances du Cid.*

Percé jusques au fond du cœur, &c.

Et celui-ci, le reconnoîtrez-vous bien dans Pompée de Sertorius?

(*Il contrefait Auteroche, comédien de l'hôtel de Bourgogne.*)

L'inimitié qui règne entre les deux partis,
N'y rend pas de l'honneur, &c.

Mademoiselle DE BRIE.

Je le reconnois un peu, je pense.

MOLIÈRE.

Et celui-ci?

(*Imitant de Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne.*)

Seigneur, Polybe est mort, &c.

Mademoiselle DE BRIE.

Oui, je sais qui c'est, mais il y en a quelques-uns d'entreux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avois bien étudiés ! Mais vous me faites perdre un tems qui nous est cher. Songeons à nous, de grace, & ne nous amusons pas

(*à la Grange.*

davantage à discourir. Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis.

Mademoiselle MOLIÈRE.

Toujours des marquis ?

MOLIÈRE.

Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre ? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie ; &, comme dans toutes les comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

Mademoiselle BÉJART.

Il est vrai, on ne s'en sauroit passer.

MOLIÈRE.

Pour vous, Mademoiselle...

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu ! pour moi je m'acquitterai fort mal de

Digitized by Google

mon personnage, & je ne sais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, Mademoiselle! voilà comme vous disiez, lorsque l'on vous donna celui de la Critique de l'École des Femmes; cependant vous vous en êtes acquitée à merveille, & tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même, & vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

Mademoiselle DU PARC.

Comment cela se pourroit-il faire? Car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

MOLIÈRE.

C'est vrai; & c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes une excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractère de vos rôles, & de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez.

(*à du Croisy.*)

Vous faites le poëte, vous, & vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde,

Digitized by Google

ce ton de voix ſententieux, & cette exactitude de prononciation qui appuie ſur toutes les ſyllabes, & ne laiſſe échapper aucune lettre de la plus ſévère ortographe.

(*à Brécourt.*)

Pour vous, vous faites un honnête homme de cour, comme vous avez déjà fait dans la Critique de l'École des Femmes, c'eſt-à-dire, que vous devez prendre un air poſé, un ton de voix naturel, & geſticuler le moins qu'il vous ſera poſſible.

(*à la Grange.*)

Pour vous, je n'ai rien à vous dire.

(*à Mademoiſelle Béjart.*)

Vous, vous repréſentez une de ces femmes, qui, pourvu qu'elles ne faſſent point l'amour, croyent que tout le reſte leur eſt permis; de ces femmes qui ſe retranchent toujours fièrement ſur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, & veulent que toutes les plus belles qualités que poſsèdent les autres, ne ſoient rien en comparaiſon d'un miſérable honneur dont perſonne ne ſe ſoucie. Ayez toujours ce caractère devant les yeux pour en bien faire les grimaces.

(*à Mademoiſelle de Brie.*)

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui penſent être les plus vertueuſes perſonnes du monde,

Digitized by Google

pourvu qu'elles ſauvent les apparences ; de ces femmes qui croyent que le péché n'eſt que dans le ſcandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont, ſur le pied d'attachement honnête, & appellent amis ce que les autres nomment galans. Entrez bien dans ce caractère.

(*à Mademoiſelle Molière.*)

Vous, vous faites le même perſonnage que dans la Critique, & je n'ai rien à vous dire non plus qu'à Mademoiſelle du Parc.

(*à Mademoiſelle du Croiſy.*)

Pour vous, vous repréſentez une de ces perſonnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde ; de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en paſſant, & ſeroient bien fâchées d'avoir ſouffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle.

(*à Mademoiſelle Hervé.*)

Et pour vous, vous êtes la ſoubrette de la précieuſe, qui ſe mêle de tems en tems dans la converſation, & attrape comme elle peut, tous les termes de ſa maîtreſſe. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'eſprit. Commençons maintenant à répéter, & voyons comme cela ira. Ah, voici juſtement un fâcheux! Il ne nous falloit plus que cela.

Digitized by Google

SCÈNE II.

LA THORILLIÈRE, MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY, Meſdemoiſelles DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

LA THORILLIÈRE.

BON JOUR, Monſieur Molière.

MOLIÈRE.

(*à part.*)

Monſieur, votre ſerviteur. La peſte ſoit de l'homme.

LA THORILLIÈRE.

Comment vous en va?

MOLIÈRE.

(*aux actrices.*)

Fort bien, pour vous ſervir. Meſdemoiſelles, ne...

LA THORILLIÈRE.

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOLIERE.

(*à part.*) (*aux acteurs.*)

Je vous ſuis obligé. Que le diable t'emporte! Ayez un peu ſoin...

Digitized by Google

LA THORILLIÈRE.

Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui ?

MOLIÈRE.

(*aux actrices.*)

Oui, Monsieur. N'oubliez pas...

LA THORILLIÈRE.

C'est le Roi qui vous l'a fait faire ?

MOLIÈRE.

(*aux acteurs.*)

Oui, Monsieur. De grace, songez....

LA THORILLIÈRE.

Comment l'appelez-vous ?

MOLIÈRE.

Oui, Monsieur.

LA THORILLIÈRE.

Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIÈRE.

(*aux actrices.*)

Ah, ma foi, je ne sais! Il faut, s'il vous plaît, que vous...

LA THORILLIÈRE.

Comment serez-vous habillés ?

MOLIÈRE.

(*aux acteurs.*)

Comme vous voyez. Je vous prie...

Digitized by Google

LA THORILLIÈRE.

Quand commencez-vous ?

MOLIÈRE.

(*à part.*)

Quand le Roi ſera venu. Au diantre le queſtionneur.

LA THORILLIÈRE.

Quand croyez-vous qu'il vienne ?

MOLIÈRE.

La peſte m'étouffe, Monſieur, ſi je le ſais.

LA THORILLIÈRE.

Savez-vous point...

MOLIÈRE.

Tenez, Monſieur, je ſuis le plus ignorant homme du monde. Je ne ſais rien de tout ce que vous pourrez

(*à part.*)

me demander, je vous jure. J'enrage. Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des queſtions, & ne ſe ſoucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIÈRE.

Meſdemoiſelles, votre ſerviteur.

MOLIÈRE.

Ah, bon! le voilà d'un autre côté.

Digitized by Google

LA THORILLIÈRE *à Mademoiſelle du Croiſy.*

Vous voilà belle comme un petit ange. Jouez-vous toutes deux aujourd'hui? (*en regardant Mademoiſelle Hervé.*)

Mademoiſelle DU CROISY.

Oui, Monſieur.

LA THORILLIÈRE.

Sans vous, la comédie ne vaudroit pas grand'choſe.

MOLIÈRE *bas aux actrices.*

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là?

Mademoiſelle DE BRIE *à la Thorillière.*

Monſieur, nous avons ici quelque choſe à répéter enſemble.

LA THORILLIÈRE.

Ah, parbleu, je ne veux pas vous empêcher; vous n'avez qu'à pourſuivre!

Mademoiſelle DE BRIE.

Mais...

LA THORILLIÈRE.

Non, non, je ſerois fâché d'incommoder perſonne. Faites librement ce que vous avez à faire.

Mademoiſelle DE BRIE.

Oui; mais...

LA THORILLIÈRE.

Je ſuis homme ſans cérémonie, vous dis-je, & vous pouvez répéter ce qu'il vous plaira.

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Monſieur, ces Demoiſelles ont peine à vous dire qu'elles ſouhaiteroient fort que perſonne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIÈRE.

Pourquoi? Il n'y a point de danger pour moi.

MOLIÈRE.

Monſieur, c'eſt une coutume qu'elles obſervent, & vous aurez plus de plaiſir quand les choſes vous ſurprendront.

LA THORILLIÈRE.

Je m'en vais donc dire que vous êtes prêt.

MOLIÈRE

Point du tout, Monſieur, ne vous hâtez pas, de grace.

SCÈNE III.

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY, Meſdemoiſelles DU PARC, BEJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVE.

MOLIÈRE.

AH que le monde eſt plein d'impertinens! Or ſus, commençons. Figurez-vous donc premièrement

Digitized by Google

ment que la ſcène eſt dans l'anti-chambre du Roi; car c'eſt un lieu où il ſe paſſe tous les jours des choſes aſſez plaiſantes. Il eſt aiſé de faire venir là toutes les perſonnes qu'on veut, & on peut trouver des raiſons même pour y autoriſer la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui ſe rencontrent.

(*à la Grange.*)

Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, & grondant une petite chanſon entre vos dents. La, la, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrein à deux marquis, & ils ne ſont pas gens à tenir leur perſonne dans un petit eſpace.

(*à la Grange.*)

Allons, parlez.

LA GRANGE.

Bon jour, Marquis.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, ce n'eſt point là le ton d'un marquis; il faut le prendre un peu plus haut; & la plupart de ces Meſſieurs affectent une manière de parler particulière pour ſe diſtinguer du commun. *Bon jour, Marquis.* Recommencez donc.

LA GRANGE.

Bon jour, Marquis.

MOLIÈRE.

Ah, Marquis, ton ſerviteur!

LA GRANGE.

Que fais-tu là?

MOLIÈRE.

Parbleu, tu vois; j'attends que tous ces Meſſieurs ayent débouché la porte, pour préſenter là mon viſage.

LA GRANGE.

Têtebleu, quelle foule! Je n'ai garde de m'y aller frotter, & j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIÈRE.

Il y a là vingt gens qui ſont fort aſſurés de n'entrer point, & qui ne laiſſent pas de ſe preſſer, & d'occuper toutes les avenues de la porte.

LA GRANGE.

Crions nos deux noms à l'huiſſier, afin qu'il nous appelle.

MOLIÈRE.

Cela eſt bon pour toi; mais pour moi, je ne veux pas être joué par Molière.

LA GRANGE.

Je penſe pourtant, Marquis, que c'eſt toi qu'il joue dans la Critique.

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Moi ? Je ſuis ton valet ; c'eſt toi-même en propre perſonne.

LA GRANGE.

Ah ! ma foi, tu es bon de m'appliquer ton perſonnage !

MOLIÈRE.

Parbleu, je te trouve plaiſant de me donner ce qui t'appartient.

LA GRANGE *riant.*

Ah, ah, ah ! Cela eſt drôle.

MOLIÈRE *riant.*

Ah, ah, ah ! Cela eſt bouffon.

LA GRANGE.

Quoi, tu veux ſoutenir que ce n'eſt pas toi qu'on joue dans le marquis de la Critique !

MOLIÈRE.

Il eſt vrai, c'eſt moi. Déteſtable, morbleu, déteſtable, tarte à la crême. *C'eſt moi, c'eſt moi aſſurément, c'eſt moi.*

LA GRANGE.

Oui, parbleu, c'eſt toi, tu n'as que faire de railler ; &, ſi tu veux, nous gagerons, & verrons qui a raiſon des deux.

MOLIÈRE.

Et que veux-tu gager encore ?

Digitized by Google

LA GRANGE.

Je gage cent piſtoles que c'eſt toi.

MOLIÈRE.

Et moi, cent piſtoles que c'eſt toi.

LA GRANGE.

Cent piſtoles comptant.

MOLIÈRE.

Comptant. Quatre-vingt-dix piſtoles ſur Amyntas, & dix piſtoles comptant.

LA GRANGE.

Je le veux.

MOLIÈRE.

Cela eſt fait.

LA GRANGE.

Ton argent court grand riſque.

MOLIÈRE.

Le tien eſt bien aventuré.

LA GRANGE.

A qui nous en rapporter?

MOLIÈRE *à Brécourt.*

Voici un homme qui nous jugera: Chevalier.

BRÉCOURT.

Quoi?

MOLIÈRE.

Bon. Voilà l'autre qui prend le ton de marquis;

Digitized by Google

vous ai-je pas dit que vous faites un rôle, où l'on doit parler naturellement ?

BRÉCOURT.

Il eſt vrai.

MOLIÈRE.

Allons donc. *Chevalier.*

BRÉCOURT.

Quoi ?

MOLIÈRE.

Juge-nous un peu ſur une gageure que nous avons faite.

BRÉCOURT.

Et quelle ?

MOLIÈRE.

Nous diſputons qui eſt le marquis de la Critique de Molière ; il gage que c'eſt moi, & moi je gage que c'eſt lui.

BRÉCOURT.

Et moi, je juge que ce n'eſt ni l'un ni l'autre. Vous êtes fous tous deux, de vouloir vous appliquer ces ſortes de choſes ; & voilà de quoi j'ouis l'autre jour ſe plaindre Molière, parlant à des perſonnes qui le chargoient de même choſe que vous. Il diſoit que rien ne lui donnoit du déplaiſir, comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait ; que ſon deſſein eſt de peindre les mœurs ſans vouloir toucher aux perſonnes, & que tous les perſonnages qu'il repréſente ſont des perſonnages en l'air, & des fan-

Digitized by Google

tômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie pour réjouir les spectateurs; qu'il seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit; & que si quelque chose étoit capable de le dégoûter de faire des comédies, c'étoit les ressemblances qu'on y vouloit toujours trouver, & dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais pensé. En effet, je trouve qu'il a raison : car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses gestes & toutes ses paroles, & chercher à lui faire des affaires en disant hautement : il joue un tel, lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes ? Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, & principalement des hommes de notre siècle, il est impossible à Molière de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde; & s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé à toutes les personnes où l'on peut trouver des défauts qu'il peint, il faut, sans doute, qu'il ne fasse plus de comédies.

MOLIERE.

Ma foi, Chevalier, tu veux justifier Molière, & épargner notre ami que voilà.

LA GRANGE.

Point du tout. C'est toi qu'il épargne; & nous trouverons d'autres juges.

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Soit. Mais dis-moi, Chevalier, croistu pas que ton Molière eſt épuiſé maintenant, & qu'il ne trouvera plus de matière pour...

BRÉCOURT.

Plus de matière? Hé, mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours aſſez, & nous ne prenons guère le chemin de nous rendre ſages pour tout ce qu'il fait & tout ce qu'il dit.

MOLIÈRE.

Attendez. Il faut marquer davantage tout cet endroit. Écoutez-le moi dire un peu... *& qu'il ne trouvera plus de matière pour... Plus de matière? Hé, mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours aſſez, & nous ne prenons guère le chemin de nous rendre ſages pour tout ce qu'il fait & tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuiſé dans ſes comédies tout le ridicule des hommes? &, ſans ſortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n'a point touché? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui ſe font les plus grandes amitiés du monde, & qui, le dos tourné, font galanterie de ſe déchirer l'un l'autre? N'a-t il pas ces adulateurs à outrance, ces flatteurs inſipides qui n'aſſaiſonnent d'aucun ſel les louanges qu'ils donnent, & dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les*

Digitized by Google

écoutent? N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans la prospérité, & vous accablent dans la disgrace? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontens de la cour, ces suivans inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui, pour services, ne peuvent compter que des importunités, & qui veulent qu'on les récompense d'avoir obsédé le Prince dix ans durant? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui promenent leurs civilités à droite & à gauche, & courent à tous ceux qu'ils voient, avec les mêmes embrassades, & les mêmes protestations d'amitiés? Monsieur, votre très-humble serviteur. Monsieur, je suis tout à votre service. Tenez-moi des vôtres, mon cher. Faites état de moi, Monsieur, comme du plus chaud de vos amis. Monsieur, je suis ravi de vous embrasser. Ah, Monsieur, je ne vous voyois pas! Faites-moi la grace de m'employer; soyez persuadé que je suis entièrement à vous. Vous êtes l'homme du monde que je révère le plus. Il n'y a personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de le croire. Je vous supplie de n'en point douter. Serviteur. Très-humble valet. Vas, vas, Marquis, Molière aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra; & tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle, au prix de ce qui reste. Voilà à-peu-près comme cela doit être joué.

Digitized by Google

BRÉCOUT.

C'eſt aſſez.

MOLIÈRE.

Pourſuivez.

BRÉCOURT.

Voici Climène & Éliſe.

MOLIÈRE.

(à Meſdemoiſelles du Parc & Molière.)

Là-deſſus, vous arriverez toutes deux.

(à Mademoiſelle du Parc.)

Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut, & à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu; mais qu'y faire? Il faut par fois ſe faire violence.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Certes, Madame, je vous ai reconnue de loin, & j'ai bien vu à votre air que ce ne pouvoit être une autre que vous.

Mademoiſelle DU PARC.

Vous voyez. Je viens attendre ici la ſortie d'un homme avec qui j'ai une affaire à démêler.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Et moi de même.

Meſdames, voilà des coffres qui vous ſerviront de fauteuils.

Digitized by Google

Mademoiselle DU PARC.

Allons, Madame, prenez place, s'il vous plaît.

Mademoiselle MOLIÈRE.

Après vous, Madame,

MOLIÈRE.

Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place, & parlera assis, hors les Marquis, qui, tantôt se leveront, & tantôt s'asseoiront, suivant leur inquiétude naturelle. *Parbleu, Chevalier, tu devrois faire prendre médecine à tes canons.*

BRÉCOURT.

Comment?

MOLIÈRE.

Ils se portent fort mal.

BRÉCOURT.

Serviteur à la turlupinade.

Mademoiselle MOLIÈRE.

Mon Dieu, Madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur éblouissante, & les lèvres d'une couleur de feu surprenante!

Mademoiselle DU PARC.

Ah, que dites-vous-là, Madame! Ne me regardez point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

Mademoiselle MOLIÈRE.

Hé, Madame, levez un peu votre coëffe!

Digitized by Google

Mademoiſelle DU PARC.

Fi. Je ſuis épouvantable, vous dis-je, & je me fais peur à moi-même.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Vous êtes ſi belle.

Mademoiſelle DU PARC.

Point, point.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Montrez-vous.

Mademoiſelle DU PARC.

Ah, ſi donc, je vous prie!

Mademoiſelle MOLIÈRE.

De grace.

Mademoiſelle DU PARC.

Mon Dieu, non!

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Si fait.

Mademoiſelle DU PARC.

Vous me déſeſpérez.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Un moment.

Mademoiſelle DU PARC.

Hai.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Réſolument vous vous montrerez. On ne peut point ſe paſſer de vous voir.

Digitized by Google

Mademoiſelle DU PARC.

Mon Dieu, que vous êtes une étrange perſonne! Vous voulez furieuſement ce que vous voulez.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Ah, Madame, vous n'avez aucun déſavantage à paroître au grand jour, je vous jure! Les méchantes gens, qui aſſuroient que vous mettiez quelque choſe! Vraiment, je les démentirai bien maintenant.

Mademoiſelle DU PARC.

Hélas, je ne ſais pas ſeulement ce qu'on appelle mettre quelque choſe! Mais où vont ces Dames?

Mademoiſelle DE BRIE.

Vous voulez bien, Meſdames, que nous vous donnions en paſſant la plus agréable nouvelle du monde. Voilà Monſieur Lyſidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une pièce contre Molière, que les grands comédiens vont jouer.

MOLIÈRE.

Il eſt vrai, on me l'a voulu lire. C'eſt un nommé Br... Brou... Broſſaut qui l'a faite.

DU CROISY.

Monſieur, elle eſt affichée ſous le nom de Bourſaut; mais, à vous dire le ſecret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, & l'on en doit concevoir une aſſez haute attente. Comme tous les auteurs & tous les comédiens regardent Molière comme leur plus grand en-

Digitized by Google

nemi, nous nous ſommes tous unis pour le deſſervir. Chacun de nous a donné un coup de pinceau à ſon portrait; mais nous nous ſommes bien gardés d'y mettre nos noms; il lui auroit été trop glorieux de ſuccomber, aux yeux du monde, ſous les efforts de tout le parnaſſe; &, pour rendre ſa défaite plus ignominieuſe, nous avons voulu choiſir tout exprès un auteur ſans réputation.

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moi, je vous avoue que j'en ai toutes les joies imaginables.

MOLIÈRE

Et moi auſſi. Par la ſang-bleu, le railleur ſera raillé; il aura ſur les doigts, ma foi.

Mademoiſelle DU PARC.

Cela lui apprendra à vouloir ſatiriſer tout. Comment? Cet impertinent ne veut pas que les femmes ayent de l'eſprit? Il condamne toutes nos expreſſions élevées, & prétend que nous parlions toujours terre à terre?

Mademoiſelle DE BRIE.

Le langage n'eſt rien; mais il cenſure tous nos attachemens, quelque innocens qu'ils puiſſent être; &, de la façon qu'il en parle, c'eſt être criminelle que d'avoir du mérite.

Mademoiſelle DU CROISY.

Cela eſt inſupportable. Il n'y a pas une femme qui

Digitized by Google

puiſſe plus rien faire. Que ne laiſſe-t-il en repos nos maris, ſans leur ouvrir les yeux, & leur faire prendre garde à des choſes dont ils ne s'aviſent pas.

Mademoiſelle BÉJART.

Paſſe pour tout cela; mais il ſatiriſe même les femmes de bien, & ce méchant plaiſant leur donne le titre d'honnêtes diableſſes.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

C'eſt un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le ſaoul.

DU CROISY.

La repréſentation de cette comédie, Madame, aura beſoin d'être appuyée, & les comédiens de l'hôtel....

Mademoiſelle DU PARC.

Mon Dieu, qu'ils n'appréhendent rien! Je leur garantis le ſuccès de leur pièce, corps pour corps.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Vous avez raiſon, Madame. Trop de gens ſont intéreſſés à la trouver belle. Je vous laiſſe à penſer ſi tous ceux qui ſe croyent ſatiriſés par Molière, ne prendront point l'occaſion de ſe venger de lui en applaudiſſant à cette comédie.

BRÉCOURT *ironiquement.*

Sans doute; & pour moi je réponds de douze marquis, de ſix précieuſes, de vingt coquettes, & de trente cocus, qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

Digitized by Google

Mademoiſelle MOLIÈRE.

En effet. Pourquoi aller offenſer toutes ces perſonnes-là, & particulièrement les cocus, qui ſont les meilleures gens du monde?

MOLIÈRE.

Par la ſang-bleu, on m'a dit qu'on va le dauber, lui, & toutes ſes comédies, de la belle manière, & que les comédiens & les auteurs, depuis le cèdre juſqu'à l'hyſſope, ſont diablement animés contre lui.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Cela lui ſied fort bien. Pourquoi fait-il de méchantes pièces que tout Paris va voir, & où il peint ſi bien les gens, que chacun s'y connoît? Que ne fait-il des comédies comme celles de Monſieur Lyſidas? Il n'auroit perſonne contre lui, & tous les auteurs en diroient du bien. Il eſt vrai que de ſemblables comédies n'ont pas ce grand concours de monde; mais, en revanche, elles ſont toujours bien écrites; perſonne n'écrit contre elles, & tous ceux qui les voyent, meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

Il eſt vrai que j'ai l'avantage de ne me point faire d'ennemis, & que tous mes ouvrages ont l'approbation des ſavans.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Vous faites bien d'être content de vous. Cela vaut mieux que tous les applaudiſſemens du public, & que tout l'ar-

Digitized by Google

gent qu'on ſauroit gagner aux pièces de Molière. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos comédies, pourvu qu'elles ſoient approuvées par Meſſieurs vos confrères?

LA GRANGE.

Mais quand jouera-t-on le Portrait du peintre?

DU CROISY.

Je ne ſais; mais je me prépare fort à paroître des premiers ſur les rangs, pour crier, voilà qui eſt beau.

MOLIÈRE.

Et moi de même, parbleu.

LA GRANGE.

Et moi auſſi, Dieu me ſauve.

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moi, j'y payerai de ma perſonne comme il faut; & je réponds d'une bravoure d'approbation, qui mettra en déroute tous les jugemens ennemis. C'eſt bien la moindre choſe que nous devions faire, que d'épauler de nos louanges le vengeur de nos intérêts.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

C'eſt fort bien dit.

Mademoiſelle DE BRIE.

Et ce qu'il nous faut faire toutes.

Mademoiſelle BÉJART.

Aſſurément.

Mademoiſelle.

Digitized by Google

Mademoiselle DU CROISY.

Sans doute.

Mademoiselle HERVÉ.

Point de quartier à ce contrefaiseur de gens.

MOLIÈRE.

Ma foi, Chevalier, mon ami, il faudra que ton Molière se cache.

BRÉCOURT.

Qui, lui? Je te promets, Marquis, qu'il fait dessein d'aller sur le théâtre, rire avec tous les autres, du portrait qu'on a fait de lui.

MOLIÈRE.

Parbleu, ce sera donc du bout des dents qu'il rira.

BRÉCOURT.

Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets de rire que tu ne penses. On m'a montré la pièce; & comme tout ce qu'il y a d'agréable, sont effectivement les idées qui ont été prises de Molière, la joie que cela pourra donner n'aura pas lieu de lui déplaire, sans doute; car, pour l'endroit où l'on s'efforce de le noircir, je suis le plus trompé du monde, si cela est approuvé de personne; & quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui, sur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop ressemblans; outre que cela est de fort mauvaise grace, je ne vois rien de plus ridicule & de plus mal pris; &

Digitized by Google

je n'avois pas cru jusqu'ici que ce fût un sujet de blâme pour un comédien que de peindre trop bien les hommes.

LA GRANGE.

Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur la réponse, & que...

BRÉCOURT.

Sur la réponse? Ma foi, je le trouverois un grand fou, s'il se mettoit en peine de répondre à leurs invectives. Tout le monde sait assez de quel motif elles peuvent partir; & la meilleure réponse qu'il leur puisse faire, c'est une comédie qui réussisse comme toutes les autres. Voilà le vrai moyen de se venger d'eux comme il faut; &, de l'humeur dont je les connois, je suis fort assuré qu'une pièce nouvelle qui leur enlevera le monde, les fâchera bien plus que toutes les satyres qu'on pourroit faire de leurs personnes.

MOLIÈRE.

Mais, Chevalier...

Mademoiselle BÉJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition. (*à Molière.*)

Voulez-vous que je vous die? Si j'avois été en votre place, j'aurois poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse; &, après la manière dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous étiez en droit de

Digitized by Google

tout dire contre les comédiens, & vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIÈRE.

J'enrage de vous ouïr parler de la sorte; & voilà votre manie, à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, & qu'à leur exemple j'allasse éclater promptement en invectives & en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, & le grand dépit que je leur ferois! Ne se sont-ils pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses? Et, lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueroient le Portrait du peintre, sur la crainte d'une riposte, quelques-uns d'entre-eux n'ont-ils pas répondu: Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous gagnions de l'argent? N'est-ce pas là la marque d'une ame fort sensible à la honte; & ne me vengerois-je pas bien d'eux, en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir?

Mademoiselle DE BRIE.

Ils se sont fort plaints, toutefois, de trois ou quatre mots que vous avez dit d'eux dans la Critique, & dans vos Précieuses.

MOLIÈRE.

Il est vrai, ces trois ou quatre mots sont fort offensans; & ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je

Digitized by Google

leur aie fait, c'eſt que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu ; & tout leur procédé, depuis que nous ſommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche : mais laiſſons-les faire tant qu'ils voudront, toutes leurs entrepriſes ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces, tant mieux ; & Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaiſent. Ce ſeroit une mauvaiſe affaire pour moi.

Mademoiſelle DE BRIE.

Il n'y a pas grand plaiſir pourtant à voir déchirer ſes ouvrages.

MOLIÈRE.

Et qu'eſt-ce que cela me fait ? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puiſqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux auguſtes perſonnes, à qui particulièrement je m'efforce de plaire ? N'ai-je pas lieu d'être ſatisfait de ſa deſtinée, & toutes leurs cenſures ne viennent-elles pas trop tard ? Eſt-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant ; & lorſqu'on attaque une pièce qui a eu du ſuccès, n'eſt-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celui qui l'a faite ?

Mademoiſelle DE BRIE.

Ma foi, j'aurois joué ce petit Monſieur l'auteur,

Digitized by Google

qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIÈRE.

Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour que Monsieur Boursault! Je voudrois bien savoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant; & si, quand on le berneroit sur le théâtre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui seroit trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée; il ne demanderoit pas mieux; & il m'attaque de gaieté de cœur, pour se faire connoître, de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, & les comédiens ne me l'ont déchaîné, que pour m'engager à une sotte guerre, & me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire; & cependant vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau. Mais enfin, j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques & leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous; qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur le théâtre, & tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, & d'un peu de bonheur que j'ai; j'y consens, ils en ont besoin, & je serai bien aise de contribuer à les faire subsis-

Digitized by Google

ter, pourvu qu'ils ſe contentent de ce que je puis leur accorder avec bienſéance. La courtoiſie doit avoir des bornes; & il y a des choſes qui ne font rire, ni les ſpectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes geſtes, mes paroles, mon ton de voix, & ma façon de réciter, pour en faire & dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppoſe point à toutes ces choſes, & je ſerai ravi que cela puiſſe réjouir le monde; mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grace de me laiſſer le reſte, & de ne point toucher à des matières de la nature de celles ſur leſquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies. C'eſt de quoi je prierai civilement cet honnête Monſieur qui ſe mêle d'écrire pour eux, & voilà toute la réponſe qu'ils auront de moi.

Mademoiſelle BÉJART.

Mais enfin...

MOLIÈRE.

Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage; nous nous amuſons à faire des diſcours, au-lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en ſouviens plus.

Mademoiſelle DE BRIE.

Vous en étiez à l'endroit...

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Mon Dieu! J'entends du bruit; c'eſt le Roi qui arrive aſſurément; & je vois bien que nous n'aurons pas le tems de paſſer outre. Voilà ce que c'eſt de s'amuſer. Oh bien, faites donc, pour le reſte, du mieux qu'il vous ſera poſſible.

Mademoiſelle BÉJART.

Par ma foi, la frayeur me prend, & je ne ſaurois aller jouer mon rôle, ſi je ne le répète tout entier.

MOLIÈRE.

Comment, vous ne ſauriez aller jouer votre rôle?

Mademoiſelle BÉJART.

Non.

Mademoiſelle DU PARC.

Ni moi, le mien.

Mademoiſelle DE BRIE.

Ni moi non plus.

Mademoiſelle MOLIÈRE.

Ni moi.

Mademoiſelle HERVÉ.

Ni moi.

Mademoiſelle DU CROISY.

Ni moi.

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Que penſez-vous donc faire? Vous moquez vous toutes de moi?

SCÈNE IV.

BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY, Meſdemoiſelles DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

BÉJART.

MESSIEURS, je viens vous avertir que le Roi eſt venu, & qu'il attend que vous commenciez.

MOLIÈRE.

Ah, Monſieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde; je ſuis déſeſpéré à l'heure que je vous parle! Voici des femmes qui s'effrayent, & qui diſent qu'il leur faut répéter leurs rôles, avant que d'aller commencer. Nous demandons, de grace, encore un moment. Le Roi a de la bonté, & il ſait bien que la choſe a été précipitée.

Digitized by Google

SCENE V.

MOLIÈRE, *& les mêmes acteurs, à l'exception de Béjart.*

MOLIÈRE.

HÉ, de grace, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

Mademoiselle DU PARC.

Vous devez vous aller excuser.

MOLIÈRE.

Comment m'excuser?

SCÈNE VI.

MOLIÈRE, *& les mêmes acteurs*, UN NÉCESSAIRE.

UN NÉCESSAIRE.

MESSIEURS, commencez donc.

MOLIÈRE.

Tout-à-l'heure, Monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, &...

Digitized by Google

SCÈNE VII.

MOLIÈRE, *& les mêmes acteurs*, UN SECOND NÉCESSAIRE.

LE SECOND NÉCESSAIRE.

MESSIEURS, commencez donc.

MOLIÈRE.

(*à ses camarades.*)

Dans un moment, Monsieur. Hé quoi donc! Voulez-vous que j'aie l'affront....

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, *& les mêmes acteurs*, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE.

LE TROISIÈME NÉCESSAIRE.

MESSIEURS, commencez donc.

MOLIÈRE.

Oui, Monsieur, nous y allons. Hé, que de gens se font de fête, & viennent dire, commencez donc, à qui le Roi ne l'a pas commandé!

Digitized by Google

SCÈNE IX.

MOLIÈRE, *& les mêmes acteurs*, UN QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

LE QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

MESSIEURS, commencez donc.

MOLIÈRE.

(*à ses camarades.*)

Voilà qui eſt fait, Monſieur. Quoi donc, recevrai-je la confuſion ? . . .

SCÈNE DERNIÈRE.

BÉJART, MOLIÈRE, *& les mêmes acteurs.*

MOLIÈRE.

MONSIEUR, vous venez pour nous dire de commencer, mais. . . .

BÉJART.

Non, Meſſieurs, je viens pour vous dire qu'on a dit au Roi l'embarras où vous vous trouviez, & que, par une bonté toute particulière, il remet votre nouvelle comédie à une autre fois, & ſe

Digitized by Google

contente pour aujourd'hui, de la première que vous pourrez donner.

MOLIÈRE.

Ah ! Monsieur, vous me redonnez la vie ! Le Roi nous fait la plus grande grace du monde de nous donner du tems, pour ce qu'il a souhaité ; & nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître.

FIN.

Digitized by Google

OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR
SUR L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAIS, puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu'on a faite contre vous.... Il P. 530. falloit que l'ordre qu'avoit donné Louis XIV à Molière de se venger, fût bien positif, pour qu'il osât l'annoncer dans cette scène & dans la seconde, lorsqu'en parlant de sa comédie, il fait dire à un Marquis fâcheux, *c'est le Roi qui vous l'a fait faire?* & qu'il répond *oui Monsieur.*

Il paroît aussi dans cette première scène que Molière avoit eu le projet de faire une *comédie des* P. 531 *comédiens.* Le canevas qu'il en présente sur la réquisition de ses camarades, annonce que ce ne devoit être qu'une parodie des faux talens qu'on applaudissoit à l'Hôtel de Bourgogne.

Pour vous je n'ai rien à vous dire. C'est à son ca P. 538. marade & à son ami la Grange, qui depuis fut son Éditeur, & qui lui succéda dans son emploi d'orateur de la troupe, qu'il adresse cette phrase. Elle fait assez sentir quel cas il faisoit de ses talens, puisqu'il

Digitized by Google

eſt le ſeul qui ne lui paroiſſe pas avoir beſoin de ſes avis. Il lui en donne cependant un à la troiſième ſcène.

SCÈNE II.

P. 542. *Savez-vous point?* On diroit aujourd'hui *ne ſavez-vous-point?* Cela prouve bien que le retranchement de la particule *ne* dans les vers, étoit moins une licence qu'un uſage en pareil cas.

SCÈNE III.

P. 545. *Et grondant une petite chanſon entre vos dents.* On n'écriroit point aujourd'hui *gronder une chanſon.* Ce verbe, lorſqu'il eſt actif, a un autre ſens, & ne ſe dit point des choſes, mais des perſonnes.

P. 546. *Il y a là vingt gens...* Aucun nombre déterminé ne ſe joint au mot *gens.* On dit, il y a ſix hommes, dix hommes, & non pas ſix gens, dix gens; & ſi l'on dit mille gens, le mot mille eſt pris comme nombre indéfini; car, ſuivant le P. Bouhours, s'il y avoit numériquement mille gens, il faudroit dire mille perſonnes.

P. 549. Molière, dans cette ſcène, ſe défend des perſonnalités dont on l'accuſoit. Il ne voit rien de plus affligeant, dit-il, que ces imputations légères & injuſtes. C'eſt d'après cette apologie qu'il fait de ſon art & de lui-même, que nous l'avons défendu de ce trait qu'on a cru applicable à Thomas Corneille dans l'*Ecole des Femmes.*

Digitized by Google

N'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n'a pas touché! P. 551.

1°. Il faudroit écrire aujourd'hui *auxquels*, au lieu de *où*, parce que malgré la rudeſſe dont Vaugelas accuſe le pronom *lequel*, il ne peut être remplacé par *où*, adverbe de lieu.

2°. Dans la liſte des caractères qu'annonce ici Molière, il ne s'en trouve aucun qui lui ait ſervi de ſujet de comédie, ce qui prouve qu'il étoit bien loin d'être épuiſé lorſqu'on le perdit.

Et tantôt s'aſſeoiront. On écriroit aujourd'hui *s'aſſeiront* ou *s'aſſiéront.* P. 554.

C'eſt dans cette longue ſcène que Bourſault fut nommé & traité d'*auteur ſans réputation.* Voilà ce que ſe permit Molière, qui, ſuivant les Mémoires Littéraires de M. Paliſſot, *abuſa un peu de la vengeance.* Mais Bourſault, qui n'avoit alors que 25 ans, & qui n'avoit fait que quelques comédies déteſtables, avoit-il de la réputation? Notre auteur pouvoit-il moins dire contre un homme qui cherchoit à ternir la ſienne, que de lui reprocher de n'en avoir aucune, lors qu'en effet il n'en avoit point? Il eſt ſi différent d'inquiéter la vanité, ou de bleſſer le véritable honneur d'un citoyen, qu'on ne peut trop s'étonner de voir tous les jours confondre ces deux choſes. P. 557.

Les principes de Molière étoient bien loin de cette erreur, & c'eſt dans cette ſcène principale-

Digitized by Google

ment qu'il poſe les bornes de la critique théâtrale, lorſqu'en parlant de la haine qu'avoient pour lui les comédiens de l'Hôtel, il dit : *Je leur abandonne de*

P. 566. *bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes geſtes... pour en faire tout ce qu'il leur plaira... Mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grace de me laiſſer le reſte, & de ne point toucher à des matières de la nature de celles ſur leſquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies. C'eſt de quoi je prierai civilement cet honnête Monſieur, qui ſe mêle d'écrire pour eux.*

Molière ne parle ici que d'après la pièce de Bourſault; cependant, comme elle ſe trouve dans le Recueil de cet Auteur, & qu'on n'y voit aucun trait injurieux, perſonnel, & qui touche *à des matières de la nature* de celles qu'interdit Molière à ſes ennemis, il faut que le *Portrait du Peintre* n'ait pas été imprimé tel qu'il avoit été offert ſur le Théâtre; la crainte d'offenſer Louis XIV, qui, dans cette affaire-ci, s'étoit déclaré le protecteur de Molière, ſuffiſoit pour opérer ce changement.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

Scène II. Cette Scène a été copiée par Baron, dans le Prologue de ſa Comédie du Coquet trompé, Scène 10e. preſque mot à mot. Sûr que l'Impromptu de Verſailles ne reparoîtroit plus au Théâtre, il ne ſe fit aucun ſcrupule de ce plagiat, qui n'a pas été plus révélé que celui de la 5e Scène du ſecond Acte de Mélicerte, dont il a fait la 8e Scène de ſa pièce des Enlèvemens.

Fin du ſecond Volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google

Digitized by Google